L'ÉTRANGE DESTIN D'ELVIS

Johnny Ross

L'ÉTRANGE DESTIN D'ELVIS

ou

l'invraisemblable histoire d'André Lambert

Les Éditions Sous la Plume

Les Éditions Sous la Plume
8428 avenue Daniel-Dony
Montréal (Québec) H1E 5A7
www.leseditionssouslaplume.ca

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

© Johnny Ross, 2025
© Les Éditions Sous La Plume, 2025

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
Bibliothèque et archives du Canada, 2025

Imprimé au Québec

ISBN : 978-2-9817282-0-3

Elvis has left the building...
but the legend never left.

Table des matières

1959 17
1960 100
1961 147
1962 178
1963 225
1964 264
1965 284
1966 319
1967 349
1968 388

TOME 1
Les années Hollywood

Peut-être sommes-nous des étrangers l'un pour l'autre, mais dans les lignes qui suivent, tu pourrais bien découvrir des lambeaux de vérité qui tissent des liens invisibles entre nous. Si tu te retrouves avec ce livre entre les mains, c'est que le destin a choisi de te révéler un secret longtemps enfoui. Une énigme qui s'est enracinée dans ton histoire familiale depuis la nuit fatale du 21 février 1959, lorsque ton grand-père paternel, André Lambert, a mystérieusement disparu.

Tu te demandes sans doute pourquoi ce livre t'est destiné, quelles révélations il contient, d'où il vient. Patience, je te prie, car je m'apprête à dénouer les fils de cette intrigue avec la délicatesse nécessaire pour ne pas te brusquer. Dans ces pages, tu découvriras la vérité, toute la vérité sur cet événement qui a marqué ta lignée. Je te préviens d'avance, Alexandre, ce que tu vas lire pourrait te sembler délirant, même extravagant. Même moi, après toutes ces années, j'ai du mal à croire que ces événements se sont réellement produits. Mais je t'assure, au-delà de tout doute, que ce récit est empreint de vérité. Comment puis-je en être si sûr ? Parce que c'est mon histoire, ta chair et ton sang.

Je te souhaite une lecture éclairante et pleine de découvertes.

Ton grand-père, André Lambert

– BULLETIN SPÉCIAL – BULLETIN SPÉCIAL – BULLETIN SPÉCIAL –

Il est 16h42 en cette journée maussade de mardi. Le ciel, depuis plusieurs jours, semble décidé à garder ses rayons sous clé, dissimulés derrière un épais manteau de nuages gris. La pluie a été le maître incontesté de la matinée, s'accompagnant de brouillard et d'averses torrentielles. Alors que le mois d'août devrait normalement offrir une chaleur estivale, le thermomètre peine à grimper au-dessus des 15,9°C, bien en dessous de la moyenne saisonnière de 18,3°C. Une journée fraîche pour un mois d'été.

> *Nous interrompons ce programme pour vous annoncer une nouvelle tragique. À 15h30, heure de l'Est, Elvis Presley a rendu son dernier souffle...*

À l'instant où ces mots ont résonné à travers les ondes, ta grand-mère, Denise Lambert, occupée aux fourneaux dans la cuisine, a stoppé net ses activités. Figée, elle a écouté avec une horreur palpable le message annonçant la disparition de son idole de toujours.

Celui que le monde entier connaissait sous le surnom de « Le Roi du Rock and Roll » a été retrouvé inanimé, emporté par un arrêt cardiaque, dans sa demeure de Graceland, à Memphis, dans l'état du Tennessee. À l'âge de quarante-deux ans, Elvis Presley nous a quittés...

Des ondes radios aux écrans de télévision du globe entier, la nouvelle de la disparition d'Elvis Presley a fait le tour du monde, laissant derrière elle un océan de chagrin et de nostalgie pour une époque révolue.

1959

Au réveil, une sensation d'engourdissement m'a envahi, figeant mes membres dans une immobilité totale, comme si un voile de paralysie s'était abattu sur moi. Pourtant, malgré cette inertie pesante, une légère sensation de picotement chatouillait le bout de mes doigts. Avec précaution, j'ai entrouvert les paupières, peinant à percer l'obscurité ambiante. Après quelques instants d'ajustement, les contours de la pièce se sont peu à peu dessinés devant mes yeux encore embrumés. Dans la pénombre, la majesté d'une vaste chambre à coucher luxueusement ornée s'est révélée à moi.

Poussé par un instinct de survie primal, j'ai tenté de me lever du lit, persuadé que mes membres retrouvaient peu à peu leur vigueur. Mais l'étreinte des liens qui entravaient mes pieds et mes mains m'a stoppé net dans mon élan. Leurs attaches, bien que fragiles, étaient suffisantes pour m'immobiliser. Déployant toutes mes forces, je me suis écorché la peau dans une lutte acharnée pour me libérer, mais en vain. Les liens qui enserraient mes poignets et mes chevilles semblaient insensibles à mes efforts désespérés.

Après plusieurs minutes d'une lutte stérile, j'ai finalement dû admettre ma défaite. Abandonnant l'idée de m'échapper, j'ai laissé mon regard errer dans la pièce, absorbant chaque détail du décor somptueux qui m'entourait. Malgré la profusion de luxe et de richesse qui imprégnait chaque recoin, le mystère de ma présence ici demeurait entier. Face à cette énigme insoluble, je me suis résolu à embrasser la seule voie qui s'offrait à moi dans une telle situation.

« Y a-t-il quelqu'un ? » hurlai-je à plein poumons, espérant qu'une réponse vienne briser le silence oppressant qui régnait dans la pièce. « Laissez-moi sortir d'ici ! » Mais mes appels désespérés se perdirent dans le vide, étouffés par l'immobilité des murs qui m'entouraient. Je savais pertinemment qu'aucune âme charitable ne viendrait précipitamment ouvrir la porte de ma prison, avouant qu'il s'agissait

là d'une plaisanterie de mauvais goût, ou pire encore, reconnaissant s'être trompé de cible.

Je continuai à crier, encore et encore, jusqu'à en écorcher ma gorge, mais seul le silence me répondit, imperturbable. Seul le souffle du vent, sifflant au-dehors, parvint à mes oreilles, comme pour souligner l'isolement dans lequel j'étais plongé. Face à cette absence de réaction, je n'avais plus qu'une option : réfléchir.

Malgré la douleur lancinante qui martelait mon crâne, je m'efforçai de rassembler mes pensées, de retracer le fil des événements qui m'avaient conduit à cette situation. J'avais été enlevé, c'était certain, mais ma survie semblait indiquer que ma vie n'était pas en danger, du moins pas pour l'instant.

Les souvenirs de la soirée au Mocambo ont émergé dans mon esprit embrouillé, comme des éclats de lumière dans l'obscurité. Je me rappelais avoir quitté le club tard dans la nuit, me dirigeant vers le stationnement où ma voiture m'attendait. C'est là que tout a basculé. Trois hommes m'ont attaqué, surgissant de l'ombre avec une violence glaciale. Parmi eux, un Italien, du moins c'est ainsi que je l'avais perçu, et un colosse dont la silhouette imposante m'avait frappé. Quant au troisième, son visage demeurait un mystère, dissimulé derrière le voile de l'obscurité. Un détail m'avait marqué : ils parlaient anglais, avec un accent étranger qui trahissait son origine non montréalaise. Mais qui étaient-ils réellement ? Et quelles étaient leurs intentions à mon égard ? Combien de temps s'était écoulé depuis mon enlèvement ? Ma disparition avait-elle déjà été signalée ? L'angoisse pour ma femme et ma famille me nouait l'estomac.

Cette situation déconcertante ne ressemblait en rien aux enlèvements habituels. Habituellement, les victimes sont transportées dans des lieux sombres et isolés, loin des regards indiscrets, où leurs ravisseurs peuvent exercer leurs sombres desseins en toute impunité. Mais ici, rien de tel. Je me trouvais enfermé dans une chambre somptueuse, indemne de toute blessure apparente, avec des liens qui, bien que contraignants, me laissaient une certaine marge de

manœuvre. Et surtout, je n'étais pas bâillonné, ce qui me permettait de crier à ma guise. Étaient-ils des amateurs, ou bien mes ravisseurs avaient-ils des plans plus complexes pour moi ? La question restait en suspens, dans l'attente angoissante de la suite des événements. Dans cette impasse troublante, je m'efforçais de garder mon calme, conscient que la clarté ne tarderait pas à percer les ténèbres.

Ma vigilance fut récompensée lorsque quatre silhouettes pénétrèrent dans la chambre, rompant le silence oppressant qui régnait jusqu'alors. Mon regard balaya chacun des nouveaux arrivants, tentant de percer le mystère qui les entourait. Mes soupçons se confirmèrent rapidement : parmi eux se trouvaient le Rital et le Gros, reconnaissables à leur stature imposante. Le Gros, en particulier, se dressait comme une montagne de muscles et de chair, dépassant largement les 1m80 et pesant probablement près de 150 kilos. L'autre, d'origine italienne à en juger par ses traits caractéristiques, se démarquait par son élégance et sa prestance, en totale contradiction avec ses compagnons.

Quant au troisième individu, plus petit en taille mais non moins intimidant, il évoquait l'image d'un nain géant, arborant une stature compacte qui trahissait une force cachée. Il semblait correspondre à la silhouette mystérieuse qui m'avait échappé lors de mon enlèvement. Enfin, le quatrième homme, tout aussi massif que ses acolytes, semblait sortir tout droit d'un univers burlesque, avec sa chemise débraillée et son cigare imposant. Malgré son apparence grotesque, une lueur de reconnaissance s'alluma dans un coin de ma mémoire. Son visage, bien que peu commun, me semblait étrangement familier. Où avais-je bien pu le croiser ? La réponse demeurait insaisissable, perdue dans les méandres de ma mémoire.

Devant moi, se déroulait une scène digne d'un film surréaliste : deux géants flanqués de deux hommes de taille modeste, tous captifs dans l'attente angoissée d'une libération hypothétique. Du coin de l'œil, j'aperçus l'homme au chapeau, dont le regard trahissait une surprise teintée de crainte, comme s'il avait vu un fantôme surgir de

l'ombre. J'eus l'impression fugace qu'il allait laisser échapper son cigare, mais sa main agile le rattrapa juste à temps, le maintenant fermement entre ses doigts.

C'est alors que le Rital prit la parole, s'exprimant dans un anglais hésitant mais empreint d'une certaine solennité :

— Bonjour Monsieur Lambert, commença-t-il d'une voix presque funèbre. Permettez-moi de me présenter, je suis Joe Esposito, ajouta-t-il, désignant tour à tour ses compagnons. À mes côtés se trouve Lamar Fike, poursuivit-il, alors que celui-ci m'adressait un salut timide de la tête, et à côté de lui, voici Charlie Hodge, ajouta-t-il, tandis que ce dernier me saluait d'une voix tremblante et incertaine.

Puis, son regard se tourna vers l'homme à sa gauche, dont le visage me semblait vaguement familier. Et enfin, vous connaissez peut-être celui-ci, déclara-t-il avec une légère inflexion de voix. C'est le Colonel Tom Parker, l'imprésario d'Elvis Presley.

À son tour, le Colonel prit la parole, sa voix résonnant avec plus de fermeté que ses compagnons.

— Bonjour Monsieur Lambert, me salua-t-il d'un ton plus assuré.

La stupéfaction m'a étreint alors que les mots du Colonel Parker résonnaient dans ma tête. L'imprésario d'Elvis Presley ? C'était impossible, cela devait être une mauvaise plaisanterie, orchestrée sans doute par mon ami Marcel. Il n'y avait pas d'autre explication plausible à cette situation absurde. Certes, l'homme qui se tenait devant moi présentait une ressemblance frappante avec le célèbre manager, mais où Marcel avait-il bien pu trouver un sosie si convaincant ?

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? m'écriai-je, submergé par la confusion. Vous vous moquez de moi ! Dépêchez-vous de me détacher !

Je tentais vainement de me libérer de mes liens, mais ils résistaient avec une solidité déconcertante. Joe, visiblement le porte-parole du groupe, tenta de me rassurer d'une voix calme.

— Calmez-vous, Monsieur Lambert, m'adressa-t-il. Nous comprenons que cela puisse vous sembler étrange, mais je vous assure que nous sommes confrontés à une situation des plus sérieuses.

Sa réponse ne fit qu'attiser ma colère.
— Bien sûr, bien sûr, répliquai-je ironiquement. Un sosie du Colonel Parker et trois clowns m'ont kidnappé pour me retenir prisonnier dans une chambre luxueuse, et vous prétendez que c'est sérieux. Vous croyez vraiment que je vais avaler ça ?

Je fis une pause, laissant mes paroles s'imprégner dans l'atmosphère tendue de la pièce. Puis, je les avertis d'un ton sévère :
— Si ce n'est pas une farce de la part de mes amis, je vous conseille vivement de me libérer sur-le-champ si vous ne voulez pas de problème. Sachez que je suis policier à Montréal, et je suis convaincu que mes collègues sont déjà à ma recherche. Je vous somme donc d'arrêter immédiatement cette mascarade.

Malgré mes protestations, leur attitude demeurait imperturbable. Ils m'observaient avec une placidité déconcertante, leurs regards empreints d'une résignation profonde, comme s'ils vivaient en direct l'un des pires drames de leur existence.
— Je vous en prie, Monsieur Lambert, restez calme, reprit Joe d'une voix apaisante. Nous allons tout vous expliquer, je vous le promets. Mais pour l'instant, vous devez nous écouter attentivement. Ce que nous avons à vous dire est d'une importance capitale, même si cela vous semble invraisemblable. Vous devez nous croire, car tout ce qui sera dit ici est la pure vérité. Nous vous apporterons la preuve de nos dires en temps voulu.

Résigné, je me résolus à les écouter. Après tout, j'étais prisonnier, attaché à ce lit, et mes options étaient limitées. Leur promesse de me libérer plus tard résonnait dans mon esprit, même si je savais pertinemment qu'il ne fallait pas accorder trop de crédit aux paroles d'un ravisseur. Mais avais-je vraiment le choix ? Je me rendis compte que je n'avais d'autre alternative que d'accepter leur invitation à la discussion.

Je me préparai mentalement à ce qui allait suivre, conscient que leurs révélations pourraient bouleverser toutes mes certitudes. Même

dans mes pensées les plus folles, je n'aurais jamais pu imaginer une histoire aussi incroyable que celle qu'ils s'apprêtaient à me dévoiler.

Joe Esposito entama son récit avec une gravité palpable, dévoilant une histoire qui défiait toute logique. Il commença par préciser que, à l'exception du Colonel Parker, lui-même, Lamar et Charlie étaient de simples amis d'Elvis Presley. Comme si cela n'était pas déjà assez incroyable, il poursuivit en affirmant que j'étais probablement au courant de l'engagement militaire actuel d'Elvis, cantonné en Allemagne depuis le mois d'octobre précédent. Je lui fis un signe de tête affirmatif pour confirmer mes connaissances sur le sujet, ne pouvant cacher ma surprise. Un sourire timide éclaira le visage de Joe avant qu'il ne poursuive, dévoilant les détails poignants des événements récents :

— Il y a deux semaines, commença-t-il, l'unité militaire d'Elvis s'est rendue près de la frontière suisse pour une mission de quelques jours, incluant un entraînement intensif dans des conditions extrêmes…

Il m'expliqua ensuite qu'une semaine auparavant, Elvis avait été désigné pour monter la garde à bord d'une jeep pendant la nuit, alors que le froid s'abattait impitoyablement. Pour se protéger du froid glacial, Elvis avait mis en place un système de chauffage dans la voiture, s'enveloppant ensuite de couvertures pour se réchauffer. Au petit matin, deux soldats découvrirent Elvis endormi dans la jeep, mais ce qui aurait dû être un simple réveil se transforma en cauchemar lorsque le chanteur ne répondit pas.

— Son corps était froid, sa respiration faible, poursuivit Joe, le ton empreint d'une tension palpable. Les soldats ont immédiatement alerté le sergent-chef, responsable de l'unité, qui ordonna discrètement l'appel d'une ambulance militaire. Il était impératif de maintenir la discrétion pour éviter tout émoi au sein de l'unité.

L'urgence de la situation se fit rapidement ressentir alors que l'ambulance militaire se précipitait vers l'hôpital le plus proche. Moins de quinze minutes s'étaient écoulées depuis la découverte d'Elvis dans la jeep jusqu'à son transfert dans le véhicule d'urgence. Pendant ce

temps, le sergent-chef avait pris l'initiative de contacter Vernon Presley pour l'informer de la grave situation de son fils et de la destination de l'ambulance. Le trajet jusqu'à l'hôpital suisse le plus proche fut une course contre la montre, avec les ambulanciers s'efforçant désespérément de maintenir Elvis en vie.

À l'intérieur de l'ambulance, les efforts pour stabiliser Elvis étaient intenses. Les ambulanciers administraient de l'oxygène sous pression, mais sa respiration restait faible, un souffle rauque témoignant de sa lutte pour survivre. Une fois arrivé à l'hôpital, Elvis fut immédiatement pris en charge par l'équipe médicale. Placé dans un caisson hyperbare pendant quatre-vingt-dix minutes, il subissait un traitement intensif pour éliminer le monoxyde de carbone de son organisme.

Environ une heure après l'arrivée d'Elvis à l'hôpital, le médecin traitant fit un rapport déchirant à Vernon Presley, Charlie, Lamar et Joe. Il expliqua que le chanteur avait été gravement intoxiqué par le monoxyde de carbone. L'émotion était palpable dans la salle, avec Vernon en état de choc et ses larmes coulant sans retenue. Joe, quant à lui, tentait de rester calme pour soutenir les autres tout en prenant note des informations fournies par le médecin. Pendant ce temps, il avait également pris la responsabilité de prévenir le Colonel Parker de la tragédie, assurant ainsi une communication fluide dans cette période critique.

La situation exigeait une discrétion absolue de la part de tous les concernés, les médias devant être tenus à l'écart et chaque personne informée de l'incident étant soumise au strict secret. En attendant l'arrivée du Colonel Parker, Joe Esposito était chargé de coordonner les informations et de veiller à ce que la situation soit gérée avec la plus grande prudence. Il accepta cette responsabilité avec gratitude, conscient de l'importance de maintenir le silence jusqu'à ce que des décisions plus définitives puissent être prises.

Après sa sortie du caisson hyperbare, Elvis fut placé sous surveillance médicale étroite, les médecins craignant des

complications telles qu'une pneumonie ou des dommages neurologiques, voire un coma ou pire, la mort. Malheureusement, le lendemain, son état demeurait préoccupant, sa respiration irrégulière et son taux de monoxyde de carbone dans le sang restant élevé. Les résultats des tests révélaient un niveau d'exposition au CO bien au-delà du seuil critique, suggérant que la durée d'exposition aurait dû être fatale bien avant le moment où Elvis avait été découvert. Bien que les circonstances semblaient sombres, il était encore trop tôt pour tirer des conclusions définitives. Le médecin informa Vernon de la gravité de la situation, préparant tout le monde au pire des scénarios possibles.

***

Je ne pouvais pas croire ce que Joe Esposito venait de me raconter. C'était trop irréel pour être vrai. La vie d'Elvis Presley en danger ? C'était inimaginable ! Pourtant, les quatre hommes devant moi n'avaient pas l'air de plaisanter. Leurs visages étaient marqués par l'angoisse et la peine. Lamar, le colosse, et Charlie, le petit homme, avaient les yeux rougis par les larmes et luttaient visiblement pour maîtriser leurs émotions. Ces hommes ne semblaient pas capables de jouer la comédie à ce point.

Joe fit une pause, et j'en profitai pour poser la question qui brûlait mes lèvres depuis le début de cette conversation :

— Pourquoi suis-je ici ? Quel est mon rôle dans toute cette histoire, si ce que vous dites est vrai ? Et pourquoi cet enlèvement ?

Joe Esposito répondit avec une voix autoritaire mais empreinte de sensibilité : « Ne craignez rien, Monsieur Lambert, je vais tout vous expliquer. Soyez patient. »

Il m'expliqua que depuis l'incident, ils étaient dans le flou complet quant à ce qui allait se passer. Dans les premières quarante-huit heures, seuls le médecin traitant, quelques membres du personnel hospitalier, le sergent-chef responsable de l'unité d'Elvis et deux ou trois soldats étaient au courant du terrible drame. Parmi les proches d'Elvis, seuls Vernon Presley, Joe, Lamar et Charlie avaient été informés. Ils

savaient que la vérité ne pourrait pas être cachée indéfiniment, et que tôt ou tard, la famille, les médias et les millions de fans apprendraient ce qui s'était passé.

— D'ailleurs, me dit Joe, à cet instant précis, presque tous les journaux du monde entier ne parlent que de l'incident tragique qu'a subi Elvis Presley. Toutefois, lors de la conférence de presse tenue il y a trois jours en Suisse, à l'hôpital où Elvis est soigné, les informations fournies par le docteur, le sergent-chef, Monsieur Presley et le Colonel ont été volontairement limitées. Ils ont informé les médias et rassuré les fans en affirmant que, bien qu'Elvis soit toujours dans le coma, son état de santé était stable et que sa vie n'était pas en danger. Évidemment, continua-t-il, le médecin ne peut se prononcer avec certitude sur les chances de guérison, mais compte tenu de son âge et de sa constitution, Elvis aurait de bonnes chances de se rétablir complètement lorsqu'il émergera de ce coma.

Joe marqua une pause, me laissant assimiler ces informations.

— Voilà ce qui a été dit lors de cette conférence de presse. Mais la vérité est bien différente, et tous ici savent qu'ils ne pourront pas cacher la réalité bien longtemps, surtout si l'état de santé d'Elvis venait à se détériorer. C'est pourquoi ils devaient trouver une solution, et ce, dans les plus brefs délais.

Ses paroles résonnèrent lourdement dans la pièce, soulignant l'urgence et la gravité de la situation. Les expressions anxieuses et sincères des hommes devant moi rendaient l'ampleur de leur détresse palpable. Le sort d'Elvis Presley et la tranquillité de millions de fans à travers le monde étaient en jeu.

Joe m'avoua qu'il avait déjà aperçu un article, quelques semaines avant les terribles événements, dans un quotidien de Memphis, qu'ils avaient reçu en Allemagne. Cet article affirmait, photo à l'appui, qu'un jeune policier de Montréal ressemblait étrangement à Elvis Presley. Il avait lu le court texte et avait été frappé par l'étonnante ressemblance avec le King. Impressionné, il avait montré l'article à Lamar, Charlie

et à quelques autres membres de l'entourage d'Elvis, qui avaient été tout autant surpris.

Je dois avouer que, moi-même, j'étais abasourdi par cette révélation. Je savais que ma photo avait été publiée dans plusieurs journaux du Québec et du Canada, mais je n'aurais jamais imaginé que cela atteindrait un quotidien de Memphis. Je me demandais si Elvis lui-même avait vu cet article, mais avant que je puisse poser la question, Joe poursuivit ses explications.

— Il y a trois jours, continua-t-il, nous étions tous les quatre à l'hôpital. Monsieur Presley était retourné à l'hôtel pour se reposer un peu. Pendant que nous cherchions désespérément une solution miracle, l'article du journal m'est revenu en mémoire. Une idée insensée m'a alors traversé l'esprit. Je me suis rappelé que j'avais conservé l'article et qu'il devait encore être dans mon portefeuille. À mon grand soulagement, la coupure de presse était toujours là. Évidemment, les informations personnelles vous concernant étaient très limitées. L'article mentionnait votre nom, la ville où vous résidiez, votre emploi au sein de la Police de Montréal, votre statut marital, et le fait que vous chantiez occasionnellement. Mais cela n'allait pas m'arrêter. Je me suis tourné vers Lamar et Charlie – le Colonel Parker était aussi retourné à l'hôtel, épuisé par les événements et le décalage horaire – et leur ai dit que j'avais peut-être trouvé la solution miracle. Ils ont immédiatement perçu ma nervosité et mon excitation. Je leur ai montré de nouveau l'article et la photo du jeune sosie qu'ils avaient déjà vue quelques mois auparavant. Le plan était aussi audacieux que désespéré, mais face à l'incertitude et à la gravité de la situation, c'était peut-être notre meilleure chance de maintenir l'illusion et de protéger l'héritage d'Elvis.

Joe, déterminé, s'était alors tourné vers ses compagnons avec une insistance palpable dans sa voix et leur avait demandé : « Les gars, si vous ne connaissiez pas personnellement Elvis, seriez-vous capables de faire la différence entre lui et l'homme sur la photo ? »

Lamar, qui fut le premier à se prononcer, haussa les épaules, indécis : « Aucune idée. C'est vrai que sur cette photo, le gars lui ressemble énormément, mais ce n'est qu'une photo après tout, et elle est floue. En personne, peut-être que la ressemblance n'est pas si frappante. »

Presque aussitôt, Charlie acquiesça : « Je suis d'accord avec Lamar. Ce n'est qu'une fichue photo. Rien ne prouve que ce ne soit pas un trucage ou un excellent maquillage. On ne sait jamais. »

Joe, exaspéré, s'écria si fort à ce moment-là que plusieurs personnes autour d'eux levèrent les yeux, désapprobatrices de ce ton dans un tel endroit. Il leva la main en signe d'excuse, mais l'impatience le gagnait. « Regardez-le comme il faut ! Ce gars-là pourrait passer pour le frère jumeau d'Elvis. Bon sang, je n'ai jamais vu une telle ressemblance de toute ma vie. Il est la réplique exacte d'Elvis. Je ne peux pas croire que vous ne voyez pas ça ! »

Il leur montra à nouveau la photo, espérant qu'ils comprendraient enfin la portée de sa découverte. Joe voyait en moi une chance unique, une solution potentielle pour gérer la crise actuelle, et il avait besoin que Lamar et Charlie partagent sa vision. Lamar et Charlie regardèrent de nouveau Joe, surpris par la virulence de sa réaction. Ils ne comprenaient pas bien les raisons qui poussaient Joe à s'emporter ainsi pour une simple photo d'un sosie d'Elvis. C'est Charlie qui posa la question en premier :

— Mais tu parlais d'une solution miracle, Joe, qu'est-ce que ce gars vient faire dans toute cette histoire ?

— En effet, je me pose la même question, reprit Lamar. Tu ne veux tout de même pas que ce gars du Canada remplace Elvis, ajouta-t-il en riant.

— Et pourquoi pas ? suggéra Joe, le plus sérieusement du monde.

Lamar et Charlie échangèrent un regard incrédule, comme si leur ami venait de leur annoncer qu'il se présentait à la présidence des États-Unis.

— T’es pas sérieux, là ? reprit Lamar, l’inquiétude se lisant dans sa voix.
— Écoutez-moi, dit Joe à ses deux comparses, qui semblaient penser que leur ami avait complètement perdu la tête. Je sais que l’idée est folle, mais il faut se rendre à l’évidence : Elvis est dans le coma depuis quatre jours ! Selon son médecin, il ne réagit plus aux stimuli douloureux. Les chances qu’il revienne à lui sont pratiquement nulles, et s’il s’en sort, les séquelles risquent d’être irréversibles, le laissant dans un état végétatif pour le restant de ses jours. Et ça, dans l’hypothèse qu’il reste en vie ! Bordel de merde ! Pouvez-vous imaginer ça ? »
— Mais voyons Joe, c’est insensé, dit cette fois-ci Charlie. Tu parles d’Elvis comme s’il était déjà mort, c’est franchement dégueulasse. Et puis, on ne peut tout de même pas le remplacer par un simple sosie, tout le monde s’apercevra de la supercherie.
— C’est évident ! acquiesça Lamar. Personne ne sera dupe à ce point. Penses-tu vraiment que Monsieur Presley et le Colonel ne s’en rendront pas compte ? Voyons Joe, tu rêves ou quoi ?

Mais Joe ne rêvait pas. Bien qu’il soit conscient de l’invraisemblance de la chose, il demeurait convaincu que son idée tenait la route. Pour lui, c’était la seule solution envisageable pour maintenir l’illusion qu’Elvis était toujours en vie, au moins au sens figuré. Joe avait l’intention ferme de convaincre Lamar et Charlie de son ambitieux projet. Pour lui, aucun doute ne subsistait : le jeune policier de Montréal était le chaînon manquant. Il mettrait tout en œuvre pour le retrouver et le convaincre du bien-fondé de sa théorie, même si la tâche s’annonçait ardue.

Selon Joe, la priorité absolue était de retrouver le sosie. Bien qu'il dispose de peu d’informations sur cet homme, il en avait suffisamment pour espérer le retracer. Il partagea son plan avec ses deux amis.
— Et que vas-tu faire si tu le retrouves, Joe ? demanda Lamar avec curiosité et une pointe d'ironie. Tu vas simplement lui exposer les faits et lui demander s’il voudrait bien remplacer Elvis Presley !

— Pour l'instant, je dois avouer que je n'en sais trop rien, répondit Joe. De toute façon, nous sommes encore dans l'incertitude quant à savoir si Elvis va vivre ou non, et dans quel état il s'en sortira, le cas échéant. Mais croyez-moi, c'est le seul moyen si nous voulons vraiment qu'Elvis demeure en vie.
— De plus, poursuivit Lamar, qui as-tu l'intention d'informer ?
— Hormis nous trois, je pense que le Colonel doit être la seule autre personne au courant. Si nous en informons Monsieur Presley, il saura que la vie de son fils est en jeu, et il ne l'acceptera jamais.
— Donc, si je comprends bien, intervint Charlie, nous serons les seuls, en plus du Colonel, à connaître la vérité.
— Exact, Charlie. Et si tout se passe comme prévu, et que le jeune homme de Montréal venait à remplacer Elvis, peu importe le sort qui l'attend, nous devrons inéluctablement emporter ce secret dans nos tombes.

Un silence pesant s'installa, les trois hommes se regardèrent sans pouvoir prononcer une seule parole. Ils avaient l'impression de tenir le destin d'Elvis au creux de leurs mains. Rien n'était encore officiellement décidé, mais Joe savait pertinemment qu'il venait de convaincre Lamar et Charlie. Il ne restait plus qu'à convaincre le Colonel et mettre à exécution l'un des projets les plus inimaginables de toute l'histoire…

Les quatre hommes debout devant moi me regardaient comme si j'étais le nouveau Messie. Je t'avoue, Alexandre, que j'étais décontenancé par ce que je venais d'entendre. J'essayais tant bien que mal de faire le point et d'analyser la situation. Profitant de cette légère pause, je pris la parole pour tenter de replacer chaque pièce du puzzle au bon endroit.
— J'arrive difficilement à croire tout ce que vous venez de me dire. C'est invraisemblable.

Joe poursuivit calmement : « Vous savez, lorsque Lamar, Charlie et moi avons discuté avec le Colonel ici présent et sommes parvenus à un accord, nous ne savions pas exactement comment nous allions

procéder pour vous retrouver. Nous y avons longuement réfléchi et c'est finalement le Colonel qui a proposé la solution de l'enlèvement. Pendant que le Colonel et Monsieur Presley demeuraient au chevet d'Elvis, il y a trois jours, nous avons pris un vol pour Montréal. Nous savions que le temps était compté et qu'il fallait agir rapidement. Une fois sur place, nous avons entrepris des recherches pour vous localiser. Après quelques coups de téléphone, nous avions votre lieu de travail, votre numéro de matricule, et nous connaissions même votre emploi du temps. Nous vous avons suivi tout au long de votre quart de travail. Puis, lorsque vous vous êtes rendu au club de nuit, nous nous sommes garés dans le stationnement et avons patiemment attendu votre sortie. Mais avant d'agir, nous devions attendre l'autorisation du Colonel. Sachez que ce dernier n'avait pas chômé depuis notre départ de l'hôpital. Pour mener à bien notre projet, le Colonel nous avait fait comprendre que nous n'avions pas le choix d'inclure une autre personne dans la confidence. En effet, nous avions absolument besoin d'un médecin spécialisé pour superviser le transfert entre vous et Elvis et s'assurer que tout se passe comme prévu. Ainsi, au moment où nous quittions la Suisse, le Colonel a pris un vol en direction de Memphis pour rencontrer un neurologue qu'il connaissait. Il avait rendez-vous avec lui afin de discuter du cas d'Elvis et tenter de le convaincre de se joindre à nous.

Chaque mot de Joe semblait résonner avec une intensité accrue dans la pièce silencieuse. Il était clair que ces hommes avaient orchestré chaque détail avec une précision quasi militaire. Leur détermination était palpable, et bien que l'idée paraisse totalement insensée, leur sérieux me fit réaliser l'ampleur de la situation. Ils n'avaient laissé aucune place au hasard, et maintenant, ils comptaient sur moi pour parachever leur plan audacieux.

***

Voilà, mon cher Alexandre, le récit que me fit Joe Esposito sur les circonstances dramatiques entourant Elvis Presley et les raisons qui les ont amenés à me kidnapper. Pour me prouver leurs dires, Joe me montra la « une » de plusieurs quotidiens américains : le *New York Times*, le *Chicago Tribune*, le *Memphis Daily News*, entre autres. À cet instant, il m'était impossible de mettre en doute la véracité des faits.

Mais qu'allais-je pouvoir faire ? Et qu'arriverait-il si Elvis venait à sortir du coma et à vraiment se rétablir ? Un million de questions se bousculaient dans ma tête, semblables à une ruche en effervescence. Je n'arrivais pas à faire correctement la part des choses et à réaliser à quel point la situation pouvait s'avérer grave. Puisque tout avait pratiquement été dit, je demandai à Joe s'il pouvait maintenant me détacher.

— Bien sûr, nous allons vous libérer à l'instant, confirma Joe, tandis que Lamar et Charlie s'approchaient de chaque côté du lit pour défaire les liens qui me retenaient prisonnier.

— Puis-je vous demander où nous sommes ? demandai-je.

Pour la première fois, ce fut le Colonel qui me répondit : « Vous êtes dans une petite chambre d'hôtel, au Reine Elizabeth, à Montréal. Il aurait été trop risqué de faire le voyage en avion avec vous, et nous savions que vous alliez vous réveiller seulement quelques heures après l'enlèvement. Néanmoins, Joe a pris toutes les précautions nécessaires pour que personne à l'hôtel ne soit au courant de votre présence ici. Mais pour l'instant, ce qui prime, c'est que nous devons impérativement savoir ce que vous pensez de tout cela et si vous êtes prêt à tenter le coup avec nous.

J'étais donc tout près des miens, à quelques pas d'eux. Et maintenant que Lamar et Charlie avaient défait les sangles, j'étais libre de tout mouvement. J'aurais pu essayer de me sauver ou de hurler à tue-tête, mais quelque chose me retenait. Oui, je savais exactement quoi : j'étais pris dans un énorme dilemme. D'une part, il me tardait de retourner chez moi, de reprendre ma vie, de revoir ma femme, ma

famille, mes amis, mes collègues de travail. D'autre part, cette invraisemblable idée de remplacer Elvis me fascinait au plus haut point. Ce n'était pas simplement un rôle qu'on m'offrait comme un acteur de cinéma, non, cette fois-ci, il s'agissait de prendre la place d'un autre, d'entrer dans sa peau, dans sa tête, d'être lui à part entière...
— Écoutez, je veux bien croire votre histoire et soyez certains que ça me touche énormément que vous ayez pensé à moi pour… remplacer Elvis… Mais croyez-vous vraiment que je pourrai jouer ce rôle sans que personne ne découvre la vérité ?
— Aucun doute ne subsiste dans notre esprit, Monsieur Lambert, répondit Joe. Je ne sais pas si vous en êtes conscient, mais votre ressemblance avec Elvis est inouïe, je n'ai jamais rien vu de pareil.
— C'est tout à fait vrai, affirma Charlie, l'expression d'étonnement visible dans ses yeux, suivi d'un signe de tête affirmatif de Lamar.
— Quant au Colonel, il a eu un choc terrible lorsqu'il vous a vu ce matin.
— J'aurais été prêt à jurer que c'était mon petit gars, acquiesça le Colonel. C'est tout simplement incroyable la ressemblance entre vous deux. Je crois que la seule personne au monde qui aurait pu douter, c'est Madame Presley, mais que Dieu ait son âme, elle n'est plus de ce monde.
— Et si j'accepte, qu'arrivera-t-il si Elvis sort du coma et qu'il se rétablit ? Que ferez-vous de moi ? Avez-vous pensé à cette éventualité ?
— Bien sûr que oui, répondit Joe. Écoutez, aux dernières nouvelles, l'état de santé d'Elvis ne s'est guère amélioré. Au contraire, selon son médecin, la situation est précaire et il craint toujours le pire. C'est pourquoi, si vous décidez d'embarquer dans la galère, nous ferons transférer Elvis chez lui, à Graceland, en prétextant que, compte tenu de son état, il serait mieux à la maison, auprès des siens. Une équipe médicale complète sera engagée et restera à ses côtés pour prendre soin de lui, 24 heures sur 24. D'ailleurs, le Colonel a déjà discuté de

cette option avec le père d'Elvis, et celui-ci a donné son accord pour que son fils soit rapatrié à Graceland.

Pendant que Joe tentait de m'expliquer ce qu'il adviendrait si je décidais de prendre la place d'Elvis, mes pensées ne cessaient de dériver vers ma femme, ma famille, et toutes les personnes importantes dans ma vie. Comment allaient-ils réagir ? En fait, comment réagissaient-ils déjà ? Puisque ça faisait sûrement plusieurs heures que j'avais quitté le Mocambo, ils devaient tous être morts d'inquiétude.

— Advenant l'éventualité qu'Elvis revienne à lui et qu'il se rétablisse complètement, ce que nous espérons tous, poursuivit Joe, nous lui exposerons les faits dans les moindres détails et vous pourrez vraisemblablement retourner chez vous, reprendre votre vie comme si rien ne s'était passé. Vous aurez droit à une compensation plus que généreuse, cela va de soi. Je crois que je n'ai pas besoin de vous dire que vous devrez garder ce secret, tout comme nous, jusqu'à la fin de vos jours. Et si la tentation s'avérait trop forte et que l'idée de tout raconter vous traversait l'esprit, soyez assuré que nous nierions tout en bloc. De toute façon, qui voudrait croire une histoire aussi invraisemblable, n'est-ce pas ?

En effet, qui pourrait croire une histoire aussi rocambolesque ! pensai-je.

Je regardai Joe, Lamar, Charlie et le Colonel, sentant le poids de leur attente. Ils avaient placé leurs espoirs en moi, un inconnu, pour sauver l'illusion d'Elvis Presley. L'idée de vivre cette double vie était à la fois fascinante et terrifiante. Mon esprit était en proie à un tourbillon de pensées contradictoires. Puis, prenant une profonde inspiration, je réalisai que la décision que je m'apprêtais à prendre changerait non seulement ma vie, mais aussi celle de millions de fans à travers le monde.

Toutefois, je pris néanmoins la peine d'informer les quatre hommes, toujours debout devant moi, des inquiétudes qui me tenaillaient quant à l'avenir de ma famille. Qu'allait-il advenir d'eux ?

Je ne pourrais plus être présent pour subvenir aux besoins de ma femme. Quel était leur plan et y avaient-ils seulement songé ?
— Monsieur Lambert, intervint le Colonel d'une voix solennelle, sachez que je n'ai pas l'habitude de faire les choses à moitié. N'ayez crainte, nous avons tout prévu. Comme nous vous l'avons déjà mentionné, Elvis est toujours vivant et votre rôle pourrait n'être que temporaire. Mais si l'état d'Elvis devait se détériorer, ce que nous espérons éviter, nous veillerons à ce que votre épouse ne manque de rien. Tant que vos services seront requis, nous lui ferons parvenir régulièrement, et de manière anonyme, une somme d'argent pour subvenir à ses besoins. Pour l'instant, il y a des priorités plus urgentes à gérer.
— Bien sûr, je comprends, répondis-je.
— J'ai suivi la carrière d'Elvis de très près, continuai-je, et je connais beaucoup de choses à son sujet. Cependant, la majorité de ces informations proviennent des médias : journaux, télévision, etc. Je suis peu informé sur sa vie privée, sa famille, ses amis, ses goûts personnels ou son quotidien depuis qu'il a rejoint l'armée. Comment pourrais-je incarner Elvis sans que personne ne découvre la supercherie ? On me posera des milliers de questions auxquelles je ne pourrai répondre correctement.
— Je suis heureux de voir que vous prenez la situation au sérieux, renchérit le Colonel avec un léger sourire.

J'avais l'impression que le Colonel avait pris les rênes de la discussion. Joe et ses deux acolytes restaient en retrait. Après avoir pris une bouffée de son énorme cigare et s'être frotté l'œil droit, probablement irrité par la fumée, il poursuivit :
— Premièrement, cessez de vous inquiéter inutilement. Nous avons pensé à tout. Lorsqu'Elvis sera de retour à Graceland, nous attendrons quelques jours pour voir s'il y a des signes d'amélioration. Si son état reste inchangé, vous prendrez sa place. Nous annoncerons aux médias qu'Elvis a ouvert les yeux et semble en bonne forme. Le médecin vous examinera et confirmera que tout paraît normal. On parlera alors de

miracle ! Vous devrez simplement simuler une amnésie partielle, ce qui expliquera temporairement votre perte de mémoire.

L'idée était audacieuse, mais elle pourrait fonctionner. Simuler une amnésie me permettrait de naviguer plus facilement dans la vie d'Elvis, évitant ainsi de nombreuses questions embarrassantes. Cependant, le poids de cette responsabilité m'écrasait déjà, et je savais que ma vie ne serait plus jamais la même.

À mesure que le Colonel exposait les faits, je sentais mon scepticisme fondre. Il était clair qu'ils avaient prévu chaque détail. Pourtant, l'irréalité de la situation continuait de me hanter. Devais-je vraiment accepter ce rôle insensé ? Tout en espérant qu'Elvis se réveille et que nous puissions tous les deux reprendre nos vies respectives.

— Monsieur Lambert, reprit le Colonel en m'arrachant à mes pensées, Joe, Lamar et Charlie vont vous fournir toutes les informations nécessaires. Lamar connaît Elvis depuis presque trois ans. Il pourra vous renseigner sur ses relations personnelles : sa famille, ses amis proches et ses petites amies. Il vous expliquera également les loisirs d'Elvis, ses goûts vestimentaires et culinaires. Joe et Charlie, eux, vous « brieferont » sur son service militaire : son rôle, ses supérieurs, et ses camarades en Allemagne.

Le Colonel fit une pause, retirant son cigare de sa bouche et laissant tomber la cendre sur le tapis. « Pour ma part, je vous fournirai des informations sur ses ventes de disques et sa carrière cinématographique. Je vous apporterai aussi des albums photo pour vous familiariser avec les visages et les moments clés de sa vie. Il semble que nous avons répondu à toutes vos questions. Il est temps maintenant de prendre une décision. »

C'était comme si je me retrouvais soudainement dans un jeu-questionnaire à la télévision, avec seulement trente secondes pour répondre à une question décisive. La décision à prendre me tourmentait : devais-je vraiment abandonner ma femme, ma famille, mon travail, ma vie entière ? Pourtant, l'idée de prendre la place

d’Elvis Presley, de devenir la plus grande vedette mondiale, m’intriguait profondément. Avant de donner ma réponse définitive, deux préoccupations majeures devaient être abordées. Je les leur exposai :

— Dans l'article du journal de Memphis, il est mentionné que je chante occasionnellement, mais cela ne garantit pas que je chante bien, et encore moins que je puisse chanter comme Elvis.

Le Colonel répondit : « Nous avons également pensé à cela. Rappelez-vous qu'Elvis est encore censé être un soldat pendant une année, et il lui est interdit de chanter en public durant son service. En privé, excepté avec nous, vous pourrez prétendre que l’accident a causé des séquelles mineures à vos cordes vocales, nécessitant une période de repos vocal. Les médecins affirmeront que votre voix reviendra avec le temps, vous laissant ainsi la possibilité de travailler sur votre voix pour la rapprocher de celle d’Elvis. Si ce n'est pas parfait, nous trouverons une solution. »

— J’admire votre optimisme, Colonel, dis-je avec une pointe d'ironie.

— Merci. Et votre deuxième question, Monsieur Lambert ? J'espère que ce sera la dernière, car le temps presse.

Je sentais que les gars commençaient à s’impatienter, surtout le colonel ; cela faisait sans doute déjà plus d’une heure que nous discutions et je n’arrivais toujours pas à prendre une décision…

— Ce sera en effet la dernière question, et à mon avis la plus importante, leur dis-je pour leur montrer que j’étais conscient de l’urgence de la situation. Je suis même surpris que vous ne l’ayez pas encore abordée. Vous savez, je suis policier de métier et suivre la loi est une valeur essentielle pour moi. Vous réalisez que ce que vous proposez est une arnaque, et pas n’importe laquelle. Si nous sommes découverts, nous risquons de finir en prison pour longtemps. En êtes-vous bien conscients ?

Il y eut un moment de silence. Pour la première fois, ils semblaient déstabilisés par mon raisonnement. Mais cela ne dura que quelques

secondes, car le colonel, après avoir laissé ses trois compagnons figés, répondit avec une hargne palpable :
— Monsieur Lambert, vous commencez sérieusement à m'exaspérer. Je me moque que vous soyez policier, avocat ou vendeur de beignes. Vos beaux discours sur la loyauté et l'intégrité, gardez-les pour vous. Écoutez bien ceci : depuis le début, nous vous disons que votre ressemblance avec Elvis est unique. Personne ne pourra vous démasquer, même pas son père. Alors, cessez de jouer les vertueux. Si vous trouvez cela immoral et que ça va à l'encontre de vos valeurs, levez-vous et partez d'ici immédiatement. J'ai assez perdu de temps avec vous. Est-ce que ça répond à votre question, Monsieur Lambert ?

Si Joe, Lamar et Charlie semblaient pétrifiés avant que le Colonel ne me lance ses paroles acerbes, leur réaction après était encore plus intense. Leurs regards étaient tournés vers moi, cherchant à capter ma réaction. Ils ressemblaient à trois reproductions vivantes du célèbre tableau « Le Cri » d'Edvard Munch, avec leurs yeux et leurs bouches béants de stupéfaction. Je ne m'attendais pas à une telle explosion verbale de la part du Colonel, qui avait fait preuve de compréhension depuis le début de cette étrange conversation. Mais en même temps, je comprenais cette montée de colère.

Je pouvais imaginer la douleur, la peine et même la colère de ces hommes face à leur impuissance à sauver quelqu'un qui comptait énormément pour eux. Cet homme n'était pas n'importe qui : c'était Elvis Presley, l'idole d'une génération. Sa disparition créerait un véritable séisme humain. Il devait survivre, pour permettre à des millions de jeunes à travers le monde de continuer à croire que l'impossible pouvait devenir possible grâce à leurs rêves. Pour que ces gens puissent vivre en sachant qu'un homme, quelque part, pouvait les guider vers une liberté jusqu'alors inaccessible.

Je prenais conscience de l'énorme responsabilité qui m'était confiée. Leur détermination, leur douleur et leur dévouement à Elvis ajoutaient du poids à la décision que j'étais sur le point de prendre. Le

défi était immense, mais l'espoir de pouvoir préserver l'icône qu'était Elvis Presley me poussait à envisager l'impossible.

En quelque sorte, nous jouions non seulement avec la vie d'Elvis, mais aussi avec la nôtre. Bien que le colonel ait affirmé le contraire, le risque d'être démasqué, même minime, existait bel et bien. Nous savions tous qu'un simple faux pas pourrait nous condamner à vivre avec les conséquences pour le reste de nos jours. Il m'était impossible de ne pas penser à l'éventualité qu'Elvis ne survive pas, et que je sois forcé de continuer à jouer son rôle indéfiniment. Nous nous apprêtions à réaliser le canular le plus inconcevable de l'histoire.

Absorbé par mes pensées, je n'entendis pas immédiatement le colonel, qui répétait mon nom avec insistance, comme une anaphore pressante :

— Monsieur Lambert ! Monsieur Lambert ! Que décidez-vous ? Il faut absolument que vous preniez une décision sur-le-champ. C'est oui ou c'est non ?

Il avait raison, c'était le moment de faire un choix. Je pris une grande respiration, comme lors d'une auscultation chez le médecin. Ce choix allait sans doute bouleverser ma vie de manière irréversible. Après avoir expiré tout l'air de mes poumons, je pris mon courage à deux mains et répondis aux quatre hommes devant moi, immobiles et en attente de ma décision :

— J'accepte, dis-je d'une voix neutre.

Le mot était lâché. Il n'y avait plus de retour en arrière. Finis les atermoiements. Je devais maintenant faire face à la musique…

***

Après quelques secondes de flottement, sans doute dues à l'effet de surprise, Lamar et Charlie, qui se trouvaient près de moi, furent les premiers à venir me serrer la main. Bien qu'ils tentèrent de contenir leur joie, leurs sourires trahissaient leur bonheur évident. Joe vint ensuite me remercier et, à ma grande surprise, il m'offrit une accolade en plus de la poignée de main. Moi qui n'étais pas habitué à ce genre

de démonstration affective entre hommes, je ressentis un léger malaise. Quant au colonel, son attitude avait radicalement changé. Il avait perdu toute animosité et arrogance, et affichait désormais un sourire radieux. Toujours avec son imposant cigare au coin de la bouche, il me remercia à son tour, tout en me serrant la main avec vigueur et en me gratifiant de quelques tapes chaleureuses sur l'épaule.

Charlie, qui avait momentanément quitté la pièce pour se rendre à la salle de bain, revint avec des vêtements qui ne m'appartenaient pas : un pantalon et une chemise noire, ainsi qu'une veste en tweed grise. En me tendant ces vêtements, il me remit également un petit sac. En regardant à l'intérieur, j'aperçus des objets variés : une perruque brun pâle avec des faux favoris, une moustache assortie et des lunettes aux verres foncés. Il semblait que j'allais devoir changer d'apparence. Joe me fit comprendre que si quelqu'un reconnaissait le sosie d'Elvis Presley vêtu en policier dans l'hôtel, cela pourrait causer une grande agitation parmi les employés et les clients. Je devais donc quitter les lieux incognito. Je me rendis alors à la salle de bain pour me changer et me transformer. À ma sortie, je fus accueilli par les rires des quatre hommes qui, il y a moins de deux heures, m'étaient totalement inconnus et qui, désormais, partageaient avec moi un secret inviolable.

Lorsque nous avons tous repris nos esprits, nous avons quitté l'hôtel. Nous étions le 21 février, et l'horloge dans le hall du Reine Elizabeth indiquait 14h30. Aussi différents les uns des autres que possible, et moi déguisé comme un comédien de bas étage, il n'est pas étonnant que quelques personnes se soient retournées à notre passage. Mais mis à part ce petit détail amusant, notre départ se fit sans encombre.

Après avoir passé plusieurs heures dans une chambre aux lumières tamisées, la sortie à l'extérieur me fit cligner des yeux, aveuglé par le soleil. Heureusement que j'avais les lunettes que m'avait données Charlie. Le ciel était clair, sans un nuage à l'horizon, mais il faisait un froid glacial, avec une température avoisinant les moins 15 degrés

Celsius. Les quatre hommes qui m'accompagnaient semblaient frigorifiés. Ils étaient vêtus de simples manteaux, sans gants ni chapeau, à l'exception du Colonel, dont le chapeau aurait sûrement volé si celui-ci ne l'avait pas retenu fermement. Je les regardai et ne pus m'empêcher de sourire. Nous formions vraiment une drôle d'équipe.

Joe avait déjà réservé cinq billets d'avion pour le soir même en direction de Memphis, et ma réservation avait été faite au nom de Bob Smith. À l'époque, ce n'était pas comme aujourd'hui, surtout après les événements du 11 septembre 2001. On passait les douanes facilement, même sans papiers, à condition d'avoir l'argent pour payer. Mais ce qui était incroyable, c'est qu'ils avaient vraiment pensé à tout. J'étais sidéré !

Nous devions atterrir à l'aéroport international de Memphis aux petites heures du matin, à quelques minutes de Graceland. Je n'avais pris l'avion qu'une seule fois dans ma vie, lors de mon voyage de noces ; ta grand-mère et moi avions décidé de passer une semaine à Fort Lauderdale, en Floride. J'avais détesté l'expérience et préférais de loin avoir les deux pieds bien ancrés au sol. L'idée de me retrouver en plein ciel ne me réjouissait aucunement. Néanmoins, le vol se passa bien. Joe, Lamar et Charlie, conscients de mon inconfort, me parlèrent tout au long du trajet. Le colonel, quant à lui, ne semblait pas incommodé par l'avion, puisqu'il dormit paisiblement pendant presque tout le voyage.

Durant le vol, Joe m'informa qu'il allait réserver une chambre pour moi à Memphis. Je devrais y rester quelques jours, le temps qu'ils transfèrent Elvis de l'hôpital suisse à Graceland. D'ailleurs, alors que nous attendions notre vol à l'aéroport de Dorval, le colonel avait téléphoné à Monsieur Presley pour lui demander de contacter immédiatement le médecin traitant en Suisse afin d'organiser le transfert d'Elvis. Ensuite, comme le colonel me l'avait expliqué, ils attendraient trois ou quatre jours dans l'espoir d'un véritable miracle. Si rien ne se produisait, ils viendraient me chercher à l'hôtel pour que

je fasse une entrée discrète à Graceland, prenant ainsi la place d'Elvis. Pendant ce temps, ils s'occuperaient de transporter le chanteur dans un autre lieu préalablement déterminé.

Je demandai à Joe quel était cet endroit et comment le colonel avait réussi à convaincre un médecin de s'embarquer dans une histoire aussi folle, ainsi que les risques encourus. Joe m'expliqua que le colonel avait dû argumenter pendant des heures et prouver que garder Elvis en vie, par tous les moyens nécessaires, était primordial. « À vrai dire, le médecin risquait sa carrière, mais aussi la prison, tout comme nous, précisa Joe. Le colonel ne t'avait jamais vu en personne, seulement dans l'article du journal, et devait se fier à notre jugement. Nous lui avions assuré de ta ressemblance frappante avec Elvis dès que nous t'avions aperçu à Montréal. »

Pour rassurer le médecin, le colonel lui offrit une compensation financière très généreuse, atteignant les six chiffres, et lui promit que son identité ne serait jamais révélée. Finalement, le médecin accepta, à condition d'impliquer également sa femme, qui était infirmière. Il proposa de transporter Elvis dans une chambre située au sous-sol de son cabinet privé, équipée de tous les appareils nécessaires pour assurer les soins du chanteur. Seuls lui et son épouse auraient accès à cette chambre. Étant donné ses obligations professionnelles, il ne pouvait pas rester constamment au chevet d'Elvis, mais sa femme pourrait le seconder. Bien sûr, plus il y avait de personnes impliquées, plus le risque de fuites augmentait. « Nous étions tous conscients de cela, ajouta Joe, mais à ce stade, nous n'avions pas d'autre choix. »

Pendant le reste du vol, je parvins à sommeiller un peu. Lorsque l'avion atterrit enfin, le jour commençait à poindre. Il faisait un temps magnifique à Memphis, rien de comparable aux rigueurs de l'hiver québécois. Néanmoins, en posant le pied sur le sol, je me mis à trembler. J'essayai de me calmer, mais en vain, mon corps entier grelottait. Je savais que c'était dû à l'exaltation et à la fébrilité qui m'envahissaient. La sensation était si intense que je fus pris d'un léger vertige. Joe le remarqua immédiatement et vint s'enquérir de mon état.

Je lui fis un sourire forcé et le rassurai. L'émotion était à son comble, rien de moins. Il était difficile de réaliser ce qui m'arrivait : il y a un peu plus de 24 heures, je quittais un club de nuit à Montréal, et maintenant, je me retrouvais à Memphis, la ville de mon idole, Elvis Presley.

À l'extérieur de l'aéroport, nous avons pris un taxi et Joe a demandé au chauffeur de nous conduire au *Peabody Hôtel*, sur Union Avenue. Une fois arrivés, Joe et moi sommes descendus du taxi, tandis que les trois autres se rendaient à Graceland pour préparer l'arrivée d'Elvis. Joe a réservé une chambre à mon nom, et nous sommes montés. Il m'a alors expliqué qu'il était impératif que je reste cloîtré dans cette chambre aussi longtemps que nécessaire, soit environ une semaine tout au plus. En cas d'extrême urgence, je pourrais sortir, mais seulement déguisé pour éviter d'attirer l'attention. Il m'a assuré qu'il me téléphonerait régulièrement pour vérifier si j'avais besoin de quoi que ce soit et pour me tenir au courant des développements.

Ensuite, Joe est parti, me laissant seul dans cette chambre d'hôtel. Les dés étaient jetés, il n'y avait plus de retour en arrière. Dans mes rêves les plus fous, j'aurais fait n'importe quoi pour me retrouver dans cette situation, pour prendre la place d'Elvis Presley. Maintenant que la réalité surpassait la fiction, j'étais prêt à faire d'énormes sacrifices. Ma famille et mes amis allaient terriblement me manquer, mais je savais que nous nous adapterions chacun de notre côté. Cependant, être éloigné de ma femme était bien plus difficile. Je ne cessais de penser à Denise. Elle me manquait terriblement. Autant je vivais des moments d'une grande intensité, autant les siens devaient être empreints d'une immense inquiétude. Je me sentais lâche de l'avoir laissée sans explication, sans un mot pour la rassurer. Si seulement j'avais pu lui dire quelques mots pour la réconforter...

C'est alors que je réalisai que, malgré toutes leurs précautions, Joe et le colonel n'avaient pas pensé à tout. Ils n'avaient pas envisagé que je puisse utiliser le téléphone de la chambre pour appeler Denise. Je

pourrais au moins lui dire de ne pas s'inquiéter, que j'étais vivant, que ma vie n'était pas en danger, et que je reviendrais bientôt...

J'ai soulevé le combiné du téléphone à quatre ou cinq reprises, chaque fois raccrochant avant même de composer le numéro. L'idée de parler à ma femme me terrifiait. Je savais que cela pourrait nous mettre en danger. Mais en même temps, je voulais tellement lui dire de ne pas s'inquiéter. Deux voix contradictoires résonnaient dans ma tête : l'une me poussait à appeler Denise, l'autre m'ordonnait d'abandonner cette idée risquée. Encore une fois, je me retrouvais face à un dilemme déchirant.

Après plusieurs minutes de cette lutte intérieure, je soulevai le combiné une dernière fois. L'action semblait se dérouler au ralenti. Très doucement, pesant chaque geste, je composai le numéro de chez moi. Chaque chiffre que je tournais sur la roulette me semblait un pas de plus vers la catastrophe. Mon cœur battait à tout rompre, mes membres étaient engourdis, et la sueur perlait sur mon front. Après trois ou quatre sonneries, les plus longues de ma vie, alors que je commençais à désespérer, j'entendis la voix de ma femme à l'autre bout du fil. Mon souffle se coupa. Cela me parut une éternité depuis la dernière fois que j'avais entendu sa voix. Sa nervosité était palpable, l'angoisse et l'appréhension transperçaient le fil.

— Allô, allô, qui est-ce qui parle ? C'est toi, André ?

J'ai dû puiser au plus profond de moi pour ne pas hurler. Je me suis mordu la lèvre inférieure, entendant Denise redire d'une voix chevrotante : « Est-ce que c'est toi, André ? » Puis, prise par la panique, elle ajouta, ce qui ne lui ressemblait pas : « Crisse, parlez, dites quelque chose ! » Après ces mots, j'ai perçu des sanglots à l'autre bout de la ligne. C'était devenu insupportable pour moi. Avant de céder ou que la compagnie de téléphone puisse retracer l'appel, je raccrochai. Je crois avoir pleuré pendant presque une heure. Je me détestais. J'en voulais aux quatre hommes qui m'avaient embarqué dans cette galère, et même à Elvis, indirectement responsable de cette situation. Étendu sur le lit, je finis par m'endormir d'épuisement.

C'est la sonnerie du téléphone qui me réveilla, c'était Joe. Il m'a demandé si tout se passait bien. Bien sûr, je lui cachai l'appel que j'avais fait. Ça n'aurait servi à rien de toute façon.
— Oui Joe, tout va bien, j'ai dormi un peu, je crois, lui ai-je répondu.
— Excellent. Je voulais te dire qu'Elvis est en route, il devrait arriver dans les prochaines heures. Selon le médecin, son état de santé est toujours critique mais stable. Il n'était pas très enthousiaste à l'idée de rapatrier son patient ici, mais c'est en cours. Je te tiendrai au courant dès qu'il y aura du nouveau. Ah, j'oubliais, demain matin Lamar et Charlie viendront te « briefer » sur ce que tu dois savoir sur Elvis, ils t'apporteront aussi des albums photos. As-tu des questions ?
— Heu… oui, puis-je te demander un service ?
— Bien sûr, André, vas-y ! Je peux t'appeler André ?
— Oui, bien sûr, lui dis-je. Peux-tu, par l'entremise de journaux ou autres, obtenir des nouvelles de ma disparition à Montréal ? Je m'inquiète énormément pour ma famille.
— Je comprends très bien, me répondit Joe avec beaucoup de sincérité. Je vais faire de mon mieux pour que tu puisses avoir accès aux journaux de Montréal. Tu peux compter sur moi.
— Merci Joe, j'apprécie.
— De rien, c'est la moindre des choses. Je te téléphone dès qu'il y a du nouveau.

Je raccrochai, me sentant légèrement soulagé. Au moins, quelqu'un comprenait mon angoisse et faisait tout pour m'aider dans cette situation désespérée.

***

Le lendemain après-midi, après le départ de Charlie et Lamar, Joe vint me voir et m'apporta le journal *La Presse*. Il m'expliqua que c'était le seul quotidien francophone disponible à Memphis et qu'il n'y avait qu'un seul endroit pour se le procurer : le kiosque à journaux de l'aéroport. C'était l'édition du dimanche 22 février 1959, donc de

la veille, car tous les quotidiens du Canada arrivaient avec un jour de retard.

Après que Joe m'ait tendu le journal, je l'ouvris rapidement à la recherche d'un article concernant ma disparition. En tournant les pages à toute vitesse, je faillis manquer l'article. À la page 17 de la section *Faits Divers*, en haut à gauche, je lus :

Un jeune policier de la Ville de Montréal est activement recherché

Âgé de 24 ans, l'agent de police André Lambert, au service de la Ville de Montréal depuis deux ans, a été porté disparu samedi dernier. Il aurait été vu pour la dernière fois dans la nuit de vendredi à la sortie du bar Le Mocambo, vers 3h15 du matin. Le propriétaire des lieux, Monsieur Thibault, se souvient de lui avoir dit bonsoir et le portier, Monsieur St-Pierre, affirme l'avoir vu se diriger vers le stationnement. Les enquêteurs chargés de l'affaire, les Sergents Dumont et Lebœuf, ont effectivement retrouvé la voiture de la victime dans le stationnement. Plusieurs hypothèses sont envisagées, dont celle de l'enlèvement. Mais selon les enquêteurs, il est encore trop tôt pour se prononcer. L'enquête se poursuit. Monsieur Lambert est facilement reconnaissable grâce à son étonnante ressemblance avec le chanteur et acteur américain, Elvis Presley. Toute personne ayant des informations relatives à cette affaire peut communiquer avec la Sûreté du Québec.

En lisant ces lignes, une vague de mélancolie m'envahit. Je savais que ma famille et mes amis devaient être en proie à une inquiétude insupportable. Pourtant, me retrouver ainsi décrit dans un journal, même dans des circonstances aussi troublantes, me fit prendre

conscience de l'ampleur de la situation et de l'impact de ma disparition.

En haut de l'article, on pouvait apercevoir une petite photo de moi en tenue de policier. Après avoir déposé le journal sur la table, je me suis dit : « Maintenant, c'est officiel, ma disparition a été signalée et une enquête est en cours. » J'ai demandé à Joe s'il avait lu l'article, il m'a répondu qu'il ne pouvait pas l'avoir lu puisqu'il était en français. J'avais oublié ce détail. Je lui ai donc traduit le texte et lui ai expliqué que c'était sans doute ma femme qui avait prévenu la police samedi matin lorsqu'elle avait constaté mon absence. Je lui ai également fait part de mes inquiétudes concernant l'enquête et des risques que cela impliquait. Puisqu'il s'agissait de la disparition d'un policier, j'étais convaincu que les autorités allaient déployer des moyens considérables pour me retrouver. L'enquête serait certainement menée avec la plus grande rigueur, et chaque indice serait examiné minutieusement. Rien ne serait laissé au hasard.

Joe m'a assuré qu'il ne fallait pas m'inquiéter, et que même avec les ressources les plus sophistiquées, il leur serait impossible de remonter jusqu'à nous. « Vraiment impossible, aucun doute là-dessus, » m'a-t-il dit.

Cependant, Joe avait de bonnes nouvelles à m'annoncer. Elvis était arrivé à Graceland ce matin même. Il avait été installé dans sa chambre, et son père et sa grand-mère étaient à son chevet, avec son dossier médical en main. Comme l'avait mentionné le médecin suisse, il n'y avait aucun changement dans l'état d'Elvis : il était toujours plongé dans un profond coma. Moins d'une heure auparavant, Joe avait discuté avec le colonel au téléphone, et ils avaient convenu, en accord avec le médecin, que je prendrais officiellement la place d'Elvis mercredi ou jeudi prochain, dès que tout serait prêt. Avant de partir, Joe m'a assuré qu'il viendrait me voir chaque jour pour prendre de mes nouvelles et pour m'apporter *La Presse*.

***

Pendant les jours suivants, Charlie et Lamar venaient quotidiennement pour me « briefer » sur tout ce qui concernait Elvis. Lamar m'a notamment parlé des endroits où la famille Presley avait vécu avant de s'installer à Graceland : l'appartement miteux sur *Poplar Avenue*, le logement au *Lauderdale Courts*, puis ceux sur *Lamar Avenue* et sur *Getwell*, et enfin la maison qu'Elvis avait achetée sur *Audubon Drive*. Il mentionna également la *Humes High School*, où Elvis avait étudié et rencontré Red West, qui l'avait défendu lorsqu'il était en difficulté avec d'autres garçons. « Elvis et lui sont très proches, » me dit-il.

Lamar me détailla aussi les goûts culinaires d'Elvis, qui se résumaient à de la cuisine typique du sud des États-Unis : hamburgers, frites, steaks, œufs et bacon brûlé, poulet frit, pizza, tarte aux pommes, crème glacée, etc. Ensuite, il évoqua les petites amies d'Elvis, en commençant par Dixie Locke, son premier amour, puis June Juanico, et brièvement Natalie Wood, l'actrice de *La Fureur de vivre*. La dernière en date, selon Lamar, était Anita Wood, une animatrice de radio, sans lien avec Natalie. Il n'était pas sûr s'ils étaient encore ensemble. Elvis avait aussi fréquenté deux filles en Allemagne, mais rien de sérieux.

Lamar parla ensuite des loisirs d'Elvis, comme le patin à roulettes au *Rainbow Rollerdome*, qu'il transformait en véritable combat, et les visites fréquentes au *Fairgrounds Amusement Park* et au *Memphian Theatre*, qu'il louait pour la nuit afin de regarder ses films préférés. Il prit le temps de me parler des membres de la famille Presley : Delta Mae, Gladys Earline, Nashville et Lorene, les quatre sœurs de Vernon, ainsi que Vester, son frère, et Clettes, la femme de Vester et sœur de Gladys. Il mentionna aussi Patsy Presley, la fille de Vester et Clettes, double cousine d'Elvis, ainsi que les frères et sœurs de Gladys : Travis, Tracy et Johnny Smith d'une part, et Lillian, Levalle, Rhetta, Clettes et Effie d'autre part. Enfin, il y avait les cousins d'Elvis : Gene et Carroll Smith, appelés « Junior », fils de Levalle, et Bobby et Billy Smith, fils de Travis. Billy était le cousin favori d'Elvis.

Quant à Charlie, qui avait rencontré Elvis à bord de l'*USS General Randall* en route vers l'Allemagne le 22 septembre 1958, il me rappela qu'Elvis faisait partie de la compagnie A, 32e régiment de chars de la 3e division blindée, l'ancienne division du Général Patton. Son principal travail consistait à conduire une Jeep. Sa routine quotidienne commençait à 6h00 du matin : il se levait, déjeunait, puis se rendait à la base militaire située à Frieberg pour 7h00. En plus de conduire la Jeep, il avait diverses tâches comme des exercices de tir, des manœuvres, des corvées, des inspections et des missions de reconnaissance, en plus de l'entraînement physique et de l'enseignement théorique. En général, il rentrait chez lui vers 17h00.

Parmi les personnes les plus proches d'Elvis depuis son incorporation, il y avait le Sergent-chef William Norwood, confident d'Elvis, et Eddie Fadal, qu'il avait connu à Fort Hood, au Texas. Depuis qu'Elvis était en Allemagne, outre Lamar, Joe et Charlie, Donald « Rex » Mansfield, un autre soldat, était sans doute la personne la plus proche de lui. Charlie mentionna qu'Elvis avait aussi fréquenté brièvement Elisabeth Stefaniak, mais qu'il n'y avait plus rien entre eux, bien qu'elle travaillât maintenant comme secrétaire pour lui.

Le reste du temps, je devais rester confiné dans cette chambre d'hôtel, passant d'interminables heures à regarder la télévision et à lire. Joe m'avait apporté *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, un roman dystopique où les pompiers brûlent des livres au lieu d'éteindre des incendies. Concernant les informations sur ma disparition, il y eut peu de développements. *La Presse* avait mentionné, deux jours auparavant, que l'enquête se poursuivait, que des membres de ma famille, des amis et des collègues avaient été interrogés, mais qu'aucun suspect n'avait été appréhendé. C'était à peu près tout. Devais-je m'en réjouir ?

C'est durant cette retraite forcée que l'idée d'écrire m'est venue. Peu importe ce qui allait advenir de ma vie, je devais coucher sur papier les événements des derniers jours pour en saisir toute l'ampleur

et rendre tangible cette histoire invraisemblable. Ces pages deviendraient le lien entre la nouvelle vie d'Elvis Presley et l'ancienne existence d'André Lambert, deux mondes parallèles. Bien sûr, ces écrits resteraient un secret personnel. Personne ne devait être au courant de ce projet. C'est ainsi, durant cette semaine de février 1959, dans une chambre du *Peabody Hotel* à Memphis, que ce document, que tu tiens présentement entre les mains, a vu le jour.

Vers 3h00 du matin, en ce jeudi 26 février, presque une semaine après l'enlèvement, Joe se présenta à ma chambre d'hôtel pour m'informer que l'heure était venue de jouer le plus grand rôle de ma vie. Charlie attendait en bas dans la voiture, et Lamar était resté au chevet d'Elvis. Le médecin, que je nommerai le docteur X pour préserver son anonymat, devait être en route pour Graceland au volant d'une ambulance. S'il y avait un moment pour tout arrêter, c'était maintenant. J'avais souvent répété que les dés étaient jetés et qu'il n'y avait plus de retour en arrière, mais cela n'avait jamais été aussi vrai que ce matin-là.

À cet instant crucial, une pensée spéciale alla vers Denise. Nous vivions des vies diamétralement opposées : moi dans l'effervescence et elle dans l'angoisse. Une partie de moi désirait ardemment que tout redevienne comme avant, mais je savais que plus rien ne serait pareil, peu importe l'issue de cette histoire. Pour l'instant, j'avais une tâche à accomplir, et ensuite, je pourrais m'assurer que ma femme, ma famille et mes amis cessent de s'inquiéter et reprennent une vie normale.

Après quelques instants, je me levai, me rendis à la salle de bain et tentai d'afficher mon plus franc sourire devant le miroir. L'homme qui me regardait, bien qu'acteur secondaire, jouait un rôle primordial dans cette pièce unique. C'était bien une pièce unique, jouée sur la plus grande scène du monde, celle de la vie, avec des centaines d'innocents comédiens et comédiennes, jouant devant des millions de spectateurs mystifiés, croyant que l'acteur principal était le célèbre chanteur et

acteur américain Elvis Presley, et non un simple policier canadien-français répondant au nom d'André Lambert.

J'ai pris une douche presque glaciale, et en sortant, frigorifié, je me sentais bien mieux. Je m'habillai rapidement, me travestissant des parures qui m'avaient jusqu'à présent permis de passer inaperçu. Finalement, je rejoignis Joe qui m'attendait dans la chambre. Il était temps de passer aux actes.

Nous sortîmes de l'hôtel et montâmes dans une splendide Lincoln Continental bleue. Charlie était au volant, tandis que Joe et moi étions assis à l'arrière. Nous devions nous rendre immédiatement à Graceland. Une semaine après avoir posé le pied sur la terre d'Elvis, j'allais maintenant entrer dans sa célèbre demeure. Pendant tout le trajet, je restai silencieux. À l'extérieur, c'était le calme plat. Peu de voitures sur la route, bien que nous longions l'autoroute 51, bien avant qu'elle ne devienne l'Elvis Presley Boulevard. Il y avait aussi peu de gens sur les trottoirs. Je me souviens que Joe rompit le silence une seule fois, lorsqu'il me montra le cimetière de *Forrest Hill*, en me disant que c'était là que la mère d'Elvis, Gladys, était enterrée, bien avant son transfert à Graceland dans le *Meditation Garden* avec le reste de la famille Presley.

Nous étions tous les trois très nerveux, les nerfs à fleur de peau. Jusqu'à présent, tout se passait comme prévu, mais nous savions que le test ultime allait bientôt avoir lieu. Ce moment décisif arriverait lorsque je prendrais place dans le lit d'Elvis et que son père et sa grand-mère viendraient à mon chevet.

***

Lorsque la voiture s'arrêta devant les grilles en fer forgé ornées de notes de guitare à l'effigie d'Elvis, à l'entrée de Graceland, communément appelée la *Music Gate*, je n'en croyais pas mes yeux. Ces grilles avaient été fabriquées et installées par John Dillar Sr. de la firme *Memphis Doors* en 1957, peu de temps après qu'Elvis ait acheté Graceland. Malgré l'heure matinale, quelques personnes se tenaient

devant les grilles, comme c'était souvent le cas. Joe me demanda de rester caché autant que possible, tandis que Charlie sortit pour ouvrir les grilles. Je l'aperçus parler à deux ou trois filles, probablement à la recherche d'informations sur leur idole. Charlie revint dans la voiture et confirma la présence de l'ambulance à l'arrière de Graceland. Les quelques personnes présentes avaient vu le véhicule d'urgence entrer quelques instants auparavant.

Lorsque nous avons franchi les grilles, la Lincoln a doucement roulé sur le chemin incurvé menant à l'entrée principale, au *3764 Highway 51 South*. Charlie roulait lentement pour me permettre d'admirer la vue : Graceland, avec ses majestueuses colonnes corinthiennes ornant la porte d'entrée et les deux lions de pierre installés de chaque côté, trônant comme de véritables gardiens d'un lieu sacré.

Joe me regarda avec un sourire en coin et dit :

— Impressionnant, n'est-ce pas ?

— C'est grandiose, Joe ! Il n'y a pas de mots pour décrire l'euphorie que je ressens.

— Je comprends parfaitement, nous avons tous ressenti cela la première fois que nous sommes venus ici. Malheureusement, pour ton baptême à Graceland, tu devras entrer par l'arrière pour éviter que quelqu'un ne te voie. Mais ne t'inquiète pas, tu auras tout le loisir de te reprendre.

Bien sûr, j'aurais préféré faire mon entrée par la grande porte, mais l'idée de pénétrer dans l'antre d'Elvis me suffisait amplement pour l'instant. Joe m'informa qu'exceptionnellement, ce matin-là, Graceland serait presque vide. Monsieur Presley avait pris un vol la veille pour rejoindre le colonel à Hollywood, où ils devaient tenir une conférence de presse pour informer les médias des derniers développements sur le retour d'Elvis à Graceland et son état de santé. Le docteur X devait se joindre à eux également. Lamar, qui avait demandé de rester au chevet d'Elvis pour la nuit, accompagnait l'infirmière de garde, qui se trouvait être l'épouse du docteur X. La

plupart des membres du personnel et de l'équipe médicale qui avaient quitté les lieux vers 2h00 du matin ne devaient revenir qu'à partir de 8h00. Quant à la grand-mère d'Elvis, Minnie Mae, affectueusement appelée Dodger, elle devait encore dormir. Il y avait donc peu de risques de croiser quelqu'un lorsque nous entrerions à l'intérieur de Graceland. C'était précisément pour cette raison qu'ils avaient choisi ce moment pour le transfert.

Ainsi, la luxueuse voiture recula et prit l'allée de gauche qui menait aux stationnements à l'arrière de la maison. Après avoir garé la Lincoln juste à côté de l'ambulance, nous avons aperçu Lamar qui nous attendait. Il nous fit signe de le suivre. Nous sommes alors entrés tous les quatre dans la maison, à la suite de Joe, qui menait la marche.

Après avoir pénétré dans une petite pièce ressemblant à un bureau, Joe ouvrit une porte et nous nous retrouvâmes dans l'immense cuisine. De toute ma vie, je n'avais jamais rien vu d'aussi grand. J'imaginais facilement la réaction de Denise si elle se retrouvait dans une telle pièce. J'aurais voulu l'examiner minutieusement, mais je savais que ce n'était pas le moment de faire le tour du propriétaire, nous devions faire vite. J'ai même failli trébucher lorsque Charlie m'a poussé pour que j'avance plus rapidement. Nous devions faire le moins de bruit possible. Nous avions l'air de vrais cambrioleurs, surtout moi avec mon déguisement farfelu.

Lorsque nous sortîmes de la cuisine, nous nous retrouvâmes dans le vestibule et j'aperçus la porte d'entrée. J'avais du mal à poser un pied devant l'autre. Le simple fait de fouler de mes pieds l'épaisse moquette me donnait la sensation de commettre un véritable sacrilège. Mais je m'étais promis de ne pas m'apitoyer sur mon sort et de mener à bien ce projet pour permettre à Elvis de rester en vie.

Nous avons avancé prudemment, vérifiant qu'il n'y avait personne à l'horizon, puis nous avons emprunté les escaliers menant à l'étage supérieur. J'avais à peine eu le temps d'entrevoir la salle à manger et le salon. Les meubles, bien qu'apparemment de très bonne qualité et d'un goût recherché, dégageaient une certaine sobriété. Je m'étais

attendu à plus d'éclat, de faste de la part d'un homme aussi riche qu'Elvis. Certes, les lieux témoignaient d'un confort indéniable et d'une belle harmonie, mais si j'avais eu la chance de vivre dans une telle demeure, je crois que je me serais permis plus de folie. Cependant, ce tableau que je jugeais modeste et réservé restait évidemment l'apanage des gens aisés. Jamais Denise et moi n'aurions eu les moyens de vivre ainsi.

À l'époque, hormis la famille et les amis, personne n'avait eu accès à l'intérieur de Graceland. Aucune photo de l'intérieur n'avait été publiée, à l'exception de la façade de la maison et de la *Music Gate*. Avant 1982, lorsque Priscilla Beaulieu Presley décida d'ouvrir les portes de Graceland au grand public, très peu de photographies de l'intérieur avaient été diffusées. Pour le commun des mortels, comme moi, c'était une première. Je savais que Graceland était immense, mais jamais je n'aurais pu imaginer cela. J'avais l'impression de me retrouver dans une scène du film *Autant en emporte le vent*. Je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à Charlie qui me suivait de très près.
— Charlie, je n'en crois pas mes yeux.
— Je sais, mais on doit faire vite, André, on n'a pas beaucoup de temps.
— Chut ! nous somma Joe en se retournant vers nous, alors que nous arrivions au deuxième étage.

Tout allait beaucoup trop vite pour moi. La dernière semaine semblait s'être écoulée en seulement quelques heures. Les moments cruciaux que nous vivions présentement se mesuraient en millisecondes. Il me semblait que c'était hier que j'avais franchi les portes du magasin de disques de monsieur Duval, en compagnie de mon fidèle ami Steven, pour acheter *Heartbreak Hotel*, mon tout premier disque d'Elvis. Aujourd'hui, je me retrouvais à l'intérieur de Graceland, la demeure du King, et je m'apprêtais à prendre sa place. Seulement quelques mètres me séparaient de lui. Je pouvais presque l'entendre respirer, sentir son pouls battre.

Perdu dans mes pensées, je revins à la réalité quand je reçus une tape dans le dos de Charlie, m'incitant à suivre Joe et Lamar.

Après avoir traversé une première porte débouchant sur un étroit couloir, nous avons aperçu l'infirmière assise, lisant un livre. Elle se leva aussitôt, nous salua tout en sachant très bien qui j'étais, essayant d'imaginer le visage de l'homme sous cet horrible déguisement. Arrivé près d'elle, Joe ouvrit une double porte menant d'abord au bureau d'Elvis, situé à gauche, puis une seconde double porte qui devait mener à la chambre du King. Joe l'ouvrit et y entra, suivi de moi, de Lamar et de Charlie. Le docteur X nous y attendait. Dans quelques secondes, j'allais me retrouver face à Elvis.

En entrant, outre l'immensité de la chambre, d'environ 30 mètres carrés, c'est la sobriété du mobilier qui m'a frappé. Les rideaux bleu clair étaient fermés, laissant filtrer peu de lumière. On y voyait à peine, mais je distinguai deux fauteuils en cuir brun-orangé dans chaque coin de la chambre, discrets mais magnifiques. En face de moi se trouvait un grand bureau brun sur lequel se trouvaient deux lampes en porcelaine blanche et trois petits cadres dont je ne pouvais distinguer les figurants. À ma droite, longeant le mur, un énorme téléviseur RCA siégeait entre deux grandes fenêtres. Je remarquai également une grande photographie de Gladys Presley sur un petit bureau.

Puis je le vis, lui, allongé sur un lit d'hôpital provisoirement installé ici. Seules ses épaules et sa tête étaient visibles, le reste de son corps recouvert d'une épaisse couverture blanche. Autour du lit, une scène digne du laboratoire du docteur Frankenstein : une panoplie d'appareils médicaux reliés en permanence à Elvis par un amas de fils et de tubulures. L'équipe médicale, m'avait confié Joe, devait surveiller de près les fonctions vitales d'Elvis. La moindre défaillance pouvait lui être fatale.

J'étais tout à fait conscient que si je devais remplacer Elvis dans son état actuel, je n'aurais d'autre choix que d'être branché aux divers appareils médicaux présents dans cette chambre.

Tout en observant la scène devant moi, je me mis à examiner Elvis. J'étudiai chaque détail : ses cheveux, qui semblaient avoir foncé depuis son incorporation, se rapprochant de ma couleur ; son nez fin, presque parfait, mais légèrement plus évasé que le mien ; ses pommettes saillantes, qui mettaient en valeur sa beauté apollonienne, notamment lorsqu'il nous gratifiait de son célèbre sourire en coin, en relevant sa lèvre supérieure droite. Ses lèvres pulpeuses, qui faisaient rêver la gent féminine, étaient très semblables aux miennes, héritées de ma mère. Dans la pénombre de cette chambre, en scrutant le visage de l'homme avec qui j'allais provisoirement échanger ma vie, je réalisai pour la première fois à quel point nous nous ressemblions. On me l'avait souvent répété, et mon ami Steven fut le premier d'une longue liste. Ma photo était apparue dans de nombreuses revues, tant francophones qu'anglophones, et j'avais fait quelques apparitions à la télévision. On m'arrêtait souvent dans la rue, dans les restaurants, et même pendant mon quart de travail, pour prendre une photo de moi et faire croire qu'il s'agissait d'Elvis. Cela m'amusait beaucoup, ce n'était qu'un jeu. Mais en regardant cet homme étendu sur ce lit blanc, j'eus l'étrange impression de contempler mon propre corps. C'était à la fois impressionnant et déconcertant.

Je sursautai en entendant Joe s'adresser à Elvis comme si celui-ci était éveillé. Juste avant, le docteur X avait quitté la chambre pour nous laisser le temps de nous recueillir auprès d'Elvis, comme le désirait Joe. À nous regarder tous les quatre, deux de chaque côté du lit, les mains croisées, la tête légèrement inclinée et le regard amorphe, parlant à un homme en léthargie, c'était comme si nous veillions aux derniers moments de vie d'un être cher.

— Salut Elvis, dit Joe avec beaucoup de sérénité. Je ne sais pas si tu peux m'entendre, mais si c'est le cas, je tiens à te présenter le jeune homme dont je t'ai parlé. Il s'appelle André Lambert.

Sur ces mots, Joe leva la tête et me regarda, semblant me supplier de dire quelque chose.

— Heu… bonjour, Elvis, balbutiai-je, intimidé et un peu décontenancé par cette situation singulière.
— C'est à lui que revient la lourde tâche de te remplacer, reprit Joe, maintenant assis sur le lit, tout près d'Elvis, la main posée sur l'épaule du chanteur.

Nous étions témoins d'une scène particulièrement émotive, et je remarquai que Charlie et Lamar avaient les larmes aux yeux, tandis que Joe demeurait maître de la situation. J'avais observé chez Joe une inaltérable force de caractère et un grand sens de l'honneur. Il pouvait être très doux, dévoué, respectueux et généreux, mais également faire preuve d'autorité et de discipline. Il possédait un indiscutable pouvoir décisionnel, et lorsqu'il parlait, les gens autour de lui l'écoutaient attentivement.
— Je t'ai déjà tout expliqué, Elvis, et j'espère que tu comprends l'urgence de la situation, poursuivit Joe. Mais sache qu'on espère tous que tu nous reviennes le plus tôt possible, que tout redevienne comme avant et qu'André puisse retrouver les siens. D'ici là, sois sans crainte mon ami, nous allons bien prendre soin de toi !

Joe se tourna vers Lamar et Charlie, qui s'essuyaient les yeux, et leur demanda d'aller chercher un second pyjama, identique à celui que portait Elvis, dans un tiroir de la commode. C'était un pyjama en coton bleu et blanc avec les initiales EP brodées sur la poche gauche. Il me demanda d'enlever mon déguisement et d'enfiler le vêtement que Lamar venait de me remettre. Je me déshabillai, ne gardant que mes sous-vêtements, et j'enfilai le pyjama d'Elvis. Pendant ce temps, Joe alla chercher le docteur X pour qu'il veille à débrancher Elvis. Il vint ensuite à mes côtés pour me donner les directives à suivre. Il regarda sa montre : il était 4h25. Lorsque le médecin et sa femme m'aperçurent, ils eurent tout un choc. Ils restèrent là, à faire la navette entre mon visage et celui de l'homme étendu sur le lit. Cela eut pour effet de rassurer le médecin quant à sa décision de se rallier à nous. Dès cet instant, il sut que cela pouvait fonctionner, que personne ne verrait la différence. Lorsque je fus prêt, Joe donna le signal. Lamar

prit Elvis dans ses bras, comme un enfant endormi, et suivi de Charlie et de l'épouse du docteur, ils le descendirent et le transportèrent dans l'ambulance.

Je ne pourrai jamais te décrire en mots ce que j'ai ressenti à cet instant précis. J'allais prendre la place d'Elvis. J'étais extrêmement anxieux, et le médecin s'en aperçut. Il insista pour que je me calme, me conseillant de prendre de grandes respirations et de me concentrer sur quelque chose de positif. Il allait m'injecter l'anesthésique dans quelques minutes. Pendant que l'infirmière veillait sur Elvis en bas, dans l'ambulance, Charlie et Lamar revinrent dans la chambre. C'est alors que Joe prit la parole, s'adressant à nous tous. Il nous précisa qu'à partir de maintenant, nous devions effacer de notre mémoire le nom d'André Lambert. Nous ne devions plus jamais prononcer ce nom.

Dès cet instant, je n'étais plus André Lambert. Bien que je n'allais jamais nier mes origines ou cesser de penser à ma famille, à mes amis, à ma femme et aux personnes que j'avais côtoyées, je savais que je n'étais plus le même. Je n'étais plus le petit gars du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Dès cet instant, j'étais devenu Elvis Presley. Je venais de traverser de l'autre côté du miroir, entrant dans un monde où existait une femme, Denise Moreau, épouse d'André Lambert. Mon destin restait lié à cette femme ; je devais m'occuper d'elle et veiller à ce qu'elle ne manque de rien, même si cela se ferait de manière anonyme.

— Êtes-vous prêt ? me demanda le docteur X.

— Oui, allez-y, lui répondis-je.

— Toutefois, je tiens à vous informer que lorsque l'effet de la lidocaïne se sera estompé, c'est-à-dire dans environ deux heures, vous ressentirez un léger inconfort. Il est impératif que vous demeuriez le plus immobile possible pour ne pas risquer un débranchement des appareils et de votre sonde urinaire. Je vais également vous administrer un calmant pour que vous puissiez dormir un peu. Vers 7h00 ce matin, ma femme viendra vous voir. Si vous êtes encore

endormi, elle vous réveillera. C'est l'heure que nous avons unanimement décidée pour votre sortie du coma. Par la suite, elle me téléphonera, et de mon côté, je communiquerai immédiatement avec le père d'Elvis pour lui annoncer la bonne nouvelle. Je n'ai pas besoin de vous dire que la suite des événements va débouler à la vitesse de la lumière. En ce qui vous concerne, vous ne devez pas oublier que vous venez de passer quatorze jours dans un profond coma.

Le médecin demanda à Joe, Lamar et Charlie de bien vouloir sortir de la chambre pendant les opérations. Les trois hommes se rendirent dans le bureau d'Elvis. Le docteur X m'injecta alors la lidocaïne dans le bras gauche, et je sentis presque instantanément mes membres s'engourdir. Sans plus attendre, il procéda aux divers branchements : monitoring, perfusion, oxygène et autres. Quand tout fut terminé, le médecin m'administra un calmant, puis les trois hommes revinrent dans la chambre, impatients. En fait, j'oubliais que c'était maintenant mon bureau. Le médecin me souhaita bonne chance et quitta la chambre pour amener Elvis dans le sous-sol de sa clinique médicale. Le sort du King était entre ses mains.

Lamar et Joe retournèrent chez eux pour prendre un peu de repos bien mérité, tandis que Charlie alla dormir dans une chambre à l'autre bout du couloir. Ils savaient que les prochaines heures, voire les prochains jours, seraient très mouvementés. Quelques heures de sommeil étaient donc précieuses. Vers 7h00, lorsque l'infirmière vint doucement me réveiller, j'eus du mal à reprendre mes esprits. J'émergeais d'un rêve étrange et réaliste où ma femme Denise était présente. Je la voyais me tendre un petit garçon pour que je puisse le prendre dans mes bras. J'étais à la maison, à Montréal, entouré de gens dont la plupart m'étaient inconnus. Peut-être s'agissait-il d'une fête. Soudain, au fond de la pièce, j'aperçus Lamar, Charlie et Joe qui venaient dans ma direction. Pris de panique, je tentai de crier, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je cherchais Denise du regard, mais elle avait disparu, et j'avais toujours le petit garçon dans mes bras qui s'est mis à hurler lorsque les quatre hommes sont apparus devant nous,

comme s'il pressentait un danger imminent. J'entendis très clairement Joe m'ordonner de le suivre ; j'avais une mission à accomplir et l'heure était venue de passer à l'action. Terrifié à l'idée de devoir les suivre, je vis Charlie tenter de retirer l'enfant de mes bras, alors que celui-ci continuait de hurler en s'accrochant à mon cou. Les gens autour de nous ne semblaient pas remarquer le drame qui se déroulait sous leurs yeux. Finalement, Charlie réussit à prendre l'enfant et pendant que Joe me saisissait les bras, Lamar m'appliqua une compresse sur le visage. L'odeur de chloroforme était si réelle que j'aurais juré être éveillé. Au loin, une voix de femme criait mon nom, « André ! André ! » Avant de perdre connaissance, j'eus l'inconcevable impression d'entendre l'enfant crier : « Papa ! Papa ! »

Lors de mon réveil, il me fallut quelques minutes pour me replacer dans l'espace-temps. J'étais complètement perdu. Pourtant, ce n'était pas ma première expérience onirique liée à mon enlèvement, mais c'était la toute première fois que Denise apparaissait aussi clairement. Le plus étrange était la présence de l'enfant dans ce rêve. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

L'infirmière me sourit, et cela m'a rassuré. Je lui rendis son sourire. Elle me demanda si je me sentais bien, et après lui avoir répondu affirmativement, elle me dit qu'elle devait quitter la chambre et ameuter la maison en hurlant qu'Elvis venait d'ouvrir les yeux. Cela me fit sourire de nouveau. Avant de quitter la chambre, elle se retourna et me dit : « C'est absolument incroyable, vous savez, vous souriez de la même façon que lui ! »

***

Il m'est difficile de décrire avec précision les événements qui ont suivi. Tandis que l'infirmière s'éloignait rapidement, s'apprêtant elle aussi à jouer le rôle de sa vie, je perçus des coups frappés à la porte de la chambre de Charlie : « Monsieur, Monsieur, réveillez-vous, Elvis a ouvert les yeux, il est sorti du coma ! » Elle y mettait toute son énergie. Elle répéta l'appel trois fois avant que Charlie ouvre finalement la

porte. Quelques instants plus tard, il pénétra dans ma chambre, tandis que l'infirmière descendait pour avertir la grand-maman qu'Elvis venait de revenir à lui. Même avec les yeux rivés au plafond, je vis Charlie s'approcher du lit.

— Bonjour Elvis ! me dit-il avec un large sourire et une quiétude dans le regard, traduisant son soulagement par ces mots : « Nous avons réussi ! »

Je lui répondis faiblement : « Bonjour, Charlie. » Le docteur X m'avait bien expliqué comment je devais réagir et me comporter lors de mon réveil, imitant les symptômes typiques des personnes sortant d'un coma : fatigue extrême, difficulté d'élocution, confusion, amnésie, perte de motricité, désorientation temporo-spatiale, etc.

— Nous avons peu de temps avant que Dodger arrive en trombe. Je voulais simplement te rassurer sur une chose, et même si j'en étais déjà convaincu, si je ne savais pas qui tu es, et qu'on m'avait affirmé que tu n'étais pas réellement Elvis, jamais je ne l'aurais cru. Je voulais que tu le saches. Tu es maintenant Elvis Presley et sois certain que personne ne pourra mettre ça en doute. Je suis même assuré que Gladys elle-même n'y aurait vu que du feu. »

— Merci Charlie, c'est très gentil à toi, ai-je juste eu le temps de dire avant d'entendre Dodger hurler dans les escaliers : « Mon bébé est réveillé ! Elvis ! Elvis ! Tu es réveillé ! »

Quand elle entra dans la chambre, à bout de souffle et pendant que je retenais le mien, elle accourut au pied du lit, s'assit à côté de moi, prit ma main droite qu'elle posa sur sa joue et se mit à pleurer sans retenue. Tout en sanglotant, elle ne cessait de répéter : « Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu Elvis ! tu es revenu parmi nous, tu es de retour. »

— Charlie, mon bébé est revenu, » dit-elle en jetant un regard au petit homme juste à ses côtés.

— Oui, je sais. C'est merveilleux ! C'est un vrai miracle ! » répondit Charlie, qui ne put à son tour retenir plus longtemps ses larmes.

— L'infirmière est partie téléphoner à ton père, Elvis, et aussi au colonel, m'annonça Dodger dans un flot ininterrompu de paroles. Ils

sont tous les deux à Hollywood pour une conférence de presse. Les gens du monde entier s'inquiètent pour toi, Elvis. Ils veulent savoir si tu vas bien, si tu vas t'en sortir. Mais là tout est changé, tu es de retour parmi nous, mon garçon.

J'avais de la difficulté à suivre tout ce qu'elle me disait. Elle parlait si vite que j'avais à peine le temps d'assimiler ses mots. De plus, son fort accent du sud me posait problème. Comme la plupart des sudistes, elle mâchait ses mots, laissant parfois tomber les dernières syllabes, ce qui ne me simplifiait pas la tâche. Moi qui parlais un anglais plus que respectable, je t'avoue que je n'étais pas préparé à ça. Mais j'arrivais tout de même à en déchiffrer les grandes lignes.

— Tu sais, dit-elle en prenant à peine le temps de respirer, j'ai tellement prié pour toi, tous les jours, et même plusieurs fois par jour. Je savais que Dieu entendrait mes prières. Je le savais. Et toi, comment vas-tu ? Comment te sens-tu ? Tu dois avoir faim ? Toi qui manges tout le temps !

Et tout en continuant de verser un torrent de larmes, elle se mit à rire. Elle riait et pleurait tout à la fois. Minnie Mae Presley semblait totalement dépassée par les événements.

Tout ce que je pouvais faire pour le moment, c'était de lui sourire faiblement pour lui montrer que tout allait bien. Mais je dois dire que le premier test dépassait largement mes espérances. Il semblait que la grand-mère d'Elvis, qui avait mis sa main dans mes cheveux et caressé mon visage de ses doigts frêles, était convaincue que l'homme étendu sur ce lit était bel et bien son petit-fils.

L'infirmière s'approcha de Dodger et, avec douceur, lui fit remarquer que je devais être extrêmement fatigué. « Je sais que cela peut sembler étrange, » lui confia-t-elle, « mais il est tout à fait normal, dans de telles circonstances, qu'une personne sortant d'un coma de deux semaines ressente une fatigue intense, un profond épuisement. Seul le temps pourra lui permettre de se rétablir complètement. N'oubliez pas que votre petit-fils a traversé une épreuve très difficile, il faut lui laisser le temps de récupérer. » Elle lui suggéra donc de

descendre préparer une soupe pendant que Charlie resterait à mes côtés.

Dodger me regarda avec une supplication dans les yeux, espérant que je lui demanderais de rester. Bien que sa présence soit réconfortante, je me forçai à lui faire un signe d'approbation et lui murmurai le mot « soupe » pour qu'elle comprenne que je comptais sur elle pour prendre soin de moi. Je lui accordai également l'un de mes légendaires sourires en coin.

Après une hésitation, elle abdiqua et descendit à la cuisine. L'infirmière lui dit qu'elle la rejoindrait dans quelques minutes. Une fois seuls, tous les trois, l'infirmière put nous mettre au courant des derniers développements. Juste après avoir réveillé toute la maison, elle avait téléphoné à son mari à la clinique pour lui dire que tout se passait comme prévu. Le docteur lui avait alors dit qu'il allait contacter Monsieur Presley et le colonel pour les informer. Dès qu'il aurait du nouveau, il téléphonerait à Graceland. De notre côté, nous lui avons raconté la réaction de Dodger lorsqu'elle était entrée dans la chambre et m'avait vu.

— Ça augure bien pour la suite des événements, constata-t-elle.

— On pourra véritablement croire en la réussite de notre projet, » répondis-je, lorsque tous seront remis de leurs émotions et que l'effervescence de ce retour miraculeux se sera un peu dissipée. À mon avis, il est encore trop tôt pour crier victoire.

— Tu as raison, acquiesça Charlie. On se réjouit peut-être un peu trop vite, mais je reste convaincu que Dodger ne se serait pas laissée tromper si elle avait détecté quelque chose d'anormal chez toi. Ce qui me rassure, c'est qu'elle n'a rien remarqué qui aurait pu lui laisser supposer que tu n'étais pas son véritable petit-fils.

— Je dois redescendre, intervint l'infirmière. Ta grand-mère doit m'attendre, et l'équipe médicale va bientôt arriver. Ce sera le branle-bas de combat lorsqu'ils apprendront ce qui s'est passé ce matin.

— Avez-vous contacté Joe et Lamar ? demanda Charlie.

— Non, j'ai complètement oublié. Je suis désolée. Je vais aller leur téléphoner tout de suite.
— Ne vous en faites pas, dit Charlie. Ils sont sûrement déjà debout et peut-être même en route pour venir ici.

***

Le lendemain, je faisais la une de presque tous les journaux du monde entier. On ne parlait que de ma « résurrection ». Comme prévu, les deux jours suivants furent marqués par une effervescence incroyable, une euphorie générale et un bonheur palpable parmi la famille et les proches. Dès que Vernon pénétra dans ma chambre et me vit les yeux ouverts, il se précipita vers moi comme un boulet de canon, se jetant au pied du lit en pleurant comme un enfant, remerciant Dieu de lui avoir épargné son fils. Je me souviens avoir posé ma main sur ses cheveux et lui avoir murmuré : « Ça va aller papa, je vais bien. » Prononcer le mot « papa » à un homme qui n'était pas mon père fut une expérience étrange. C'est sans doute pour cela que ma relation avec Vernon n'a jamais été ce qu'elle aurait dû être. Pendant toutes ces années passées à ses côtés, j'ai toujours ressenti une barrière entre nous. Malgré le respect que je lui devais, je n'ai jamais réussi à le considérer comme mon père. Avec Dodger, ce malaise n'existait pas ; j'ai toujours été très proche d'elle, la considérant vraiment comme une véritable grand-mère. Elle était une femme extraordinaire, et tous ceux qui l'ont côtoyée en diraient autant.

Tout comme Dodger, Vernon ne remarqua rien d'anormal chez moi ; il croyait aveuglément que l'homme qui venait d'ouvrir les yeux après quatorze jours était bien son fils. Pour tous ceux impliqués, la réaction de Vernon à mon égard diminuait considérablement nos craintes. Joe, dès le départ, n'avait aucun doute. Mais je dois admettre, mon cher Alexandre, qu'après ces contacts avec Dodger et Vernon, et plus tard avec tous les autres membres de la famille qui vinrent me rendre visite — les frères et sœurs de Vernon et de Gladys, les cousins et cousines

— je commençais progressivement à me faire à l'idée que nous avions peut-être réussi.

***

Parmi mes anciennes petites amies, seule Dixie Locke franchit les portes de Graceland. Elle fut très émue de me voir dans mon lit, tout sourire, prêt à reprendre la vie où elle semblait m'avoir quitté. Malgré notre relation de deux ans, elle ne montra jamais le moindre doute quant à mon identité, tout comme les autres visiteurs. Elle est restée près de moi une bonne demi-heure. Je l'ai trouvée très séduisante avec son petit air espiègle. Nous avons discuté de plein de choses, même si je m'efforçais de ne pas trop parler. Elle m'a confié qu'elle avait rencontré un homme merveilleux et qu'ils allaient bientôt se marier. Je lui ai souhaité beaucoup de bonheur en lui assurant qu'elle serait toujours la bienvenue à Graceland.

Ma petite amie actuelle, Anita Wood, que j'appelais affectueusement « Little » en raison de sa petite taille, vint également me rendre visite à Graceland. Elle était vraiment minuscule, très différente de Dixie Locke, mais tout aussi jolie. Elle travaillait alors comme animatrice pour une station de radio et aspirait à devenir actrice ou chanteuse. Lamar m'avait informé qu'Anita et moi étions officieusement fiancés, et qu'il avait été sérieusement question de mariage entre nous. Cependant, le colonel m'avait sévèrement sermonné à ce sujet, me pressant d'oublier cette histoire de mariage. Il avait même formellement interdit à Anita de me rejoindre en Allemagne, car il ne voyait pas cette union d'un bon œil.

Au cours de la semaine, une véritable vague de soutien déferla à Graceland de la part des fans. Fleurs, lettres, cartes de prompt rétablissement, peluches, et même des boîtes de chocolat affluèrent en masse. Plusieurs milliers de présents atterrirent dans les bureaux situés derrière Graceland, submergeant les secrétaires Bonia McGarrity et Pat Boyd (qui épouserait Red West en 1961).

Le jour même de ma « résurrection », le docteur X ainsi que toute l'équipe médicale accoururent à mon chevet pour m'examiner. Ils furent mystifiés non seulement par ma sortie du coma après quatorze jours, mais aussi par mon état de santé relativement bon, étant donné les circonstances. Le docteur X put néanmoins fournir quelques explications aux journalistes quant à mon état actuel :

— À première vue, Elvis ne semble pas avoir subi de séquelles majeures, tant physiques que neurologiques. Sa motricité globale est légèrement altérée, mais rien d'alarmant. Il éprouve des difficultés à parler pendant de longues périodes, certains mots étant plus difficiles à prononcer que d'autres. De plus, il présente des signes évidents de lacunes amnésiques, indiquant que ses fonctions cognitives ont été affectées, bien que nous ne puissions en évaluer pleinement la gravité pour l'instant. Il a eu du mal à reconnaître certains membres de sa famille ainsi que des amis proches, ce qui est fréquent après un coma prolongé. N'oublions pas qu'il a été gravement intoxiqué par le monoxyde de carbone et que son cerveau a manqué d'oxygène pendant plusieurs heures. Dans ce contexte, se réveiller d'un coma est déjà exceptionnel, et bien qu'il ait couru le risque de subir de graves troubles neuro-végétatifs et une importante dégénérescence motrice, Elvis ne présente pas ces symptômes. Il est cependant prématuré de tirer des conclusions définitives sur son état, qui reste pour nous un mystère.

Le médecin prit une gorgée d'eau avant de continuer :

— Toutefois, l'âge est un facteur crucial dans les chances de survie et de réhabilitation après un coma. Plus le patient est jeune, meilleures sont ses chances de guérison. La prise en charge rapide et professionnelle par l'équipe médicale de l'hôpital suisse et les soins de haute qualité prodigués à Elvis sont en grande partie responsables de l'étonnante récupération dont nous sommes témoins aujourd'hui. Soyez assurés qu'Elvis reste sous surveillance constante. Nous examinons de près l'évolution de ses fonctions neurologiques et psychologiques et, dans les prochains jours, il devra se soumettre à

une batterie de tests. Nous vous tiendrons informés de toute nouvelle évolution. Merci à tous !

Effectivement, les jours suivants furent marqués par une série interminable de tests et d'examens médicaux de toutes sortes, allant des évaluations psychologiques aux examens neurologiques et physiques. Les médecins scrutaient attentivement chaque résultat, cherchant à percer le mystère de ce retour à la vie qu'ils qualifiaient de miraculeux. Malgré leurs efforts, ils ne parvenaient pas à comprendre cette réhabilitation surprenante. De mon côté, je m'efforçais de jouer le rôle à la perfection, parlant peu et ne répondant qu'à l'essentiel. Bien que je me levais désormais du lit chaque jour, je simulais parfois la douleur lors de mes déplacements prolongés, faisant tout mon possible pour éviter de susciter le moindre doute.

Si je devais parfois feindre la souffrance physique, une autre douleur était bien réelle : celle de la faim. Graduellement, on m'avait permis de recommencer à manger normalement, mais les premières vingt-quatre heures avaient été un véritable calvaire. Finalement, lorsque je pus me retrouver seul un moment, Joe me ramena deux immenses hamburgers et des frites que je dévorai avec l'appétit d'un ogre.

Pendant ce temps, dans le sous-sol d'une clinique médicale, le docteur X et son épouse prenaient soin de mon double. Ils veillaient attentivement sur lui, assurant sa survie dans des conditions optimales. La vie d'Elvis Presley, tout comme la mienne, était entre leurs mains expertes, et chaque jour apportait son lot d'incertitudes et de défis à surmonter.

***

Environ une semaine plus tard, le docteur X vint me voir, accompagné de Joe, Lamar et Charlie. Aucun autre membre de la famille ou de l’équipe médicale n'était présent. Le médecin n’avait pas de bonnes nouvelles à nous annoncer concernant Elvis. Selon lui, Elvis montrait des signes d’anémie locale, et il craignait une

insuffisance ou même un arrêt de la circulation sanguine dans la partie affectée. Bien que la situation restait stable depuis hier, il devait surveiller attentivement toute variation de la pression artérielle d'Elvis. Il était clair qu'Elvis ne pouvait plus être laissé seul, nécessitant une surveillance constante.

Le docteur X expliqua que sa femme et lui ne pouvaient assurer cette surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre et demanda aux trois hommes de venir à tour de rôle, environ quatre heures par jour, pour les aider. Sans hésitation, Joe, Lamar et Charlie acceptèrent.

Pour ma part, il devenait évident que ma présence en tant que double d'Elvis risquait de se prolonger si son état continuait de se détériorer. Depuis mon arrivée dans cette chambre, Joe m'apportait discrètement chaque jour un exemplaire de *La Presse*, afin que je puisse suivre l'évolution de l'enquête sur ma disparition. Mais les nouvelles se faisaient rares. Cela faisait plus de trois semaines que j'avais disparu et l'enquête ne semblait pas avancer. Il était certain que les enquêteurs ne trouveraient jamais mon corps, puisque j'étais toujours en vie, mais j'imaginais l'angoisse que ma femme devait endurer.

Joe avait discuté de la situation avec le colonel, lui rappelant la promesse faite de subvenir aux besoins de ma femme. Cependant, le colonel estimait qu'il était encore trop tôt pour lui faire parvenir de l'argent, car cela aurait été risqué tant que l'enquête était en cours. Il valait donc mieux attendre un peu. Mais attendre quoi ? Que Denise se retrouve à la rue ? Que l'enquête se termine ? Et qu'adviendrait-il si cette enquête ne se terminait jamais ?

À la mi-mars, il fut annoncé que j'étais complètement rétabli et que je retournerais vraisemblablement en Allemagne pour terminer mon service militaire. Il me restait une année à compléter, et j'étais fou de joie à l'idée de reprendre une vie normale. Contrairement à Elvis, je ne considérais pas l'armée comme une obligation ou un obstacle à ma carrière. J'étais heureux de servir l'Oncle Sam. Pour moi, l'armée était

un peu comme être policier : une chance de m'activer après avoir passé près d'un mois à ne rien faire.

Cependant, dans la nuit du 13 mars, alors que la femme du docteur X veillait sur Elvis, celui-ci subit une défaillance circulatoire cérébrale. Elle comprit immédiatement que le pire était à craindre. Le docteur X, arrivé en urgence, constata la gravité de la situation et sut qu'il devait agir vite s'il voulait sauver Elvis, si cela était encore possible. Il tenta une trachéotomie en urgence, sans succès. Il dut informer Joe, Lamar, Charlie et le colonel de la situation critique. La vie d'Elvis ne tenait plus qu'à un fil. Même s'il se réveillait, ses fonctions neurologiques étant gravement atteintes, il ne serait plus que l'ombre de lui-même. Le docteur X, bien qu'hésitant à le dire explicitement, savait que la mort serait probablement la meilleure issue dans ce cas. La situation se stabilisa ensuite pendant deux jours.

Le 17 mars, je donnai une conférence de presse dans un des bureaux annexés à Graceland, devant une foule de journalistes. Mon père et le colonel étaient également présents. C'était ma première apparition publique et j'étais extrêmement nerveux, ayant à peine dormi la nuit précédente. Dans l'ensemble, le point de presse se déroula bien. Je réussis à répondre à la majorité des questions sans trop bafouiller. La plupart portaient sur mon état de santé et mon retour en Allemagne. Lorsque je n'étais pas sûr de la réponse, le colonel intervenait, détectant mes hésitations. Et je pouvais toujours me reposer sur mon amnésie partielle pour prétendre que je n'avais aucun souvenir. Je découvrais ce jour-là ce que signifiait la célébrité, en particulier celle d'Elvis. Voici un aperçu des questions qui me furent posées ce jour-là :

– Comment vous sentez-vous, Monsieur Presley ?

– Je vais très bien, merci !

– Vous ne donnez pas l'impression de quelqu'un qui vient de sortir d'un coma prolongé, comment expliquez-vous ça ?

– Vous savez, je n'arrive même pas à me l'expliquer, les médecins disent que je suis un miraculé. Mais je peux vous confirmer que je suis

en pleine forme et que je suis heureux d'être en vie, ici, avec vous. C'est grâce à Dieu.
– Comment entrevoyez-vous votre retour dans l'armée ?
– J'en suis excité et j'ai hâte de retourner servir mon pays. Toutefois, soyez assuré que je ne vais plus jamais m'endormir à bord de ma Jeep.

Ce commentaire eut pour effet de détendre l'atmosphère. Les journalistes et tous les présents se mirent à rire. Le colonel se tourna vers moi, m'adressa un sourire, et j'ai compris qu'il avait désormais confiance en moi.
– Votre retour en Allemagne est prévu pour quand, Elvis ?
– Dans deux jours. Je dois d'abord prendre un vol vers Washington pour une escale, puis un autre vol en direction de Francfort, en Allemagne. Ensuite, je prendrai un train qui m'amènera directement à Bad Nauheim.
– Pensez-vous qu'une autre année dans l'armée et les récents incidents auront un impact négatif sur votre carrière professionnelle ? Cette fois-ci, le colonel intervint rapidement avant que je puisse répondre :
– Ne vous inquiétez pas pour la carrière d'Elvis, il n'a jamais été aussi populaire. Ses disques se vendent très bien, il est toujours au sommet des palmarès.

La conférence se termina peu de temps après. De mon côté, je devais me préparer pour mon départ imminent. Lamar et Charlie allaient se joindre à moi pour le voyage et vivre avec moi à Bad Nauheim. J'avais besoin d'eux comme aide-mémoire. Rien ne devait être laissé au hasard. Tout devait être minutieusement calculé.

J'avais du mal à croire que nous en étions là. Une part de moi peinait à accepter que nous étions en train de duper des milliers de gens, voire des millions. Tout semblait indiquer que nous avions réussi l'impossible. Et cette supercherie allait très bientôt se déployer à une échelle mondiale. Pour ma part, en ce mois de mars 1959, à la veille de mon retour sur la scène internationale, alors que rien ne semblait pouvoir nous arrêter, j'étais devenu Elvis Presley, et comme me l'avait

si bien dit mon ami Charlie, personne ne pourrait douter de cette réalité.

Au matin du 19 mars, entouré de mon père, du colonel, de Joe, de Lamar et de Charlie, je pris la direction de l'aéroport de Memphis pour embarquer sur le premier vol en direction de Washington. Une fois encore, tous les médias étaient présents : radio, télévision et journaux, sans oublier les centaines de fans qui m'accueillirent en criant. Je pris le temps de signer quelques autographes, mes premiers d'ailleurs, ayant appris à imiter parfaitement la signature d'Elvis au cours des dernières semaines.

L'avion atterrit à l'aéroport de Washington en début d'après-midi. Là encore, ce fut une véritable cohue. Une multitude de journalistes, de la presse écrite et parlée, tentait de s'approcher de moi, mais Joe et Lamar veillaient au grain. Je pris quand même le temps de répondre à quelques questions, mais ce fut bref car le colonel mit rapidement un terme à l'interview. Comme à Memphis, une foule considérable de fans, principalement de jeunes filles, criaient mon nom, certaines proclamant leur amour inconditionnel, d'autres pleurant sans cesse. J'allais devoir m'habituer à ce genre de réaction.

Le prochain vol pour Francfort étant prévu pour 20h00, nous avons réservé une chambre au Hilton Hôtel. Après avoir commandé des hamburgers et nous être reposés un peu, nous sommes retournés à l'aéroport. Il y avait encore quelques fans sur place, que j'ai salués avant de monter à bord de l'avion en direction de l'Allemagne. Vernon, Joe et le colonel restèrent sur place, car ils devaient prendre un vol de retour pour Memphis plus tard dans la soirée. Charlie, Lamar et moi sommes montés à bord de l'avion en direction de l'Allemagne, prêts pour la prochaine étape de cette incroyable aventure.

***

Dans les jours suivants, l'état de santé d'Elvis se détériora rapidement. Le 21 mars, le jour même où j'ai officiellement repris mes fonctions de soldat, Joe et le colonel se rendirent au chevet d'Elvis,

convoqués par le docteur X. D'après ce dernier, Elvis présentait tous les signes d'un coma dépassé, également connu sous le nom de coma de stade quatre. Bien que son cœur battait encore et que son corps vivait, toutes les fonctions cérébrales étaient perdues de manière complète et irréversible. En termes clairs, cela signifiait la mort cérébrale. Depuis deux jours, Elvis ne répondait plus à aucun stimulus. Pour le docteur X, il ne faisait aucun doute qu'Elvis était cliniquement mort.

La question cruciale se posait alors aux hommes présents dans cette chambre : « Devons-nous débrancher Elvis et le laisser mourir dignement, ou devons-nous continuer à le maintenir en vie en dépit de l'absence d'espoir de guérison ? » Mais au-delà de cette question, qui devait prendre une décision aussi lourde de conséquences ? Ce n'était certainement pas à Lamar ni à Charlie de prendre une telle décision, et probablement pas à Joe non plus. Restait alors le médecin et le colonel. Le médecin, chargé de poser des diagnostics, ne pouvait statuer sur ce choix ; cela relevait de la famille. Le colonel, en tant que figure d'autorité, semblait être le plus apte à trancher, capable de laisser de côté ses sentiments pour prendre la décision qui s'imposait.

Lorsque nous avons discuté de la situation par téléphone, nous sommes tous tombés d'accord pour que la décision finale soit prise par le colonel. Celui-ci accepta, mais demanda qu'un vote secret soit organisé et que la majorité l'emporte. Nous avons acquiescé à sa demande. Sept personnes allaient voter : Joe, le colonel, le docteur X et sa femme à Memphis, ainsi que Lamar, Charlie et moi en Allemagne. Aucun risque d'égalité n'existait, garantissant ainsi un consensus. Après mûre réflexion, chacun d'entre nous fit son choix. Peu importe l'issue, je savais au fond de moi que ma décision était la bonne.

Étant donné la distance qui nous séparait, nous avons convenu que Joe, Charlie et moi insérerions nos choix dans une enveloppe, que nous enverrions par courrier express à Memphis. Une fois reçue, le

colonel ouvrirait l'enveloppe et mélangerait nos choix avec ceux des autres dans une boîte.

Deux jours plus tard, le colonel reçut l'enveloppe. Après avoir mélangé les papiers, il les ouvrit un par un : la décision était prise de débrancher Elvis. Nous allions le laisser partir dignement. Quant à moi, cela signifiait un changement radical. Désormais, je remplaçais Elvis pour le reste de mes jours. Il n'y avait plus d'espoir de retour en arrière. J'allais incarner ce rôle jusqu'à la fin de ma vie.

***

Pendant que je cirais mes bottes avec une telle minutie que mon reflet y était parfaitement visible, la chanson *I Need Your Love Tonight* faisait son entrée dans le top 10. Le 30 mars, quelques jours plus tard, c'était au tour de *A Fool Such As I*, la face B du titre précédent, de rejoindre les dix premières positions. Ces deux chansons avaient été enregistrées lors de la session du 10 juin 1958 dans les studios de la RCA à Nashville, et elles atteignirent respectivement la deuxième et la quatrième place du palmarès.

Entre temps, Vernon et grand-maman Presley m'ont rejoint en Allemagne. J'étais ravi de revoir Dodger, qui allait désormais s'occuper du bon fonctionnement de la maison et me préparer ses délicieux petits plats. Elvis avait loué cette maison au début de février 1959, seulement deux semaines avant l'incident. L'élégante demeure blanche de trois étages comprenait cinq chambres à coucher, une grande cuisine et un salon, et coûtait 800 dollars par mois, soit quatre fois le prix habituel. En plus, nous devions supporter les excentricités de la propriétaire. Une semaine auparavant, Elisabeth Stefaniak (ancienne petite amie d'Elvis devenue sa secrétaire) et Vernon avaient eu un accident de voiture ; alors qu'ils étaient à bord de ma Mercedes, Vernon avait perdu le contrôle du véhicule, qui avait fait plusieurs tonneaux. Heureusement, ils n'avaient pas été gravement blessés.

Deux semaines plus tard, l'actrice allemande Vera Tschechowa, que j'avais apparemment rencontrée quelques semaines avant mon

accident lors d'une séance de photos pour la « March of Dimes », est venue me rendre visite à la maison et m'a proposé de l'accompagner à Munich pour quelques jours. Avec ses yeux en amande, son sourire moqueur et son air enjôleur, Vera était d'une beauté saisissante. J'ai accepté son offre, bien que j'aie eu l'impression de trahir Denise. Mais je devais jouer le jeu. Red West et Lamar m'accompagnèrent pour ce voyage.

À Munich, Vera m'a présenté ses parents, des gens sympathiques et simples. Nous sommes allés au Moulin Rouge, une boîte de nuit célèbre où j'ai passé une excellente soirée. Nous y sommes retournés à plusieurs reprises. Vera et moi nous entendions bien, mais notre relation n'alla jamais au-delà de quelques baisers. J'étais incapable d'aller plus loin. De toute façon, je savais qu'elle ne serait que de passage. Elle commençait à se faire un nom en Allemagne, et moi, je devrais un jour retourner aux États-Unis.

Ainsi, je continuais à mener cette double vie, entretenant l'illusion pour le monde entier, tout en me débattant avec mes propres sentiments de culpabilité et de trahison envers Denise.

À toute heure du jour et parfois même de la nuit, il y avait des attroupements devant la maison. Cela dérangeait évidemment le voisinage et pour éviter de nouvelles plaintes, j'ai demandé à Joe s'il serait possible d'inscrire sur un carton, à apposer sur la porte extérieure, une période précise pour les autographes. Nous avons convenu que de 19h30 à 20h00 chaque soir serait idéal. Espérant ainsi empêcher les gens d'attendre inutilement devant la maison pendant des heures. Et cela a fonctionné !

Deux jours plus tard, soit le 1er avril 1959, à 7h30 du matin, en présence de Joe, du colonel, de Lamar et de Charlie, venus expressément de Bad Nauheim à Memphis, le docteur X, accompagné de son épouse, débrancha le respirateur qui maintenait Elvis en vie artificiellement. Pour le reste du monde, Elvis Presley avait survécu à un grave accident et s'était complètement rétabli après un long coma. Pour eux, le King était toujours en vie. Mais pour nous, la bande des

sept, nous savions que le véritable Elvis Presley, né à Tupelo, Mississippi, le 8 janvier 1935, et fils de Vernon et Gladys Presley, venait de s'éteindre ce matin-là, à l'âge de 24 ans. Puisque tout devait rester secret, nous avons décidé d'un commun accord que le corps d'Elvis serait enterré dans la cour arrière de Graceland. Quelques années plus tard, lorsque le Jardin des Méditations serait construit, son corps y serait transféré. Pendant les nombreuses années qui ont suivi, chaque 1er avril, nous commémorions la mort d'Elvis. Où que nous soyons, nous trouvions toujours le temps pour nous recueillir. Pour Joe, Lamar et surtout Charlie, cette journée représentait un moment de deuil. Ils avaient perdu plus qu'un ami, presque un frère. Quant au colonel, c'était autre chose ; bien que profondément ébranlé par la mort d'Elvis, il restait avant tout un homme d'affaires pour qui *Business Is Business*. Il avait une carrière à gérer, avec moi en toile de fond, et beaucoup de travail pour poursuivre ce qu'il avait commencé trois ans plus tôt, mais cette fois-ci avec quelqu'un sans expérience. Certes, je ressemblais à Elvis. Je parlais de plus en plus comme lui. Je ne chantais peut-être pas exactement comme lui, mais nos voix avaient de grandes similitudes. J'avais donc peu de temps pour apprendre ce que mon prédécesseur avait acquis en un peu plus de cinq ans. J'avais les outils en main, le livre d'instructions, et la chance de compter sur le meilleur professeur dans ce domaine, le colonel Parker. Il ne me restait plus qu'à travailler d'arrache-pied. Et c'est ce que je fis pendant mes temps libres, tout en servant mon pays. Dès que possible, je m'installais confortablement dans le salon, devant le tourne-disque, et écoutais les chansons d'Elvis en boucle. Parfois, je prenais la guitare ou m'asseyais au piano et je chantais, non seulement les succès d'Elvis, mais aussi d'autres chansons que j'interprétais dans mon autre vie : *Mona Lisa*, *Danny Boy*, *Return To Me*, ainsi que quelques gospels : *His Hand In Mine*, *Stand By Me*, entre autres. La première fois que Lamar et Charlie m'ont entendu chanter, ils ont été étonnés. Je me souviens des paroles de Charlie : « Mais nom de Dieu, tu chantes merveilleusement bien. Je ne m'attendais pas à ça. Je trouve

que ta voix est très juste, douce et posée. En plus, tu as un superbe vibrato dans la voix et ça se propage comme un doux écho dans la pièce. Je me rappelle qu'Elvis possédait une voix plus nasiarde, plus aiguë que la tienne. On dirait que tu as vraiment fait ça toute ta vie. »

Les commentaires élogieux de Charlie me touchèrent profondément, mais ils éveillèrent aussi une certaine inquiétude en moi, notamment lorsqu'il avait mentionné que ma voix était « très différente » de celle d'Elvis. Je craignais toujours que les gens s'en aperçoivent, et je lui en fis part.

— Non, ce que je veux dire, c'est que ton timbre de voix est différent du sien, mais t'en fais pas parce que quand tu chantes, ta voix reste très ressemblante à la sienne. C'est un peu difficile à expliquer, mais on dirait que c'est le même chanteur, mais avec une voix grandement améliorée. Voilà, je crois que c'est ça !

Outre la musique, et grâce à un petit projecteur que j'avais procuré en Allemagne, je pouvais également visionner les films d'Elvis au point de connaître chacune des répliques. *King Creole* était mon préféré. Elvis y était magnifique. Ce film avait d'ailleurs presque fait l'unanimité chez les critiques, contrairement à ses autres œuvres. Mais je ne me contentais pas seulement d'écouter ses chansons ou de regarder ses films, je m'efforçais également de marcher comme lui, de bouger comme lui, de rire comme lui, de respirer comme lui. Aux yeux du monde, Elvis Presley était toujours vivant, et j'étais prêt à tout pour préserver cette illusion.

Ce n'est que quelques années plus tard que je réalisai l'ampleur des paroles prémonitoires de John Lennon lorsqu'il déclara qu'Elvis était mort le jour où il était parti pour l'armée.

***

Le mois de mai représentait pour moi une période fertile en émotions. Le 1er mai marquait notre troisième anniversaire de mariage, un événement qui aurait dû être synonyme de bonheur, mais qui, dans notre situation, ne faisait qu'accentuer ma tristesse et ma

frustration. Denise, en ce jour spécial, se retrouverait seule, ignorant tout du sort de son mari. Ensuite, le 11 mai, c'était l'anniversaire de ma mère, Cécile Lemieux Lambert. Elle allait avoir quarante-cinq ans cette année, et son absence me pesait lourdement. Veuve depuis plus de cinq ans, elle n'avait jamais envisagé de refaire sa vie, mon père restant l'unique amour de sa vie. Enfin, le 23 mai, j'aurais célébré mon vingt-cinquième anniversaire, une date qui appartenait désormais à une autre vie.

À la mi-mai, Red West nous rejoignit à Bad Nauheim, Lamar, Charlie et moi. C'était la première fois que je rencontrais Red. Volontaire dans les forces armées américaines, il n'avait pu obtenir une permission spéciale pour venir me voir lors de mon coma. À sa vue, il me sauta littéralement dans les bras, tout comme Joe Esposito l'avait fait avant lui. Cette fois-ci, je fus un peu moins secoué, commençant à m'habituer à ces démonstrations d'affection des « guys ». Après les salutations d'usage, Red me regarda droit dans les yeux et dit : « Hey, Elvis, t'as changé, il y a quelque chose de différent chez toi ; je ne sais pas quoi, mais on dirait que t'as pas le même regard. » Pendant quelques secondes, le monde sembla s'arrêter. J'ai dû rapidement me ressaisir pour que Red ne perçoive rien d'anormal, mais je te jure qu'il m'avait pris par surprise. Lamar et Charlie ne s'y attendaient pas non plus. Heureusement, Red ne me laissa pas le temps de réagir, se rendant compte de notre trouble, il pensa avoir commis une erreur :

– Je m'excuse, Elvis. Je suis idiot, je n'aurais jamais dû dire ça. Je sais que c'est sûrement à cause de ton accident si tu sembles différent.

– C'est certain, lui répondis-je à demi soulagé.

– Je suis vraiment désolé, Elvis. Red semblait vraiment mal à l'aise, regardant le sol comme un enfant puni.

– Red, t'en fais pas avec ça, lui dis-je. Ta réaction est normale. C'est vrai que j'ai changé. Quand la mort vous frôle, on ne voit plus la vie avec les mêmes yeux.

– Eh bien alors, c'est sûrement pour ça que j'ai trouvé que tu n'avais pas le même regard, dit-il en souriant. Mais tu as vraiment l'air en forme, c'est certain, et je suis content d'être ici avec vous.
– Nous aussi, s'empressèrent de répondre Lamar et Charlie, reprenant un peu de couleur.

La même semaine, j'appris qu'il y avait une école de karaté à Bad Nauheim. L'école appartenait à Jurgen Seydel, ceinture noire, sixième dan. Je m'y inscrivis aussitôt. En plus de Jurgen Seydel, Hank Sanaski fut aussi mon entraîneur. Pendant toute l'année qui suivit, je repris une passion découverte à Montréal grâce au portier du bar *Le Moncalm* et au professeur de karaté à l'école de Maître Oghishawa. Deux fois par semaine, je me rendais au dojo et m'y entraînais assidûment, ne manquant aucun cours durant le reste de mon service militaire. Le karaté devint l'une de mes plus grandes passions.

Ainsi, je continuais à jongler entre mes devoirs militaires et mon apprentissage pour incarner Elvis Presley. Les jours passaient, et chaque nouvelle étape me rapprochait un peu plus de cette nouvelle réalité. Le colonel veillait toujours à ce que tout se passe sans accroc, et je m'efforçais de donner le meilleur de moi-même. J'évoluais dans ce rôle avec une détermination farouche, conscient que je ne pouvais plus faire marche arrière.

À chaque moment de libre, je me plongeais dans la musique, les films et les habitudes d'Elvis. Je voulais m'imprégner de chaque détail, de chaque nuance de sa personnalité. Plus le temps passait, plus je m'identifiais à lui. À tel point que parfois, il m'était difficile de savoir où s'arrêtait André Lambert et où commençait Elvis Presley. C'était un jeu dangereux, mais un jeu que j'avais choisi de jouer jusqu'au bout.

***

En toute honnêteté, je peux affirmer que tout se passait très bien. Depuis mon retour dans l'armée, j'avais de régulières conversations téléphoniques avec le colonel qui ne cessait de m'encourager, de me

soutenir, de me rappeler que tout se passait comme prévu et mettait tout en œuvre pour que le monde n'oublie pas son protégé. Il faisait l'impossible pour que mon séjour en Allemagne ne soit pas trop pénible. Il me tenait au courant de tous ses projets, de chacune des négociations entamées depuis mon incorporation dans l'armée, notamment avec Steve Sholes, le directeur artistique de RCA, et Bill Bullock, son vice-président, qui le pressait de toutes parts pour du nouveau matériel audio. Mais le colonel n'abdiquait jamais. Pour lui, il n'était aucunement question que j'enregistre quoi que ce soit en Allemagne. Il ne cessait de répéter à Sholes que son poulain avait un seul et unique travail à accomplir en Allemagne et c'était celui de servir son pays, un point c'est tout !

Pendant que Vernon jouait son rôle de père en Allemagne, de son côté, le colonel mettait en pratique son petit côté paternaliste, aux États-Unis. Il s'adressait à moi en utilisant un surnom affectueux, « mon garçon », rarement m'appelant Elvis. Par certains aspects, il me rappelait mon père biologique. En étant au courant de ma véritable identité, il était normal que la relation entre le colonel et moi soit fort différente de celle entre Vernon et moi.

Outre le commentaire étonnant de Red à mon égard, personne ne semblait mettre en doute mon identité. Pour eux, j'étais bel et bien Elvis. Entre-temps, Anita Wood continuait de me téléphoner régulièrement. Nos conversations se limitaient toutefois à ma vie de soldat, à mon éventuel retour à la vie civile et à sa carrière d'actrice. Elle semblait très gentille, mais comme toutes les autres filles que je fréquentais depuis que j'étais devenu Elvis Presley, je n'arrivais pas à m'attacher sérieusement à aucune d'elles. Je ne cessais de penser à Denise.

Il est vrai que chaque jour passé en Allemagne me rappelait la double vie que je menais. L'armée et mes nouvelles responsabilités me donnaient un semblant de normalité, mais au fond de moi, une partie restait profondément liée à mon ancienne vie. Les souvenirs de Denise, de ma famille, et de mes amis me hantaient. Chaque lettre,

chaque appel, chaque geste en tant qu'Elvis Presley renforçait l'illusion, mais n'effaçait pas le passé.

Cependant, je devais admettre que tout ce que le colonel et les autres avaient fait pour maintenir cette illusion fonctionnait à merveille. Le public, les médias, et même les proches d'Elvis semblaient convaincus. La carrière d'Elvis était en sécurité, sa légende intacte. Et moi, je continuais à jouer mon rôle, sachant qu'à chaque instant, je devais rester vigilant, ne jamais baisser la garde, car la moindre erreur pouvait tout faire s'effondrer.

Je crois que c'est vers cette période que j'ai commencé à douter de la bonne foi du colonel. Il m'avait promis de pourvoir aux besoins de Denise, mais il n'avait rien fait jusqu'à présent. À chaque fois que je lui en parlais, il prétextait que c'était trop tôt ou trop risqué. Pourtant, il avait réitéré sa promesse et assuré qu'il s'en chargerait très bientôt. Mais les semaines passaient et toujours rien.

Je suivais l'enquête sur ma disparition à travers les journaux, et il était clair que les enquêteurs n'avaient aucun suspect en vue. Plus l'enquête s'éternisait, plus le dossier risquait d'être clos prématurément. Denise allait se retrouver veuve, sans preuve de mon décès, elle ne pourrait pas toucher les indemnités d'assurance-vie avant cinq ans. Comment allait-elle survivre pendant tout ce temps ? Sa famille et la mienne ne la laisseraient pas tomber, bien sûr, et elle pourrait se trouver un travail. Mais cette situation m'angoissait, et il était impératif que le colonel tienne sa promesse.

J'ai donc téléphoné au colonel pour lui rappeler son engagement. Il m'a promis de faire transférer un montant d'argent dès cette semaine ou, au plus tard, la semaine suivante. Il m'a expliqué qu'il y joindrait une lettre, que j'allais traduire en français, précisant que cet argent provenait d'un philanthrope anonyme qui, compatissant à sa situation, s'engageait à lui verser ce montant chaque mois, à condition de garder le secret. Sinon, les versements cesseraient immédiatement. Je lui ai demandé à combien s'élevait ce montant. Sans hésitation, il m'a répondu « cinq cents dollars par mois ». Ce chiffre me fit tout un effet ;

moi qui gagnais moins de 3 000 $ annuellement comme policier, soit environ 240 dollars par mois, Denise allait recevoir plus du double chaque mois. Cela me réjouit grandement. Je remerciai chaleureusement le colonel et raccrochai avec un grand soulagement.

À la base militaire de Frieburg, mes compagnons d'armes et certains officiers remarquèrent rapidement un changement chez le célèbre soldat Presley, surtout pendant les exercices de tir. En tant qu'ancien policier, j'avais une certaine habileté à manier les armes. Ce n'était pas mes premiers essais, et j'étais particulièrement doué. C'était un avantage majeur par rapport à Elvis, qui jusque-là, n'avait pas démontré un réel talent pour le tir. Cependant, je savais que je devais contenir mes élans ; il ne fallait pas trop en faire, sinon cela susciterait des questions. Mais parfois, il m'était difficile de ne pas laisser transparaître mon petit côté « André Lambert ».

Au début du mois de juin, j'ai été promu caporal, ce qui a fait passer mon salaire de soldat à presque cent dollars par semaine. Imagine, RCA me versait, pour cette même période, 1 000 dollars mensuellement, en plus des redevances pour les disques, les films et tous les produits dérivés.

***

Pour nous permettre de rester éveillés et de supporter le froid pendant les nuits de garde, le sergent nous distribuait de la dexédrine. Ces petites pilules d'amphétamine nous donnaient de l'énergie et nous gardaient alertes pendant les exercices de combat. Moi qui n'avais jamais fumé ni bu le moindre verre d'alcool, la prise de ce stimulant eut un effet retentissant sur mon système nerveux. Au début, je l'utilisais seulement de façon sporadique, mais j'ai vite appris à apprécier l'effet stimulant de ce médicament. J'avais l'impression que je pourrais rester éveillé trois jours d'affilée, et j'adorais ça. J'ai toujours considéré le sommeil comme une perte de temps, alors la dexédrine fut pour moi une véritable révélation. Cependant, ce que j'ignorais alors, c'est que ce médicament allait marquer le début de ma

déchéance. Je ne pouvais pas prévoir que cela me conduirait progressivement à une dépendance totale à divers médicaments, détruisant ma santé et, finalement, ma vie. Cette dépendance aux amphétamines allait également ternir mon image, écourter ma carrière, faire beaucoup de mal à ma famille et éloigner plusieurs de mes amis les plus proches. Sans le vouloir ni le savoir, c'était le début de la fin…

C'est à la même période que j'appris que Vernon fréquentait une femme mariée à un officier de l'armée nommé Bill Stanley. Elle s'appelait Davada « Dee » Eliott Stanley et avait trois garçons : Bill Jr., Rick et David, âgés respectivement de sept, six et quatre ans. Mon père l'aurait rencontrée lors d'un dîner, semble-t-il. Je trouvais que cette relation était un peu précipitée étant donné que Gladys était décédée depuis peu. Je lui en fis part, mais il me répondit assez sèchement qu'il s'ennuyait et que cela ne me regardait pas. Je n'ai jamais vraiment eu de relations chaleureuses avec Dee, cela se résumait à un respect réciproque, mais je me suis toujours bien entendu avec ses fils.

À la mi-juin, j'eus une permission de deux semaines et, accompagné de Lamar, Charlie et Rex Mansfield, nous nous rendîmes à Paris. Red West ne se joignit pas à nous puisqu'il était retourné aux États-Unis. Nous avions une réservation à l'Hôtel Prince de Galles, tout près des Champs-Élysées. Une conférence de presse fut organisée à l'hôtel, réunissant tous les médias français : journaux, radios et télévisions. C'était la première fois depuis mon enlèvement que j'entendais parler français, et cela me fit tout drôle. Les Parisiens discutaient entre eux sans se douter que je comprenais tout ce qu'ils disaient, ce qui m'amusait beaucoup.

Les journalistes français m'avaient assuré que je passerais inaperçu dans la grande ville et que je pourrais me promener librement sans être dérangé. Ravi de cette perspective, je sortis me promener sur les Champs-Élysées avec Lamar et Charlie dès la fin de la conférence de presse. Malheureusement, la tranquillité ne dura que dix minutes avant

que plus de 200 personnes ne se regroupent autour de moi. Désirant découvrir la ville, je dus me résigner à retourner à l'hôtel tandis que Lamar, Charlie, Freddie Bienstock, Jean Aberbach et Ben Starr allèrent visiter l'Église Notre-Dame, la tour Eiffel et l'Arc de triomphe.

Je pensai à Denise et à son rêve de visiter Paris. Le soir venu, nous sortîmes enfin en toute liberté et explorâmes les célèbres cabarets de Paris : le Lido, les Folies Bergère et le Moulin-Rouge. Là, je fis la rencontre de Nancy Holloway, qui interpréta *Fever* de Peggy Lee. Lors de notre rencontre dans sa loge, je lui promis d'enregistrer cette chanson à mon retour de l'armée.

Nous passâmes dix jours à Paris, une expérience excitante. Une des anecdotes les plus mémorables de notre séjour arriva lorsque Lamar nous confia être tombé amoureux d'une danseuse du Bantu, un club de striptease. Trop timide pour faire le premier pas, je suis allé inviter la fille à rejoindre Lamar dans la voiture. Quelle ne fut pas notre surprise en découvrant que la danseuse était en fait un danseur ! Nous avons taquiné Lamar pendant des années avec cette histoire.

De retour à Bad Nauheim, j'avais tant apprécié notre périple à Paris que je proposai à Rex, Lamar et Charlie d'y retourner le weekend suivant. Malheureusement, nous manquâmes le train. Résolu à ne pas abandonner notre escapade, je hélai un taxi et nous fîmes le trajet jusqu'à Paris. Je ne me souviens plus du coût exact de la course (environ 800 dollars américains), mais le chauffeur était tout sourire.

Au début du mois de juillet, le colonel m'a téléphoné pour m'informer que, dès mon retour à la vie civile, j'allais participer à l'émission de Frank Sinatra et qu'on m'offrait la somme de 125 000 $ pour chanter deux chansons ainsi qu'un duo avec Sinatra lui-même. La production entière de l'émission coûtait encore moins cher que le prix qu'ils allaient me verser. Une semaine plus tard, le célèbre animateur américain Dick Clark m'a téléphoné pour une courte interview. Il m'a demandé comment se passait mon séjour en Allemagne et comment réagissaient les filles à mon égard. Il m'a dit

qu'en Amérique on ne m'oubliait pas et qu'ils avaient tous très hâte de me voir revenir. Ce fut une conversation agréable.

Puisque j'allais être libéré de mes fonctions de soldat dans quelques mois, Hal Wallis, le producteur de cinéma, vint me rendre visite et faire les premiers essais en extérieur pour mon prochain film. L'action se passerait en Allemagne, et je jouerais le rôle d'un soldat américain, en quelque sorte mon propre rôle. À l'origine, le film devait s'intituler *Christmas in Berlin*, mais il fut changé pour *GI Blues* (version française : *Café Europa en uniforme*). J'appris également que Hal Wallis avait espéré que je puisse bénéficier d'une libération anticipée de l'armée pour commencer plus tôt que prévu le tournage de *GI Blues*. Lui-même avait appris de son producteur adjoint, Paul Nathan, que l'armée avait permis ce privilège à Russ Tamblyn pour débuter le tournage de *La Ruée vers l'Ouest* pour la MGM. Lorsque cette rumeur vint aux oreilles du colonel, celui-ci téléphona directement à Nathan en lui précisant qu' « il ne serait aucunement question qu'Elvis bénéficie d'un tel privilège, ne serait-ce que pour un seul jour ». Il voulait à tout prix que je termine mon service militaire comme tout bon soldat.

Cette rigueur du colonel me confortait dans l'idée qu'il veillait sur moi, sur mon image, et sur la discipline qu'il souhaitait maintenir autour de ma carrière. Je commençais à comprendre l'importance de chaque détail, de chaque décision dans ce vaste théâtre de la vie publique où le moindre faux pas pouvait avoir des répercussions énormes. Pour l'instant, il s'agissait de maintenir le cap et d'attendre la fin de mon service militaire avec patience et détermination.

***

Le mois de septembre 1959 allait s'avérer encore une fois très riche en émotions. Tout d'abord, mon père biologique aurait fêté ses quarante-huit ans le 30 septembre. Pour moi, c'était un jour important. Il m'était impossible de ne pas y penser. La présence de mon père dans ma vie, aussi courte fût-elle, eut un impact majeur sur ce que je suis

devenu en tant qu'être humain. C'est la personne qui m'a le plus influencé, celui qui m'a le plus appris. Mon plus grand souhait était de devenir un homme, un mari et un père tel que lui. Paul Lambert, c'était un homme plus grand que nature. Il restera pour toujours mon seul et unique héros. Salut Papa !

D'autre part, Joe avait réussi à contacter un détective privé qui demeurait à Montréal et qui avait accepté notre offre moyennant un salaire de 200 $ par semaine. Pour les mêmes raisons concernant l'anonymat du docteur X et de son épouse, je l'identifierai tout simplement en disant « le détective ».

Tout ce que je peux dire, c'est que cet homme possédait les caractéristiques et les aptitudes professionnelles pour ce genre de travail. Il était évidemment au courant que l'époux de Mme Lambert était policier pour la Ville de Montréal et qu'il avait été porté disparu depuis le 21 février dernier. Il nous avait envoyé son curriculum vitae, dont le contenu était très éloquent. Une fois de plus, Joe avait fait son travail et avait réussi à dénicher le bon prospect. Ce qui devait à la base n'être qu'une simple surveillance allait se transformer en véritable épopée. Par conséquent, cet homme avait commencé sa tâche au début du mois d'août et, tel que convenu, il nous a fait parvenir son premier compte rendu un mois plus tard.

Voici le contenu de son rapport :

Bonjour à vous,

Pour ce premier mois d'affectation, je peux d'emblée vous affirmer, en ce qui concerne Madame Denise Lambert, qu'il y a très peu de choses à dire. C'est le calme plat. Je vais tout de même vous exposer les faits tels qu'ils m'ont été donnés de les observer. Tout d'abord, madame Lambert travaille à l'usine de biscuit Viau, située au coin des rues Ontario et Viau. Elle sort peu : va faire son épicerie tous les vendredis après-midi, se rend parfois

chez sa mère le samedi après le travail et va à la messe chaque dimanche matin. Le samedi soir, elle se rend occasionnellement au cinéma avec une amie. Pour l'instant, je ne connais pas l'identité de cette personne. À deux occasions, madame Lambert a reçu la visite d'un médecin. Il m'est impossible d'en déterminer les raisons, mais d'après mon expérience personnelle, cela a un lien avec son état, car tout porte à croire que madame Lambert attend un enfant…

– Oh mon Dieu ! Non ! Non ! Ça ne peut pas être vrai ! m'exclamai-je en laissant tomber la feuille que je tenais dans les mains.
– Qu'est-ce qui se passe, Elvis ? demanda Joe, visiblement stupéfait par ma réaction.
– Non, ce n'est pas possible ! continuai-je en faisant les cent pas dans le salon.
– Elvis, qu'est-ce qui arrive ?
– Je ne peux pas rester ici, il faut que je fasse quelque chose.

Je courais maintenant dans tous les sens, incapable de me maîtriser. La dernière phrase du rapport résonnait sans cesse dans mon esprit.
– Elvis, nom de Dieu ! Calme-toi et dis-moi ce qui se passe !
– Joe, tu ne devineras jamais.
– Quoi ? Il est arrivé quelque chose à ta femme, à ta famille ?

Avant de répondre, je m'effondrai dans un fauteuil du salon, me pris la tête entre les mains et respirai profondément. Mon cœur battait à cent à l'heure, j'avais du mal à respirer, et les murs autour de moi semblaient tourner.
– Joe, ma femme est enceinte.
– Quoi !

Les mots étaient enfin sortis. Joe, figé, me regardait avec stupéfaction.
– Oh merde ! Tu n'es pas sérieux, Elvis ! Je me penchai pour ramasser le rapport et le lui tendis.

– Regarde, c'est écrit noir sur blanc, en bas de la feuille.
– Elvis, c'est écrit en français.
– Ah oui, c'est vrai, j'oublie toujours. Désolé.
– Ça ne va pas arranger les choses, ça ! dit Joe.
– Oh que non, ça ne va pas arranger les choses, comme tu dis.
– Bon, écoute, pour l'instant, on ne peut absolument rien faire. De toute façon, ça ne changera rien à la situation. Et puis, en es-tu vraiment certain ?
– Non, mais si je fais un calcul rapide, elle pourrait être enceinte de sept mois environ. Tu seras d'accord avec moi qu'à ce stade, ça commence à paraître.
– Oui. Mais quoi qu'il en soit, nous devons réfléchir à la question. Et surtout, ne rien précipiter. Je vais téléphoner au colonel et lui exposer les faits. Toi, de ton côté, tu dois garder ton calme.

J'étais dévasté. Je n'arrivais tout simplement pas à concevoir la situation. Denise enceinte ! Tout d'abord, comme l'avait mentionné Joe, il fallait absolument être certain que Denise était enceinte. Je me suis alors rappelé le rêve étrange que j'avais fait il y a quelques semaines, où je me retrouvais avec un enfant dans les bras. À la fin du rêve, j'avais cru entendre l'enfant crier : « Papa ! Papa ! » Ce n'était rien de moins qu'un rêve prémonitoire.

Joe me regardait, attendant une réaction plus mesurée de ma part.
– Écoute, Elvis, on va gérer ça. On ne peut pas perdre notre sang-froid maintenant. Le colonel saura quoi faire.
– Oui, tu as raison, Joe. Fais ce qu'il faut. Mais je t'en prie, fais-le vite.

Joe acquiesça et sortit de la pièce pour téléphoner au colonel. Pendant ce temps, je restai assis, tentant de reprendre mes esprits. La révélation me chamboulait, mais je savais que je devais garder la tête froide pour Denise et notre futur enfant.

Deux jours plus tard, Joe vint m'informer qu'il avait contacté le détective et lui avait demandé d'être plus précis quant à l'état de Madame Lambert. Il avait aussi tenté de me rassurer en me rappelant

que Denise serait à l'abri du besoin avec les cinq cents dollars qu'on lui envoyait chaque mois. Elle pourrait ainsi arrêter de travailler et s'occuper à plein temps de son enfant. Malgré cela, les semaines suivantes furent difficiles pour moi. Je ne cessais de penser à Denise. Ma concentration sur mes tâches quotidiennes en souffrait. Un jour, le sergent Fuller remarqua mon état et vint me demander si tout allait bien. Je lui répondis que j'étais simplement un peu fatigué. Je devais absolument reprendre le dessus. Mon ancienne vie ne devait en aucun cas perturber ma nouvelle existence. J'étais le nouvel Elvis Presley. Mais comment faire abstraction des derniers événements ?

La solution n'allait pas tarder, et ce n'est ni Joe ni moi qui allions la trouver. Ce fut un soldat de première classe de l'armée de l'air, Currie Grant, devenu depuis quelque temps un ami, qui en fut l'artisan. Grant organisait parfois des spectacles à l'*Eagle Club* de Wiesbaden, une petite ville à une soixantaine de kilomètres de Bad Nauheim. C'était un petit snack-bar où se retrouvaient les membres des familles de militaires. Parmi eux se trouvait souvent une jeune brunette répondant au nom de Priscilla Ann Beaulieu. Un soir, Grant lui demanda si elle aurait envie de rencontrer Elvis. Au début, elle crut qu'il se moquait d'elle, mais elle finit par accepter. Grant l'amena donc à la maison le soir du 13 septembre. Ce fut ma première rencontre avec Priscilla. Dès que je l'aperçus, je sus qu'elle avait quelque chose de spécial. Son regard empreint d'innocence, son joli nez légèrement retroussé, et sa bouche qu'on avait envie d'embrasser ne me laissèrent pas indifférent. Ce fut la deuxième fois seulement, après Denise, que je ressentais un tel choc devant une femme. Elle semblait un peu mal à l'aise lorsqu'elle franchit la porte, surtout après que je me suis présenté : « Salut, je suis Elvis Presley ». Je fus très surpris d'apprendre qu'elle n'avait que quatorze ans, elle dégageait pourtant une certaine maturité. « Mais tu n'es qu'un bébé ! », lui dis-je. Elle parut offusquée de mon commentaire sur son âge. Plus tard en soirée, je m'assis au piano et commençai à chanter. Je me rappelle avoir interprété *Are You Lonesome Tonight* en lui lançant des regards insistants. Elle tentait tant

bien que mal de feindre l'indifférence, mais je voyais bien qu'elle en était émue. Un peu plus tard, je la présentai à Minnie Mae qui était en train de nous faire cuire du bacon dans la cuisine.
– Tu sais, tu es la première fille américaine que je rencontre ici, en Allemagne, lui confiai-je. En plus, tu as un nom francophone et j'adore ça.

Au cours de la soirée, Priscilla me raconta qu'elle était la fille d'Ann et de James Wagner, un lieutenant et pilote de l'aéronavale, qui périt en avion le 25 mai 1945, quelques semaines seulement après sa naissance. Quelques années plus tard, sa mère s'était remariée avec Joseph Beaulieu, un capitaine de l'armée de l'air. Elle était l'aînée d'une famille de six enfants, avec quatre frères et une sœur. Nous avons beaucoup discuté, et je commençais vraiment à me sentir à l'aise en sa compagnie. Toutefois, vers minuit, Curry Grant vint m'informer qu'il devait la raccompagner chez elle. Bien que je n'en aie pas envie, je promis à Priscilla que je la rappellerais bientôt et que nous nous reverrions très vite. Ce soir-là, pour une des rares fois au cours de la dernière semaine, j'avais presque réussi à oublier les événements à Montréal. Je désirais ardemment la revoir, sans me douter de l'impact que cette rencontre allait avoir sur ma vie future.

***

Vers la mi-octobre, comme prévu, je reçus un nouveau rapport du détective. Celui-ci précisait, photos à l'appui, que Denise était bel et bien enceinte. Ce fut un choc de revoir son visage, même en photo. Malgré le manteau de printemps qu'elle portait, les formes arrondies de son ventre étaient évidentes. Elle était toujours aussi belle et semblait encore plus rayonnante dans son nouveau statut de future maman. Ainsi, il n'y avait plus de doute : j'allais être papa, mais un papa qui ne verrait pas grandir son enfant.

Le détective nous informa également que Denise avait cessé de travailler à l'usine en raison de son état depuis deux semaines. Il nous fit parvenir d'autres photographies montrant un camion de livraison

déposant chez elle un ameublement complet pour nouveau-né. Selon lui, il semblait étrange qu'une femme vivant seule et n'ayant pour revenu que le maigre chèque d'assurance-chômage puisse s'offrir un tel luxe. Il remarqua aussi que le médecin de Denise se rendait chez elle plus régulièrement.

Un matin, le détective observa deux hommes élégamment habillés se rendre chez elle. L'un d'eux lui était familier : il s'agissait du sergent-détective Primeau de la Sûreté du Québec, probablement en lien avec la disparition de son mari. Il promettait de tenter d'en savoir davantage dans les semaines à venir. Il nous informa aussi que la compagne de cinéma de Denise était une collègue de travail nommée Janine Campeau, célibataire et vivant seule.

Malgré la certitude de la grossesse de Denise et la présence des deux détectives prouvant que l'enquête était toujours en cours, le rapport se résumait à peu de choses.

Pour ma part, j'allais revoir Priscilla à plusieurs reprises avant mon départ pour les États-Unis. À la troisième ou quatrième rencontre, je lui ai offert un petit caniche qu'elle a nommé « Champagne ». Bien que Denise hantait constamment mon esprit, la présence de Priscilla eut un effet vivifiant sur moi. Cependant, il n'était pas toujours facile de convaincre ses parents, notamment son père, de laisser leur fille aînée rendre visite à la plus célèbre vedette des États-Unis. J'ai dû, accompagné de Vernon, leur rendre une visite afin de les rassurer sur mes intentions envers Priscilla. Avec le capitaine Beaulieu, je discutai principalement de l'armée. Après quelques minutes, il sembla moins sur ses gardes, et je fis bonne impression. Il me fit des recommandations strictes si je voulais continuer à voir sa fille, que j'acceptai de bonne grâce en lui assurant qu'il n'avait rien à craindre, et que je prendrais bien soin d'elle.

Priscilla était différente des autres filles. J'avais besoin de sa présence à mes côtés. Toutefois, notre relation demeurait platonique. Nous nous sommes permis quelques attouchements, mais je voulais attendre d'être bien certain de mes sentiments avant d'aller plus loin.

Mon retour imminent aux États-Unis me laisserait le temps de réfléchir à la question et de voir si cette jeune femme était aussi importante dans ma vie qu'elle semblait l'être.

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

I

Mon très cher petit-fils Alexandre,

Avant de poursuivre la lecture de ce document, il me semble opportun de te raconter une partie de ma vie. Il est important que tu connaisses qui je suis et d'où je viens, afin que tu te fasses une meilleure idée de ton grand-père. Je vais donc retracer l'historique des Lambert et tenter de faire le pont entre la vie d'Elvis Presley et la mienne, de notre naissance jusqu'au jour où nos destinées se sont croisées. Allons-y ! Retournons en arrière et bienvenue dans la généalogie des Lambert. Ma famille… Ta famille…

Tout d'abord, mon père, Paul Lambert, est né le 30 septembre 1911. Il était le troisième enfant d'une famille de sept. Même si ses parents n'étaient pas riches, le jeune Paul ne manqua de rien et connut une enfance heureuse. Un an après avoir terminé l'école, avec l'ambition de devenir électricien, il entra comme apprenti au service de la compagnie Electric Township, située dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Après ses longues heures de travail (parfois plus de 70 heures par semaine), mon père aimait se rendre « Chez Aline », le petit restaurant du coin, pour déguster la spécialité maison : les hamburgers. Il ne manquait jamais les fameux milkshakes aux multiples saveurs. Tous les jeunes du quartier s'y retrouvaient pour manger, boire,

discuter et jouer aux machines à boules, une toute nouvelle invention venue de Chicago, ou pour les plus habiles, pour une partie de billard. C'est à cet endroit que mon père fit la connaissance de Jérôme Lemieux, qui était assis au fond du restaurant, sirotant un milkshake en compagnie d'amis, dont certains travaillaient avec mon père. Lorsque ces derniers virent mon père, ils lui firent signe de se joindre à eux. Ils discutèrent pendant environ une heure de travail, de sports et bien sûr… de femmes. Avant de partir, Jérôme proposa à mon père de venir chez lui le samedi suivant pour l'anniversaire de sa jeune sœur. Mon père accepta avec grand plaisir.

Comme convenu, Paul Lambert se présenta chez Jérôme Lemieux le samedi suivant, avec une boîte de chocolats sous le bras pour sa sœur. Les Lemieux habitaient un beau grand logement sur la rue Desjardins. En entrant dans le salon, Jérôme le présenta à tout le monde. Plusieurs visages lui étaient familiers, car c'étaient tous des gars du quartier et certains travaillaient avec lui. James Scott, le seul anglophone présent à la fête, était le seul que mon père côtoyait au travail. À cette époque, les Canadiens français et les anglophones ne fraternisaient pas beaucoup. Il y avait d'un côté, les Anglais (les patrons, les propriétaires, les riches) et de l'autre, les Français (les ouvriers, les locataires, les pauvres). Mais James sortait du lot. Tout d'abord, il parlait un peu français, ce qui était déjà un exploit. Il s'autoparodiait souvent en riant des Anglais. C'était, selon mon père, un homme extraordinaire. Et je suis assez d'accord avec lui, car il venait parfois prendre une bière à la maison et regarder la soirée du hockey avec mon père. Ils sont toujours restés d'excellents amis. D'ailleurs, le fils de James, Steven, deviendra, à son tour, mon meilleur ami.

Toute la famille des Lambert aimait la musique. Tous les genres de musique. C'est d'ailleurs James Scott qui fit découvrir le gospel à mon père. Son groupe favori : le Golden Gate Quartet. *Certains samedis soirs, maman s'asseyait au piano et le duo James Scott et Paul Lambert reprenait les plus beaux airs du groupe de gospel. À la mort de mon père, ma mère demanda à James de chanter à l'église quelques succès du célèbre groupe. Ma mère étant très persuasive, et ayant toujours eu de bons rapports avec le curé de la paroisse, elle réussit à le convaincre de lui accorder cette faveur. James chanta alors les deux chansons préférées de mon père :* Go Tell It On The Mountain *et* You Never Walk Alone *; cette dernière chanson sera d'ailleurs reprise quelques années plus tard par un certain Elvis Presley.*

Ensuite, Jérôme présenta les amies de sa sœur et finalement Cécile, la fêtée. Mon père lui remit son cadeau et ils échangèrent quelques mots de politesse. Cécile et mon père étant de nature assez timide, la conversation fut brève. Toutefois, mon père alla voir Jérôme et lui demanda quel âge avait sa sœur. Jérôme lui dit qu'elle fêtait ses quinze ans. Malgré son jeune âge, et le fait qu'elle portait les cheveux courts, Cécile respirait la féminité et possédait déjà tous les attributs nécessaires pour plaire à mon père, du haut de ses seize ans. Vers 21h00, au moment de quitter la maison des Lemieux, Paul Lambert prit tout son courage, et en allant dire bonsoir à Cécile, il lui demanda timidement si elle accepterait de l'accompagner, samedi prochain, au théâtre Granada, voir les petites vues. Elle lui répondit qu'elle devait tout d'abord demander la permission, mais qu'elle serait ravie de l'accompagner. Pendant que Cécile allait requérir l'approbation auprès de ses parents, mon père attendit à l'entrée. Tout sourire,

elle lui confirma, suite à l'approbation de ses parents, son désir de l'accompagner la semaine prochaine, pour une séance de petites vues, mais à la seule condition que Jérôme soit présent. Mon père n'y vit aucun inconvénient et quitta donc la maison des Lemieux avec la tête dans les nuages.

Le samedi suivant, Paul et Cécile, accompagnés de Jérôme, leur chaperon, se rendirent au Théâtre Granada, pour assister à la représentation de deux films (à l'époque, le prix d'entrée était de 10 cents) : le premier, un film de gangsters, ayant pour titre L'ennemi public*, mettait en vedette le fabuleux James Cagney et la très sensuelle Jean Harlow et le second,* Monnaie de singe*, une comédie avec les Marx Brothers. « Quand je l'ai aperçue, ce jour-là, je me suis juré de l'épouser », m'a un jour avoué mon père.*

C'est ainsi, en ce début d'été 1931 – pendant que les Américains inauguraient l'Empire State Building, que mon père, Paul Lambert, débuta sa relation avec Cécile Lemieux, celle qui allait devenir sa femme et, par le fait même, ma mère.

***

Au début du mois de décembre, nous avons reçu un nouveau rapport du détective. La lecture de ce document fut l'un des moments les plus éprouvants de ma vie. Voici ce qu'il contenait :

Bonjour à vous,

Contrairement aux deux mois précédents, celui-ci fut assez mouvementé. Tout d'abord, j'ai mené une petite enquête concernant la visite des deux inspecteurs chez Mme Lambert le mois dernier. J'ai appris, de source sûre, que les deux hommes s'étaient rendus chez elle pour

l'informer qu'ils suivaient une piste sérieuse concernant la disparition de son mari. Un témoin oculaire aurait vu M. Lambert le soir de sa disparition. Il semblerait que cet homme ait déjà été interrogé et que les informations fournies soient cruciales pour l'enquête en cours. Selon ma source, il s'agirait bien d'un enlèvement. Pour l'instant, je ne peux vous en dire davantage, c'est tout ce que j'ai pu savoir. Je vous tiendrai informé dès que j'aurai du nouveau concernant cette disparition.

Un autre point important : le matin du 2 novembre, Mme Lambert s'est rendue en taxi à l'Hôpital Notre-Dame. J'étais certain qu'elle y allait pour accoucher, mais finalement elle est sortie vers midi, accompagnée de ses parents. Dans les deux semaines qui ont suivi, elle a reçu beaucoup de visites. Ses parents sont venus à plusieurs reprises, ainsi que son amie, Mme Campeau, dont je vous ai parlé précédemment, et bien d'autres également. Vers 13h30, le 16 novembre dernier, j'ai vu Mme Lambert, avec sa mère, quitter l'appartement pour se rendre de nouveau à l'hôpital. Cette fois-ci, c'était la bonne. Mme Lambert a accouché, dans la nuit du 17 novembre, d'un petit garçon de 3,7 kilos. D'après ce que j'ai pu voir, la mère et le bébé se portent très bien. Elle a quitté l'hôpital quelques jours plus tard.

En compagnie de plusieurs autres enfants de la paroisse, le bébé de Mme Lambert a été baptisé le 29 novembre. J'ai assisté discrètement au baptême. Ce fut une cérémonie simple. Mme Lambert a prénommé son fils, Robert.

En milieu de lecture, je m’effondrai au sol, submergé par des sanglots. Je terminai péniblement le rapport, mes larmes le tachant de

part en part. Joe s'approcha de moi, encore en larmes, et posa une main réconfortante sur mon épaule. Je me tournai vers lui :
– Joe, ça doit s'arrêter, tout ça, c'est au-dessus de mes forces.
– Qu'est-ce qui se passe, Elvis ? Je ne t'ai jamais vu dans cet état !
– Joe, je suis papa.

Et je me remis à pleurer de plus belle.
– Mais ce n'est pas le pire, lui dis-je.
– Quoi, elle a perdu le bébé ?
– Non, Joe. On est foutus, tu comprends ? On est vraiment foutus ! On va tous finir en prison pour le reste de nos jours.
– Qu'est-ce que tu racontes, Elvis ?
– Ils ont un témoin, Joe. Les enquêteurs à Montréal ont trouvé un témoin.
– Quoi ! Mais c'est impossible, il n'y avait personne. Ça ne tient pas debout.
– Et pourtant, il y en a un, Joe. C'est écrit ici, noir sur blanc. Ils savent même qu'il s'agit d'un enlèvement. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils remontent jusqu'à nous. Je le savais que ça finirait ainsi.
– Elvis, tu n'as rien à craindre, ils ne pourront jamais remonter jusqu'à nous.

Je me relevai d'un bond, choqué par les paroles de Joe. Je ne pouvais croire qu'il refusait de voir la réalité en face.
– Joe, on est dans la merde jusqu'au cou.
– Pas si fort, Elvis, on va nous entendre, me supplia Joe.
– Je vous l'avais dit, quand il s'agit d'enlèvement ou de meurtre sur un policier, les enquêteurs remuent ciel et terre pour retrouver les coupables. Ils ne fermeront jamais le dossier.
– Elvis, sois certain que je comprends la gravité de la situation. Mais j'essaie de garder la tête froide et de réfléchir plutôt que de paniquer.

Le calme de Joe me désarçonna et tempéra quelque peu mes ardeurs.

– Comment peux-tu garder la tête froide alors qu'on est à deux doigts d'être accusés du plus grand canular de l'histoire et risquer la prison à vie ?
– Écoute, je vais immédiatement téléphoner au colonel pour lui faire part des derniers événements. Ensuite, on verra ce qu'on peut faire. Pour l'instant, le plus important, c'est toi. Je sais que c'est une période très difficile, mais il faut absolument faire abstraction de tout ça. Crois-moi, tout va s'arranger et je te jure que personne n'ira en prison.

En quelques minutes, j'avais traversé toute une gamme d'émotions. À cet instant précis, rien ne pouvait me rendre plus heureux que de tenir mon fils dans mes bras, de l'embrasser, et de serrer Denise contre moi. Je voulais tant pouvoir la remercier pour ce merveilleux cadeau. Les larmes jaillissaient à nouveau. Le temps qui me restait à jouer le rôle d'Elvis Presley était peut-être limité, mais jusqu'à la fin, je devais être à la hauteur. Je ne pouvais pas flancher ni abandonner tous ceux qui comptaient sur moi. Il fallait que je réagisse.
– En passant, même si ce n'est peut-être pas le bon moment, je tiens à te féliciter pour ton fils.
– Merci, Joe.

C'est tout ce que je parvins à dire avant qu'il ne quitte la chambre pour aller retrouver Charlie et Lamar, et aussi pour informer le colonel du contenu de la lettre. Quant à moi, j'avais repris un peu mes esprits. Ce rapport m'avait frappé de plein fouet, mais le sang-froid de Joe m'avait permis d'examiner les événements de manière plus rationnelle. Nos destins étaient entre les mains de Dieu.

Plus tard dans la soirée, Joe vint me voir alors que j'étais assis au piano :
– Salut, Elvis, tu sembles aller beaucoup mieux. Ça me réjouit de te voir chanter. J'ai discuté de la situation avec Charlie et Lamar ; je t'avoue que ça les a un peu secoués, mais après avoir laissé leurs émotions de côté, ils ont compris qu'il y avait peu de risque que les enquêteurs puissent remonter jusqu'à nous. Lorsque j'ai téléphoné au

colonel, j'en ai longuement discuté avec lui et il est parfaitement d'accord avec moi.

J'enviais son incroyable contrôle et sa force de caractère. Joe était un homme de tête, capable de garder son sang-froid en toutes circonstances. Il avait le pouvoir de m'apaiser, et je savais que je pourrais toujours compter sur lui face à l'adversité.

– Le colonel est tout aussi convaincu que moi que rien n'a changé, poursuivit Joe. Il faut continuer d'aller de l'avant, comme prévu. J'ai d'ailleurs transmis un message au détective lui demandant d'approfondir cette enquête. Ne t'en fais pas, Elvis, tout va s'arranger !

– Je ne sais pas trop, Joe. Tout est embrouillé dans ma tête. Ma femme vient de donner naissance à un petit garçon. En plus, il y a un témoin qui sort de nulle part et prétend avoir tout vu de mon enlèvement. Et depuis plus d'un an, on ment à la terre entière. Alors je ne sais plus quoi penser.

– Je comprends très bien. Mais je suis certain que ce témoin n'est pas crédible. Est-ce que tu t'es demandé pourquoi ce gars-là a attendu si longtemps avant d'aller voir les enquêteurs ? Tu ne trouves pas ça un peu bizarre ?

– Euh… je n'y avais pas pensé.

– Tu étais policier dans ton autre vie, non ?

– Oui, répondis-je avec un sourire. Mais j'étais policier, pas enquêteur. Nous avons alors éclaté de rire tous les deux.

– Eh ! si tu me chantais une chanson, Elvis.

– D'accord, Joe, je vais faire ça pour toi. Mais je veux que tu saches que j'apprécie ce que tu fais pour moi. C'est important !

– Ah, laisse tomber. Je suis ton ami après tout ! Allez, chante-moi quelque chose.

Et tout doucement, j'ai entonné un succès de Tony Bennett, *Rags To Riches*.

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

II

Après s'être fréquentés pendant un peu plus de quatre ans, Cécile Lemieux et Paul Lambert se sont mariés le 10 juin 1932. Ils avaient respectivement 20 ans (pour mon père) et 18 ans (pour ma mère). J'ai vu des photos de leur mariage : ma mère, dans sa robe de mariée, ressemblait étrangement à Greta Garbo. « Une vraie princesse », selon mon père. C'était une femme merveilleuse et une mère extraordinaire.

Mes parents ont eu six enfants, deux filles et quatre garçons. Ma mère, qui venait tout juste de fêter ses 19 ans, m'a donné naissance le 23 mai 1934 à l'Hôpital de la Miséricorde. J'étais un joli poupon de 4,3 kilos.

***

À plus de 4 000 kilomètres de Montréal, un jeune couple vivait dans un deux-pièces situé au 306, Old Saltillo Road, dans East Tupelo, une petite ville d'environ 20 000 habitants, dans l'État du Mississippi. C'était une maison en bois, d'un peu plus de neuf mètres de long et d'à peine quatre mètres et demi de large. Une des pièces servait de cuisine et l'autre de chambre à coucher. Ils n'avaient ni eau courante, ni électricité, ni salle de bain. Ils étaient excessivement pauvres, mais ils s'aimaient. Ils s'étaient mariés le 17 juin 1933. Leurs noms étaient Gladys Love Smith, née le 25 avril 1912, et Vernon Presley, né le 10 avril 1916. Gladys était une jolie jeune femme aux yeux bruns et aux cheveux noirs ; elle était enjouée, volubile et possédait un esprit vif. Vernon, quant à lui, était tout le contraire : il avait les yeux bleus et les cheveux blonds, était introverti, austère, mais très séduisant. Comme Gladys avait quatre ans de plus que Vernon, ils ont dû dissimuler leur âge pour se marier ; Vernon s'est vieilli de cinq ans et Gladys s'est rajeunie de deux ans. Le 8 janvier 1935 (soit un peu plus de sept mois après ma naissance), aux alentours de 4h00 du matin,

Gladys a mis au monde un fils mort-né. Malgré l'avis de son médecin, elle n'a cessé de hurler qu'elle ressentait toujours des contractions, persuadée qu'elle attendait des jumeaux. À 4h35 précisément, en ce froid matin, Gladys a accouché d'un second fils, bien vivant cette fois. Malgré la perte de son premier-né, elle a décidé de lui donner un nom : Jessie Garon, en hommage au père de Vernon. Le second fils a été nommé Elvis Aron, puisque Elvis était le second prénom de Vernon. Vingt-quatre ans plus tard, nos destins allaient se croiser.

***

C'était le premier Noël que je n'allais pas passer avec ma famille et le premier en cinq ans sans Denise. Après les récents événements, le vide que je ressentais était encore plus intense. J'étais déchiré en pensant à ceux qui m'attendaient à Montréal, à ma mère, qui se remettait à peine de la perte de mon père, et à Denise, qui venait de donner naissance à notre enfant. La présence de Priscilla à mes côtés était la seule chose qui m'aidait à traverser cette période difficile. Sans elle, je n'aurais probablement pas eu la force de tenir le coup.

Ainsi, malgré tout, je passai les fêtes de Noël avec les Presley, entouré de toute la bande d'amis et de Priscilla. Je faisais de mon mieux pour oublier ma vie antérieure et tout ce qui y était lié.

Pour l'occasion, Minnie Mae avait préparé de la nourriture pour un régiment entier, sans oublier une multitude de desserts qui nous faisaient tous saliver. Au cours de la soirée, j'attirai Priscilla dans un coin du salon et lui offris une montre en or sertie d'un magnifique diamant, ainsi qu'une bague ornée de deux diamants. Plus tard, après le repas et la distribution des cadeaux, je m'installai au piano, et accompagné par Charlie à la guitare, nous avons interprété quelques cantiques de Noël.

1960

Pour mes 25 ans, en janvier 1960, on organisa une petite fête chez moi où près de 200 invités furent conviés. La soirée fut remplie de chansons, et malgré la présence de nombreuses filles ravissantes, je n'avais d'yeux que pour Priscilla. Elle m'obsédait totalement. Je savais déjà qu'elle deviendrait un jour Madame Presley. Mais pour l'instant, elle devait retourner en Allemagne…

Quelques mois avant ma démobilisation, je retournai à Paris pour la troisième fois, accompagné de Joe Esposito, Cliff Gleaves, un chanteur de Memphis, et Jürgen Seydel, mon entraîneur de karaté. Jürgen et moi devions rencontrer le grand maître japonais de Shotokan, Murakami Tetsuji, à son club-école situé au cœur de Paris. Nous visitâmes également le Casino de Paris, où je fis la rencontre de Line Renaud. Elle présentait un spectacle intitulé *Plaisirs*. Son mari, Loulou Gasté, vint me demander si j'accepterais de rencontrer son épouse après le spectacle. Dans la loge de Line Renaud, après avoir discuté de divers sujets, je remarquai une guitare dans un coin. Je la pris et me mis à chanter quelques chansons. En théorie, ce n'était pas prévu, mais comme nous étions entre amis et non en public, je me laissai aller.

Ce que je ne savais pas, c'est que le *Golden Gate Quartet*, le groupe de gospel préféré de mon père biologique, avait donné un spectacle plus tôt dans la soirée, ici même. Loulou Gasté alla les chercher dans un petit restaurant à proximité du cabaret. Ils revinrent tous les cinq et nous improvisâmes une « jam session » jusqu'aux petites heures du matin. Je ne sais pas si, de là-haut, mon père a pu assister à ce moment, mais s'il l'a fait, il a dû en avoir des frissons ! Quelques années plus tard, Line Renaud avoua que son seul regret de cette soirée inoubliable était l'absence d'un magnétophone pour enregistrer ces moments magiques.

Il ne me restait plus que deux mois à passer dans l'armée avant de retourner dans le monde du show-business. Mon apparition au Frank Sinatra Show était déjà programmée, suivie d'une séance d'enregistrement de nouvelles chansons et de mes débuts au cinéma. Depuis deux ans, la presse ne cessait de clamer que ma carrière était terminée, affirmant qu'il était impossible pour un artiste de survivre dans le monde du spectacle après une absence aussi longue. Selon eux, la concurrence était trop forte. Mais ils sous-estimaient le talent du colonel qui avait réussi à me maintenir au sommet. J'étais toujours le roi du rock and roll. Personne n'avait réussi à me détrôner. Aux yeux du public, mon image avait évolué, j'étais devenu un citoyen modèle. Je n'avais bénéficié d'aucun privilège, j'avais accepté d'être un soldat parmi tant d'autres, refusant même de donner des spectacles pendant mon service. J'avais fait mon devoir.

Il va de soi que les choses avaient considérablement changé ces deux dernières années. Le rock n'était plus ce qu'il était. Les chanteurs en vogue au début des années 1960 n'avaient plus la même fougue que leurs prédécesseurs. Les pionniers du rock and roll étaient pour la plupart tombés dans l'oubli ou avaient connu des destins tragiques : Buddy Holly, Ritchie Valens et le Big Bopper avaient disparu. Little Richard avait troqué son piano pour une toge de prédicateur, Jerry Lee Lewis était en plein scandale après avoir épousé sa jeune cousine de 13 ans, Chuck Berry venait d'être accusé de proxénétisme, Bill Haley avait presque disparu de la scène, Gene Vincent allait être victime d'un grave accident de voiture et Eddie Cochran allait mourir bientôt. Tous ces artistes laissaient place à une nouvelle génération de chanteurs, plus doux et conformes aux attentes des mamans de l'époque, tels que Bobby Rydell, Bobby Vinton, Fabian, Frankie Avalon ou Ricky Nelson. C'est dans ce nouveau contexte que j'allais faire mon retour après deux ans d'absence. Je devais prouver au monde entier que le rock and roll n'était pas mort et que son plus fidèle représentant était plus vivant que jamais.

Le 21 janvier, c'était jour de fête pour Denise, elle fêtait son vingt-deuxième anniversaire. Malgré tout, j'espérais qu'elle puisse profiter pleinement de cette journée.

***

À la fin du mois de janvier, j'ai été promu sergent, ce qui m'a valu une légère augmentation de mes primes. Tout au long de février, je me suis concentré sur les préparatifs de mon départ, tandis que le colonel travaillait sans relâche pour faire de mon retour un grand événement médiatique. La promotion de mon prochain film avait déjà commencé, et RCA, même sans connaître encore le contenu, avait déjà fait imprimer la pochette du premier 45 tours prévu à la vente dès mon retour. De plus, j'avais signé pour deux autres films avec la 20th Century-Fox.

Deux semaines plus tard, Joe a reçu un nouveau rapport du détective. Après les derniers événements concernant la naissance de mon fils et le témoin inattendu, Joe m'avait demandé si cela me dérangerait de recevoir les rapports en anglais pour éviter de devoir les traduire et pour amortir le choc en cas de nouvelles bouleversantes. J'ai accepté, et ainsi, nous pourrions les lire ensemble en même temps.

Lorsque Joe a reçu les rapports, il est venu me voir dans ma chambre sur la rue Goethestrasse. Nous nous sommes assis, avons ouvert nos enveloppes, et avons pris connaissance des rapports simultanément. Voici un extrait important du document :

Bonjour à vous,

Je vous transmets les dernières informations concernant l'enquête sur la disparition du mari de Madame Lambert. Vous serez peut-être soulagé ou déçu d'apprendre que le principal témoin a fait faux bond. Les enquêteurs avaient pris très au sérieux son témoignage, tout semblait concorder et ils pensaient enfin être sur la

bonne piste. Cependant, après une enquête approfondie et plusieurs interrogatoires, ils ont découvert de grandes anomalies dans son récit. Ils en ont conclu que cet homme les avait induits en erreur et que toute son histoire était inventée. Il est maintenant accusé d'entrave à la justice.

Depuis quelques mois, le Service de Police de la Ville de Montréal offrait une récompense de 1 000 dollars pour toute information pertinente menant à l'arrestation des coupables. Le témoin aurait inventé toute cette histoire dans l'espoir de toucher la récompense promise.

Par ailleurs, Madame Lambert ne travaille plus depuis plusieurs mois, mais cela ne semble pas affecter son niveau de vie. Elle vient d'ailleurs d'acquérir une superbe Ford Fairlane 1960. Elle pourrait recevoir de l'aide de sa famille ou de sa belle-famille, mais ces gens ne sont pas riches et ne pourront pas la soutenir indéfiniment. Et je doute que ce soit l'argent des assurances, puisqu'elle ne peut y avoir droit avant cinq ans. À moins, bien sûr, que vous soyez impliqué. Je m'excuse si je me trompe, mais avouez que c'est étrange. C'est un autre mystère que je vais essayer de résoudre. En attendant, portez-vous bien...

Lorsque je levai les yeux de ma feuille, Joe en avait déjà terminé avec la sienne. Nous nous sommes regardés et j'ai vu les étincelles dans ses yeux. Il devait percevoir la même lueur dans les miens. Nous n'avons pas eu besoin de parler. Après quelques secondes de stupéfaction, nous nous sommes levés d'un bond et ce fut une véritable explosion de joie. Nous nous sommes mis à crier et à sauter. Après des mois d'inquiétude intense, je pouvais enfin respirer plus facilement. Les bras en l'air, continuant de crier, je me suis dirigé vers Joe, et cette fois-ci, c'est moi qui lui ai fait une accolade. Il a semblé surpris par mon geste, mais il était visiblement heureux. « Je te l'avais dit, Elvis, de ne pas t'en faire, que toute cette histoire n'avait aucun

sens, » m'a dit Joe avec un sourire significatif. Bien sûr, la peur d'être démasqué un jour et le malaise que j'éprouvais envers toutes les personnes que nous trompions restaient enfouis dans un coin sombre de mon esprit. Même avec le temps, je n'ai jamais pu me débarrasser complètement de cette sensation de peur et de malaise qui allaient me poursuivre toute ma vie.

Le lendemain, j'ai demandé à Joe s'il pouvait me procurer une copie du journal *La Presse*. Je voulais vérifier si le quotidien mentionnait les derniers développements de l'enquête. Effectivement, dans l'édition du samedi 21 février 1960, on pouvait lire un court article relatant le drame survenu un an auparavant, ainsi que les derniers développements. En voici le contenu :

Policier disparu, toujours pas retrouvé

L'agent de police au service de la Ville de Montréal, Monsieur André Lambert, porté disparu depuis le 21 février 1959, n'a pas encore été retrouvé. L'homme aurait été aperçu pour la dernière fois en sortant du bar Le Mocambo vers 3h15 du matin. Le propriétaire des lieux ainsi que le portier se souviennent très bien lui avoir dit bonsoir et l'avoir vu se diriger vers le stationnement. Les enquêteurs chargés de l'affaire, les Sergents Dumont et Lebœuf, n'ont à ce jour que très peu d'indices et l'enquête semble piétiner. Toutefois, il y a quelques semaines, un homme avait prétendu avoir été témoin de l'enlèvement, mais il s'est avéré, après enquêtes, qu'il s'agissait d'une fausse piste. Quoi qu'il en soit, le dossier reste ouvert, et les enquêteurs demeurent confiants quant à la possibilité de retrouver Monsieur Lambert vivant. Le service de police de la Ville de Montréal offre une récompense de 1 000 $ à toute personne ayant des informations relatives

à cette affaire. Vous pouvez également communiquer avec la Sûreté du Québec.

***

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

III

J'ai vécu une enfance heureuse, entouré de trois frères, deux sœurs et une mère protectrice. Contrairement à bien des enfants, j'ai eu la chance d'avoir un père qui prenait ses responsabilités parentales très à cœur. Dès qu'il en avait l'occasion, il adorait jouer avec nous. Notamment, chaque samedi soir, nous nous installions sur le grand divan du salon pour écouter les matchs de hockey du Canadien de Montréal à la radio. Nous avons été particulièrement privilégiés d'avoir un père aussi présent, doux, attentionné et qui n'avait jamais peur de nous dire qu'il nous aimait. Cependant, il savait aussi instaurer la discipline quand nous rendions la vie difficile à notre mère ou que nous dépassions certaines limites. La plupart du temps, cela se limitait à de petites fessées, plus impressionnantes que douloureuses.

Je suis né, comme tous mes frères et sœurs, au 2031 de la rue Nicolet. C'était un duplex et nous habitions le rez-de-chaussée. La façade, assez étrange, ressemblait à une forteresse médiévale. Le logement comprenait six pièces : deux salons doubles, une chambre privée pour mes parents, et une grande cuisine. Je me souviens que le plafond de la cuisine arborait le chef-d'œuvre de l'architecture moderne de l'époque : le tuyau de poêle. Ce long cylindre traversait presque toute la maison, partant de la cuisinière pour rejoindre la fournaise à l'huile située dans l'étroit passage. Entre la cuisine et la chambre des

maîtres, il y avait une toute petite salle de bain. Outre le cabinet de toilette et le minuscule lavabo, nous avions également la chance d'avoir une baignoire, ce qui était plutôt rare à l'époque. Nous avons habité ce logement jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de quatorze ans.

***

Le retour à la vie civile me rendait extrêmement anxieux. Durant mon année en tant que simple soldat, j'étais dans un environnement familier, mais cette fois, tout serait différent. Je devrai chanter, jouer la comédie (ce que je faisais déjà depuis plus de deux ans dans un autre contexte) et également faire une prestation en direct à la télévision.

Le mois de mars s'annonçait comme celui des conférences de presse. Dès le 1er, j'ai été interviewé à Francfort par un journaliste américain. Il m'a posé des questions routinières telles que « Quels sont vos projets ? Pensez-vous que la musique a changé depuis votre départ ? Avez-vous l'intention de changer de style musical ? Est-il vrai que vous avez vendu 45 millions de disques ? Envisagez-vous une tournée européenne prochainement ? » J'ai tenté de répondre au mieux de mes connaissances, tout en étant vigilant dans mes choix de réponses.

Dans l'après-midi, l'armée organisa une conférence de presse. On m'avait informé qu'une personne spéciale serait parmi les nombreux militaires présents dans la salle. Je savais de qui il s'agissait, mais j'étais nerveux de la rencontrer car elle faisait partie de la vie d'Elvis avant mon arrivée. Pour cette raison, j'étais particulièrement inquiet. Lorsque finalement je l'aperçus dans l'assistance, je me levai de mon siège et lui fis signe de s'approcher. Les gens présents, médias et militaires, se demandaient bien pourquoi j'invitais cette personne à me rejoindre et furent encore plus surpris lorsque nous nous sommes embrassés et fait une accolade. Je présentai alors le capitaine Marion Keisker à la foule. Je leur expliquai qu'à mes débuts, Marion travaillait pour Sam Phillips chez *Sun Records* et que c'est à elle que

je devais ma découverte. Peu après avoir quitté Sun, Marion s'était enrôlée dans l'armée de l'air. Une fois de plus, je m'en tirai bien ; Marion n'y avait vu que du feu.

Le lendemain, 2 mars, je devais me rendre à l'aéroport de Francfort pour rejoindre la base militaire de Fort Dix, dans le New Jersey. Priscilla m'accompagnait. La veille, elle m'avait supplié de lui faire l'amour, mais j'avais refusé, rappelant son jeune âge et qu'il fallait attendre le bon moment.

– Mais s'il ne vient jamais ce bon moment, Elvis ? me dit-elle, les larmes aux yeux.

– Il viendra, Cilla, il viendra, t'en fais pas, lui ai-je dit en essayant de la réconforter.

En souvenir, je lui ai offert mon veston de l'armée et mes galons de sergent. Je lui ai promis de l'appeler dès mon arrivée à Memphis. J'avais toujours respecté l'entente avec le couple Beaulieu, veillant à protéger leur fille et n'allant jamais au-delà de ce qui était moralement acceptable. En retour, j'enjoignais Priscilla à rester pure pour moi. Je lui ai aussi demandé de m'écrire et d'envoyer les lettres dans des enveloppes roses adressées à Joe Esposito, pour que je puisse les repérer facilement.

Lorsque nous sommes arrivés à l'aéroport, une foule immense nous attendait. Je suis sorti de la voiture avec Priscilla. Avant de la quitter, je l'ai embrassée furtivement. Au moment de monter les marches du C-118, je me suis retourné pour saluer la horde de fans et cherché du regard la belle « Cilla ». Je la voyais qui agitait la main avec frénésie, ses yeux ont croisé les miens, et je lui ai dit « à bientôt ! ».

L'avion a atterri aux petites heures du matin à la base aérienne de McGuire, près du camp militaire de Fort Dix. Il y avait une tempête et un vent très fort. En sortant de l'avion, je pensais être de retour à Montréal tellement il y avait de la neige. J'ai salué les nombreux admirateurs frigorifiés venus me souhaiter la bienvenue. J'étais vraiment très heureux d'être de retour en Amérique.

Comme à son habitude, le colonel avait organisé une conférence de presse. Steve Sholes de RCA, Jean Aberbach et Freddie Bienstock des Éditions *Hill and Range*, Hal Wallis, ainsi que Lamar, Charlie et Joe Esposito étaient présents. J'ai aussi rencontré Nancy, la fille de Frank Sinatra, venue m'offrir un cadeau de la part de son père : quelques chemises faites sur mesure par son couturier personnel.

Mis à part cela, les mêmes questions habituelles : Avais-je rencontré une femme ? Allais-je me marier ? On m'a aussi demandé si j'allais laisser repousser mes cheveux et mes favoris, ce à quoi j'ai répondu non, à leur grand étonnement. Il fut question de mon service militaire et de mon retour sous les feux de la rampe. Sur cette question, j'ai répondu que je ne savais pas, que j'étais évidemment un peu anxieux, mais confiant, et que j'allais faire de mon mieux pour continuer à plaire au public. Un journaliste m'a même demandé si je ne me trouvais pas trop vieux pour un public d'adolescents. Cela fit rire tout le monde. « Vous savez, lui répondis-je, je ne me sens pas vieux du tout, je peux toujours chanter du rock and roll et bouger comme avant. »

Vers la fin de l'entrevue, on m'interrogea sur la mort présumée du rock and roll : « Écoutez, tout ce que je peux vous dire, c'est que si le rock and roll n'est plus à la mode, ce dont je doute fortement, alors je ferai autre chose, c'est aussi simple que ça ! »

Le 5 mars au matin, je reçus mon certificat de démobilisation de l'armée, avec mention honorable, une médaille de bonne conduite, ainsi que les deux distinctions obtenues lors des exercices de tir et une prime de retour de 109,54 dollars. Plus tard dans la journée, le sergent Elvis Presley, matricule US 53310761, était officiellement revenu à la vie civile.

Le monde entier avait pris conscience que le roi du rock and roll avait changé. Elvis Presley n'était plus ce jeune homme du sud aux cheveux longs et aux favoris, mâchant de la gomme et se déhanchant sur scène. Après deux ans de service militaire, il avait gagné en assurance, avait mûri, le chanteur était devenu un homme. Pour

certains fanatiques du rock, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Mais quoi qu'il en soit, ce même Elvis avait conquis la majorité des citoyens américains. J'étais devenu le « Perfect American Boy ».

Alors qu'Elvis Presley entrait comme recrue dans l'armée américaine le 20 mars 1958, un autre Elvis Presley, connu sous le nom d'André Lambert, en ressortait en ce jour mémorable du 5 mars 1960. Deux hommes, une seule entité. Le premier était décédé et le second renaissait. J'avais côtoyé des centaines de personnes ayant connu l'autre Elvis, le vrai, et jamais ils n'eurent le moindre doute. Cela reste et restera toujours un véritable mystère. Toute cette histoire allait durer encore dix-sept années, et même au-delà…

***

Le lendemain, nous avons pris un train, le *Tennesseean*, spécialement loué pour moi par le colonel, en direction de Memphis. À chaque arrêt, jour et nuit, une foule immense scandait mon nom et me souhaitait la bienvenue. J'ai même dû, à plusieurs reprises, sortir à l'arrière du wagon pour saluer la foule en délire. Lorsque nous sommes arrivés à la gare *Union* de Memphis, tôt le lundi 7 mars, la police a dû nous escorter jusqu'à Graceland à cause des embouteillages causés par la masse de fans.

De retour à la maison, à peine arrivé, une nouvelle conférence de presse m'attendait dans un des bureaux situés derrière la maison. Cette fois-ci, l'ambiance était plus conviviale, il y avait moins de journalistes et je me sentais plus à l'aise. Les questions portaient sur les mêmes sujets que lors des précédentes conférences : mon séjour dans l'armée, mes projets immédiats, mais cette fois-ci, ils furent plus insistant sur ma relation avec Priscilla :

– Elvis, il y a beaucoup de rumeurs sur votre vie amoureuse. Vous auriez, semble-t-il, rencontré quelqu'un de spécial en Allemagne ?

– Hum… Non, personne de spécial, je dois dire. Il y a bien eu cette jeune fille que je voyais assez souvent et qui est arrivée quelques mois avant ma démobilisation. Son père était dans l'armée de l'air. Elle m'a

accompagné à l'aéroport quand je suis parti. D'ailleurs, on l'a prise en photo, ajoutai-je en souriant. Mais je dois dire que ce n'était pas une grande histoire d'amour. Il y a eu bien sûr des articles qui disaient que j'avais abandonné une fille, là-bas, mais bon. De toute façon, je dois faire très attention en répondant à ce genre de questions.

Ce commentaire détendit l'atmosphère, et tout le monde ria.

Le lendemain, je me suis rendu au cimetière de *Forrest Hill* où reposait Gladys Presley. Il aurait été très mal vu de ma part de ne pas aller prier sur la tombe de ma mère. La pierre tombale était immense, représentant Jésus avec les bras ouverts et deux anges à ses pieds. On pouvait y lire : « Sunshine Of Our Home[1] ». Aussi étrange que cela puisse paraître, ça m'a fait un bien fou de me retrouver dans ce havre de paix. C'est pourquoi j'y suis retourné plusieurs fois dans les jours suivants. Elle était la mère d'Elvis, et je me suis senti le besoin de me confier à elle, sachant qu'elle était témoin de tout ce qui se déroulait depuis la mort de son fils. Ces visites ont eu un impact majeur sur mon bien-être intérieur. Plus tard, lorsque j'ai fait transférer le corps de Gladys à Graceland, je pouvais aller m'y recueillir plus facilement, me ressourcer et refaire le plein d'énergie quand le besoin se faisait sentir.

Dans la semaine qui a suivi, j'ai pris le temps de me reposer, de me détendre et de savourer pleinement mon retour à la vie civile. J'ai passé du temps au cinéma avec les gars, regardant des classiques comme *Spartacus* avec Kirk Douglas et *Ben Hur* avec Charlton Heston. J'ai également assisté trois fois au spectacle « Holiday On Ice » à l'*Ellis Auditorium*, invitant même certains membres de la troupe à venir visiter Graceland.

Je me suis beaucoup adonné à la moto, repris mes séances de karaté et joué au football. Un soir, alors que nous nous apprêtions à aller au cinéma, mon ami Rex Mansfield est arrivé. J'étais fou de joie de le revoir et je tenais vraiment à ce qu'il travaille pour moi. Rex était un

[1] Elle ensoleille notre maison

homme intègre, intelligent, et fiable. Cependant, il refusa mon offre, préférant retourner à l'entreprise qui l'employait avant son incorporation. Cela m'a déçu, mais je lui ai dit que je comprenais et que j'étais heureux pour lui. À ce moment-là, je n'étais toujours pas au courant de ce qui se passait entre Elisabeth et lui.

Rex est resté quelques jours à la maison avant de repartir chez lui. C'est à ce moment que j'ai commencé à remarquer que Rex passait beaucoup de temps avec Elisabeth. Environ trois mois plus tard, j'ai reçu un télégramme m'invitant au mariage d'Elisabeth Stefaniak et de Rex Mansfield. Mon orgueil en a pris un coup ! Personne ne m'avait informé de la relation secrète entre mon ami et ma secrétaire. Avec le recul, je réalise que Rex et Elisabeth ont fait le bon choix en privilégiant leur amour plutôt que de rester à mon service.

***

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

IV

Pendant mes années d'école, je dois t'avouer que je n'ai jamais été le meilleur élève, surtout en français, arithmétique, géographie et histoire. En revanche, en anglais et en arts plastiques, j'avais des résultats au-dessus de la moyenne. Quant au catéchisme, c'était ma matière préférée. Pour mes parents, surtout ma mère, cette discipline était la plus importante, et il était impensable de ne pas obtenir de bons résultats.

Lors de ma dernière année d'études, à 15 ans, j'ai rencontré une jeune fille très mignonne. Un jour, en sortant de l'école, je l'ai vue marcher devant moi et je suis allé lui dire bonjour. Elle s'appelait Suzanne. Je lui ai demandé si je pouvais marcher un peu avec elle, et elle a accepté volontiers. Nous avons parlé de tout et de rien. C'était la première fois que je ressentais des émotions pour

une fille. Par la suite, nous avons passé beaucoup de temps ensemble, marchant dans le quartier main dans la main comme les plus grands amoureux du monde. Évidemment, ce n'était rien de très sérieux, mais c'était mon premier coup de foudre. Nous nous sommes fréquentés tout l'été, mais juste avant la rentrée des classes, la famille de Suzanne a déménagé en dehors de la ville. Nous étions vraiment tristes de devoir nous quitter, mais nous nous sommes promis de nous écrire et de nous revoir. Dans les mois qui ont suivi, nous avons effectivement correspondu, mais après quelques lettres, nous avons perdu contact. Je ne l'ai plus jamais revue.

***

Quant au jeune Elvis, il fréquente régulièrement, avec ses parents, l'église First Assembly of God*, située tout près de chez lui. Les chants religieux et les prédicateurs exercent une forte influence sur lui. Elvis fréquente également l'école de Tupelo, mais avant d'atteindre la cinquième année, on se souvient peu de lui ; c'était un garçon poli, plutôt timide, discret et parlant peu. Un jour, son institutrice, Madame Grimes, découvre qu'Elvis sait chanter. Elle propose alors au directeur de l'école de le présenter au concours annuel du* Mississippi-Alabama Fair and Dairy Show. *Le 3 octobre 1945, à l'âge de dix ans, Elvis interprète sans accompagnement une chanson popularisée par Red Foley, intitulée* Old Shep*, qui raconte l'histoire d'un petit garçon ayant perdu son chien. Lors de cette première expérience sur scène, Elvis remporte le deuxième prix, cinq dollars et l'entrée libre pour tous les manèges.*

Quelques mois plus tard, pour son onzième anniversaire, Elvis souhaite recevoir une carabine, mais

sa mère, Gladys, n'est pas très enthousiaste à cette idée. Elle préfère lui offrir une guitare. Elvis accepte ce cadeau un peu à contrecœur. Son oncle Vester, le frère de Vernon, lui enseigne ses premiers accords, aidé par un chanteur country local, Mississippi Slim. Rapidement, Elvis se passionne pour la musique. Il joue les grands airs de blues et s'inspire également des artistes country de l'époque comme Jimmy Rodgers, Roy Acuff et Ernest Tubb. En plus de la guitare, Elvis travaille sa voix en chantant des cantiques religieux à l'église fondamentaliste avec ses parents. Petit à petit, l'image d'Elvis se forme.

Le 12 septembre 1948, les Presley, confrontés à de graves problèmes financiers après que Vernon ait passé un peu plus de deux ans en prison pour falsification de chèque (il avait ajouté un zéro sur un chèque de quatre dollars), décident de quitter Tupelo pour Memphis, une grande ville située à une centaine de kilomètres. Après avoir emballé toutes leurs affaires et les avoir placées sur le toit et dans le coffre arrière de leur vieille Plymouth 1939, Vernon, sa femme Gladys et le jeune Elvis, âgé de 13 ans, partent pour Memphis, Tennessee, une ville de plus de 500 000 habitants. Ils s'installent pour quelques mois dans un appartement situé au 572 Poplar Avenue*. Les conditions de vie sont encore pires qu'à Tupelo. Le logement est constitué d'une seule pièce où la famille doit dormir, cuisiner et manger, et ils partagent la salle de bain avec trois autres familles. Entre-temps, Vernon trouve un emploi comme ouvrier à la* United Paint Company*, gagnant trente-huit dollars par semaine.*

Au cours de l'été 1949, les Presley espèrent enfin un meilleur logement lorsqu'ils emménagent à Lauderdale Courts*, au 185* Winchester Street*, un immeuble H.L.M. comprenant 433 appartements destinés aux familles à*

faible revenu. Ils vivent alors dans un trois-pièces situé au rez-de-chaussée, composé de deux chambres et d'une cuisine, avec une salle de bain privée. Le loyer mensuel est de trente-cinq dollars. Ce n'est pas encore le grand confort, mais c'est déjà mieux que leur appartement précédent. Pendant les mois qui suivent, Elvis se lie d'amitié avec quelques groupes de gospel, dont le Sunshine Boys Quartet*, avec comme premier chanteur, un certain J.D. Sumner.*

Pendant ce temps, Elvis poursuit ses études au L.C. Humes High School*, l'un des établissements scolaires les plus défavorisés de Memphis. Comme à son habitude, il reste réservé et timide. Durant ses deux premières années, il se fond dans la masse. Élève moyen, ses notes frôlent parfois la médiocrité, sauf en anglais où il excelle. Cependant, lors de sa dernière année dans cette école secondaire de 1 600 élèves, ses problèmes commencent à émerger, principalement en raison de son style vestimentaire et de sa coupe de cheveux, très différents des normes de l'époque.*

Les autres élèves ne cessent de le narguer, de le harceler, menaçant de lui casser la figure ou de lui couper les cheveux. Elvis doit souvent se défendre pour éviter de se faire raser la tête. Heureusement, un garçon nommé Red West vient régulièrement à son secours. Red, surnommé ainsi à cause de ses cheveux roux, est un an plus jeune qu'Elvis et fait partie de l'équipe de football. Malgré son allure frêle, Red a la réputation de ne pas se laisser intimider et de réagir rapidement avec ses poings quand il est défié.

Un jour, alors qu'il se rend au vestiaire pour un match de football, Red aperçoit quatre garçons s'en prenant encore à Elvis, menaçant de lui couper les cheveux. Elvis,

terrifié, est persuadé que cette fois-ci, il ne pourra pas y échapper et que sa tignasse finira par terre. Red s'approche alors calmement des quatre garçons et leur dit que s'ils veulent couper les cheveux d'Elvis, ils devront d'abord couper les siens. Connaissant la réputation de Red et étant ses coéquipiers de football, les quatre garçons abandonnent l'idée et laissent partir Elvis. Celui-ci sort indemne, sauvé par son nouvel ami.

En 1952, Elvis a dix-sept ans. C'est cette année-là qu'il rencontre les Blackwood Brothers*, un groupe de chanteurs de gospel blancs. Le plus jeune membre du groupe, qui va au catéchisme avec Elvis, l'invite à leur concert à l'*Ellis Auditorium *et lui présente chacun des autres membres du groupe. Elvis est profondément impressionné. Depuis son enfance, il rêve de devenir chanteur de gospel. Cette rencontre sera déterminante dans sa future carrière.*

En 1953, Elvis est appelé à participer au spectacle annuel de la Humes High School*. Le 9 avril, une trentaine d'élèves se produisent, et celui qui recevra le plus d'applaudissements sera déclaré grand gagnant. Elvis est parmi eux. Il interprète la chanson* Till I Waltz Again With You*, un succès de la chanteuse Teresa Brewer. À sa grande surprise, il reçoit une ovation retentissante. Le public en redemande. En rappel, Elvis se souvient de sa première expérience de scène quelques années plus tôt et chante* Old Shep *à nouveau. Ce soir-là, Elvis gagne le respect de ses camarades du lycée.*

***

Puisque Graceland serait mon havre de paix, je voulais qu'elle soit à mon goût. J'ai donc décidé d'y effectuer des changements, tant sur

le plan de la rénovation qu'au niveau de la décoration. Tout en préservant la mémoire d'Elvis, je voulais vraiment avoir l'impression de vivre chez moi et non dans la maison d'un autre. J'étais riche et célèbre et je désirais que ma maison soit le reflet du Roi du rock and roll. J'allais bientôt empocher 125 000 $ pour ma présence au Spécial Frank Sinatra, sans compter ce que j'allais toucher en tant qu'acteur et chanteur. Déjà, on disait que RCA avait reçu pas moins d'un million de commandes pour le prochain 33 tours. Par conséquent, ils allaient me verser un million de dollars pour la vente de ce disque, et ce, avant même d'avoir mis le pied en studio. Je pouvais ainsi me permettre certaines petites folies.

Le 20 mars, j'entrai pour la première fois de ma vie dans un studio d'enregistrement. Ce baptême se passa dans le studio B de RCA à Nashville. Il devait être environ 21h00 lorsque nous sommes arrivés au studio dans un autobus, loué pour l'occasion par le colonel. On avait même fait croire à certains musiciens sur place qu'ils devaient ce soir-là accompagner Jim Reeves, histoire de leur faire une surprise. Quand j'ai mis le pied dans l'immense studio, les gens ont été vraiment surpris de me voir là ; ils se sont tous levés de leur siège pour venir me faire l'accolade ou tout simplement pour me souhaiter la bienvenue. Pour ma part, j'arrivais à peine à imaginer qu'un studio d'enregistrement pouvait être aussi imposant, on aurait été en mesure d'y installer un orchestre symphonique au grand complet. Pour cette première session, je devais enregistrer plusieurs titres en vue du prochain album qui allait s'intituler tout simplement « Elvis is Back ». Deux titres allaient être distribués en 45 tours. Quand j'y suis arrivé, il y avait déjà beaucoup de monde. J'en connaissais certains, dont Scotty Moore et DJ Fontana ainsi que deux membres des Jordanaires qui étaient venus me voir à Graceland pendant ma convalescence, ainsi que Steve Sholes, le producteur de chez RCA que j'avais rencontré pendant la conférence de presse à Fort Dix. Je connaissais bien sûr le légendaire guitariste Chet Atkins de réputation, mais tous les autres m'étaient totalement inconnus : Floyd Cramer au piano, Bobby

Moore à la contrebasse, Buddy Harmon à la batterie et Hank Garland à la guitare, entre autres. Encore une fois, parmi tous ces gens, personne n'eut de réaction d'étonnement lorsqu'ils m'aperçurent, j'étais toujours le même qu'ils avaient connu, rien n'avait changé.

Quoi qu'il en soit, pendant que nous faisions plus ample connaissance, j'ai demandé à Lamar d'aller nous chercher de quoi manger. En attendant, je me suis mis au piano et j'ai commencé à chanter un air de gospel, histoire de réchauffer un peu ma voix. Dès les premières notes, j'ai remarqué que plusieurs d'entre eux me regardaient avec étonnement, mais je ne m'en suis pas inquiété outre mesure. On semblait charmé par cette étrange métamorphose vocale. Lorsque Lamar est arrivé avec la nourriture, nous avons mangé tout en écoutant quelques acétates. Étrangement, j'appris que Bobby Moore pratiquait le karaté depuis quelque temps déjà, et nous avons fait une petite démonstration aux gars en studio. Bobby se débrouillait très bien.

On débuta officiellement la session avec un rock intitulé *Make Me Know It*, écrit par Otis Blackwell, qui avait également signé *Don't Be Cruel* et *All Shook Up*. Après ma performance, tous applaudirent et Bill Porter, l'ingénieur du son, me fit signe du pouce et me dit dans le microphone : « C'était vraiment super, Elvis, je ne m'attendais à rien de moins de toi, bravo ! » On refit plusieurs prises et c'est la huitième qui fut choisie. On enchaîna avec *Soldier Boy*, une ballade, et ensuite ce fut au tour de *Stuck On You*, qui figurerait sur la face A du 45 tours. Après une petite pause, on enregistra la face B avec *Fame And Fortune*, une ballade signée Fred Wise et Ben Weisman. Lors de sa sortie, ce 45 tours se hissa au sommet des palmarès à une vitesse fulgurante, se vendant à plus de deux millions d'exemplaires en un temps record. *Stuck On You* resta numéro un pendant quatre semaines. Le titre suivant, *A Mess Of Blues*, fut composé par Doc Pomus et Mort Shuman, un duo nouvellement recruté par *Hill and Range*. J'avais écouté la maquette en Allemagne et elle m'avait tout de suite plu. On termina la session avec *It Feels So Right*.

Finalement, aux petites heures du matin, après plus de dix heures de travail, nous avions mis en boîte six chansons. Nous étions tous exténués, mais grandement satisfaits des résultats. J'avais réussi à passer un autre test avec succès. Le colonel était confiant. Comme tout le reste, tout semblait aller au-delà de nos espérances…

Par la suite, j'ai pris le train en direction de Miami en Floride pour l'enregistrement à l'hôtel Fontainebleau du *Frank Sinatra Timex Show*, intitulé pour les besoins de la cause « Welcome Home Elvis ». Avant l'émission, assis dans ma loge, j'ai avoué que j'étais très nerveux parce qu'il s'agissait d'un autre baptême pour moi, celui de ma première apparition en public en tant que chanteur. Comme je l'ai précédemment mentionné, j'avais étudié les mimiques d'Elvis à la perfection et c'est certain que j'aurais pu bouger comme il le faisait avant l'armée, mais je désirais montrer à mes fans une autre image de moi. C'est alors que le colonel m'a dit : « Mon garçon, t'en fais pas, ça va bien se passer. »

À 15h45, on vint m'informer que je devais me présenter dans les studios pour les dernières répétitions. Je devais faire mon entrée, devant les caméras, vêtu de mon uniforme militaire, avec sur les épaules mes galons de sergent, et je devais chanter un court passage de *It's Nice to go Travelling*, une chanson de circonstance qui disait « C'est agréable de voyager, mais c'est bien mieux de se retrouver chez soi… » Sur le plateau, il y avait Peter Lawford, Joey Bishop, Sammy Davis Jr., Nancy et Frank Sinatra. Je t'avoue que les premières minutes furent difficiles, mais graduellement j'ai repris confiance en mes moyens et tout s'est rapidement replacé.

Plus tard, je suis revenu, cette fois-ci élégamment habillé d'un smoking, et j'ai chanté *Stuck On You* et *Fame And Fortune*. À ce moment-là, toute nervosité avait disparu. Je me suis laissé aller à certains petits déhanchements qui firent favorablement réagir la foule. Je m'amusais comme un vrai fou. Pendant la pause, on vint me dire que ma prestation avait été magique. Finalement, Sinatra et moi avons chanté en duo les chansons *Witchcraft* et *Love Me Tender*. Ce fut un

grand moment de télévision. Cette émission fut diffusée sur les petits écrans le 12 mai, sur la chaîne ABC, qui obtint un très haut taux d'audience, près de 70 % de parts de marché. Je venais de réussir un autre gros test. On pouvait dire mission accomplie.

Mais cela n'empêcha pas la critique d'être sévère à mon égard, comme elle l'avait d'ailleurs toujours été. On dit que j'étais un amateur comparé à Sinatra ou Sammy Davis Jr., que j'avais l'air sur scène d'une marionnette sans ficelle, que je savais chanter, mais pas bouger ni parler. Cela n'empêcha pas mon disque de se hisser au sommet et prouver au monde entier qu'Elvis Presley était de retour et plus vivant que jamais.

***

Le 3 avril, je suis retourné à Nashville pour terminer l'enregistrement de l'album *Elvis is Back*. Au groupe de musiciens de la session précédente s'ajouta le saxophoniste Homer « Boots » Randolph. Nous avons commencé cette session avec l'enregistrement de *Fever*, dans une version beaucoup plus chaude et intimiste que celle de Peggy Lee, mettant en avant le bassiste Bobby Moore et le batteur Buddy Harman. Ensuite, nous avons enregistré un blues intitulé *Like A Baby*. Pour le troisième titre, j'avais une demande spéciale : je voulais rendre hommage à mon père biologique en interprétant *O Sole Mio*, une chanson popularisée par Enrico Caruso et Mario Lanza, que je chantais parfois avec lui. En studio, ils étaient sceptiques quant au succès de cette pièce. Steve Sholes est venu me voir pour dire que ce choix était risqué, que je m'éloignais du rock and roll et qu'il doutait que mes fans suivent. De plus, cette chanson demandait un effort vocal important, et jusqu'ici, Elvis n'avait jamais montré le talent vocal nécessaire pour ce genre de morceau. Bill Porter proposa même de l'enregistrer en deux temps.

– Si ça peut t'aider Elvis, on peut couper la chanson juste avant la fin et reprendre la finale dans une deuxième prise.

– Non, Bill, si je dois interpréter cette chanson, je veux la faire en entier, sinon je préfère m'abstenir. Ça va peut-être prendre quelques essais, mais on va y arriver, tu peux être sûr de ça.
– D'accord Elvis, c'est toi le patron.

Ils étaient tous nerveux lorsque Bill me fit signe que tout était prêt et que les premiers accords de la chanson commencèrent. Après l'introduction fredonnée par les Jordanaires, je commençai à chanter les premières notes. Ce fut un moment magique ! Tout au long de l'enregistrement, je voyais ma mère assise au piano et mon père, debout près d'elle, chantant *O Sole Mio* de sa voix douce et suave. Ils auraient été fiers de moi ! Évidemment, *It's Now or Never* connut un succès sans précédent. Lancé en juillet 1960, avec *A Mess of Blues* sur la face B, il atteignit la première place des palmarès début août et y resta pendant cinq semaines. Plus de 1 250 000 copies du 45 tours furent vendues en seulement trois semaines, un record absolu. Cette chanson fut sélectionnée aux *Grammy's* pour chanson de l'année, performance vocale de l'année et meilleure performance pour un artiste pop. Jusqu'à aujourd'hui, près de 22 millions de copies de *It's Now or Never* ont été vendues à travers le monde.

Après une petite pause bien méritée, nous avons poursuivi presque sans interruption avec des titres tels que *The Girl Of My Best Friend*, *Dirty, Dirty Feeling* – un rock court mais endiablé – *The Thrill Of Your Love*, suivi de *I Gotta Know* avec ses allures de Twist. Ensuite, nous avons enregistré un succès de Johnny Ray intitulé *Such A Night*. Outre *It's Now or Never*, cette chanson est restée ma préférée lors de cette session. Au milieu de la nuit, j'ai sorti de mon chapeau la seconde surprise : un vieux succès d'Al Jolson, *Are You Lonesome Tonight*. L'originalité de cette mélodie réside dans son long monologue. Pour me mettre dans l'ambiance appropriée, j'ai demandé à Chet Atkins de tamiser les lumières dans le studio et à tous ceux dont la présence n'était pas requise de quitter momentanément les lieux. Je voulais être seul avec les musiciens. Nous avons dû refaire plusieurs prises, mais

après une douzaine d'essais, nous y sommes arrivés. Cette chanson deviendra mon second succès de l'année 1960.

Aux petites heures du matin, nous avons enregistré *Girl Next Door Went A Walking*, une chanson pleine de *doo-a-oo* de la part des Jordanaires, particulièrement appréciée par Scotty Moore. Malgré l'opposition du colonel, qui ne voyait pas d'un très bon œil la présence sur l'album d'un chanteur amateur, je tenais absolument à enregistrer *I Will Be Home Again*, un succès du *Golden Gate Quartet*, en duo avec Charlie Hodge, qui excellait dans les harmonies. Finalement, alors que nous étions tous épuisés, nous avons conclu cette longue session avec *Reconsider Baby*, un blues très sensuel rappelant certains titres de Little Junior Parker. Il était plus de 6h00 du matin lorsque nous avons quitté le studio B. En seulement deux sessions d'enregistrement, nous avions créé un album comprenant douze titres, en plus de trois 45 tours qui seront, tour à tour, numéro un. Difficile de faire mieux !

***

Après quelques jours de repos à jouer au football, à faire des combats sur patins à roulettes ou aller au cinéma avec la gang et Anita, je devais me rendre à Hollywood pour tourner le cinquième film d'Elvis, mais en ce qui me concerne, ça allait être mon tout premier. Encore une fois, j'allais vivre un autre baptême. J'allais devenir acteur ! Le matin même, j'étais assis dans le bureau du colonel, et je lui ai avoué que j'étais terrifié à l'idée de me retrouver sur un plateau de tournage. Je me rappelais, alors que j'étais au secondaire, que mon professeur de français avait monté une pièce de théâtre où je devais y jouer un rôle. J'avais été si mauvais pendant les répétitions qu'il dû, bien malgré lui, offrir le rôle à un autre élève. Alors j'avais peine à imaginer que je pourrais être un acteur convaincant. Mais sans se démonter, le colonel me fit remarquer ceci : « Écoute mon gars, je peux comprendre tes inquiétudes, mais sache que le jour où tu as pris la décision de remplacer Elvis, tu es devenu un véritable acteur. » Selon lui, j'allais jouer dans un film le même rôle que celui que je

jouais depuis un an, soit celui de soldat. J'avais juste à continuer à jouer, c'est tout ! « Mais cette fois-ci, lui dis-je, c'est différent, il y aura une caméra devant moi. » Et le colonel de répondre : « Eh bien ce n'en sera que plus facile pour toi, mon gars, car tu n'auras à jouer le jeu que devant celle-ci, et en plus, tu pourras même te reprendre si tu te trompes. »

J'arrivai dans les studios de la Paramount le 21 avril 1960. Il faisait un temps splendide. Comme convenu, Joe, Lamar et Charlie m'accompagnaient. Je les avais surnommés « Les trois mousquetaires ». Les scènes extérieures du film *GI Blues* avaient déjà été tournées par le producteur Hal Wallis lors de son passage en Allemagne. Dès le premier jour de tournage, je fis la connaissance des autres acteurs et actrices du film : Juliet Prowse, Robert Ivers et Jones Douglas, entre autres. À l'époque, on m'avait prévenu de ne pas trop tourner autour de mademoiselle Prowse puisqu'elle était la maîtresse attitrée de Frank Sinatra et qu'il n'appréciait pas du tout de voir les hommes faire les yeux doux à sa belle. Il lui arrivait souvent d'apparaître à l'improviste dans les coulisses des studios lorsque celle-ci était en tournage. Malheureusement, je pris ces conseils un peu trop à la légère puisqu'un jour, cela faisait environ deux semaines que nous étions en tournage, je suis allé dans la loge de Juliet Prowse pour je ne sais plus quelle raison et nous avons commencé à parler de choses et d'autres. Tout à coup, Joe et Lamar qui étaient tout près de la loge ont aperçu Monsieur Sinatra qui marchait rapidement dans notre direction. Ils n'ont pas osé crier pour me prévenir, car Frank les aurait entendus, alors lorsque celui-ci frappa à la porte, c'est moi qui ai ouvert. Nous avons été autant surpris l'un que l'autre. Ni lui ni moi ne nous attendions à cela. Il n'a pas eu l'air d'apprécier ma présence dans la loge de sa douce. Je lui ai maladroitement souri et je ne pus que lui tendre la main, qu'il me tendit gauchement, et lui dire :

– Hey, salut Frank, comment ça va ? Content de te voir. J'étais venu emprunter le scénario à Juliet. Imagine, j'ai perdu le mien. Bon je te laisse. Je dois aller me préparer, j'ai une scène à tourner bientôt.

Je saluai Juliet qui était pâle comme une morte et je sortis très rapidement de la loge pendant que Joe et Lamar se tenaient la tête à deux mains. Je crois que Monsieur Sinatra avait heureusement passé l'éponge pour cette fois-ci. Ouf, je l'avais échappé belle !

C'est les 27 et 28 avril, dans les studios de RCA à Hollywood, que les onze chansons pour la bande sonore de *GI Blues* furent enregistrées. En voici la liste : *Blue Suede Shoes*, dont on fit une nouvelle version pour les besoins du film, *GI Blues*, la chanson-titre, *Tonight Is So Right for Love*, *Frankfort Special*, *Pocketful Of Rainbows*, *Didja Ever*, *What's She Really Like*, *Shoppin' Around*, *Big Boots*, *Doin' The Best I Can* et *Wooden Heart*, dont une partie devait être chantée en allemand. J'ai dû travailler fort pour rendre crédible ce court passage, car chanter en allemand pour une personne d'origine française, ce n'est pas de tout repos.

Je trouvais la plupart des chansons complètement ridicules et j'en discutai avec le colonel, mais ce dernier m'expliqua que ce n'était guère important pour l'instant. Ce qui prévalait, c'était la réussite du film, et rien d'autre.

– Les gens attendent depuis deux longues années de te voir sur grand écran et de t'écouter chanter, ils se foutent royalement de la qualité des chansons, alors arrête de t'en faire pour des bagatelles, me dit-il.

Probablement qu'il en serait autrement pour les prochains films. Enfin, c'est ce que j'espérais…

Par contre, il y avait de réels avantages ; pour ce film, je me vis offrir la rondelette somme de 175 000 dollars, en plus d'un pourcentage sur les recettes. Mais ce n'était encore rien en comparaison de ce qui allait suivre pour les films subséquents. Je reviendrai dans ces mêmes studios le 6 mai pour y reprendre certains titres dont nous n'étions pas pleinement satisfaits, entre autres *Big Boots*, *Shoppin' Around*, *Pocketful Of Rainbows*, *Frankfort Special* et *Tonight Is So Right For Love*.

C'est pendant le tournage de *GI Blues* que je fis la rencontre d'Ed Parker. Celui-ci donnait une démonstration d'une forme d'art martial

plus proche des combats de rue, au *Beverly Hills Hotel*. Il était maître de cette discipline et cette nouvelle approche du karaté m'avait beaucoup plu. Je venais tout juste de recevoir mon grade de ceinture noire. Je suis donc allé le voir après la démonstration et nous avons longuement discuté. Il m'a dit qu'il serait très flatté de pouvoir me donner des leçons. Malgré des contacts réguliers entre nous deux, plusieurs années allaient s'écouler avant qu'Ed devienne officiellement mon professeur de karaté.

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

V

Pendant l'été 1950, alors que j'avais seize ans, mon père m'a trouvé un emploi à la biscuiterie Charbonneau. J'étais fou de joie à l'idée de pouvoir enfin gagner ma vie et devenir indépendant. Mes parents ne m'ont jamais demandé de contribuer financièrement à la maison, ce qui me permettait de garder toutes mes payes. Je me sentais vraiment privilégié, avec vingt dollars dans mes poches chaque semaine ; j'étais un homme riche.

***

Quelques mois après mon embauche à la Biscuiterie Charbonneau, Elvis se trouve du travail au Loew's State Theater *comme placier, gagnant 12,50 dollars par semaine. Malheureusement, un soir, il se bagarre avec un vendeur de bonbons et le directeur le renvoie. Peu de temps après avoir obtenu son diplôme, il trouve du travail à la* Precision Tool*. Cependant, Elvis n'y reste pas longtemps, car ses cheveux longs et son style flamboyant ne plaisent ni aux employés ni au patron.*

Après avoir quitté la Precision Tool*, Elvis trouve l'emploi idéal pour lui en décrochant un poste de*

chauffeur de camion pour la compagnie Crown Electric*. On lui offre 35 dollars par semaine pour livrer du matériel aux électriciens travaillant sur les chantiers. Avec le salaire d'Elvis à la* Crown Electric*, ainsi que ceux de Vernon et Gladys, la famille Presley dépasse désormais le revenu annuel maximum autorisé par l'Office municipal de l'habitation, soit 3 000 dollars. Ils doivent donc quitter leur logement de* Lauderdale Courts *après les fêtes de Noël. La petite famille emménage alors au 2414* Lamar Avenue*, tout près du centre-ville de Memphis. Le loyer y est de cinquante-deux dollars par mois et le logement n'est guère plus reluisant que celui qu'ils occupaient à leur arrivée à Memphis quelques années plus tôt.*

Dans l'exercice de ses fonctions chez Crown Electric*, Elvis doit souvent emprunter* Union Avenue*, où il passe régulièrement devant un petit immeuble abritant un studio d'enregistrement, le* Sun Recording Studio*. Créé en 1950 par Sam Phillips, un ancien animateur de radio, ce studio a déjà accueilli des chanteurs locaux comme Howlin' Wolf, Junior Parker, Charlie Rich et B.B. King. Plus tard, des artistes mondialement connus tels que Johnny Cash, Carl Perkins, Roy Orbison et Jerry Lee Lewis y enregistreront aussi. Les débuts de* Sun Records *sont prometteurs, bien que modestes. Au départ, Sam Phillips n'enregistre que des artistes noirs, en espérant un jour trouver un chanteur blanc avec l'âme d'un noir, ce qui selon lui, pourrait le rendre riche.*

En attendant de découvrir cette perle rare et pour faire un peu de promotion, Sam Phillips permet à quiconque de pouvoir enregistrer un disque sur acétate (deux chansons : une de chaque côté) moyennant quatre dollars. C'est donc par un samedi ensoleillé de juin 1953

qu'Elvis, guitare en main, décide de s'arrêter au 706 Union Avenue*. On a souvent prétendu que c'était pour l'anniversaire de sa mère, ce qu'il dira à Marion Keisker, la secrétaire de Sam Phillips, qui l'accueille au studio, mais en vérité, c'est faux puisque l'anniversaire de Gladys tombe le 25 avril. Après les présentations d'usage, Elvis entre dans le studio et interprète deux chansons :* My Happiness *et* That's When Your Heartaches Begin*. Marion Keisker est surprise par la voix du jeune homme ; elle décide donc d'enregistrer une partie de la première chanson et la deuxième en totalité. Elle souhaite faire entendre l'enregistrement à son patron, croyant qu'il pourrait être intéressé par ce chanteur blanc qui chante comme un noir. Cependant, lorsque Sam Phillips écoute la bande, il n'est pas particulièrement impressionné.*

Les mois passent, et Elvis, de retour sur son camion, décide de suivre des cours du soir pour devenir électricien. Cependant, en janvier 1954, Elvis retourne au Studio Sun pour enregistrer un nouvel acétate. Sam Phillips est présent ce jour-là. Il écoute Elvis chanter Casual Love Affair *et* I'll Never Stand In Your Way*. Cette fois-ci, il réalise que le jeune homme a quelque chose de spécial. Bien qu'il ne lui promette rien, il note le nom et le numéro de téléphone d'Elvis, au cas où...*

***

La musique a toujours eu une place prépondérante dans la famille des Lemieux. Mon grand-père Lemieux jouait magnifiquement du violon, et ma grand-mère, en plus de connaître les rudiments du piano, possédait une douce voix qu'elle mettait à profit en chantant les grands airs d'autrefois. Du côté des Lambert, en plus de ceux qui

savaient gratter la guitare, l'accordéon n'avait plus aucun secret pour mon grand-père. Il connaissait tous les reels de l'époque. Je me souviens très bien que mon grand-père Lemieux possédait une paire de chaussures sur laquelle il avait cloué un morceau de métal à chaque extrémité du talon, en plus d'y accrocher des petites clochettes à chaque bout des lacets. Quand il chaussait ses souliers et qu'il se mettait à taper du pied, on pouvait l'entendre au fin fond de la ville. Mon père, quant à lui, ne jouait pas d'instrument, mais il avait une très belle voix de baryton ; ma mère disait souvent de lui que, tout comme Tino Rossi, il chantait comme un rossignol. D'ailleurs, lorsque mon père entonnait Bohémienne aux grands yeux noirs *ou* Le plus beau tango du monde*, on aurait presque pu croire que le célèbre Tino Rossi était venu chanter ses grands succès dans notre salon, c'est bien peu dire !*

***

Fin juin, j'eus droit à une semaine de vacances, le temps au studio de terminer de visionner toutes les séquences de *GI Blues*. Je décidai qu'il serait bon de partir à Las Vegas avec les gars. Ils étaient tous surexcités. Pendant que nous étions sur la route, j'ai demandé à Gene de me passer mon sac de voyage, j'y avais inséré mes amphétamines, et comme j'allais devoir conduire toute la nuit, j'en aurais grand besoin. Mais comble de malheur, mon cousin l'avait oublié. Je n'arrivais pas à le croire. Je l'ai invectivé et lui lançai toutes les obscénités possibles. J'étais dans une telle fureur que je décidai sur-le-champ de retourner à Los Angeles et au diable le voyage à Vegas. Pendant le retour, chaque fois qu'un gars s'apaisait pour dormir, je leur gueulais qu'il n'était pas question que quiconque s'endorme. Même ce pauvre Joe eut droit à mes sautes d'humeur. Il était près de six heures du matin lorsque nous sommes arrivés à l'hôtel. Les gars eurent du mal à se rendre à leur chambre tellement ils étaient morts

d'épuisement. Moins d'une heure plus tard, je téléphonai à Joe pour lui dire que je venais de récupérer mon sac et qu'en fin de compte, on retournait à Las Vegas. Joe réveilla chacun des gars qui venaient à peine de fermer l'œil, et on repartit aussitôt pour la ville du jeu. Quelques semaines auparavant, j'avais fait l'achat de costumes noirs, de cravates noires et de chemises blanches, en plus d'une paire de lunettes noires pour chacun des gars. Je crois que c'est à partir de ce jour-là qu'on commença à parler de « La Mafia de Memphis ».

C'est également à ce moment précis que la petite lumière d'alarme aurait dû s'allumer. Depuis ma sortie de l'armée, il se passait rarement une journée sans que j'avale des amphétamines. Je dois dire que les gars en profitaient pleinement eux aussi. On dormait souvent à peine trois à quatre heures par nuit. Il fallait bien tenir le coup, et ces petites pilules faisaient très bien l'affaire. Mais en contrepartie, cela jouait dangereusement sur mes humeurs. Je devenais de plus en plus colérique, impatient et agressif. Sur le coup, j'étais persuadé que la fatigue et le surmenage étaient les seuls responsables de ce changement de personnalité. J'étais convaincu que je pourrais m'arrêter à tout moment, et je n'ai jamais voulu croire que j'étais dépendant d'une telle chose, et pourtant…

Le film *GI Blues*, intitulé *Café Europa en uniforme* dans sa version française, sortit au début du mois d'août. Comme prévu, le film rencontra un immense succès auprès des fans, ravis de revoir leur idole sur grand écran après deux ans d'absence. Cependant, les critiques furent désastreuses, tant pour le film que pour ma performance. On décrivit l'histoire comme si insignifiante qu'il était presque indécent de faire payer un billet d'entrée. Les personnages manquaient de crédibilité, et la musique était jugée ennuyeuse et d'une platitude insoupçonnée. Mais le pire restait ma prestation. On souligna que si j'avais démontré un certain potentiel d'acteur dans le film précédent, *King Creole*, ma performance dans *GI Blues* frôlait le ridicule. On critiqua mon manque d'aisance à l'écran, déclarant qu'il était difficile de faire pire en tant qu'acteur. Ce rôle caricatural qu'on

m'avait offert était, selon eux, une pâle copie de mon année passée dans l'armée américaine en Allemagne.

Depuis que j'avais endossé le rôle d'Elvis, cet épisode marqua mon premier échec. Mon séjour en Allemagne, les nombreuses entrevues à mon retour ainsi que la session d'enregistrement, entre autres, avaient été des succès retentissants. Mais il fallait bien que tôt ou tard, je reçoive ma première critique sévère.

Je savais que je n'étais pas un grand acteur et que je ne pourrais jamais être à la hauteur de mes modèles, Marlon Brando et James Dean. Cependant, je ne peux nier que cette critique m'a profondément affecté. Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'en remettre. Désormais, tout ce que je pouvais espérer, c'était obtenir un meilleur scénario et réduire le nombre de chansons pour prouver que je pouvais être un bon acteur.

***

Quand Joe me remit le rapport du détective ce matin du 26 juin, j'appris que mon frère Jacques s'était marié le 12 juin dernier. J'étais vraiment très heureux pour lui. Mais ma joie s'arrêta là. Je laisse au détective le soin d'énumérer les faits :

> *[...] Parmi la foule qui assistait au mariage, se trouvait Madame Lambert. Elle est arrivée à l'église à bord d'une luxueuse Cadillac DeVille, de couleur turquoise. De plus, elle n'était pas seule, elle était accompagnée d'un homme. Après quelques recherches, j'ai pu identifier l'individu ; il s'agit de Monsieur Maurice Dumoulin, policier pour la Ville de Montréal. Au cours des dernières semaines, j'avais aperçu cet homme à deux ou trois reprises, se rendant au domicile de Madame Lambert, mais je croyais qu'il s'agissait d'un ami ou d'un membre de la famille. Mais j'ai vite compris qu'il formait bel et bien un couple ! Dès qu'ils ont franchi les portes d'entrée de l'église,*

plusieurs personnes se sont retournées, dont plusieurs membres de la famille Lambert, et ils n'ont pas apprécié que l'épouse de Monsieur André Lambert se pavane au bras d'un autre homme. Quoi qu'il en soit, cela n'a pas eu l'air de la froisser. Elle semblait très à l'aise. Elle et son escorte se sont même rendus à la cérémonie qui eut lieu dans une grande salle située tout près de l'église.

– Wow ! Elle n'a pas perdu de temps, la petite dame ! s'exclama Joe. Est-ce que tu connais cet homme ?
– Oui, je le connais. À ma première année de service, il travaillait au même poste de police que moi, mais peu de temps après, il a été affecté ailleurs et je ne l'ai jamais revu. Mais je t'avoue que j'ai de la difficulté à concevoir ça. Cette attitude ne ressemble en rien à Denise. Je comprends qu'elle puisse se sentir seule et désemparée, mais elle n'aurait jamais manqué de respect à ma famille à ce point.
– Mais je ne désire que ça, te croire El (depuis un certain temps, mes amis utilisaient ce surnom lorsqu'ils s'adressaient à moi), mais le détective était là. Disons que les preuves jouent contre elle, tu ne trouves pas ?

Encore une fois, je ne savais plus quoi penser. Jusqu'à ce jour, la relation de ma femme avec la famille Lambert avait toujours été au beau fixe. Tous, sans exception, l'aimaient et ma mère la considérait comme sa propre fille. Elle était toujours considérée, aux yeux de la loi, comme une femme mariée. Alors, il aurait été inconcevable de sa part de s'afficher au grand jour bras dessus bras dessous avec un autre homme que son mari. Mais il y avait une question qui me titillait en ce moment : comment Denise avait-elle fait la rencontre de ce Maurice Dumoulin et que venait-il faire dans tout ça ? Imagine ! Un policier venant faire la cour à une femme pendant que son mari, un autre policier, était porté disparu. Plus traître que ça, tu meurs !
– Joe, communique avec le détective, le plus tôt possible, et dis-lui de découvrir toute la vérité. Je veux tout savoir !

– Ce sera fait Elvis, me confirma Joe.

***

Étrangement, une semaine après le mariage de mon frère, soit le 3 juillet, Vernon convola en justes noces avec Dee Stanley à Huntville, en Alabama. Ça n'allait certes pas améliorer les relations père/fils. D'ailleurs, à partir de ce jour, Vernon décida d'emménager avec Dee dans une petite maison située sur *Dolan Drive*, tout près de Graceland. Lorsque les médias eurent vent du mariage de Vernon et qu'ils vinrent me voir pour avoir mon opinion, je les ai informés que je respectais le choix de mon père. Quant à sa nouvelle épouse, je la trouvais gentille et attentionnée avec mon père, elle savait me respecter et je lui en étais reconnaissant pour ça. Et s'ils étaient heureux ensemble, eh bien moi, ça me rendait heureux également.

Pendant presque tous les soirs du mois de juillet, je suis allé au *Memphian Theater* voir un nombre incalculable de films, passant de *Elmer Gantry* mettant en vedette Burt Lancaster au terrifiant *Psycho* du réalisateur Alfred Hitchcock. J'ai aussi loué pour la nuit le parc d'attractions de Memphis à quelques reprises, histoire de pouvoir revivre des sensations fortes comme dans mes jeunes années. De plus, j'ai fait une petite folie en achetant un bateau de seize pieds pour que l'on puisse pratiquer le ski nautique, et je lui ai donné le nom de « Karate ». Nous nous sommes rendus au *McKellar Lake* en compagnie d'un professeur de ski nautique pour qu'il nous en apprenne les rudiments. Le 21, j'ai obtenu ma ceinture noire premier dan. C'était pour moi une grande satisfaction et un grand honneur. Étaient présents ce soir-là : Vernon et son épouse Dee, mes cousins Gene et Billy Smith, Anita Wood, Cliff Gleaves, Lamar Fike, Red West, Charlie Hodge et Joe Esposito. Pendant ce temps-là, trois semaines seulement après sa sortie, le 45 tours *It's Now Or Never* trône au sommet du Billboard, il y restera cinq semaines et l'album *Elvis Is Back* est également numéro un en Angleterre.

Tourné pour la *20th Century-Fox*, *Flaming Star* (*Les rôdeurs de la plaine* dans sa version française) débuta au début du mois d'août 1960. Les scènes extérieures furent tournées au *Conejo Movie Ranch*, à San Fernando Valley, situé tout près de Los Angeles. Ce film, produit par David Weisbart, celui-là même qui avait produit *Love Me Tender*, changea de titre à plusieurs reprises, passant de *Flaming Lance* à *Black Star*, puis de *Flaming Heart* à *Black Heart*, pour finalement adopter le titre que nous connaissons.

Je devais incarner le rôle d'un métis, Pacer Burton, fils d'une Indienne de la tribu des Kiowa, interprétée par Dolores Del Rio, et d'un fermier blanc, joué par John McIntire. L'actrice Barbara Eden faisait également partie de la distribution. Quelques années plus tard, elle allait connaître la célébrité grâce à la télésérie *I Dream of Jeannie*. L'histoire se situait en pleine guerre entre Blancs et Indiens dans l'ouest du Texas vers 1870.

Dans ce film, seulement quatre chansons étaient au programme : *Flaming Star*, *A Cane and a High Starched Collar*, *Britches* et *Summer Kisses, Winter Tears*. Finalement, lors du montage, seulement deux d'entre elles furent retenues. Pour ce film, j'allais être dirigé par Don Siegel, un réalisateur de renom. Il comptait déjà plusieurs succès à son actif, dont le célèbre *Invasion of the Body Snatchers*, un classique du cinéma d'horreur. En 1976, il réalisera le tout premier *Dirty Harry* et, trois ans plus tard, *Escape from Alcatraz*, deux grands succès mettant en vedette Clint Eastwood.

Pendant le tournage, plusieurs incidents survinrent : un chien en plâtre, à l'effigie de Nipper, la mascotte de RCA Victor, fut volé ; des jeunes, à bord d'un camion, enfoncèrent les portes du studio, mais ne parvinrent pas à se rendre jusqu'au bureau du colonel ; et pendant une scène entre moi et Red West, ce dernier se disloqua l'épaule. De plus, le grand patron de la *20th Century-Fox*, Buddy Adler, décéda en plein milieu du tournage, ce qui perturba considérablement l'atmosphère en studio.

Et comble de malheur, ma relation avec le réalisateur Don Siegel n'était pas au beau fixe ; il ne me prenait pas au sérieux, il se moquait de moi. J'ai pourtant tout tenté pour qu'il me fasse confiance, mais en vain. Il aurait même dit à Weisbart : « Voyons David, ce gars-là est la risée de toute l'industrie cinématographique. » Quoi qu'il en soit, dès les premiers jours de tournage, j'ai senti que le courant ne passait pas entre nous. Les critiques furent plus favorables à l'égard du film ainsi que de ma prestation, mais *Flaming Star* ne connut pas le succès commercial de son prédécesseur. Selon le colonel, deux raisons étaient responsables de ce succès mitigé : je ne tenais pas le rôle-titre et je n'y chantais que deux chansons.

***

Depuis la présence de ma femme au bras d'un homme au mariage de mon frère, j'avais reçu trois rapports du détective. Selon lui, nous nagions toujours en plein mystère. Comme il nous l'a déjà mentionné, Maurice Dumoulin était policier pour la Ville de Montréal. Âgé de 26 ans, il exerçait cette fonction depuis bientôt sept ans. Son oncle étant lui-même agent de police, son entrée au sein des forces policières ne fut qu'une formalité. Depuis un peu moins d'un an, Dumoulin patrouillait dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Néanmoins, et probablement parce que Denise s'était rendu compte qu'elle avait commis une erreur en se présentant à la noce de son beau-frère avec un prétendant à son bras, deux semaines s'étaient donc écoulées avant qu'il ne revoie le bout du nez de ce Monsieur Dumoulin.

Un matin, vers 9h00, il surprit le policier sur le seuil de la porte de ma femme. Il tenait deux cafés et un sac qui devait contenir les composants d'un petit déjeuner. Lorsqu'elle ouvrit la porte, l'homme s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue. Le détective les a pris en photo et il nous en a envoyé une copie. Selon lui, Dumoulin serait resté chez Denise une bonne partie de la journée. Depuis, ils se sont revus à plusieurs reprises : ils sont sortis dans les bars, au restaurant,

parfois au cinéma, et elle l'a même accompagné lorsqu'il est allé visiter ses parents. « Quoi qu'il en soit, je ne peux vous en dire davantage pour l'instant », nous écrit le détective. « Mais soyez assuré que je poursuis l'enquête et que je garde l'œil ouvert… »

Voilà, je n'en savais guère plus, mais je n'arrivais pas à croire que Denise puisse avoir quelqu'un d'autre dans sa vie. Jusqu'à preuve du contraire, j'étais toujours vivant et encore son époux. Ce qui me faisait souffrir et me choquait à la fois, c'était comme si elle avait déjà baissé les bras et accepté le fait que je ne fasse plus partie de sa vie. Après plus d'un an, elle avait peut-être fini par se résigner à l'idée que je puisse être mort.

***

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

VI

Environ une semaine avant les fêtes de Noël 1953, mon père est rentré du travail en se plaignant de douleurs à la poitrine. Ma mère, très inquiète, voulait appeler le médecin, mais mon père a refusé catégoriquement, prétextant que ce n'était que du stress dû à la menace de fermeture de son entreprise, Electric Township. *Ce soir-là, alors qu'il écoutait à la radio la retransmission d'un match de hockey du Canadien, ma mère a entendu des gémissements. D'abord, elle a cru que l'un des enfants pleurait, mais elle a rapidement reconnu la voix de mon père qui appelait « Cécile ! Cécile ! ». Elle s'est précipitée au salon et l'a trouvé étendu par terre, près du fauteuil. Elle s'est ruée au téléphone pour appeler le médecin de famille. Pendant ce temps, les six enfants étaient accourus au salon. L'image de mon père allongé sur le sol reste gravée dans ma mémoire, me hantant encore aujourd'hui. Je ne pourrai jamais l'oublier.*

Mon père a été rapidement transporté à l'hôpital Notre-Dame. Malheureusement, il a subi un autre infarctus au cours de la nuit suivante, et cette fois, ils n'ont pas pu le sauver. Son décès a été constaté à 3h46 du matin, le 22 décembre 1953. Il n'avait que 42 ans.

Ce fut un choc terrible pour toute la famille ! Ma mère se retrouvait seule avec six enfants à charge. Heureusement, la plupart d'entre nous étions assez grands pour aider maman à payer les factures. Ai-je besoin de te dire que ce fut le pire Noël de ma vie ? Ma mère a eu beaucoup de mal à s'en remettre, tout comme mes frères et sœurs. Quant à moi, j'en voulais à Dieu de m'avoir privé de la personne que j'aimais le plus au monde. Il m'avait pris mon héros.

***

Vers le mois de mars 1954, Sam Phillips reçoit un acétate de démonstration intitulé Without You*. Désirant enregistrer ce titre, il se heurte cependant à l'impossibilité de contacter l'interprète. Marion Keisker, présente à ce moment, lui propose de contacter le jeune chanteur aux longs favoris, Elvis Presley. Bien que réticent au début, Sam Phillips se laisse convaincre de lui donner une chance. Marion appelle Elvis, qui arrive au studio en un temps record. Sam demande alors à Elvis de chanter* Without You*, mais malgré plusieurs tentatives, Elvis n'arrive pas à trouver le bon ton. Désemparé, Sam lui demande d'interpréter autre chose. Elvis s'exécute, interprétant des chansons du répertoire country,* hillbilly*,* rhythm and blues*, et* gospel*. Sam, bien que toujours sceptique, perçoit un talent brut en Elvis et décide de persévérer.*

Il appelle Scotty Moore, un guitariste de studio de vingt et un ans, mince et souriant, toujours prêt à jouer de la musique. Sam lui propose d'inviter Elvis chez lui pour une session de chant informelle, afin de se faire une idée plus précise de son potentiel. Scotty accepte et invite Elvis pour le samedi suivant. Quand Elvis arrive chez Scotty, il porte une chemise et un pantalon roses, avec des souliers blancs vernis. Après la surprise initiale, Scotty propose à Elvis de chanter quelques chansons. Elvis interprète des succès d'Eddy Arnold, Billy Eckstine, les Ink Spots, et Hank Snow, entre autres. Pendant ce temps, Bill Black, un contrebassiste ami de Scotty, s'arrête pour écouter le jeune chanteur. Après le départ d'Elvis, Scotty appelle Sam Phillips : « Écoute, il ne m'a pas complètement impressionné, mais il y a quelque chose en lui. Il a du talent et une bonne voix », dit-il honnêtement. « Merci, Scotty. Je vais lui téléphoner et organiser une rencontre pour demain soir. Demande à Bill s'il veut bien se joindre à nous », répond Sam.

Presque tous les soirs, pendant plusieurs semaines, Elvis, Scotty et Bill travaillent sur diverses chansons, explorant différents styles et registres pour trouver un son unique. De Harbour Lights*, de Bing Crosby, à* I Love You Because*, de Leon Payne, ils essaient tout. Mais Sam reste insatisfait. Ce n'est pas mauvais, mais ce n'est pas ce qu'il cherche. Un soir, alors qu'ils sont tous épuisés après de nombreuses tentatives, Sam propose une pause.*

Cette pause allait devenir la plus célèbre et la plus rentable de toute l'histoire de la musique...

Pendant cette petite intermission, Elvis, Scotty et Bill sirotent un Coca-Cola, blaguant et discutant de musique. Soudain, Elvis prend sa guitare, gratte quelques accords et commence à fredonner un air d'Arthur « Big Boy »

Crudup. Scotty et Bill se joignent à lui. Entendant cela, Sam Phillips surgit de la cabine d'enregistrement : « Qu'est-ce que vous jouez là ? » demande-t-il, interloqué. Elvis, un peu gêné, répond qu'ils ne font que s'amuser. « Alors, n'arrêtez surtout pas ! » s'écrie Sam. « Reprenez tout dès le début, nous allons enregistrer ça ! »

Les trois jeunes hommes se regardent, un peu perplexes, mais recommencent tout de même la chanson, intitulée That's All Right Mama*. Après quatre ou cinq prises, le résultat est plus que satisfaisant. Il ne reste plus qu'à trouver une chanson pour la face B. Après plusieurs essais infructueux, Elvis propose une chanson de style country, popularisée par Bill Monroe :* Blue Moon of Kentucky. *C'est un mélange parfait de deux cultures, avec le blues électrisant de* That's All Right Mama *et le country endiablé de* Blue Moon of Kentucky.

*En ce 6 juillet 1954, dans ce petit studio d'*Union Avenue*, une page d'histoire venait de s'écrire...*

Le lendemain, Sam Phillips apporte le disque au disc jockey Dewey Phillips, qui anime une émission de radio sur WHBQ *à Memphis, la* Red Hot and Blue*. Sam lui demande de diffuser le disque, mais Dewey hésite : « Ce n'est ni blanc, ni noir, ni blues, ni pop, ni country. Que veux-tu que je fasse avec ça, Sam ! » Finalement, Dewey accepte de le passer le soir suivant, le 8 juillet 1954. Ce soir-là, Elvis, nerveux, s'enferme dans un cinéma. La réception est si bonne que Dewey doit repasser le disque plusieurs fois. Désirant interviewer ce nouveau chanteur, Dewey invite Elvis à venir à la station. Les parents d'Elvis doivent aller le chercher au cinéma pour le ramener à la station.*

Très nerveux, Elvis confie à Dewey qu'il n'a jamais été interviewé auparavant. Dewey le rassure, lui disant de ne

pas s'inquiéter, de ne pas dire de grossièretés, et qu'il l'informera quand l'interview commencera. Dewey fait jouer une chanson et commence à poser des questions à Elvis, lui demandant notamment à quelle école il a étudié. Cette question est importante pour Dewey, car de nombreux auditeurs pensent qu'Elvis est noir, alors que l'école qu'il a fréquentée est réservée aux blancs. Après la série de questions, Dewey remercie chaleureusement Elvis. Celui-ci demande alors quand l'interview va commencer, et Dewey lui révèle qu'elle vient de se terminer, les micros étant restés ouverts tout le temps. Elvis faillit s'évanouir !

Lancé officiellement le 19 juillet 1954, le tout premier disque d'Elvis grimpe jusqu'à la troisième position du palmarès country and western de Memphis en seulement quatre semaines. That's All Right Mama *se vend à plus de vingt mille exemplaires, un énorme succès pour une petite compagnie de disques comme Sun.*

***

Au début de septembre 1960, j'ai décidé de louer une maison à Bel Air, anticipant que je passerais beaucoup de temps à Hollywood. En réalité, c'est le colonel qui m'avait poussé à trouver un logement, car les directeurs des hôtels où nous séjournions, mes amis et moi, se plaignaient constamment du bruit. Nous avions même été expulsés du *Beverly Wilshire Hotel* à cause de notre tapage. À l'époque, le nombre de personnes gravitant autour de moi augmentait sans cesse. En plus de mes cousins Billy et Gene Smith, il y avait Lamar Fike, George Klein, Bitsy Mott, Alan Fortas, Red West, Cliff Gleaves, Joe Esposito et Charlie Hodge. Après mon retour de l'armée, d'autres se sont joints au groupe, notamment Marvin Gamble, marié à ma cousine Patsy, et Marty Lacker, à qui j'avais confié le rôle de secrétaire particulier.

Pour te donner une idée de l'ampleur du problème, une nuit, alors que nous nous livrions à une de mes activités favorites, une bataille de pistolets à eau, j'ai failli blesser gravement une vieille dame. Red et Sonny West, Joe et moi étions en pleine séance d'arrosage quand Sonny a glissé sur le sol mouillé de la chambre d'hôtel, se blessant gravement au front. En m'approchant pour vérifier ses blessures, Joe et Red m'ont plaqué au sol, et Sonny, bien que sonné, est venu leur prêter main-forte, m'aspergeant sans relâche. Fou de rage et ayant du mal à respirer, j'ai fini par me libérer. Red a ordonné aux autres de me lâcher, et tous trois se sont enfuis en courant. Malheureusement pour Joe, il a glissé à son tour et je l'ai rattrapé, le couvrant de coups de poing et de pied tandis qu'il tentait de s'échapper.

Sonny et Red sont revenus voir ce qui se passait, et en les voyant, j'ai saisi ma guitare pour les poursuivre. Ils ont pris la fuite dans le couloir, et ne pouvant les rattraper, j'ai lancé ma guitare de toutes mes forces. À ce moment précis, une vieille dame est sortie de sa chambre, et l'instrument a frôlé son nez. Elle a poussé un cri, rentré précipitamment dans sa chambre et appelé le directeur de l'hôtel. Celui-ci est arrivé quelques minutes plus tard pour constater les dégâts et nous a ordonné de quitter les lieux immédiatement.

Finalement, j'ai trouvé une magnifique demeure, autrefois habitée par Rita Hayworth et son époux le prince Ali Khan. Cette somptueuse villa de style oriental, située au 565 *Perugia Way*, était construite en demi-cercle et coûtait 1 400 dollars par mois de location.

Le 16 octobre, en jouant une partie de football sur le terrain de Graceland, je me suis fracturé l'auriculaire de la main droite en attrapant le ballon. Je me suis rendu à l'hôpital de Memphis où l'on m'a posé une attelle que je devais porter pendant au moins quatre semaines. Le lendemain, pour me changer les idées, je suis parti à Las Vegas pour une semaine de divertissement. C'est durant ce séjour dans la ville du jeu que l'idée d'un disque gospel m'est venue à l'esprit.

***

À la fin du mois d'octobre, j'ai décidé d'entrer en studio pour enregistrer cet album gospel. Le colonel s'y opposait fermement, affirmant que ce serait une perte d'argent. Selon lui, ce disque serait un échec commercial, car il était persuadé que les fans ne seraient pas intéressés par un album de chansons religieuses. Mais moi, j'étais convaincu du contraire. Les fans avaient déjà prouvé leur soutien avec les ventes de l'album *Elvis is Back* et les deux 45 tours, *It's Now or Never* et *Are You Lonesome Tonight*, qui étaient très différents de ce qu'Elvis avait enregistré avant son service militaire. Notre discussion fut houleuse, marquée par notre première véritable altercation. Il m'a convoqué à son bureau, et après plusieurs minutes de discussion, aucun compromis n'était en vue.

— Colonel, que vous le vouliez ou non, je vais faire ce disque.

— Écoute-moi bien, jeune homme, le patron ici, c'est moi. N'oublie pas que si tu es ici aujourd'hui, c'est grâce à moi.

— Non, colonel, vous vous trompez. Si vous êtes encore ici, c'est grâce à moi.

Le colonel était rouge de colère, plus furieux que je ne l'avais jamais vu. Mais cette fois-ci, j'étais déterminé à lui tenir tête, peu importe les conséquences.

— En un seul claquement de doigts, tu te retrouves le cul à Montréal dans ta minable vie. Alors ne viens surtout pas me faire chier.

— Colonel, vous parlez pour ne rien dire. Allez-y ! Renvoyez-moi à Montréal ! Vous savez aussi bien que moi que vous ne le ferez jamais. Alors ne jouez pas ce petit jeu avec moi.

— Attention, mon gars, tu pourrais amèrement le regretter. Tu ne peux même pas imaginer ce dont je suis capable.

— C'est ça, parlez toujours ! Je vais faire ce disque, un point c'est tout. Et si vous craignez tant de perdre de l'argent, je vais le payer de ma poche. Salut !

Je suis parti en claquant la porte ! Deux jours plus tard, je pénétrais dans le studio B de RCA, à Nashville, pour enregistrer ce qui allait devenir mon premier disque gospel. Entre-temps, le colonel, revenu à

de meilleurs sentiments, m'avait envoyé Freddy Bienstock pour revoir le choix des chansons et me faire écouter une maquette d'un vieux succès italien, *Torna a Sorrento*, que Doc Pomus et Mort Shuman avaient adapté en anglais sous le titre *Surrender*. Dès la première écoute, j'étais emballé. Cette ballade s'inscrivait dans la continuité du virage musical amorcé avec *It's Now or Never* et poursuivi avec *Are You Lonesome Tonight*.

Le 30 octobre au soir, nous avons enregistré cinq titres : *Milky White Way*, un succès des Trumpeteers, *I Believe in the Man in the Sky*, *He Knows Just What I Need*, *His Hand in Mine*, tous trois issus du répertoire des Statesmen, et enfin *Surrender*. Ce dernier titre ne sortirait en 45 tours qu'en février 1961.

Le lendemain, nous avons terminé l'enregistrement de l'album avec plusieurs titres issus du répertoire du *Golden Gate Quartet*. Nous avons enregistré *Mansion Over the Hilltop*, *In My Father's House*, *Swing Down Sweet Chariot*, *I'm Gonna Walk Dem Golden Stairs*, *If We Never Meet Again*, *Known Only to Him*, *Working on the Building*, et avons conclu la session avec *Crying in the Chapel*. Ce dernier titre, suggéré par Anita Wood, qui l'avait elle-même enregistré trois ans plus tôt, ne fera pas partie de l'album et ne sortira qu'en 1965. Dès sa parution, il connaîtra un succès sans précédent pour une chanson gospel.

Quant à l'album lui-même, intitulé *His Hand in Mine*, il sortira pour la période des fêtes. Il restera vingt semaines au Billboard, atteignant la 13e place, et deviendra dès sa sortie le 33 tours le plus vendu dans l'histoire de la musique gospel. Et dire que le colonel ne voulait pas que j'enregistre ce disque !

***

Le 6 novembre 1960, je posai de nouveau les pieds à Hollywood pour tourner mon troisième film, *Wild in the Country* (*Amour sauvage* en version française). J'y fis la connaissance de Tuesday Weld, qui partageait la vedette à mes côtés. C'était une fille resplendissante et

pleine de vie. Nous nous sommes beaucoup amusés pendant le tournage du film. Hope Lange et Millie Perkins faisaient également partie de la distribution. J'ai réussi à décrocher un petit rôle pour Red West, dans une scène de bagarre, un contexte familier pour lui.

Au départ, la grande actrice française Simone Signoret devait jouer le rôle d'Irene Sperry, la psychiatre en charge de la réhabilitation de Glenn Tyler (mon personnage), mais les négociations n'aboutirent jamais. Finalement, le rôle fut attribué à Hope Lange. Comme pour le film précédent, il y avait peu de chansons, seulement six, enregistrées le lendemain : *I Slipped, I Stumbled, I Fell*, *In My Way*, *Wild In The Country*, *Lonely Man*, *Forget Me Never*, et *Husky Dusty Day*. Les trois dernières chansons furent coupées au montage, et *Husky Dusty Day* ne verra jamais le jour.

Si *Flaming Star* m'avait permis de miser sur mes talents d'acteur, *Wild in the Country* élevait la barre encore plus haut. Il s'agissait d'un drame psychologique basé sur le roman *The Lost Country* de J. R. Salamanca, ce qui était tout à fait nouveau pour moi et représentait un véritable défi en tant qu'acteur. Philip Dunne, reconnu à Hollywood pour ses talents d'écriture, avait écrit le scénario de films tels que *How Green Was My Valley* (*Qu'elle était verte ma vallée*) en 1941, et *The Robe* (*La Tunique*) en 1953.

Dès le premier jour de tournage, Philip Dunne est venu me voir dans ma loge pour me dire qu'il avait visionné tous mes films et qu'il croyait en mes capacités. « Nous allons faire du bon boulot ensemble et réaliser un excellent film », m'a-t-il dit. J'ai senti que j'allais me dépasser avec lui, et c'est d'ailleurs ce qui s'est produit. Lorsque *Wild in the Country* est sorti sur les grands écrans en décembre 1960, les critiques, sans être élogieuses, furent favorables au film et considérèrent ma performance d'acteur comme la meilleure à ce jour. Dunne avait cru en moi dès le départ, et je lui suis reconnaissant de m'avoir permis de hausser d'un cran mon jeu d'acteur. J'avais beaucoup de respect pour cet homme.

Petit point amusant, Philip Dunne était un intellectuel qui adorait la musique classique. Pendant certaines scènes d'amour, il faisait jouer le Cinquième concerto brandebourgeois de Jean-Sébastien Bach. C'était... disons, assez inusité, mais plaisant.

D'ailleurs, toujours en ce qui concerne Philip Dunne, je vais te raconter une petite anecdote qui a eu lieu juste avant la sortie du film, lors d'une conversation que j'eus avec lui. Ce jour-là, Dunne m'a confié que j'avais le tempérament et l'étoffe pour devenir un très bon acteur ; cependant, il croyait que cela ne faisait pas partie des objectifs du colonel. Selon lui, les priorités de mon imprésario se résumaient à inclure le plus de chansons possible dans chacun des films afin de pouvoir sortir un disque tiré de la bande sonore. Dunne était convaincu que seul l'argent comptait pour le colonel, le reste étant relégué au second plan. J'allais vite déchanter et me rendre compte par moi-même de la véracité des propos tenus par Dunne dès que j'ai eu le scénario du prochain film en main et que j'ai découvert le nombre incalculable de chansons que devait contenir la bande sonore. Il s'agissait de *Blue Hawaii*...

***

Deux jours avant Noël, j'ai quitté Hollywood pour fêter à Graceland. Ce serait mon tout premier Noël dans cette magnifique maison. Pendant trois jours, Anita Wood est venue me rendre visite ; cela faisait un moment que nous ne nous étions pas vus. La nuit du 26 décembre, nous sommes allés au cinéma avec toute la bande, environ trente personnes. Nous avons visionné cinq films, dont *Journey to the Center of the Earth* (*Voyage au centre de la terre*), un film de science-fiction avec mon ami Pat Boone que j'avais rencontré sur le plateau de tournage de *GI Blues*. Depuis, nous nous étions revus à quelques reprises et avions tissé des liens d'amitié. J'adorais ce type ! Il était drôle, charmant, simple et j'aimais beaucoup ce qu'il faisait.

Les autres films que nous avons regardés pendant cette marathonienne séance cinématographique étaient *North by Northwest*

(*La mort aux trousses*) d'Alfred Hitchcock avec Cary Grant, l'horrible *The Hound of the Baskervilles* (*Le chien des Baskerville*) – que nous avons dû arrêter avant la fin à cause des cris des filles – *Some Like it Hot* (*Certains l'aiment chaud*), une comédie hilarante avec Marilyn Monroe, Tony Curtis et Jack Lemmon, et enfin *The Fly* (*La mouche noire*) avec l'un des grands acteurs de films d'épouvante de l'époque, Vincent Price.

Avant de retourner à New York, Anita et moi avons eu une conversation qui n'a rien arrangé à notre relation. Elle se sentait délaissée et avait l'impression que mes sentiments pour elle n'étaient plus les mêmes qu'avant mon départ pour l'armée. De plus, elle avait découvert des lettres de Priscilla, ce qui l'avait mise encore plus en colère. En réalité, je n'avais que Priscilla en tête depuis quelque temps et j'avais même l'intention de la faire venir bientôt à Graceland.

Pour ce Noël, j'ai offert pour pas moins de 10 000 dollars en cadeaux. Pour les membres de ma famille, ce furent principalement des bijoux : montres en or, bracelets et colliers en diamant. À mes amis, j'ai glissé des coupures de 100 dollars dans des enveloppes. J'adorais voir leur visage s'illuminer lorsqu'ils déballaient leur cadeau ou ouvraient leur enveloppe. C'était un moment indescriptible pour moi. Maintenant que j'étais riche, je pouvais me gâter et en faire profiter les gens que j'appréciais.

***

Je ne peux passer sous silence, Alexandre, que lorsque je me suis levé ce matin du 17 novembre, j'ai eu une pensée pour ton père. En effet, aujourd'hui, Robert, mon fils, fête son premier anniversaire. Pour tous parents, il y a des moments clés dans la vie de leurs enfants. En plus de la naissance et du baptême, on pourrait y inclure les premiers mots, les premiers pas, l'entrée à l'école, la première communion, la confirmation, les premières amours, le mariage, etc. Mais le premier anniversaire reste un moment fort, possiblement le plus important avant que l'enfant n'atteigne l'âge adulte. C'est donc

avec une grande morosité et une profonde amertume que je me suis levé ce matin-là, attristé de ne pouvoir, une fois de plus, être présent pour vivre ces instants mémorables.

Aux dernières nouvelles, Maurice Dumoulin tournait toujours autour de ma femme et, à mon grand désarroi, elle ne semblait pas du tout s'en plaindre, selon les conclusions du détective. Quant à l'enquête concernant ma disparition, elle était toujours en cours, mais jusqu'ici, aucun nouvel élément n'avait permis de la faire avancer. Toute possibilité d'enlèvement avait été écartée, aucune rançon n'ayant été exigée. Selon le détective, pour beaucoup de gens, il ne faisait plus aucun doute qu'André Lambert était mort.

***

Depuis mon retour à la vie civile, et en moins d'un an, j'avais réussi à tourner dans trois films, enregistré deux albums et trois 45 tours, en plus d'une apparition à la télévision. Et tout cela ne s'arrêtait pas là puisque j'appris en début d'année que le colonel venait de renégocier une toute nouvelle entente avec la Paramount. Pour les trois prochains films, on me verserait la somme de 175 000 dollars, et 200 000 dollars pour les deux suivants. Mais ce n'était que le début. Le colonel avait également réussi à négocier un contrat avec la MGM, stipulant que je ne toucherais pas moins de 500 000 dollars pour chacune des quatre prochaines productions, sans compter les 50 % de bénéfices pour chacun d'entre eux. Et ce n'était pas tout, RCA avait aussi revu mon contrat, me garantissant un minimum de 300 000 dollars par année. En seulement quelques mois, j'étais passé du statut de simple policier à celui de plus grande vedette mondiale, gagnant plus d'un million de dollars annuellement.

Il est certain qu'André Lambert, l'homme introverti, calme, modeste, semblait aux antipodes de l'André Lambert que j'allais devenir au cours des années. Bien que j'aie gardé certaines des qualités de mon prédécesseur, j'étais devenu égocentrique, coléreux, impatient, indiscipliné, infidèle et impulsif. J'étais perpétuellement

entouré de gens qui obéissaient à mes ordres, au doigt et à l'œil, sans jamais rechigner. Je n'avais qu'à cligner de l'œil pour qu'ils accourent tous me demander si j'avais besoin de quoi que ce soit. Par exemple, si je me mettais un cigare à la bouche, dix mains tenant chacune un briquet apparaissaient instantanément sous mon nez, chacun voulant le privilège de m'allumer.

Je sais très bien que certaines personnes ont gravité autour de moi uniquement pour profiter des avantages de faire partie de l'entourage d'Elvis Presley. Mais la majorité d'entre eux étaient des hommes de bonne foi, en qui je pouvais avoir confiance. Des hommes qui ont sacrifié leur vie pour moi, qui ont souffert pour moi, et dont certains m'ont été fidèles jusqu'à la toute fin. Cependant, un fait demeure : ils ne sont que la partie visible de l'iceberg. Les véritables responsables… ce sont les amphétamines.

Il ne fait aucun doute que les innombrables médicaments ingurgités au cours de ma vie ont joué un rôle majeur, ce que je n'ai réalisé que trop tard. De nombreuses personnes ont tenté de m'aider, de me prévenir du danger, mais j'étais convaincu que je ne souffrais d'aucune manière d'une dépendance, quelle qu'elle soit. J'ai fini par comprendre tout ça, mais le mal était fait.

1961

Le 6 janvier, pour souligner mon vingt-sixième anniversaire, les acteurs et actrices ainsi qu'une grande partie de l'équipe de tournage de *Wild In The Country* m'ont offert une plaque avec l'inscription *Happy Birthday, King Karate*. J'en ai vraiment été touché. Deux jours plus tard, j'ai signé un nouveau contrat avec le producteur Hal Wallis, stipulant que je tournerai cinq films dans les cinq prochaines années, sans pour autant que cette entente soit exclusive. Le 11 janvier, le colonel a tenu une conférence de presse au *Hawaiian Village Hotel* pour annoncer que je donnerais un concert-bénéfice en mémoire de l'*USS Arizona*, le navire bombardé par les Japonais lors de l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre 1941. Le concert devait avoir lieu en mars prochain.

Le 1er février 1961, seulement deux semaines après la fin du tournage de *Wild In The Country*, je me suis rendu à Tupelo, ville natale d'Elvis, accompagné de Joe, Charlie et Anita, pour voir au bon déroulement des travaux concernant le *Elvis Presley Youth Center*, venant en aide aux jeunes démunis de Tupelo. Le lendemain de mon retour, j'ai appris le décès de mon cousin Carroll « Junior » Smith, mort d'une cirrhose du foie, à l'âge de 29 ans seulement.

Le 21 février, deux ans jour pour jour après ma disparition, j'ai fait quelques répétitions avec mes musiciens habituels, Scotty Moore à la guitare et DJ Fontana à la batterie, ainsi que Floyd Cramer au piano et Boots Randolph au saxophone, sans oublier les Jordanaires, en vue de deux concerts-bénéfice à l'*Ellis Auditorium* de Memphis, le 25 février. Ce jour-là, j'ai été invité à l'hôtel *Claridge* de Memphis pour la remise de plusieurs trophées. Bob Yorke, président de RCA, m'a offert une splendide montre sertie de diamants pour souligner les ventes record s'élevant à plus de 75 millions de disques, rien qu'aux États-Unis. Vers 13h30, juste avant ma première prestation prévue pour 16h30, j'ai donné une courte conférence de presse, le second spectacle étant

programmé pour 20h30. Lors de ces deux concerts, j'ai interprété une quinzaine de chansons, dont quelques-unes issues de l'album *Elvis Is Back*. Il ne faut pas oublier que c'était la toute première fois que je donnais un concert devant public. Je crois que le prix d'entrée était de trois dollars. Il devait y avoir pas moins de cinq mille personnes à chacun des deux spectacles. Pour commémorer cet événement, le 25 février fut déclaré *Elvis Presley Day* par le gouverneur du Tennessee et par le maire de Memphis. Ces spectacles, ainsi que les recettes du buffet offert à l'hôtel *Claridge* à cent dollars le couvert, ont rapporté plus de 50 000 dollars, et nous avons remis le tout à divers organismes de bienfaisance de Memphis ainsi qu'au *Elvis Presley Youth Center* de Tupelo.

Au début du mois de mars, je me suis rendu à Nashville afin de recevoir la prestigieuse distinction de Colonel honoraire, remise par le Parlement du Tennessee, des mains du maire de Memphis, pour souligner ma contribution aux œuvres de charité et à la gloire que j'apportais à la ville de Memphis et à l'État du Tennessee. Pour l'occasion, j'ai remercié le Gouverneur ainsi que tous les membres du corps législatif en mentionnant que c'était l'un des plus grands honneurs qu'on m'ait jamais faits. J'ai poursuivi en avouant que j'étais fier d'être un citoyen de Memphis, que je m'y sentais chez moi, et que j'allais y demeurer jusqu'à la fin de mes jours.

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

VII

Presque tous les samedis soirs, au cours des années 1950, les jeunes pouvaient aller danser dans les sous-sols des églises du quartier. La danse commençait à 19h00 et se terminait à 22h00. Je m'y rendais souvent avec quelques-uns de mes amis d'enfance : Marcel Prud'homme et Steven Scott, entre autres. C'est d'ailleurs avec Steven que j'ai appris les rudiments de l'anglais

puisqu'il me parlait presque toujours dans sa langue maternelle, et moi, je lui rendais la politesse en français. À 10 ans, je parlais presque aussi bien l'anglais que le français, ce qui était rare pour un petit gars du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Un soir de mai 1954, dans la grande salle du sous-sol de l'église du Très-Saint-Nom-de-Jésus, j'ai fait la rencontre de celle qui allait devenir ma femme. Environ une heure plus tard, j'aperçus une jeune fille que je n'avais encore jamais vue. Elle avait les cheveux très foncés, tombant légèrement sous les épaules, des yeux brillants et une petite bouche aux lèvres charnues. Mon ami Marcel s'aperçut de mon intérêt pour cette belle jeune fille et me proposa d'aller lui demander si elle accepterait de danser avec moi. Vers 21h30, alors qu'elle sirotait un jus de fruit, Marcel marcha vers elle et l'aborda :

– Bonsoir, mademoiselle, veuillez m'excuser, mais j'ai un problème à résoudre et je crois que vous êtes la seule à pouvoir m'aider.

Intriguée, elle lui demanda quelle était la source de ce problème et comment elle pouvait l'aider.

Marcel poursuivit de plus belle :

– Vous voyez là-bas, le beau grand garçon ? Eh bien, il désire danser le dernier slow avec vous.

– Mais pourquoi ne vient-il pas lui-même faire sa demande plutôt que d'envoyer quelqu'un le faire à sa place ? lui demanda-t-elle.

– Tout simplement parce qu'il ne le peut pas, répondit-il.

– Pourquoi ça ? Il a perdu sa langue ?

– Pas tout à fait, il a toujours sa langue, mais il ne peut pas s'en servir puisqu'il est sourd et muet de naissance.

– Oh ! fut sa seule réponse.

Après quelques secondes, elle lui répondit :

– Mais je ne peux pas danser avec lui, que vais-je lui dire et d'ailleurs, comment fait-il pour danser s'il n'entend rien ?
– Tout simplement par la vibration du plancher, lui expliqua-t-il.
– Et pourquoi moi ? demanda-t-elle.
– Parce que vous lui plaisez et qu'il vous trouve très jolie. Écoutez, ça lui ferait très plaisir si vous acceptiez cette danse, ça ne dure que deux minutes et tout se fera en silence, dit-il en cachant difficilement son envie de rire.

Après quelques instants de réflexion, la jeune fille accepta l'offre et Marcel put revenir m'en informer. Pendant tout leur entretien, je n'avais jamais regardé dans leur direction, de crainte de voir la réaction de la jeune demoiselle. Marcel avait également remarqué cela. Lorsqu'il arriva à mes côtés, il me regarda d'une drôle de façon et me fit signe de le suivre aux toilettes. Une fois sur place, Marcel m'avoua qu'il avait eu un mal de chien à faire comprendre à la fille d'accepter ma demande.
– Mais pourquoi ? lui ai-je demandé.
– Tu ne devineras jamais, dit-il.
– Eh bien, qu'y a-t-il ?
– La très jolie jeune fille que tu veux inviter à danser est sourde et muette de naissance.
– Quoi ! C'est une blague, voyons ! lui dis-je, encore sous le choc de cette révélation.
– Rien de plus vrai, dit-il, le plus sérieusement du monde.
– J'ai dû tout mimer pour qu'elle comprenne bien la situation et qu'elle accepte finalement de danser avec toi, malgré son handicap, poursuivit-il.
– Mais comment fait-elle pour danser si elle est sourde ?
– Ben voyons André, tu sais pas ça ! C'est la vibration du plancher qui lui permet de danser au rythme de la

musique. Ainsi, elle peut savoir s'il s'agit d'une valse, d'un cha-cha ou d'un slow.

– J'en reviens pas. La seule fille qui m'intéresse ici s'avère être sourde et muette.

Marcel me mit la main sur l'épaule et me dit :

– Écoute André, ce n'est qu'une danse, tu ne peux tout de même pas refuser sous prétexte qu'elle est handicapée et surtout pas après tout le mal que je me suis donné. De toute façon, toi qui es si timide, tu n'auras pas à te creuser les méninges pour lui faire la conversation, tu n'auras qu'à lui sourire le temps d'une danse. Voilà tout !

Quant à ça, Marcel avait bien raison. Je n'aurais pas à lui parler. Mais je dois avouer que mon intérêt pour cette fille avait baissé d'un cran. Comment pourrais-je fréquenter une fille qui ne pourrait pas comprendre ce que je lui dis et qui ne pourrait pas me parler ? Enfin, j'ai pris la décision d'aller danser avec elle et… advienne que pourra.

Finalement, un peu avant 22h00, lorsque le disc-jockey annonça le dernier slow de la soirée, je m'avançai tranquillement vers elle, sentant chacun de mes pas claquer sur le plancher de danse. Elle me regarda m'approcher avec un sourire timide et maladroit. Je lui tendis la main en silence, tout en sueur. Elle posa sa main dans la mienne. Je mis mes mains autour de sa taille et tout doucement, nous avons commencé à danser. Je me surpris à me sentir bien dans ses bras. Dommage que nous ne puissions pas communiquer. Je n'avais jamais autant eu envie de parler, de lui dire plein de choses, de savoir son nom, son âge, l'endroit où elle habitait et si elle avait déjà un petit ami. J'avais vraiment l'impression qu'elle se sentait bien dans mes bras. À un point tel qu'au cours de notre danse, elle s'approcha davantage de moi jusqu'à

venir effleurer mon épaule de sa tête. J'aurais maintenant voulu que cette danse ne cesse jamais. Je n'avais, jusqu'à ce jour, jamais éprouvé un tel sentiment de bien-être auprès d'une fille. Pourquoi diable souffrait-elle de ce handicap ?

À la toute fin, avant de nous séparer définitivement, je lui dis bien innocemment « merci ».

C'est alors qu'elle me regarda droit dans les yeux et dit :
– Mais tu parles ?
– Mais tu peux parler toi aussi ?

Nous nous sommes regardés, abasourdis, plantés là, debout au centre de la piste. Reprenant un peu mes esprits, je tâchais de comprendre à quoi tout cela rimait. Mais c'est elle qui reprit la parole :
– Mais ton ami m'a dit que tu étais sourd et muet de naissance !
– Non ! C'est pas vrai !

C'est alors que je compris ce qui s'était passé. Je regardai derrière moi et j'aperçus Marcel plié en deux. Il riait à s'en tordre les boyaux. Il nous avait bien eus.
– Pour tout te dire, mon ami Marcel nous a joué un mauvais tour, lui dis-je. Il m'a dit la même chose à ton sujet. C'est pourquoi je ne t'ai pas adressé la parole. C'est Marcel, il est toujours comme ça. C'est un blagueur. On travaille ensemble et il n'arrête pas de jouer des tours à tout le monde.

Alors, c'est comme ça que j'ai fait la rencontre de ma future femme. Elle s'appelait Denise Moreau, et elle avait 17 ans. Je venais de passer une dizaine de minutes avec elle, mais je savais déjà qu'elle ferait partie de ma vie. Il n'était surtout pas question que je la laisse filer. Après être restés silencieux, pensant tous les deux que nous étions

sourds et muets, il nous fallait reprendre le temps perdu ; nous avions tant de choses à nous dire.

***

Suite au succès de That's All Right Mama*, Sam Phillips propose à Scotty Moore de devenir l'imprésario du trio, qui prend alors le nom de* Hillbilly Cat and the Blue Moon Boys*. Elvis et ses acolytes donnent leur premier concert au* Tennessee Bon Air *à Memphis, le 17 juillet 1954. Dès le début, on sent une électricité palpable dans l'air. Le* Bon Air *les réclame pour deux autres apparitions, les 24 et 31 juillet. Le 30 juillet, grâce à Bob Neal, un organisateur de tournées, les* Blue Moon Boys *sont engagés à l'*Overton Park Shell*. Pendant le spectacle, c'est le délire total ; les filles crient à pleins poumons et des bagarres éclatent. Les déhanchements d'Elvis, son sourire en coin, son corps qui se tortille comme une anguille, sa mèche de cheveux rebelle et ses accoutrements excentriques envoûtent les jeunes adolescentes et rendent leurs petits copains fous de jalousie. Déjà, on voit poindre les deux personnalités d'Elvis. D'une part, il y a le garçon exemplaire, timide, poli et courtois, et d'autre part, le rebelle, le provocateur, la bête de scène. Elvis prend rapidement conscience de l'attrait qu'il possède et de l'effet dévastateur de ses mouvements de jambes et de bassin sur le public féminin. Il faut comprendre qu'à cette époque, le chanteur bouge à peine sur scène. Pour la presse, les gens du spectacle, les autorités, les parents et surtout les membres de l'église, Elvis représente le mal absolu. Pour la plupart d'entre eux, ce jeune chanteur originaire de Memphis est un être immoral, hystérique, possédé et obscène. L'Amérique des années 1950 est divisée en deux : d'un côté, ceux qui l'idolâtrent, et de l'autre, ceux qui le détestent.*

Entre-temps, Elvis a quitté son travail de camionneur chez Crown Electric *pour se concentrer uniquement sur sa nouvelle carrière de chanteur professionnel. En septembre, il entre en studio et enregistre son deuxième disque. Sur la face A, on retrouve* Good Rocking Tonight*, un succès de Roy Brown datant de 1948, et sur la face B,* I Don't Care If The Sun Don't Shine*. À la fin du mois, Sam Phillips décroche un engagement pour le trio au célèbre* Grand Ole Opry*. Se produire au* Grand Ole Opry *est un rêve ; pour un chanteur, c'est la consécration. Ainsi, le soir du 2 octobre 1954, en direct de la station de radio WSM de Nashville, Elvis et ses* Blue Moon Boys *foulent la scène sur laquelle les plus grandes légendes de la musique country ont chanté. C'est d'ailleurs une de ces légendes, Hank Snow, qui présente Elvis ce soir-là. Le trio entre en scène et le* Hillbilly Cat *enchaîne* That's All Right Mama *et* Blue Moon Of Kentucky*. Hormis quelques applaudissements çà et là, les spectateurs présents réagissent peu face à un Elvis endiablé. Elvis est très déçu par cette réception froide, et le directeur du* Grand Ole Opry*, Jim Denny, n'allait pas arranger les choses. Après la prestation d'Elvis, Denny s'approche de lui et lui dit : « Écoute, mon p'tit gars, ce n'est pas ici que tu vas chanter de la musique de nègre, et si tu veux un bon conseil, retourne immédiatement conduire tes camions ! » Elvis n'oubliera pas de sitôt cette très blessante remarque.*

Mais la déception sera de courte durée puisque, le 16 octobre, le trio est invité à se produire à l'Auditorium de Shreveport, en Louisiane, dans le cadre du Louisiana Hayride*, une émission retransmise en direct sur les ondes de KWKH. Bien que le* Louisiana Hayride *soit un sérieux concurrent du* Grand Ole Opry*, sa vision sur le monde musical est fort différente, étant beaucoup plus ouverte à*

la nouveauté. C'est vraiment sur cette scène qu'Elvis va démontrer tout son savoir-faire et perfectionner son style unique. C'est là qu'il va vraiment s'imposer.

L'accueil qu'on lui réserve à sa première apparition est tellement chaleureux que les organisateurs l'invitent à revenir le 6 novembre. Elvis offre alors une prestation incroyable, digne d'un futur roi. On lui propose sur-le-champ un contrat d'un an avec un cachet de quarante-deux dollars, dont vingt-quatre à partager entre Scotty et Bill, et dix-huit pour Elvis. Le trio doit parcourir plus de six cents kilomètres par semaine pour un seul spectacle, mais le fait d'être sur les ondes d'une émission de radio chaque semaine permet à Elvis de se faire connaître dans des villes comme l'Arkansas, le Texas et bien sûr, la Louisiane. C'est d'ailleurs pendant cette tournée qu'un jeune batteur du nom de D.J. Fontana va se joindre à eux.

Mais le fait le plus important concernant ses apparitions au Louisiana Hayride*, et qui sera déterminant dans la poursuite de la carrière d'Elvis, c'est sa rencontre avec celui qui se fait appeler le colonel Tom Parker.*

***

C'est au début du mois de février 1961 que je commençai à me questionner sur les origines du colonel Thomas Andrew Parker. Déjà plusieurs rumeurs circulaient quant à ses véritables ascendances. Était-il américain ? Venait-il de l'étranger ? Certains journalistes s'étaient déjà demandé pourquoi le colonel n'était jamais venu me visiter lorsque j'étais cantonné en Allemagne. Avait-il des problèmes avec l'immigration ? Avait-il des choses à cacher ? De son côté, le colonel ne parlait jamais de ses origines, ou du moins très peu. Tout ce que je savais, c'est qu'il prétendait être né en Virginie et qu'au début de la vingtaine, il s'était engagé dans l'armée américaine. Après sa libération, il avait travaillé dans les fêtes foraines et c'est d'ailleurs

là qu'il avait fait la rencontre de Marie Mott Ross, qu'il allait épouser peu de temps après. Ensuite, il avait commencé à œuvrer dans le monde du spectacle en devenant tout d'abord manager du chanteur country Eddy Arnold et ensuite celui de Hank Snow. Quant à la suite de l'histoire, elle est connue du monde entier…

Lorsque j'appris qu'un de ses frères, Ad, devait venir lui rendre visite, je sentis un étrange malaise chez le colonel. La perspective de voir arriver un membre de sa famille ne semblait pas du tout l'enthousiasmer. Son frère Ad et sa sœur avaient remarqué dans une revue néerlandaise, *Rosita*, une photo de moi lors de mon retour de l'armée en mars 1960. Derrière moi se tenait le colonel. À partir de cette photo, ils commencèrent à envisager la possibilité que cet homme pourrait être le frère qu'ils n'avaient plus revu depuis 1929. Tous deux firent des recherches pour en savoir davantage sur celui qu'on appelait le colonel Tom Parker. Ils contactèrent la revue *Rosita*, écrivirent une lettre au fan-club hollandais d'Elvis et prirent même la peine d'envoyer une missive au colonel personnellement. Ce dernier finit par leur répondre qu'il n'était pas celui qu'ils croyaient, jurant n'avoir jamais mis les pieds aux Pays-Bas. Après maintes lettres de leur part, le colonel finit par abdiquer et invita son frère Ad à venir lui rendre une petite visite.

Un jour, alors que j'étais à ma maison de Bel Air, le colonel vint me présenter son frère. C'était un homme assez réservé, tout à l'opposé de son célèbre frère, mais grand et costaud, à l'image du colonel. En les examinant de près, on pouvait tout de même déceler certains traits familiaux entre les deux hommes. Ils restèrent très peu de temps et ce fut la seule et unique fois que j'entendis parler de lui ou de tout autre membre de sa famille.

***

Quelques jours plus tard, je devais me rendre au Studio B de Nashville pour y enregistrer les chansons qui feraient partie de mon prochain album. Pendant cette session de deux jours, j'allais mettre en

boîte douze titres. Ce disque allait demeurer, jusqu'à la fin des années 1960, de loin mon préféré. Bien que j'aie été pleinement satisfait du résultat obtenu avec l'album *Elvis is Back*, celui-ci, intitulé *Something For Everybody*, répondait davantage à mes attentes. Et comme ce fut le cas pour les plateaux de cinéma, j'avais maintenant acquis une certaine aisance en studio. On avait confiance en moi, et on me laissait beaucoup de liberté au niveau artistique. Et je dois dire que nous nous amusions comme des fous tout en effectuant un excellent travail.

Préférant enregistrer le soir et la nuit, nous nous sommes rendus au studio en fin d'après-midi. C'était presque la même équipe que lors des précédentes sessions, à l'exception peut-être de Millie Kirkham, qui possédait une superbe voix de soprano, s'étant jointe aux Jordanaires pour les accompagnements vocaux. Comme à l'habitude, Bill Porter était à la console de son et Steve Sholes à son poste de directeur artistique.

La toute première chanson que nous avons enregistrée ce soir-là fut *I'm Coming Home*. Elle avait été composée par Charlie Rich qui, tout comme moi, avait fait ses débuts chez Sun. C'était un rock endiablé avec une fabuleuse introduction au piano et un solo du tonnerre mené de main de maître par Floyd Cramer. La finale en decrescendo lui conférait également une certaine originalité. Cette chanson eut un effet vivifiant sur nous tous et dès lors, il n'y avait plus rien pour nous arrêter, nous étions partis pour la nuit. Nous avons poursuivi avec *Gently*, une très douce ballade, comprenant très peu d'accompagnement, mais dont Andy Garland, à la guitare, sut très bien en faire ressortir toute la beauté. Après Floyd Cramer et Andy Garland, ce fut au tour de Boots Randolph de se signaler dans la chanson suivante intitulée *In Your Arms*. Puisque tout allait comme sur des roulettes, nous avons aussitôt enchaîné avec *Give Me The Right*. Par la suite, ce fut au tour de *Feel So Bad*, un blues rythmé qui avait déjà été enregistré, avec un certain succès, par Chuck Willis quelques années auparavant. Plus tard, les Drifters et même le grand

Ray Charles l'enregistreront. Floyd Cramer et Boots Randolph, encore une fois, s'en sont donnés à cœur joie dans cette chanson.

Lorsque nous en avons eu terminé avec *Feel So Bad*, nous avons décidé de faire une petite pause. Steve Sholes est venu me voir et m'a dit qu'il avait beaucoup aimé cette dernière chanson et qu'il comptait la sortir en 45 tours plutôt que sur l'album et m'a demandé ce que j'en pensais. J'ai été honnête avec lui et je lui ai répondu que si je devais faire un choix pour un 45 tours, je choisirais sans hésiter *I'm Coming Home*, mais que s'il préférait *Feel So Bad*, je respecterais ce choix. Sholes m'a remercié tout en précisant que mon opinion était très importante pour lui et il est retourné derrière la console. Quoi qu'il en soit, RCA prit position en faveur de Steve Sholes et *Feel So Bad* se retrouva sur la face A d'un 45 tours avec pour face B, *Wild In The Country*. Le disque connaîtra un succès respectable, grimpant jusqu'à la 5e place des palmarès.

La soirée était déjà fort avancée lorsque nous avons repris. La prochaine chanson au programme s'avérait être une ballade intitulée *It's a Sin*. Ensuite, nous avons fait place à un authentique rock ayant pour titre *I Want You With Me*. Cette chanson ressemblait davantage à ce que j'avais enregistré avant mon départ pour l'armée. Elle sera également reprise par Bobby Darin. Finalement, pour clore cette session, nous avons opté pour une ballade, *There's Always Me*. Cette chanson avait été composée par Don Robertson à qui l'on devait *I'm Counting On You*, qu'Elvis avait enregistré en 1956 et qui était la chanson préférée de ma mère. Au cours des années, j'allais souvent piger dans le répertoire de Robertson. Il avait vraiment beaucoup de talent.

Le 25 mars, je devais offrir un autre spectacle de bienfaisance, cette fois-ci sur la magnifique île d'Hawaii. À bord de l'avion qui nous amenait à l'aéroport d'Honolulu, se trouvaient la comédienne Minnie Pearl, également participante au gala, et l'acteur James Stewart. J'ai eu la chance de discuter un peu avec lui, une rencontre mémorable. Lorsque nous avons mis pied à terre à l'aéroport d'Honolulu, plus de

3 000 fans étaient présents pour m'accueillir. James Stewart est sorti de l'avion dans une relative indifférence, car la foule était là pour moi, hurlant « Elllvisssss ! » à pleins poumons.

Ce fut la même frénésie lorsque nous sommes arrivés à l'hôtel *Hawaiian Village*. Environ cinq cents femmes nous attendaient. Minnie Pearl, prise de panique par cette foule en délire qui tentait par tous les moyens de me toucher, a été bousculée et a failli tomber, heureusement rattrapée de justesse par son mari. Elle m'a avoué par la suite qu'elle avait vraiment cru que son heure était venue. Dans l'après-midi, comme à l'accoutumée, j'ai donné une courte conférence de presse. Le spectacle devait avoir lieu vers 20h30.

Ce concert avait pour but de recueillir des fonds pour la construction d'un monument à la mémoire des marins tués lors de l'attaque sur Pearl Harbor. Mille cent deux hommes avaient péri lors du naufrage du destroyer *USS Arizona*. Le montant requis pour ce projet s'élevait à plus de 50 000 dollars. Le concert eut lieu au *Bloch Arena*, un amphithéâtre de quatre mille places, situé près de l'endroit où avait coulé le navire américain. Certaines personnes avaient déboursé pas moins de 100 dollars le billet pour assister à cet unique spectacle. Le colonel et moi avions insisté pour payer notre billet d'entrée, à 100 dollars pièce. Ce soir-là, j'ai interprété dix-neuf chansons, l'un des plus longs spectacles de ma carrière. Les bénéfices rapportés dépassèrent les 55 000 dollars, et j'ai personnellement offert 5 000 dollars supplémentaires, portant ainsi le montant à plus de 60 000 dollars, largement suffisant pour la construction du monument.

Point important à mentionner, ce concert serait ma dernière performance sur scène pour les huit prochaines années…

***

Après le concert, je suis resté à Hawaii pour tourner les scènes extérieures de mon prochain film intitulé tout simplement *Blue Hawaii* (dans sa version française, *Sous le ciel bleu d'Hawaii*). C'était ma deuxième collaboration avec Hal Wallis à la production et Norman

Taurog à la réalisation. Ma première expérience avec eux, sur *GI Blues*, avait été désastreuse, et j'espérais que cette fois-ci serait moins douloureuse. Je voulais leur montrer que j'avais évolué en tant qu'acteur.

Le tournage débuta le 3 avril 1961. J'avais pour partenaire la séduisante Joan Blackman, ainsi que Roland Winters et Angela Lansbury. Dans ce film, j'incarnais Chad Gates, fils d'un riche propriétaire de plantation d'ananas, qui revient de l'armée et, au grand désespoir de ses parents, préfère devenir guide touristique plutôt que de reprendre l'affaire familiale. *Blue Hawaii* fut bien accueilli par la critique, le qualifiant de bon film familial avec de bonnes chansons et de superbes prises de vue. Commercialement, il connut un immense succès, notamment avec la vente du 33 tours sorti en octobre 1961. L'album resta un an et demi au Billboard, dont vingt semaines consécutives à la première place, se vendant à près de deux millions d'exemplaires en quelques mois et obtenant la certification multiplatine. Le 45 tours *Blue Hawaii* connut le même succès, se vendant à plus d'un million d'exemplaires.

Voici deux anecdotes croustillantes du tournage. Pendant une scène où Joan Blackman se retrouve à l'eau, elle perdit le haut de son bikini. On dû la sortir de là enroulée d'une serviette, et le maillot ne fut jamais retrouvé. Un incident similaire arriva à Shelley Fabares dans *Clambake*, mais cette fois-ci, on retrouva rapidement le bikini.

L'autre anecdote concerne une scène interrompue par l'arrivée en trombe du colonel sur le plateau. Il se dirigea vers Hal Wallis en hurlant : « Regardez ce qui est écrit dans le contrat ». Une fois près de Wallis, il lui mit le contrat sous le nez en continuant de crier : « Il est stipulé que si Elvis se présente à l'écran vêtu de ses propres vêtements, vous devez débourser 10 000 dollars supplémentaires ». Wallis me regarda attentivement et répondit : « Tom, Elvis ne porte qu'un maillot ! » Le colonel rétorqua : « Ah oui, eh bien, regardez mieux, Elvis porte sa montre personnelle au poignet ». Wallis était sidéré. Le tournage ne reprit qu'après que j'eus enlevé ma montre.

***

Pendant tout le mois de juin, je me repose à Graceland. Outre les moments de purs plaisirs avec mes amis lorsqu'on se rend au *Memphian Theater* pour visionner de nombreux films, ou lorsqu'on s'amuse comme des enfants au parc d'attractions, ou encore lorsque je loue le *Rainbow Rollerdome* la nuit pour y pratiquer le patin à roulettes de manière peu orthodoxe, je prends beaucoup de temps pour méditer. Tout ce qui m'arrive depuis les deux dernières années est phénoménal. J'ai encore du mal à y croire. C'est impossible pour le commun des mortels de comprendre ce que peut être le quotidien des célébrités.

Bien sûr, j'avais lu les potins concernant certains aspects de la vie privée d'Elvis Presley et j'avais appris qu'il ne fallait pas toujours tout prendre au pied de la lettre. Une grande partie de ce qu'on y racontait n'était que des balivernes destinées à vendre le plus de copies possible. Quand on gagne un salaire de 3 000 dollars par an, il est totalement invraisemblable d'imaginer qu'on puisse dépenser des milliers de dollars dans les boutiques en une seule journée. Quand on économise pendant des mois simplement pour s'acheter une voiture d'occasion, c'est tout aussi impensable de croire que certaines vedettes peuvent se rendre chez un concessionnaire de voitures neuves et décider, sur un coup de tête, d'en acheter une, voire plusieurs. Il faut le vivre pour le croire. Et c'est exactement ce que je faisais depuis un peu plus de deux ans.

Évidemment, je ne cesse de penser à ma femme chaque jour, à mon jeune fils que je ne connaîtrai probablement jamais, à ma mère et à tous les gens que j'aimais. Malgré tout, je ne peux nier que certains jours, je sens les remords remonter à la surface. Je suis conscient d'avoir fait le choix d'effacer toute trace de la vie d'André Lambert, uniquement pour vivre l'extase d'être dans la peau de mon idole, Elvis Presley. Il m'arrive parfois de rêver que je suis dans mon lit, à Montréal, avec ma femme à mes côtés, et que je viens de me réveiller

en réalisant que j'avais fait un rêve étrange dans lequel je me retrouvais dans la peau d'Elvis. Quand cela arrive, je me pose des questions : suis-je en train de rêver ? Vais-je me réveiller, comme dans mon rêve, chez moi, aux côtés de Denise ? Ai-je eu un terrible accident qui m'a fait sombrer dans le coma et tout ce que je vis présentement ne serait que pure imagination de ma part ?

Ces pensées peuvent être terrifiantes. Tout ce que je peux faire pour l'instant, c'est apprendre à vivre le moment présent, jouir de chaque instant et profiter pleinement de ce qui m'arrive, en espérant ne jamais regretter mon choix. L'avenir saura me le dire.

***

À la fin juin, le film *Wild in The Country* fit son apparition dans les salles de cinéma. La critique salua mon jeu d'acteur et le film reçut également sa part d'éloges, mais financièrement, il en fut tout autrement. Les recettes furent nettement inférieures aux films précédents, surtout en comparaison avec les revenus que *Blue Hawaii* allait générer. Philip Dunne avait raison de penser que le colonel se moquait éperdument de ma carrière d'acteur et que pour lui, seuls les bénéfices comptaient. J'en avais eu la preuve lors du tournage *de Blue Hawaii*. Il se promit d'ailleurs que plus jamais je n'allais jouer dans une dramatique. Selon lui, les gens venaient voir Elvis au cinéma uniquement pour le regarder chanter, jouer de la guitare, draguer des filles et flanquer une raclée à quiconque se mettait en travers de son chemin. Plus je faisais le pitre à l'écran, plus je chantais des idioties, plus je jouais les Casanova et plus le film rapportait de l'argent, au grand plaisir de ce cher colonel, qui gagnait encore sur toute la ligne. Et rien n'allait s'améliorer avec le temps.

À la fin du mois de juin, je suis entré en studio pour une mini-session. Au cours de cette brève session qui eut lieu dans les studios de Nashville, seulement cinq titres ont été enregistrés, mais pas n'importe lesquels. Doc Pomus et Mort Shuman, à eux seuls, m'avaient pondu trois chansons. *Kiss Me Quick*, une fusion entre le

rock and roll et la musique latine, fut la première à être enregistrée ce soir-là. Étrangement, Mort Shuman ne semblait pas satisfait du résultat, prétendant même que *Kiss Me Quick* était la pire chanson qu'il m'ait composée. Cependant, il fut sans doute un des seuls à penser ainsi puisque la chanson connut un vif succès.

Le second essai s'arrêta sur une pièce écrite par Red West. Depuis quelque temps, je savais que Red écrivait des chansons, dont quelques-unes avaient déjà été enregistrées, entre autres par Pat Boone et Johnny Burnette. Un jour, il est venu me voir et il m'a tendu les paroles de *That's Someone You Never Forget* et m'a demandé si je lui ferais l'honneur de la chanter. J'optai donc pour cette chanson comme deuxième choix. C'était une ballade dont j'étais très fier et je sais qu'il en fut tout autant de la part de Red, qui me remercia longuement d'avoir choisi une de ses chansons.

Par la suite, le choix se porta sur une autre ballade intitulée *I'm Yours*. Pendant l'enregistrement, Floyd Cramer troqua le piano pour l'orgue avec un résultat fort étonnant. Au départ, la partie solo devait notamment laisser toute la place à l'orgue, mais je décidai d'ajouter également une partie récitée. Enfin, je doublai ma voix dans la partie chantée. C'était la première fois que je tentais l'expérience et honnêtement, je fus agréablement surpris du résultat. Bizarrement, RCA sortit ce titre en 45 tours en 1965, avec en face B *Long Lonely Highway*, mais sans le pont parlé ni la voix doublée. Je n'ai jamais compris pourquoi, puisqu'à mon avis, la version finale que nous avions réalisée ce soir-là était de loin supérieure à la version que RCA décida de ressortir en 1965.

Les deux dernières chansons enregistrées au cours de cette session furent également des compositions de Pomus et Shuman. Nous avons d'abord travaillé sur *Marie's the Name (His Latest Flame)*, un rock où la partition de piano est mise en avant. Je t'avoue que nous nous sommes beaucoup amusés lors de l'enregistrement de cette chanson, surtout pendant le refrain lorsque Floyd Cramer devait exécuter un passage particulièrement difficile. À chaque reprise, je faisais tout

mon possible pour le déconcentrer : grimaces, gestes obscènes, chatouillements, doigts dans l'oreille... Résultat : plus d'une douzaine de prises et des mains en guenille pour mon pauvre ami. Originalement, cette chanson avait été composée pour Bobby Vee, qui l'a refusée. Del Shannon l'enregistra en 1961 sur son album *Runaway*.

Finalement, nous avons gardé le meilleur pour la fin avec *Little Sister*. Cette fois-ci, c'est la virtuosité de Hank Garland à la guitare qui fit des merveilles. Lorsque le 45 tours *Little Sister* et *His Latest Flame* sortit sur le marché en août 1961, ce fut un succès assuré, confirmant par le fait même les talents de compositeurs du duo Pomus/Shuman. La session s'est terminée aux alentours d'une heure du matin, et puisque tout le monde avait une faim de loup, nous avons commandé des pizzas dans un petit restaurant situé non loin du studio. Pour nous amuser davantage, c'est moi qui suis allé ouvrir la porte au livreur. Tu aurais dû voir son visage lorsqu'il m'a aperçu, c'était vraiment tordant. Pauvre gars ! Mais je suis convaincu que le généreux pourboire auquel il a eu droit l'a encore plus étonné.

Une semaine plus tard, soit le 1er juillet, j'ai assisté au mariage de Red West et de Patty Boyd. Patty travaillait pour moi comme secrétaire depuis déjà quelques années. Pour les besoins de la cause et aussi pour essayer vainement d'extirper Priscilla de la tête, j'ai demandé à Anita Wood de m'y accompagner. Elle semblait heureuse de me voir et je dois dire en toute honnêteté que c'était réciproque. Elle était vraiment très belle, portant pour l'occasion une jolie petite robe jaune qui lui allait à ravir. Nous avons pris la Cadillac bleue et nous nous sommes rendus à l'église où avait lieu la cérémonie. À notre arrivée, mes amis semblaient surpris de me voir au bras d'Anita, moi qui ne cessais de leur casser les oreilles avec Priscilla. Nous avons tout de même passé une très belle soirée. C'est d'ailleurs le lendemain que j'ai décidé qu'il était temps de faire venir Priscilla à Memphis…

***

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

VIII

Quelques semaines après avoir rencontré Denise, mon ami Steven me téléphona pour me dire qu'il voulait me faire écouter un disque que son père venait d'acheter. Dès notre arrivée, il nous conduisit aussitôt dans sa chambre et mit le 78 tours sur son petit tourne-disque. Dès les premières notes, je tombai presque à la renverse. Je n'avais jamais entendu une telle chose. Steven s'empressa de me dire que le nom du chanteur était Jackie Brenston and His Delta Cats *et que la chanson s'appelait* Rocket 88. *C'était incroyable ! Denise elle-même trouvait ce disque fantastique. C'était énergique, bruyant et musicalement très innovateur. Nous venions, tous les trois, de découvrir le rock and roll. D'ailleurs,* Rocket 88 *est considéré par beaucoup comme le tout premier rock and roll de l'histoire.*

***

Une semaine après la sortie du troisième disque d'Elvis, Milkcow Blues Boogie *et* You're a Heartbreaker*, Scotty Moore passe le flambeau à Bob Neal, producteur de spectacles et disc-jockey à la station* WMPS *de Memphis. Ce nouveau gérant allait percevoir 15 % des gains d'Elvis. Mais avec Neal à la barre, le groupe décrocha beaucoup plus de contrats, et il faisait en sorte qu'Elvis soit la vedette principale. Lors des prestations d'Elvis au* Louisiana Hayride*, Jimmy Snow, le fils de Hank Snow, avait été témoin du succès de ce nouveau chanteur qui faisait vibrer les foules. C'est lui qui, au départ, en a glissé un mot au colonel Tom Parker. Ce dernier, déjà au*

courant de la réputation d'Elvis, décida de venir voir de ses propres yeux ce phénomène.

Entre-temps, en avril 1955, Sun venait de mettre sous presse le quatrième disque d'Elvis, Baby Let's Play House*, un rhythm and blues du tonnerre, et* I'm Left, You're Right, She's Gone*. C'est sur ce titre que l'on peut entendre pour la première fois le batteur DJ Fontana.*

Lorsqu'on parle du colonel Parker, il est difficile de distinguer la vérité de la fiction tant son histoire est entourée de mystère. Pour commencer, Thomas Parker a prétendu pendant de nombreuses années être né en Virginie le 26 juin 1909. Il racontait qu'il avait perdu ses parents à l'adolescence et qu'il avait dû travailler pour son oncle, qui dirigeait le Great Parker Pony Circus*. En réalité, Parker est né le 26 juin 1909 à Breda, aux Pays-Bas, sous le nom d'Andreas Cornelis Van Kuijk.*

Il est issu d'une famille de neuf enfants, son père, Adam Van Kuijk, travaillait dans une écurie, et sa mère, Maria Elisabeth Ponsie, était ménagère. Selon ses frères et sœurs, le jeune Dries, comme il aimait se faire appeler, adorait les animaux, particulièrement les chevaux, et était fasciné par le monde du cirque. Chaque fois qu'un cirque se produisait à Breda, Dries offrait son aide pour divers travaux en échange d'un contact permanent avec les forains. Il fut porteur d'eau, gardien d'animaux, et plus tard, crieur de foule. Les astuces du métier : escroqueries, stratagèmes promotionnels qu'il apprit auprès des forains lui serviront tout au long de sa carrière. Il quitta l'école très jeune pour aider son père à l'écurie et à la mort de celui-ci en juillet 1925, il alla vivre chez un oncle à Rotterdam.

C'est à cette période que sa famille perdit tout contact avec lui, jusqu'à ce qu'ils reçoivent une lettre les

informant qu'il vivait chez une famille dans le New Jersey. Deux ans plus tard, pour l'anniversaire de sa mère, Dries revint à Breda, trouva un emploi dans une compagnie de transport par bateau, mais disparut de nouveau en mai 1929. On raconte qu'il aurait embarqué clandestinement à bord d'un bateau à destination de l'Amérique. Il aurait débarqué à Atlanta et peu de temps après, s'engagea dans l'armée américaine, où il fut envoyé à Hawaii. Pendant son service, il était sous les ordres d'un certain Thomas R. Parker, et c'est à cette époque qu'il envoya lettres, photos et un chèque de cinq dollars signé du nom de Thomas Parker à sa famille.

Après son service, il se rendit à Tampa et fit la rencontre de forains hivernant dans la ville. C'est à ce moment qu'il changea d'identité pour Thomas A. Parker. Il commença à travailler pour eux et, de fil en aiguille, passa de la modeste troupe de cirque de Johnny J. Jones à la Royal American Show*, beaucoup plus imposante. Dans cette troupe, Parker créa un numéro particulier qui en dit long sur sa personnalité : il faisait danser des poulets en les plaçant sur une plaque chauffante, les forçant à « danser » lorsque la plaque devenait brûlante. Une pratique que la SPCA aurait certainement désapprouvée.*

Pendant son travail à la fête foraine, Thomas Parker rencontra Mary Mott Ross, qui devint sa femme en 1932. C'est également cette année-là que sa famille reçut une dernière lettre de lui avant de ne plus jamais avoir de nouvelles. Pendant de nombreuses années, ils crurent qu'il était mort. Peu après leur rencontre, le couple se retira du monde du cirque.

Cette transition marque le début d'un chapitre encore plus mystérieux et complexe de la vie de Thomas Parker,

qui allait devenir le fameux colonel Parker, l'homme derrière le succès d'Elvis Presley.

Par un heureux hasard, Tom Parker se lance dans la promotion et l'organisation de tournées pour certaines vedettes country, notamment Gene Austin et Roy Acuff. Grâce à son talent inné de beau parleur, il commence sa carrière d'imprésario auprès d'Eddy Arnold, avec lequel il sera sous contrat de 1942 à 1951. Peu connu à ses débuts, Parker réussit à faire enregistrer Eddy Arnold pour RCA et à le propulser au sommet, faisant de lui une immense vedette de la musique country, surtout en 1947 lorsqu'Arnold vend plus d'un million d'exemplaires de la chanson Bouquet of Roses*. En 1944, Parker s'installe à Nashville, et après avoir été remercié de ses services par Eddy Arnold, il rencontre Hank Snow, qui lui propose de s'associer à lui en tant que directeur du* Hank Snow Jamboree Attractions*. À cette époque, Hank Snow est une des plus grandes vedettes de country dans le sud des États-Unis. En 1953, Parker reçoit le titre honorifique de colonel de Jimmy Davis, ancien chanteur de country connu pour son succès* You Are My Sunshine*, devenu depuis gouverneur de la Louisiane.*

Lorsqu'il entend parler d'Elvis, Parker décide d'assister à l'un de ses concerts. Il se rend immédiatement compte du potentiel d'Elvis et comprend qu'il tient là une véritable mine d'or. Il n'a alors plus qu'une idée en tête : faire signer un contrat à ce jeune chanteur qui fait hurler les filles au point qu'elles en perdent connaissance. Toutefois, le jeune Elvis est sous contrat avec Sam Phillips, le patron de Sun Records*. Mais cela ne va pas ralentir les ardeurs de Parker. Il commence par approcher Elvis et lui explique qu'avec Sam, il restera à jamais une simple vedette nationale. Avec l'autorisation d'Elvis,*

Parker rencontre d'abord les parents du jeune chanteur. Il réussit à convaincre Elvis et Vernon des avantages à ce qu'il devienne leur nouvel imprésario, mais se heurte aux réserves de Gladys. En effet, la mère d'Elvis ne se laisse pas séduire aussi facilement par cet homme étrange aux allures de bonimenteur. Néanmoins, en homme intelligent et astucieux, il parvient à la convaincre en lui promettant qu'Elvis deviendra une vedette plus grande que nature. Elle finit donc par se laisser amadouer, et Parker obtient ainsi le feu vert pour entamer les discussions avec Phillips.

Mais avant d'entreprendre des pourparlers avec le patron de Sun, il y a un autre problème à résoudre : Bob Neal. Toutefois, le futé colonel sait très bien que Bob ne peut s'occuper à temps plein d'Elvis, étant trop accaparé par ses multiples activités. Ce qui n'est pas le cas de Parker, qui a pour principe de se consacrer exclusivement à un seul artiste. De plus, le colonel a ses entrées auprès de RCA, Hank Snow étant sous contrat avec cette compagnie de disques. Bob Neal est au courant de tout cela. Alors, lorsque Parker lui propose un pourcentage sur une éventuelle vente du contrat d'Elvis entre Sun Recording Studio *et RCA (ce qui semble une certitude autant pour l'un que pour l'autre), Neal accepte de lui céder sa place comme imprésario d'Elvis Presley.*

Pendant les négociations avec Sam Phillips, qui venait d'ailleurs de sortir le cinquième disque d'Elvis, Mystery Train*, et* I Forgot To Remember To Forget*, et qui deviendra son premier numéro un, le colonel Parker est bien conscient du manque de liquidité de Phillips pour promouvoir ses nouveaux artistes, notamment Johnny Cash, Carl Perkins et Jerry Lee Lewis. Sam Phillips, de son côté, sait qu'il ne pourra guère faire mieux avec Elvis*

s'il reste cloîtré dans une aussi petite maison de disques que la sienne. Conscient que Parker a la possibilité de faire signer Elvis avec la prestigieuse maison de disques RCA, Sam accepte l'offre de celle-ci lorsqu'elle propose d'acheter le contrat d'Elvis, ainsi que tous ses enregistrements, publiés et inédits, pour la somme faramineuse de 35 000 dollars, en plus d'une prime de 5 000 dollars pour Elvis. C'est d'ailleurs avec cet argent qu'Elvis achète sa fameuse Cadillac rose, qu'il offrira en cadeau à sa mère.

Ainsi, une semaine plus tard, le lundi 15 août 1955, le colonel Tom Parker signe, à Memphis, le premier contrat avec celui qui allait devenir le roi du rock and roll et l'une des personnalités les plus célèbres de la planète. Tom Parker devient alors l'imprésario exclusif du jeune Elvis Presley.

Le 30 septembre 1955, tout Hollywood est en deuil. Quelques jours avant la première du film Rebel Without a Cause *(*La Fureur de vivre*, dans sa version française), James Dean se tue au volant de sa Porsche. Il n'avait que 24 ans. Il devient instantanément le symbole et le héros d'une jeunesse en quête identitaire.*

***

Avant de téléphoner à Priscilla pour qu'elle vienne me rejoindre à Memphis, je devais retourner à Hollywood pour le tournage de mon prochain film, qui devait s'intituler à l'origine *Pioneer, I'm Home*, d'après un roman de Richard Powell. Avant de commencer le tournage, j'ai dû faire un saut à Nashville pour l'enregistrement des chansons du film. Cinq titres ont été mis en boîte : *What A Wonderful Life*, *I'm Not The Marrying Kind*, *Angel*, *Follow That Dream* et *Sound Advice*. Nous avons également travaillé sur la chanson *A Whistling Tune*, mais elle a été mise de côté et réenregistrée pour le film suivant.

Après cette session en studio, le producteur de la *United Artists*, David Weisbart, a finalement changé le titre du film pour *Follow That Dream* (et dans sa version française *Le shérif de ses dames*).

La réalisation avait été confiée à Gordon Douglas, qui ne fit pas l'unanimité sur le plateau. J'ai même été témoin de quelques engueulades avec certains acteurs et actrices pendant le tournage. Il y eut aussi une forte discussion entre lui et le colonel ; Douglas voulait considérablement limiter le nombre de chansons. Cependant, avec moi, tout s'est bien déroulé dans l'ensemble. Pour ce film, j'avais comme co-vedettes Anne Helm et Arthur O'Connell. Arthur O'Connell était un grand consommateur de café, il pouvait en boire de dix à quinze tasses par jour. Chaque jour de tournage, il venait me voir et me racontait des blagues grivoises, il était vraiment tordant. De plus, il tenait absolument à ce que je l'appelle Arthur, mais j'en étais incapable. Pour moi, c'était toujours monsieur O'Connell. Quant à Anne Helm, elle était toujours souriante, enjouée, mais quelque peu réservée. Lorsqu'elle ne tournait pas une scène, elle avait toujours un livre à la main. Autant Arthur O'Connell s'intoxiquait au café, autant Anne Helm s'abreuvait de lecture. Anne et moi avons eu une courte relation amoureuse pendant le tournage, mais cela ne s'est pas poursuivi par la suite.

Un autre souvenir impérissable de ce tournage est la chaleur torride que nous devions tous subir, notamment lors de la scène du tribunal, où nous devions arrêter le système de climatisation pour éviter que le bruit du moteur soit capté par les micros. Certains jours, j'ai dû changer de chemise à dix reprises. C'était vraiment suffocant !

Pendant le tournage, j'ai reçu une proposition de Chuck Jones, un réalisateur et scénariste de films d'animation, qui désirait m'offrir le rôle en voix hors champ d'un des personnages principaux de son prochain projet intitulé *Gay Purr-ee* (*Chat, c'est Paris*, dans sa version française). Le film racontait l'histoire d'une chatte et d'un chat, Mewsette et Jaune Tom, partis à la découverte de Paris. C'était une idée originale et intéressante qui me plaisait beaucoup ; ça aurait été

un nouveau défi pour moi. Chuck en a discuté avec le colonel, mais bien sûr, je n'ai plus jamais entendu parler de ce projet, étant donné qu'on ne me voyait pas à l'écran. J'appris à sa sortie que c'était Robert Goulet, que je détestais au plus haut point, qui avait eu le rôle.

Lorsque le tournage de *Follow That Dream* fut terminé, nous sommes allés passer quelques jours à Las Vegas, toute la bande et moi. Nous en avons profité pour assister à plusieurs spectacles, dont ceux de Fats Domino, Jackie Wilson, les Four Aces et Ricky Nelson. Nous dormions à peine deux ou trois heures par nuit. C'était comme une fête sans fin. Nous nous gavions de speed, de dexédrine et de tranquillisants pour réussir à tenir le coup.

Après ces quelques jours de vacances dans la ville du jeu, je suis retourné en studio. RCA avait insisté auprès du colonel pour que j'enregistre quelques titres afin qu'ils puissent sortir un nouveau 45 tours le plus tôt possible. J'ai retrouvé la même équipe, à l'exception du guitariste Hank Garland, qui avait été victime d'un grave accident de voiture quelques semaines auparavant. Malheureusement, il ne s'en remettra jamais totalement. C'est Jerry Kennedy qui le remplace.

Nous sommes le 15 octobre, il est 20h00, et la session peut commencer. Nous débutons avec *For The Millionth And The Last Time*, une chanson à consonance latine bien épaulée par les voix des Jordanaires, mais qui n'apparaitra qu'en 1965 sur l'album *Elvis for Everyone*. Ensuite, ce fut le tour de *Good Luck Charm*, un rock doux, dans lequel Gordon Stocker, des Jordanaires, réalise de merveilleuses harmonies vocales. Après une légère pause, nous avons poursuivi avec deux titres composés par Don Robertson. Le premier s'intitule *Anything That's Part of You*, une ballade comme je les aime, mettant de l'avant les talents de pianiste de Floyd Cramer. L'autre pièce de Robertson avait pour titre *I Met Her Today*, une autre ballade, mais qui demandait beaucoup vocalement. Dans certains passages, ma voix devait grimper d'un octave. Nous avons refait plusieurs prises, mais le résultat fut fort satisfaisant. Cette chanson aussi ne paraîtra que sur l'album *Elvis for Everyone*.

Il devait être 2h00 du matin lorsque nous avons conclu la session avec *Night Rider*, un rock endiablé composé par le duo Pomus/Shuman. Boots Randolph, le saxophoniste, s'en est donné à cœur joie dans cette pièce. Cette chanson, quant à elle, fera partie de l'album *Pot Luck*. De cette session, RCA sortira, comme prévu, en 45 tours, les titres *Good Luck Charm* en face A, et *Anything That's Part of You* en face B. Ce disque se hissera rapidement à la première position des palmarès et y restera cinq semaines.

Avant mon retour à Hollywood pour le tournage de mon prochain film, *Kid Galahad* (*Un direct au cœur*), nous étions, toute la bande, assis autour de la piscine, à Graceland. Parmi nous, il y avait Marty Lacker, une connaissance de Lamar. Je lui ai offert de se joindre à nous et de nous suivre à Hollywood. « Nous partons dans deux jours, alors si ça te dit, tu es le bienvenu. » Tout souriant, il a répondu : « Bien sûr Elvis, ce sera avec plaisir. » Il me téléphona le lendemain pour confirmer son accord, et à partir de ce jour, Marty est devenu un membre à part entière de la mafia de Memphis. Avec le temps, il deviendra mon secrétaire particulier.

***

Le 1er novembre, je reçus un rapport du détective. J'appris cette fois-ci que mon plus jeune frère, Pierre-Paul, venait de faire son entrée dans les forces policières, réalisant ainsi son rêve de toujours. De plus, il s'était marié le 15 octobre dernier. Denise était présente, mais contrairement au mariage de Jacques, elle s'y était présentée seule, enfin, pas tout à fait seule puisqu'elle était accompagnée de notre jeune fils, Robert, qui allait bientôt avoir deux ans. Le détective, à la sortie de l'église, a pris plusieurs clichés et il m'en a envoyé un. Denise avait très peu changé, peut-être un peu amaigrie, mais toujours aussi séduisante. De ce que je pus entrevoir sur cette photo, mon fils avait hérité de ma bouche et de mes lèvres charnues, peut-être même un peu de mes yeux. Toutefois, il avait sans aucun doute le nez fin de sa mère ainsi que la rondeur de son visage. Je remarquai également

que Robert avait les cheveux foncés, ce qui n'était pas surprenant puisque Denise et moi avions tous deux une chevelure très noire. Pendant de nombreuses minutes, je n'ai pu détacher mon regard de cette photographie. Ce jour-là, tenant dans mes mains cette photo un peu floue et admirant mon fils… ton père… je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes.

***

Juste avant de quitter pour Idylwild, où nous devions tourner les scènes extérieures de mon prochain film, je décidai de louer une majestueuse maison de style méditerranéen située au 1059 *Bellagio Road* à Bel-Air. Cette demeure m'avait grandement impressionné lors de ma visite. Il y avait de multiples statues à l'extérieur et une très vaste terrasse. En franchissant la porte d'entrée, on se retrouvait face à un immense hall tout en marbre avec, en son centre, une fontaine de toute beauté. Un imposant escalier menait au premier étage. De plus, au sous-sol, les propriétaires avaient construit un bowling. Quant à la chambre à coucher, elle était totalement tapissée de miroirs.

Un détail, pour ne pas dire croustillant, est que peu de temps après avoir emménagé, je découvris une trappe située près de la piscine. Cette trappe menait à un étroit couloir d'environ 1,30 m de hauteur. Après quelques pas, j'aperçus un grand miroir à droite. Il mesurait environ un mètre de haut sur 2,5 m de large. En m'approchant, je découvris qu'il ne s'agissait pas d'un miroir, mais plutôt d'une vitre sans tain. La surprise ne s'arrêta pas là, car je réalisai que cette vitre donnait directement sur le vestiaire des femmes. Pour elles, ce n'était qu'un simple miroir, mais pour nous, de l'autre côté, c'était une vue imprenable. Contrairement à tous les ragots médiatiques, ce n'est pas moi qui ai fait construire ce miroir sans tain ; il était déjà là bien avant mon arrivée. Mais j'avoue aujourd'hui que les gars et moi en avons pleinement profité.

Comme c'est l'habitude, je me rends tout d'abord au *Radio Recorders* en Californie pour l'enregistrement des chansons qui feront

partie du film. Au total, six titres sont prévus. Dudley Brooks est au piano, Floyd Cramer étant pris ailleurs. Dans la soirée du 26 octobre, nous mettons en boîte quatre titres : *King Of The Whole Wide World*, *A Whistling Tune* (que j'avais précédemment enregistré en juillet dernier, mais dont le résultat ne nous avait pas plu), *Home Is Where The Heart Is*, et *Riding The Rainbow*. Quant aux deux autres chansons, *I Got Lucky* et *This Is Living*, elles seront enregistrées le lendemain ; nous reprendrons également *King Of The Whole Wide World*.

Pour *Kid Galahad*, c'est Phil Karlson qui assure la réalisation. C'était un homme calme, qui savait faire confiance à ses comédiens et qui haussait rarement le ton sur le plateau. Ce fut fort agréable de travailler pour lui. J'ai comme partenaire Gig Young, sélectionné trois fois aux Oscars à titre de meilleur acteur, mais qui malheureusement se suicidera en 1978, ainsi que Lola Albright. De plus, je retrouve Joan Blackman, qui faisait partie de la distribution de Blue Hawaii, et Charles Bronson, qui commençait à sérieusement se faire un nom à Hollywood, et qui connaîtra une fulgurante carrière, se spécialisant dans les films policiers et d'action. Malheureusement, notre relation fut à couteaux tirés tout au long du tournage ; il était d'une totale indifférence à mon égard, se moquant ouvertement de mes démonstrations de karaté. Néanmoins, pour être bien préparé pour ce film dans lequel je jouais le rôle d'un boxeur, j'ai fait appel à Mush Callahan, un ancien champion mi-moyen, afin qu'il puisse me rendre le plus crédible possible durant les scènes de boxe. Callahan avait déjà dirigé Errol Flynn, Burt Lancaster et Kirk Douglas dans des films précédents. De plus, mon homme de coin n'était nul autre que Al Silvani, qui avait effectué le même travail auprès d'authentiques champions tels que Floyd Paterson, Rocky Graziano et Jake LaMotta. J'ai même perdu 10 livres pendant l'entraînement.

C'était la première fois en carrière que je jouais dans un « remake ». En effet, en 1937, il y avait eu une première adaptation de *Kid Galahad* avec des acteurs de renom tels que Edward G. Robinson,

Bette Davis et Humphrey Bogart. Un premier « remake » avait été tourné en 1941, une fois de plus avec Humphrey Bogart.

En plein milieu du tournage à Idylwild, nous avons été surpris par une tempête de neige. L'équipe a dû remballer tout le matériel, et nous avons continué le tournage à Culver City, dans les studios de la *United Artists*. Ce contretemps a retardé la production, et le film ne s'est achevé qu'à la fin du mois de décembre, me forçant à rester à Hollywood pour Noël, plutôt qu'à Graceland, ce qui ne m'enchantait guère. J'aimais l'ambiance de Noël à Graceland.

Pour me détendre un peu, je me suis offert une gâterie inattendue : un singe. C'est Alan Fortas qui m'avait proposé de l'acheter. Ce chimpanzé avait auparavant appartenu à un comédien qui l'utilisait pour un spectacle télévisuel. Cet animal était donc habitué au public et à porter des vêtements humains. Je l'ai nommé Scatter, et je me suis rapidement attaché à lui. Scatter avait des talents bien au-delà de la simple imitation humaine ; il pouvait boire du whisky en quantité impressionnante et adorait agresser sexuellement les femmes qui venaient à la maison. Dès qu'une femme franchissait le seuil de la porte, Scatter se ruait vers elle, soulevant sa jupe et se glissant sous son jupon, à la grande stupeur de ces dames. Il les suivait parfois jusqu'à la salle de bain, essayant de les accompagner à l'intérieur.

Je lui ai appris des tours plus fous les uns que les autres. Par exemple, je l'habillais élégamment et le plaçais derrière le volant de la Rolls Royce, demandant à Alan Fortas de lui faire faire une promenade en ville. Imagine les réactions des gens voyant un singe conduire une Rolls Royce, c'était à mourir de rire. Une stripteaseuse venait souvent nous rendre visite, et nous laissions Scatter se chamailler avec elle, donnant l'impression qu'ils copulaient ensemble, c'était hilarant. Un jour, un des gars amena une fille à la maison et, après les présentations, s'engouffra dans sa chambre. Alan, Sonny et moi avons discrètement fait entrer Scatter dans la chambre pendant que le couple s'amusait. Excité par ce qu'il voyait, Scatter sauta sur le

lit en hurlant, effrayant la fille à mort, tandis que nous étions pliés de rire.

Une autre fois, j'avais demandé à Alan d'amener Scatter au studio. Pendant que j'étais sur le plateau, Scatter, laissé dans ma loge, réussit à s'échapper et fit irruption dans le bureau de Sam Goldwyn, le directeur de la MGM. Au bout de deux ou trois ans, Scatter devenait de plus en plus difficile à contrôler, alors je lui ai fait construire une immense cage climatisée et l'ai envoyé finir ses jours à Graceland. Quelques mois plus tard, Joe m'a informé qu'on avait retrouvé Scatter mort. J'ai été peiné, car j'aimais vraiment ce chimpanzé. Il nous aura fait bien rire pendant les quelques années qu'il a passé à nos côtés.

Tout comme l'année précédente, j'ai terminé celle-ci après avoir tourné trois films et enregistré deux albums qui ont atteint la première place des palmarès. J'ai également surpassé l'année précédente en ce qui concerne les 45 tours, avec cinq titres dans le top 10.

1962

Le 8 janvier 1962, alors que je passais encore mes vacances à Las Vegas, nous avons organisé une petite fête pour célébrer mon 27e anniversaire de naissance au Sahara Hotel. Pour l'occasion, le colonel m'a offert un somptueux bracelet en or 18 carats, orné de mes initiales gravées en relief et serties de plusieurs diamants. Un bijou dont le prix devait être exorbitant. En février, je suis rentré à Memphis pour un long mois de repos, durant lequel j'ai profité pour jouer au football et de visionner des films à la chaîne.

***

Au début du mois de mars, je reçus un rapport du détective nous informant que, le 21 février dernier, le directeur de la police de Montréal avait annoncé dans un communiqué que les enquêteurs chargés de la disparition de l'agent André Lambert poursuivaient leurs investigations, bien que le motif de l'enlèvement ne soit plus en cause. Pour les enquêteurs et la famille de Monsieur Lambert, l'important était de retrouver l'agent disparu depuis trois ans. Une récompense de 2 000 dollars était offerte pour toute information relative à cette disparition. Le détective nous fit parvenir une page du journal *La Presse* relatant ces faits. On y voyait, en plus du texte, des photos du directeur de la police de Montréal, de moi-même, de ma voiture garée sur le parking du bar le Mocambo, du patron du cabaret, du portier, ainsi qu'une photographie de ma femme Denise avec notre fils Robert dans les bras.

J'appris également que Dumoulin et Denise continuaient de se fréquenter de manière assidue, passant de plus en plus de temps ensemble. En janvier, ils étaient même partis passer un week-end dans un chalet au Mont-Tremblant, probablement pour fêter l'anniversaire de Denise qui venait d'avoir vingt-trois ans. Le détective nous avait fait parvenir une vingtaine de clichés où l'on voyait Denise et Dumoulin assis sur le monte-pente, lors de leurs descentes à ski, sur

les sentiers de raquette, et au restaurant. Ils semblaient véritablement amoureux. Cette situation m'attristait et m'emplissait de colère. Les voir s'embrasser me rendait fou de rage. J'aurais volontiers frappé Dumoulin. Les agissements de Denise me stupéfiaient. Je pouvais comprendre son désarroi et son besoin de réconfort en cette période difficile, mais il y avait des limites, et à mon avis, Denise les avait largement franchies.

À la fin du rapport, le détective laissait entendre qu'il suivait une piste sérieuse pour entrer en contact direct avec Denise Lambert. Pour l'instant, il ne pouvait en dire plus, mais tout semblait se dérouler comme prévu ; il nous tiendrait informés des nouveaux développements dans les semaines à venir. Nous ne comprenions pas trop les intentions du détective et nous étions en droit de nous inquiéter. Son travail consistait à surveiller Denise, pas à devenir son ami, ce qui était beaucoup trop risqué pour lui et pour nous. Il était hors de question d'attendre le prochain rapport, c'est pourquoi j'ordonnai à Joe de contacter le détective au plus vite pour tenter d'en savoir plus sur les intentions inquiétantes de cet homme.

***

Avant de retourner sur les plateaux de tournage, je devais passer par le studio pour préparer la sortie d'un nouveau 33 tours. Ainsi, le 18 mars, je me retrouvai dans le studio B, à Nashville, pour enregistrer onze chansons. L'équipe de musiciens était presque identique à celle des sessions précédentes, à l'exception de Jerry Kennedy à la guitare, remplacé par Thomas Grady Martin et Harold Bradley. La session débuta vers 21h00.

Le premier titre, *Something Blue*, était une belle ballade où le doigté de Floyd Cramer au piano faisait des merveilles. Étant donné que la chanson traitait du mariage, Bill Porter, l'ingénieur du son, proposa d'inclure la « marche nuptiale » dans l'introduction. Nous tentâmes l'expérience, et bien que le résultat fût agréable, nous décidâmes finalement de ne pas retenir cette idée. *Gonna Get Back*

Home Somehow fut la suivante, une chanson particulièrement rythmée, signature du duo Pomus/Shuman. La session se poursuivit avec *(Such An) Easy Question*, une composition du célèbre Otis Blackwell, créateur de *Don't Be Cruel* et *All Shook Up*. Cette pièce simple mettait en valeur l'harmonie entre les voix des Jordanaires, celle de Millie Kirkham et la mienne.

Sans interruption, nous attaquâmes ensuite *Fountain of Love*, une chanson aux sonorités latines. En seulement trois prises, elle était dans la boîte. Pendant une courte pause bien méritée, Steve Sholes, le producteur, m'informa que Jimmy Murphy, un des techniciens de studio, avait enterré sa mère ce matin-là, mais avait tenu à être présent pour cette session. Je le remerciai de m'avoir prévenu et allai aussitôt offrir mes sincères condoléances à Jimmy. En signe de gratitude pour sa fidélité, j'insistai pour couvrir tous les frais funéraires. C'était la moindre des choses.

Après cette parenthèse, nous reprîmes avec *Just For Old Time Sake*. Là encore, il fallut peu de prises pour obtenir un résultat satisfaisant. Le prochain titre, *Night Rider*, avait déjà été enregistré en octobre dernier, mais je tenais à refaire une tentative avec des arrangements différents. Finalement, l'ancienne version fut retenue pour l'album. La dernière chanson, *You'll Be Gone*, fut entamée alors que le jour se levait déjà et que nous commencions tous à fatiguer. Initialement, Red West avait écrit les paroles sur l'air de *Begin The Beguine*, mais face au refus catégorique de Cole Porter de nous autoriser à utiliser la mélodie de son succès, nous avons dû trouver une autre solution. Red sollicita alors l'aide de Charlie Hodge, qui créa rapidement une nouvelle mélodie tout aussi louable. Cependant, après plusieurs tentatives infructueuses, j'annonçai qu'il était temps d'arrêter et que nous reprendrions cette chanson lors de la session prévue pour le soir même, ce qui, malheureusement, ne se fit pas.

Après un repos bien mérité, nous avons repris la session commencée la veille. Tout a débuté avec *I Feel That I've Known You Forever*, une ballade de seulement 1 minute 44 secondes, terminée en

quatre prises. Ensuite, le célèbre duo Jerry Leiber et Mike Stoller, qui venaient de me composer deux chansons, sont arrivés au studio. Ils n'avaient pas écrit pour moi depuis *GI Blues* en raison de leur désaccord avec le colonel concernant leurs droits d'auteur. C'était donc officiellement la première fois que j'allais enregistrer une de leurs pièces. Nous avons commencé avec leur premier titre, *Just Tell Her Jim Said Hello*. Bien que cette chanson soit également très courte, moins de deux minutes, elle m'a tout de suite séduit par son rythme particulier et ses arrangements. Il y avait un passage assez difficile où ma voix devait monter dans les octaves, mais j'aime les défis. Après quelques tentatives, nous avons décidé que la sixième prise était la meilleure.

Après le départ de Leiber et Stoller, nous avons poursuivi avec une composition de Pomus et Shuman intitulée *Suspicion*. Dès la première prise, je compris que nous tenions là un succès. Malheureusement, j'étais le seul à en voir le potentiel, et RCA décida de ne pas la sortir immédiatement en 45 tours. Le chanteur Terry Stafford l'enregistra en 1964 et connut un énorme succès, ce qui ne me surprit pas. En réaction, RCA se décida enfin à placer *Suspicion* en face B du 45 tours *Kiss Me Quick*, mais cela n'eut pas le même impact que la version de Stafford. RCA était passé à côté d'un « hit ».

Il était déjà plus de minuit quand nous entamâmes la dernière chanson de la session, le second titre de Leiber et Stoller, *She's Not You*. Ayant un rythme similaire à *Just Tell Her Jim Said Hello*, je n'eus aucun problème à enregistrer *She's Not You*, terminant ainsi cette session qui fut, somme toute, très satisfaisante. Steve Sholes vint nous féliciter pour notre excellent travail, sachant très bien qu'il avait en main suffisamment de matériel pour sortir un disque de qualité. Onze chansons avaient été enregistrées, dont huit figureraient sur le 33 tours *Pot Luck*.

Après quelques heures passées à Graceland pour finaliser certains détails, je montai dans mon tout nouveau camping-car, blanc et rouge, pour filer tout droit vers Hollywood ; près de 3 000 kilomètres de route

presque sans interruption. J'adorais rouler sur l'autoroute 40, cela avait un effet thérapeutique sur moi, me donnant un sentiment de liberté totale. Pendant le trajet, j'engloutissais du Pepsi et des bonbons en quantité industrielle. Je m'amusais avec les gars, réalisant à quel point la vie était magnifique. Assis au volant de mon camping-car, en route pour Hollywood, j'étais l'homme le plus heureux de la terre, ou presque...

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

IX

C'était par un bel après-midi de février, alors que nous nous apprêtions tous à dîner, que mon père alluma le poste de radio. Je ne me souviens plus très bien de la station, mais les mots de l'animateur restent gravés dans ma mémoire : « Il est bientôt midi, annonça-t-il de sa voix puissante, bien que quelque peu altérée par les grésillements de la radio. Aujourd'hui, je vais vous faire découvrir un nouvel artiste venu des États-Unis. Il fait un tabac chez nos voisins du sud. Voici son tout premier disque, Heartbreak Hotel*, par Elvis Presley. » Dès les premières notes de la chanson et les premiers mots de ce chanteur au nom étrange, je faillis m'étouffer ! Mon appétit disparut instantanément. Sans vraiment m'en rendre compte, je me levai de ma chaise comme si une décharge électrique m'avait traversé. Je montai le volume de la radio, malgré les protestations de mon père qui me sommait de baisser le son immédiatement. Mais j'étais déjà ailleurs ! J'entendis à peine ma mère me supplier de baisser le volume et de revenir à table. Plus rien autour de moi ne comptait. Je venais de traverser dans un autre univers, un monde parallèle où seules la radio et moi existaient. Il n'y avait plus de frère, de sœur, de parents, ni*

même de cuisine ou de maison. Je ne voyais plus rien, je n'entendais qu'Elvis Presley.

Le lendemain matin, je courus, accompagné de mon fidèle ami Steven Scott, chez Monsieur Duval, le disquaire de la rue Frontenac, pour acheter ce disque tant convoité. Dès notre arrivée devant la vitrine du magasin, notre surprise fut grande de voir une affiche d'Elvis Presley collée sur la vitre. En fait, je savais qu'il s'agissait de lui simplement parce que son nom apparaissait au bas de l'affiche, car c'était la première fois que je contemplais son visage. Je dois dire que j'ai été particulièrement surpris de voir à quoi ressemblait cet Elvis Presley. On le voyait de la taille jusqu'à la tête, avec une guitare en bandoulière et un micro haut perché devant lui ; la tête légèrement inclinée vers le bas, le col de sa chemise relevé. Il avait les cheveux longs, peignés en arrière en forme de queue de canard, glissant sur sa nuque et enduits de « Brilcream » pour une brillance éclatante, avec une mèche retombant sur le front. Ses favoris descendaient jusqu'aux lobes de ses oreilles ; il n'avait rien du garçon modèle. Tout en lui respirait la provocation. Un air boudeur, la lèvre supérieure légèrement retroussée, tandis que la lèvre inférieure était charnue, des pommettes saillantes, des sourcils droits et un regard scrutateur lui donnaient une allure franchement rebelle. Avec un look pareil, il était à des années-lumière de Pat Boone ou de Frank Sinatra. Pour moi, c'était du jamais vu ! Non seulement était-il marginal par son genre de musique, mais son image l'était tout autant. Aucun doute possible, j'allais adorer ce gars-là !

C'est alors que Steven me serra le bras en me dévisageant.

– Hey, André, ce gars-là te ressemble.

– Hein ! Arrête ça.
– J'te l'dis, on dirait toi avec les cheveux longs.
– Ben moi, je ne trouve pas qu'il me ressemble tant que ça, lui répondis-je, même si j'avais remarqué certaines petites similitudes : les yeux et la bouche, peut-être un tout petit peu.
– Ben voyons André. Tu dois bien voir, toi aussi, que tu lui ressembles.
– Ah, maintenant, c'est moi qui lui ressemble.
– Toi… lui… ça n'a pas d'importance.

Après avoir passé plusieurs minutes à l'extérieur à nous obstiner devant une affiche d'Elvis Presley, seul témoin de cette scène pour le moins étrange, nous avons finalement franchi la porte du magasin de disques.

Lorsque nous sommes arrivés devant le comptoir, Monsieur Duval s'avança vers nous. Après les salutations d'usage, je m'empressai de lui dire que je désirais acheter le disque d'Elvis Presley. Monsieur Duval devait avoir environ 40 ans à l'époque. C'était un homme grand et bien bâti, avec des cheveux gris clairsemés et une grosse paire de lunettes noires perchée sur le bout de son nez. Il se rendit alors à l'arrière du magasin et revint avec le précieux objet dans les mains. Comme s'il ne voulait surtout pas que quelqu'un puisse entendre ce qu'il avait à nous dire, bien que nous ne soyons que tous les trois dans le magasin, il nous murmura que la compagnie de disques RCA venait de signer un contrat avec ce jeune chanteur américain originaire de Memphis, Tennessee. « Mais honnêtement, nous avoua-t-il, je suis absolument certain que RCA vient de commettre la plus grosse bourde de leur histoire ; ce "Presley" ne fera pas long feu, vous pouvez me croire. »

***

Elvis entra dans les studios de RCA à Nashville pour sa première séance d'enregistrement le 10 janvier 1956, soit deux jours après son vingt et unième anniversaire. En plus de Scotty Moore à la guitare, de Bill Black à la contrebasse et de D.J. Fontana à la batterie, Chet Atkins à la guitare, Floyd Cramer au piano et les Jordanaires comme choristes se joignirent à la session. Ce jour-là, la troupe enregistra trois chansons : I Got A Woman *de Ray Charles,* Money Honey *de Jesse Stone, et* Heartbreak Hotel. *Le lendemain, ils enregistrèrent* I'm Counting On You *et* I Was The One.

La chanson Heartbreak Hotel *fut écrite par Mae Boren Axton et Tommy Durden, inspirés par un fait divers : un homme, avant de se suicider dans une chambre de motel, aurait laissé une note sur laquelle il aurait écrit « I walk a lonely street » (je marche sur une rue solitaire). Elvis enregistra ce titre le 10 janvier 1956 aux studios de RCA à Nashville, avec* I Was The One *en face B.* Heartbreak Hotel *connut un succès immédiat et atteignit la première position du palmarès Billboard le 28 avril 1956. Elvis reçut une « Triple couronne », atteignant la première place des palmarès Pop, Rhythm and Blues et Country. Ce fut le premier de ses nombreux disques d'or.*

Après avoir convaincu RCA de signer Elvis, le colonel Parker réalisa un second coup de maître en permettant à son protégé de se produire sur CBS, une chaîne de télévision nationale. Elvis fut invité au Stage Show, animé par les frères Tommy et Jimmy Dorsey. Il reçut 1 250 dollars pour sa prestation. En ce samedi soir du 28 janvier, l'Amérique découvrit le phénomène du moment. Elvis, beau comme un dieu, apparut devant les caméras

pour interpréter deux chansons : Shake Rattle And Roll *avec un couplet de* Flip, Flop And Fly *en finale, et* I Got A Woman*. Le public n'avait jamais rien vu de tel. L'ouragan Presley venait de tout dévaster. En cinq minutes, l'univers musical bascula. Dès lors, le succès était garanti et la jeunesse américaine conquise.*

Toutefois, on ne pouvait pas en dire autant des adultes. Pour eux, ce jeune voyou n'avait aucun talent, il hurlait au lieu de chanter et sa façon de se trémousser était jugée vulgaire et pornographique. D'un côté, les adultes étaient offusqués par l'attitude scandaleuse de ce piètre chanteur, et de l'autre, les jeunes adoraient leur nouvelle idole. C'était le début de la guerre des générations. Malgré les nombreuses contestations, CBS prit le parti des jeunes et engagea Elvis pour cinq autres apparitions. Chez les concurrents, on commença sérieusement à envisager d'inviter ce jeune chanteur...

Quelques jours après son apparition au Stage Show, Elvis retourne en studio, cette fois-ci à New York, pour enregistrer les autres chansons de son premier album. Le lundi 30 janvier, Elvis met en boîte le méga succès de Carl Perkins, Blue Suede Shoes*, ainsi que* My Baby Left Me*,* So Glad You're Mine *et* One Sided Love Affair*. Le lendemain, la troupe enregistre deux chansons majeures :* Tutti Frutti *de Little Richard, et* I'm Gonna Sit Right Down and Cry (Over You)*. Enfin, le vendredi 3 février, Elvis finalise le tout avec* Shake, Rattle and Roll *et le succès de Lloyd Price,* Lawdy Miss Clawdy.

Comme on s'y attendait, d'autres stations de télévision s'intéressent à Elvis, et NBC n'y échappe pas. Ils invitent Elvis à participer au Milton Berle Show le 3 avril, en direct du porte-avions USS Hancock*, en Californie. Elvis y interprète* Shake, Rattle and Roll*,* Heartbreak Hotel *et*

Blue Suede Shoes. *Son salaire : 5 000 dollars. Ce soir-là, plus de 40 millions de personnes sont rivées devant leur écran, soit un Américain sur quatre. Bien que le surnom « Elvis the Pelvis » lui soit désormais attribué, il n'en demeure pas moins que cet artiste commence à grimper rapidement les échelons vers les sommets du show-business. Pour accélérer encore ce processus, le colonel Parker ne lésine pas sur les moyens et réussit son troisième coup de génie. Après les disques et la télévision, place maintenant au cinéma. Après un bout d'essai concluant, Elvis signe, le 6 avril 1956, un contrat de sept ans avec Paramount Pictures. Elvis touchera 100 000 dollars pour son premier film, avec une augmentation de 50 000 dollars pour chaque film suivant.*

Quoi de mieux que Las Vegas, la ville du spectacle, pour un chanteur aussi électrisant sur scène qu'Elvis ? C'est sans doute ce que s'est dit le colonel Parker lorsqu'il décrocha pour Elvis un contrat de quatre semaines au New Frontier. *Mais, comme ce fut le cas avec le* Grand Ole Opry*, Elvis allait vivre son second échec artistique. Le futur King devait passer en première partie de l'orchestre de Freddie Martin et du comique Shecky Greene. Mais il va sans dire que le public de Las Vegas, composé principalement de personnes de la classe moyenne dans la trentaine, pour la plupart des joueurs et des touristes, n'était pas encore prêt pour Elvis. Bien que ce ne fut pas un échec total, l'enthousiasme fut des plus mitigés. Nous étions loin des foules en délire et des émeutes. Ainsi, après seulement une semaine d'engagement, le colonel et la direction de l'hôtel décidèrent d'un commun accord d'annuler le contrat. Elvis devra attendre treize ans avant de remonter sur une scène de Las Vegas.*

Mais cela n'empêche pas Heartbreak Hotel *de trôner au sommet des palmarès depuis huit semaines, alors qu'Elvis gagne environ 7 500 dollars par semaine. Il en profite d'ailleurs pour acquérir une belle maison de style ranch située au 1034* Audubon Drive. *Cette petite maison verte et blanche, qu'Elvis a payée 40 000 dollars, est située dans l'un des plus beaux quartiers de la ville. Comprenant trois chambres à coucher, une salle de jeu, un salon, une salle à manger et une salle de séjour, ainsi qu'une piscine à l'extérieur, la nouvelle demeure d'Elvis devient le lieu de rendez-vous des fans. Chaque jour, des centaines de jeunes marchent sur le terrain dans l'espoir d'y apercevoir leur idole. La situation devient si intimidante qu'Elvis doit faire ériger un mur tout autour de la maison.*

Le 4 mai, RCA met sur le marché le deuxième 45 tours d'Elvis, I Want You, I Need You, I Love You*, avec* My Baby Left Me *sur l'autre face. 300 000 copies sont vendues en précommande, du jamais vu. L'album Elvis Presley devient le 33 tours le plus vendu dans l'histoire de RCA.*

Le soir du 5 juin allait devenir une date culte pour la renommée d'Elvis Presley. Ce soir-là, il est l'invité du Milton Berle Show pour la seconde fois. Après les présentations, Elvis apparaît, pour l'une des rares fois de sa carrière, sans guitare, et interprète une toute nouvelle chanson, Hound Dog. *Il se livre à des déhanchements suggestifs et des contorsions du bassin comme jamais auparavant, et à la fin, il met les bouchées doubles en entamant la chanson sur un tempo blues. Il n'a jamais été aussi provocateur. Cette prestation déclenche un scandale national sans précédent. Les critiques le descendent en*

flammes et les adultes sont indignés par une telle démonstration d'obscénité.

C'est ainsi que lors de sa prestation au Steve Allen Show *du 1er juillet, Elvis n'a d'autre choix que de se prêter à une véritable mascarade. Lorsque Steve Allen le présente comme le « nouveau » Elvis Presley, les spectateurs sont estomaqués de le voir arriver habillé comme un pingouin, avec plastron, veste en queue de pie, gants blancs et chapeau haut de forme. Puisque le ridicule ne tue pas, on exige d'Elvis qu'il chante* Hound Dog *devant un authentique basset affublé, lui aussi, d'un chapeau haut de forme. Pouvaient-ils trouver plus humiliant ? Elvis lui-même dira que ce fut la performance la plus ridicule de sa vie.*

Quelques jours plus tard, sort le troisième 45 tours d'Elvis, avec Hound Dog *en face A et* Don't Be Cruel *en face B. RCA vendra 7 millions d'exemplaires de ce disque, faisant de ce 45 tours le plus vendu d'Elvis.*

L'apparition d'Elvis au Steve Allen Show *permet à celui-ci de battre en cote d'écoute son plus féroce concurrent, Ed Sullivan. Ce dernier, qui s'était juré de ne jamais inviter cet énergumène à son émission, doit plier devant l'évidence et signe donc un contrat avec Elvis pour trois passages. Pour ces trois apparitions, Elvis recevra 50 000 dollars, la plus grosse somme jamais offerte à un artiste pour une émission de variétés. Pour sa première prestation à l'émission d'Ed Sullivan,* Toast of the Town*, Elvis est présenté par Charles Laughton, car quelques jours plus tôt, Ed Sullivan avait été victime d'un accident de voiture. Elvis interprète quatre chansons :* Hound Dog*,* Don't Be Cruel*,* Ready Teddy *et* Love Me Tender*. Les cotes d'écoute grimpent à 82,6, représentant un chiffre faramineux de 54 millions de téléspectateurs, soit un tiers*

de la population (seuls les Beatles réussiront à battre ce record lors de leur apparition en 1964).

À la suite de cette émission, la Fox décide de changer le titre du premier film d'Elvis, The Reno Brothers*, et le rebaptise* Love Me Tender. *Bien qu'il ait signé un contrat pour trois films avec la Paramount, ce fut finalement la* 20th Century Fox *qui eut la chance de tourner le premier film d'Elvis Presley. Le producteur David Weisbart, à l'origine du film* Rebel Without A Cause *avec le regretté James Dean, supervise le projet. Dans ce film, Elvis interprète quatre chansons :* Let Me, Poor Boy, We're Gonna Move, *et bien sûr,* Love Me Tender, *la chanson titre du film. La première du film* Love Me Tender *(*Le Cavalier du crépuscule *en version française) a lieu le 16 novembre au* Paramount Theater *de Broadway à New York. Outre Elvis Presley dans le rôle de Clint Reno, les autres vedettes du film sont Richard Egan et Debra Paget.*

Le lundi 4 décembre 1956, par une belle journée, Elvis décide de rendre visite à son ami Sam Phillips au Studio Sun *à Memphis. Carl Perkins est sur place pour enregistrer la chanson* Matchbox. *Jerry Lee Lewis, qui vient de sortir son premier disque* Crazy Arms, *est le pianiste attitré de cette séance. Pendant la pause, Elvis se met au piano et commence à interpréter des chansons gospel. Entre-temps, Johnny Cash, le nouveau poulain de Sun, qui est numéro 20 au palmarès country avec* I Walk The Line, *arrive à son tour. Tous les quatre entonnent alors plusieurs grands airs gospel. Sam Phillips, avec le génie qu'on lui connaît, décide d'enregistrer la session. Sans le savoir, Phillips vient de mettre sur bande ce qui sera plus tard qualifié, lors de la sortie du disque, de* The Million Dollar Quartet.

Elvis Presley est passé d'inconnu à célèbre en moins d'un an, réalisant la progression la plus rapide de toute l'histoire du show-business. Pour preuve, en 1954, Elvis donne trente-sept concerts et enregistre treize chansons. L'année suivante, il donne pas moins de deux cent quarante et un concerts et enregistre neuf chansons. En 1956, l'année où l'Amérique découvre ce phénomène, il donne cent quarante-huit spectacles, enregistre trente-six chansons dont dix-sept apparaîtront dans le Billboard, reçoit deux triples couronnes et tourne dans un long métrage !

***

Quoi qu'il en soit, Monsieur Duval, après ses commentaires peu élogieux à l'égard de ma nouvelle idole, me remit finalement le disque. Je m'empressai de payer les vingt-cinq cents requis pour l'achat de ce tout premier disque d'Elvis. Alors que nous nous apprêtions à quitter les lieux, Steven s'arrêta net. Convaincu que son meilleur ami était le sosie parfait de cette nouvelle vedette américaine, il regarda Monsieur Duval droit dans les yeux et lui demanda, le plus sérieusement du monde, s'il ne trouvait pas que je ressemblais à Elvis Presley. À cet instant, j'étais très gêné. Mais Monsieur Duval ne sembla pas du tout impressionné par cette question. Après avoir jeté un regard rapide dans ma direction, il répondit que je ne ressemblais en aucune manière à ce « Presley ». « Je n'avais pas l'air d'un voyou, moi », ajouta-t-il.

Cette fois-ci, c'est moi qui pris le bras de Steven et le tirai rapidement à l'extérieur du magasin.

– Steven, promets-moi que tu ne vas répéter ça à personne, dis-je sur un ton qui se voulait très sérieux.

– Ben non, me répondit-il avec désinvolture. C'était juste une blague. Mais c'est quand même vrai que tu lui ressembles.

– Pas du tout, rétorquai-je avec une pointe d'arrogance. Je commençais à trouver ça beaucoup moins drôle.

– De toute façon, on s'en fout, dis-je, comme pour clore la discussion avant qu'elle ne s'envenime.

– C'est ça, on s'en fout, comme tu dis.

Je n'avais certes pas réussi à convaincre Steven que les quelques similitudes entre Elvis et moi se résumaient à de simples traits du visage, pas plus qu'il n'avait réussi à me convaincre du contraire, mais il m'avait promis de ne plus en parler.

Au cours des trois années suivantes, j'allais acheter tous mes disques d'Elvis chez Monsieur Duval. Malgré ses incessantes critiques au sujet d'Elvis, rien n'aurait pu m'empêcher de me procurer chaque nouveau disque. Qu'il s'agisse de 45 tours ou d'albums, j'attendais chaque nouvelle sortie avec impatience et courais acheter ces joyaux que j'allais inlassablement écouter. Bien que Denise ne partage pas totalement mon engouement pour Elvis — elle préférait les chanteuses américaines de l'époque telles que Connie Francis et Brenda Lee — elle n'en était pas moins très compatissante. Elle respectait mes choix musicaux, même si ceux-ci se résumaient depuis un certain temps à un seul : le rock and roll.

***

Le petit détail que je devais régler avant de quitter Memphis fut de téléphoner à Priscilla, en Allemagne. J'aurais voulu le faire plus tôt, mais j'étais trop occupé. C'était maintenant le moment de passer à l'action. Je savais pertinemment que ce ne serait pas de tout repos de convaincre ses parents de laisser leur jeune fille quitter le nid familial

et traverser des milliers de kilomètres pour venir rendre une petite visite au « sex-symbol » numéro un de la planète (et ce n'est pas moi qui le dit). Mais j'étais déterminé et confiant de réussir à les amadouer suffisamment pour qu'ils accèdent à ma demande.

Lorsque j'entendis sa voix à l'autre bout du fil, je me sentis comme un adolescent de seize ans. Comment cette jeune fille pouvait-elle me faire autant d'effet ? Bien sûr, j'avais eu quelques liaisons amoureuses avec certaines co-vedettes de mes films, mais ce n'étaient que des amourettes passagères ; aucune d'entre elles ne m'obsédait l'esprit comme Priscilla. Je n'avais pas cessé de penser à elle depuis mon retour à la vie civile. J'avais la nette impression qu'elle était la seule femme à voir l'homme en moi, et non la vedette que j'étais.

Après les salutations d'usage, je suis allé droit au but :

– Écoute Cilla, j'aimerais que tu viennes me rejoindre à Hollywood, lui ai-je lancé de but en blanc. Penses-tu pouvoir arranger ça ?

Je crois qu'elle a été très surprise par ma requête, elle ne devait pas s'y attendre.

– Heu… Je ne sais pas trop Elvis, il faut que je voie ça avec mes parents, m'a-t-elle dit sur un ton qui dénotait une grande excitation.

Elle m'a confié qu'elle allait d'abord en parler avec sa mère pour que celle-ci plaide en sa faveur auprès de son père. Mais je lui ai bien fait comprendre que je tenais absolument à la voir, que c'était important pour moi, tout en lui précisant que j'avais beaucoup pensé à elle depuis mon départ d'Allemagne. Avant de raccrocher, je lui ai dit que je devais partir le lendemain matin pour Los Angeles, mais que je la rappellerais dans deux jours.

Tel que prévu, quarante-huit heures plus tard, j'appelai Priscilla. Dès que je l'eus en ligne, elle me dit que son père désirait me parler. Lorsque celui-ci prit le téléphone, je m'empressai de lui réitérer la demande que j'avais faite à sa fille deux jours plus tôt. Au départ, il était réticent et n'était pas très chaud à l'idée de laisser Priscilla venir passer quelque temps à Los Angeles. Pour lui, ce n'était encore qu'une enfant et il n'avait pas tort : après tout, elle n'avait que seize ans !

Finalement, à force d'arguments convaincants, il accepta, mais sous plusieurs conditions : elle devait d'abord terminer son année scolaire avant de faire le voyage, il tenait à posséder une feuille de route détaillée de toutes les activités de sa fille pendant son séjour, elle devait être chaperonnée à tout moment et écrire à ses parents tous les jours. Bien sûr, j'acceptai chaque exigence du capitaine Beaulieu sans rechigner. Il m'aurait demandé de l'implorer à genoux que je l'aurais fait. Je les remerciai chaleureusement, lui et sa femme, de leur confiance, et leur promis de bien prendre soin de leur fille. Je discutai un peu avec Priscilla, qui voyait déjà les prochains mois d'attente comme un véritable enfer. Elle me dit qu'elle allait faire une croix sur son calendrier pour compter les jours restants. Cela m'a bien fait rire.

***

Dans la soirée du 26 mars, nous devons commencer l'enregistrement des chansons pour le film *Girls! Girls! Girls!* (*Des filles, encore des filles*, dans sa traduction française). Outre les musiciens habituels, le groupe *The Amigos* se joint à nous. Toutefois, avant de débuter officiellement, nous nous offrons une « Jam Session » avec des musiciens de la côte ouest venus nous rendre visite. Nous interprétons des succès de Bobby Darin, Del Shannon, les Everly Brothers, Jackie Wilson et bien d'autres. Joseph Lilley, qui supervise la session depuis la cabine de son, ronge son frein. Mais je me moque éperdument de ce qu'il peut penser ; je ne suis pas pressé. Les titres sur la liste de la bande sonore ne m'inspirent pas vraiment. Je préfère chanter des chansons que j'aime. Quoi qu'il en soit, vers 22h00, nos visiteurs nous quittent, et au grand soulagement du directeur, nous pouvons véritablement commencer la session.

Nous débutons par *I Don't Want To*, une chanson en total contraste avec celles que nous venons d'interpréter. J'ai un mal fou à me concentrer, je ne cesse de faire des pitreries, tout le monde rit dans le studio et nous devons refaire un nombre incalculable de prises. Tout le monde rit, sauf Joseph Lilley, qui n'a qu'une seule idée en tête :

sortir de la cabine et venir m'égorger. Finalement, je me calme et reprends le travail sérieusement. Nous enchaînons avec *We're Comin' In Loaded*. Cela se passe un peu mieux avec celle-ci. Après plusieurs essais, nous obtenons un résultat satisfaisant et pouvons passer à la suivante : *Thanks To The Rolling Sea*. Elle n'est guère mieux que les deux précédentes, mais heureusement, elle ne dure qu'une minute trente-neuf secondes. Comme il commence à se faire tard, nous enclenchons avec *Dainty Little Moonbeams*. C'est la cerise qui fait déborder le vase. À tel point qu'elle ne fera partie ni du film ni de l'album ; elle ne sortira que beaucoup plus tard, sur une compilation. Il était près de 2h00 du matin et je n'en pouvais plus ; j'ai dit à tout le monde que c'était fini pour ce soir et que nous poursuivrions la session le lendemain.

Il est 20h00 lorsque nous nous retrouvons de nouveau au Radio Recorders. Je suis déterminé à faire de mon mieux, car je suis ici pour enregistrer la bande sonore de mon prochain film, alors autant le faire de manière professionnelle. La session débute avec *Where Do You Come From*, une ballade qui ne nécessitera que trois prises. C'est d'ailleurs cette chanson que RCA choisira comme face B du 45 tours avec *Return To Sender* en face A. Puisque nous sommes bien partis, nous enchaînons avec la chanson titre du film, *Girls! Girls! Girls!*, composée par Leiber et Stoller. Pour celle-ci, nous devons enregistrer deux versions distinctes : l'une pour l'album et l'ouverture du film, et l'autre pour le générique. Là encore, tout se passe à merveille et Joseph Lilley, derrière sa console, est tout sourire.

Nous poursuivons ensuite avec la meilleure chanson au programme, *Return To Sender*. Lors de sa sortie en 45 tours, en octobre 1962, elle atteindra la deuxième position et RCA en vendra plus d'un million d'exemplaires. J'avais vraiment l'impression que nous avions enregistré les pires chansons de l'album la veille. Toutefois, c'était avant de nous lancer dans *Plantation Rock*, qui sera reléguée aux oubliettes, ne faisant partie ni du film ni de la bande sonore.

Le prochain titre sur la liste est *Because Of Love*, qui deviendra ma chanson préférée dans ce film. À mon avis, il est dommage qu'on ne l'ait pas utilisée pour un éventuel 45 tours. Quoi qu'il en soit, après en avoir terminé avec *Because Of Love*, nous avons pris une petite pause. Comme j'avais très soif, j'ai demandé qu'on m'apporte un Pepsi. Dès la première gorgée, je me suis étouffé. Évidemment, tout ce que j'avais ingurgité est ressorti à la vitesse de l'éclair et, comme j'étais tout près de Boots Randolph, c'est lui qui en a été complètement éclaboussé. Pendant de longues minutes, j'ai été plié en deux sans cesser de tousser et de cracher, mais lorsque j'ai finalement repris mon souffle, je me suis aussitôt excusé auprès de Boots.

Nous avons ensuite repris la session avec une très courte chanson, moins d'une minute, intitulée *Mama*. Cette chanson devait faire partie de la bande sonore, mais à la toute fin, on l'a laissée de côté. *The Walls Have Ears* fut la suivante ; c'était une chanson au rythme latin, mais bien inférieure aux autres du même genre que j'avais précédemment enregistrées. Il était passé minuit lorsque nous avons entamé *Song Of The Shrimp*, une mélodie intéressante mais aux paroles absurdes. Finalement, nous avons terminé cette session avec une ballade intitulée *A Boy Like Me, A Girl Like You*. Les arrangements vocaux des Amigos dans cette chanson sont particulièrement réussis. Neuf chansons ont été enregistrées ce soir-là. La bande sonore du film sortira en novembre 1962 et restera plus de sept mois au *Billboard*, atteignant même la troisième place.

Le tournage du film *Girls! Girls! Girls!* devait avoir lieu à Hawaii. J'adorais cet endroit paradisiaque. Lorsque nous sommes arrivés à l'aéroport d'Honolulu, le 7 avril, une foule de plus de cinq mille personnes m'attendait. Nous avons dû nous frayer un passage à travers cette marée humaine ; nous étions tellement serrés que j'ai perdu le bracelet en diamant que le colonel m'avait offert pour mon anniversaire. Je n'ai pas trouvé cela très drôle.

Pour ce film, Norman Taurog était le réalisateur. C'était la troisième fois que nous travaillions ensemble. Nous nous connaissions

bien et la relation entre son équipe et moi était excellente. Le titre du film a changé plusieurs fois, passant de *A Girl in Every Port* à *Gumbo Ya Ya*, puis à *Jumbalaya*, avant de devenir *Girls! Girls! Girls!*. Deux jours plus tard, nous avons commencé à tourner les premières scènes. Nous étions sur une petite île tout près de la plage de Waikiki. Il faisait un temps magnifique. C'était la vie rêvée !

Norman Taurog me présenta le reste de la distribution, dont les actrices Stella Stevens et Laurel Goodwin, qui en était à son tout premier rôle. C'est également sur le tournage de *Girls! Girls! Girls!* que je rencontrai Lance Le Gault, qui deviendra par la suite mon cascadeur officiel pour tous mes films. C'était un type charmant, jovial et toujours de bonne humeur. Il était en excellente forme et n'avait peur de rien. Nous nous entendions très bien. Lance faisait tout son possible pour rendre les scènes où il me doublait les plus réalistes possible. Il était très talentueux.

***

Au cours du mois de mai, je reçus enfin une lettre du détective. Depuis le dernier rapport, parvenu deux mois plus tôt, nous étions sans nouvelles de lui. Cet homme, à notre service depuis bientôt trois ans, semblait prendre son travail à cœur. Pour en savoir davantage sur les hauts et les bas de la vie de Denise, il avait réussi à s'infiltrer parmi les proches de ma femme en devenant un ami intime de Janine Campeau, sa meilleure amie. Dans un premier temps, il avait décidé de devenir un proche ami de Claude, le frère aîné de Janine, afin de pouvoir s'approcher davantage d'elle et, éventuellement, de la côtoyer. Ainsi, il pourrait être aux premières loges pour surveiller Denise.

Étant un grand amateur de chasse, notre détective avait d'abord abordé Claude dans un commerce spécialisé, en lui offrant de précieux conseils sur le sujet, prétendant qu'il travaillait comme représentant de commerce en produits de chasse. Pour le remercier, Claude l'avait alors invité à se joindre à lui et à des amis pour une fin de semaine de

chasse. Il avait bien sûr accepté et, de fil en aiguille, ils étaient devenus de très bons amis. Il y a trois semaines, Claude l'avait invité à souper chez lui pour l'anniversaire de sa femme. C'est ce soir-là que notre détective avait officiellement rencontré Janine. Depuis, ils s'étaient revus à plusieurs reprises. Peu à peu, il avait amené Janine à parler de sa grande amie Denise et de leur relation. Ils avaient longuement discuté des terribles événements qui avaient bouleversé la vie de Denise et de sa nouvelle relation avec Maurice Dumoulin. Pour l'instant, il n'avait rien appris de nouveau. Comme ils devaient, tous les quatre, aller souper au restaurant très prochainement, il espérait en savoir un peu plus à ce moment-là. Il nous tiendrait bien sûr informés lors d'un prochain rapport.

J'étais renversé par l'audace du détective. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait pu prendre une telle initiative. Certes, les risques étaient énormes. En s'exposant de la sorte, il risquait à tout moment d'être démasqué, mais d'un autre côté, les avantages potentiels étaient significatifs. S'il pouvait réellement devenir intime avec Janine Campeau, cela signifiait qu'il aurait la possibilité de côtoyer Denise de très près et d'être au fait de détails qu'il aurait été impossible d'apprendre autrement. J'ai toutefois demandé à Joe de garder cette information pour lui. Pour l'instant, il valait mieux que seuls nous deux connaissions ce détail.

***

Lorsque tous les extérieurs de *Girls! Girls! Girls!* furent tournés, nous nous envolâmes pour Hollywood afin d'y terminer les scènes intérieures. Tout se passait bien et nous nous amusions follement. Cependant, un soir, alors que nous étions tous assis derrière chez moi, à Bel-Air, la plupart des gars étaient accompagnés de jolies jeunes filles. Lamar, qui ne jouissait pas d'un grand succès auprès de la gent féminine, avait réussi à dénicher une fille. Mais celle-ci était grassouillette, portait les cheveux courts, de grosses lunettes sur le nez

et avait deux yeux qui semblaient lui sortir du visage, un visage des plus singuliers d'ailleurs.

Au cours de la soirée, elle est entrée dans la maison pour aller à la salle de bain, et j'ai dit à Lamar :

– Mais bon Dieu, le gros, où as-tu trouvé cette fille ?

Contre toute attente, Lamar s'est levé d'un bond, s'est approché de moi, m'a regardé droit dans les yeux et a dit le plus sérieusement du monde :

– Va te faire foutre, Elvis !, avec dans le regard une rage comme j'en avais rarement vue.

Il est entré prestement dans la maison, en claquant la porte derrière lui. Nous sommes tous restés surpris par cette réaction soudaine et inattendue de la part d'un gars comme Lamar. J'ai prié Joe d'aller voir ce qu'il se passait. Je savais que je venais de dire une connerie. Lamar pouvait accepter qu'on se moque de lui, mais il n'avait pas toléré qu'on se moque de la fille qui l'accompagnait. Lorsque Joe est revenu, il m'a dit que Lamar était parti avec la fille et qu'il lui avait dit qu'il ne reviendrait plus travailler pour moi. Il en avait assez d'être le souffre-douleur de la gang. Lamar avait aussi dit à Joe que Susan (c'était le nom de la fille) ne méritait pas d'être ridiculisée, que c'était une chic fille, peu importe son allure. Et personne, pas même moi, n'avait le droit de déprécier quelqu'un à ce point, surtout quand cette personne accompagnait un ami.

– Bah, c'est pas grave, il va revenir, leur ai-je dit. Je suis désolé pour lui, mais c'est vrai qu'elle était moche.

Évidemment, personne n'a daigné répondre à cela. J'étais dans l'erreur, je venais de commettre une bourde monumentale, d'insulter la compagne d'un de mes plus fidèles amis, et tout ce que je trouvais à dire c'est que cette fille était laide à mourir. J'aurais dû courir après Lamar et le supplier de me pardonner et revenir à la maison avec sa compagne. J'ai plutôt préféré rester assis sur ma chaise et continuer à siroter mon Pepsi comme si rien ne s'était passé.

Vers la mi-mai, le dernier tour de manivelle du film *Girls! Girls! Girls!* est donné et je peux ensuite prendre quelques jours de congé dans ma maison de Bel-Air. Priscilla doit arriver d'Allemagne dans les prochains jours, et j'en suis tout excité ! J'ai vraiment très hâte de la revoir.

Le 21 mai, Joe est allé chercher Priscilla à l'aéroport. Lorsqu'ils sont arrivés, j'étais en train de jouer une partie de billard avec mon cousin Gene. Lorsque je l'ai vue, j'ai dû prendre un moment pour bien réaliser que c'était bien elle. Elle avait changé. Elle me semblait moins maigrichonne qu'il y a deux ans, mais elle n'avait rien perdu de sa beauté juvénile. J'ai déposé ma queue de billard sur le tapis vert et crié : « Hey ! la gang ! Voilà Priscilla ! » J'ai accouru vers elle, l'ai prise dans mes bras et l'ai embrassée. « Bon Dieu, que c'est bon de te revoir », lui dis-je. Je l'ai prise par la main et l'ai présentée à tous ceux qui étaient présents. Par la suite, nous nous sommes assis et avons discuté de plein de choses : son voyage, l'Allemagne, ses parents, ses études, etc.

– Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureux que tu sois ici, m'empressai-je de lui dire. Tu as changé. Tu es encore plus belle qu'avant.

Je l'ai vue rougir et détourner légèrement les yeux pour éviter mon regard.

– Moi aussi, Elvis, je suis très contente d'être ici avec toi, c'est merveilleux. Je n'aurais jamais cru cela possible.

C'est certain que ce n'étaient pas les retrouvailles qu'elle attendait. La maison était pleine de monde et de filles qui ne cessaient de me tourner autour. Elle est restée assise sur le sofa toute la soirée. Plusieurs personnes sont venues lui faire la conversation. Je suis allé m'asseoir près d'elle à maintes reprises, mais nous n'étions pas seuls. Il m'était impossible de me concentrer sur une seule personne, même si cette personne était Priscilla. Quoi qu'il en soit, il devait être minuit passé lorsque j'ai demandé à Priscilla de monter à ma chambre et que je la rejoindrais dans quelques minutes.

Après que les invités furent partis, je suis allé rejoindre Priscilla. Elle était dans la salle de bain. Je me suis aussitôt mis au lit et, après plusieurs minutes d'attente, elle en est sortie. Elle s'est étendue près de moi. Je la sentais excessivement nerveuse et très émotive à la fois. Elle m'avoua qu'elle avait tant désiré ce moment. Je savais qu'elle était prête à tout pour me plaire. Je lui ai de nouveau déclaré à quel point elle m'avait manqué et que de la voir ici, tout près de moi, me rendait infiniment heureux. Après quelques attouchements mineurs, et bien qu'il en aurait fallu de peu pour que j'oublie dans quelle situation je risquais de me retrouver si je ne réprimais pas mes ardeurs, je me ressaisis et pris quelque peu mes distances. C'est vrai que je la désirais ardemment, mais j'étais tout aussi conscient que Priscilla n'avait que seize ans. Bien d'autres avant moi avaient vu leur carrière anéantie et leur réputation détruite pour avoir osé défier le puritanisme américain, comme Jerry Lee Lewis et Chuck Berry, entre autres. Il n'était pas question que le même scénario se répète avec moi. Priscilla représentait trop à mes yeux pour que tout finisse en queue de poisson.
– Écoute, ça n'a rien à voir avec toi, tu le sais très bien, mais il est préférable de prendre notre temps. Il est trop tôt. Quand le moment sera venu, je le saurai. Je te demande seulement de me faire confiance. D'accord, mon bébé ?

Je la vis baisser les yeux et hocher faiblement la tête en signe d'assentiment. Je me suis rapproché d'elle, je l'ai embrassée tout en la serrant fortement contre moi. Cela devait être très pénible pour elle, mais il ne pouvait en être autrement pour l'instant.
– Cilla, ce n'est pas tout, lui dis-je sans la quitter des yeux. Tu ne peux pas dormir ici. Tu vas devoir passer le reste de la nuit chez un couple d'amis à moi.
– Mais comment ça ? me dit-elle, tout affolée.
– J'en ai fait la promesse à ton père. Joe va t'y conduire. T'en fais pas, on va se reprendre au centuple, ce n'est qu'une question de temps, tu peux me croire.

À contrecœur, je demandai à Joe d'aller reconduire Priscilla chez mon couple d'amis. Lorsque Priscilla fut partie, je pris plusieurs cachets pour chasser toutes les pensées obscures en rapport avec les derniers événements qui auraient pu perturber mon sommeil.

Le lendemain après-midi, j'ai téléphoné à Priscilla pour la prévenir qu'Alan Fortas irait bientôt la chercher. Je lui ai demandé si ça lui dirait de faire une virée à Las Vegas. On pourrait ainsi aller voir des spectacles et s'amuser. Je l'ai sentie légèrement déstabilisée, mais elle m'a répondu qu'elle en serait ravie. Pendant toute la journée, nous avons organisé les préparatifs en vue du départ pour la ville du jeu. J'ai envoyé Priscilla, accompagnée d'Alan, acheter des vêtements de circonstance, en précisant à Alan qu'il n'y avait aucune limite quant aux choix et au prix des achats que ferait Priscilla. Un peu avant minuit, nous avons tous embarqué dans l'autobus : mon cousin Gene, Priscilla et moi à l'avant, et le reste du groupe à l'arrière. Nous sommes partis à destination de Las Vegas. Nous avons bien rigolé pendant les nombreuses heures de route, Priscilla semblait très heureuse d'être là, et moi aussi. Lorsque nous sommes arrivés aux petites heures du matin, nous nous sommes installés dans une suite du Sahara Hotel. Étant tous crevés, nous nous sommes rapidement mis au lit.

Le lendemain après-midi, à peine levés, j'ai dit à Priscilla que nous irions visiter les casinos. Pendant que nous nous préparions à déjeuner, j'ai mis l'album *Pot Luck*, et j'ai demandé à Priscilla ce qu'elle pensait des chansons, car c'était en majorité des jeunes de son âge qui achetaient mes disques.

– C'est très bien, Elvis, mais j'aimais tes chansons plus rock comme *Jailhouse Rock*, entre autres. D'ailleurs, pourquoi en enregistres-tu moins dans ce style maintenant ? C'était vraiment très bon, tu sais ?

– Crisse, je t'ai pas demandé de me dire comment je dois chanter ni ce que je dois chanter, je t'ai juste demandé si tu aimais ces foutues chansons. Bordel, pour qui tu te prends ?

Sans avertissement, je me suis levé d'un bond, faisant valser la chaise, et je me suis aussitôt dirigé vers ma chambre, en claquant la porte.

Je venais de m'emporter contre une personne qui ne le méritait nullement. Je n'ai même pas pris la peine de voir sa réaction, elle a dû se demander ce qui venait de se passer. Pauvre Cilla ! Elle n'avait fait que me donner sa franche opinion et moi, sans crier gare, j'ai sauté un plomb comme un gros bébé susceptible. Déjà à l'époque, mes sautes d'humeur commençaient à apparaître de façon régulière. Pour un oui ou pour un non, je pouvais passer de la douceur à la colère à la vitesse de la lumière. Il m'était de plus en plus difficile de me contrôler, et ce n'était que le début.

Pourtant, dès que j'eus mis le pied dans ma chambre, je regrettai déjà ma réaction. Priscilla devait assurément se demander ce qui avait pu déclencher une telle colère de ma part. J'espérais que les gars, qui avaient sans doute tout entendu, auraient la décence de laisser Priscilla seule pour ne pas la gêner davantage. Après quelques minutes, je finis par sortir de la chambre et fis signe à Cilla de venir me rejoindre. Elle semblait très nerveuse et s'attendait sûrement à de nouvelles remontrances.

Je lui ai demandé de s'asseoir sur le lit, près de moi.

– Chérie, je suis franchement désolé, lui dis-je. C'est juste que ces toutes nouvelles chansons me tiennent vraiment à cœur, et je tiens à montrer aux gens que je ne suis pas seulement un chanteur de rock, mais que je suis également capable de chanter dans un tout autre registre, tu comprends. En plus, c'est tellement différent des conneries qu'on me force à chanter dans mes films.

– Oui Elvis, je comprends. Je ne voulais surtout pas te blesser.

– T'en fais pas Cilla, c'est oublié.

– As-tu envie d'aller magasiner ? lui demandai-je avec empressement, pour lui montrer que j'avais déjà effacé de ma mémoire les derniers événements.

– Heu… oui, si tu veux, me répondit-elle en souriant timidement.

Je suis donc sorti de la chambre et ai demandé aussitôt à Gene et Alan d'aller chercher la limousine, car nous allions tous faire la tournée des boutiques. J'ai également demandé à Joe de prendre un rendez-vous chez une coiffeuse et une maquilleuse pour Priscilla.
– Qu'est-ce qu'ils ont mes cheveux et mon maquillage ? me demanda-t-elle, quelque peu contrariée.
– Ce n'est rien chérie, ils sont très beaux, mais je veux plus que ça. Nous allons sortir ce soir et je veux que tu sois parfaite. Ton maquillage n'est pas assez accentué, tes yeux doivent ressortir davantage ; j'adore quand les filles sont très maquillées. T'inquiète pas, tu vas être la plus belle femme de tout Las Vegas.

Lorsque nous sommes revenus des boutiques, le coiffeur et la maquilleuse étaient déjà sur place. Ils commencèrent la transformation de Priscilla. Environ deux heures plus tard, quand tout fut terminé, ma toute nouvelle muse apparut, elle était méconnaissable. Je n'en revenais tout simplement pas. Elle avait enfilé une robe bleue en lamé que nous avions achetée l'après-midi même ; elle ressemblait à une star d'Hollywood.
– Seigneur Dieu, Cilla, comme tu es jolie ! m'exclamai-je.

Joe, qui était tout près de moi, en resta bouche bée.
– Ce n'est plus la petite fille que l'on a connue en Allemagne, s'empressa-t-il de préciser.

Priscilla était resplendissante. Mais une ombre planait au-dessus de nous : je savais que très bientôt, elle devrait retourner chez elle, en Allemagne. J'aurais voulu qu'elle reste près de moi. Mais d'un autre côté, il était impératif de ne rien brusquer, sinon ses parents refuseraient qu'elle revienne de nouveau. De toute façon, pour l'instant, j'avais d'autres obligations : je devais retourner bientôt à Los Angeles pour mon prochain film et je savais qu'il serait sage de mettre une fois pour toutes un terme à ma relation avec Anita Wood. Par la suite, il serait toujours temps de tout mettre en œuvre pour que Priscilla vienne vivre définitivement à la maison.

La veille de son départ, je lui ai promis que nous nous reverrions très bientôt, peut-être même pour les fêtes de Noël. Mais d'ici là, elle devait bien travailler à l'école, être gentille avec ses parents et surtout, continuer de rester pure pour moi. Cette nuit-là, il s'en fallut de peu pour que nous fassions l'amour, nos ébats allant bien au-delà des simples attouchements. Je ne sais trop comment, mais j'ai réussi tant bien que mal à me contenir.

J'appris plus tard que lorsque les parents de Priscilla l'ont aperçue, ils ont eu tout un choc. Outrageusement maquillée et les cheveux crêpés, elle ne ressemblait en rien à la fille de seize ans qui avait quitté l'Allemagne pour se rendre à Memphis deux semaines plus tôt. Et cela risquait grandement de compromettre mes projets quant à son éventuel retour à Graceland.

Vers la mi-août, j'appris que le colonel était en pourparlers avec des producteurs qui souhaitaient m'offrir le rôle de Hank Williams dans un film en son honneur, intitulé *Your Cheatin' Heart*. J'étais très excité par cette opportunité, car ce serait enfin un rôle d'importance en comparaison avec ce que l'on m'offrait jusque-là. Mais ce projet ne verra jamais le jour, du moins pas avec moi dans le rôle-titre, et ce ne sera pas le dernier projet d'envergure à me glisser des mains…

***

Le 7 août au matin, Joe et moi avons reçu le rapport du détective et nous nous sommes empressés de le lire ; nous voulions savoir ce qu'il en était des derniers événements concernant les rapports entre le détective et Janine Campeau. Je te laisse découvrir cela dans l'extrait suivant :

> *Comme convenu, samedi dernier, Janine et moi nous sommes rendus chez Denise pour le souper. Lorsque nous sommes arrivés, Maurice Dumoulin était déjà là. Pour l'occasion, Denise avait demandé à sa mère de garder son jeune fils. Après les présentations d'usage, Denise m'a offert une bière et, pendant qu'elle terminait de préparer*

le repas avec l'aide de Janine, Maurice et moi sommes allés nous asseoir au salon.

Je dois dire que l'endroit m'a surpris. Certes, c'est un très bel appartement, bien entretenu, propre, convivial et chaleureux, mais au-delà de tout cela, je n'arrive toujours pas à comprendre comment une jeune femme, vivant seule avec un enfant à charge, peut se payer un tel luxe. Pour vous donner un aperçu, à l'entrée du salon, j'ai aperçu à ma droite un superbe canapé deux places, tout en cuir, avec le fauteuil assorti, sur lequel je me suis assis. En face, sur le mur de gauche, trônait un magnifique meuble stéréo de marque Grundig avec, dans sa partie inférieure, un rangement à disques et un mini-meuble à boissons. À mon avis, l'un des modèles les plus chers sur le marché actuellement. Un peu à sa droite, il y avait un imposant meuble en bois d'acajou possédant deux portes dans lesquelles était encastré un téléviseur ; ces portes peuvent s'ouvrir lorsqu'on regarde la télévision et se refermer par la suite. Au centre, une très jolie table de salon, sur laquelle on pouvait admirer une magnifique lampe Tiffany. Je ne peux pas dire combien tout cela a pu coûter, mais une chose est certaine : c'est démesurément luxueux.

D'entrée de jeu, Maurice et moi avons parlé un peu de mon travail de représentant d'articles de chasse. Je lui ai dit que j'étais à mon compte et que je vendais des articles que j'achetais directement des distributeurs, afin d'éviter qu'il ne fasse enquête et découvre que personne ne travaille pour une quelconque compagnie d'articles de chasse. Nous avons aussi parlé de son travail de policier. Au cours de la discussion, j'ai tenté d'aborder la question de sa relation avec Denise, mais j'ai senti qu'il n'était pas très à l'aise sur le sujet, alors j'ai préféré ne pas insister

pour l'instant. Je dois dire que je l'ai trouvé sympathique, quoique légèrement distant.

Peu de temps après, nous avons été conviés à la cuisine pour le repas. Encore là, l'étalage d'un certain luxe était au rendez-vous. Non contente d'avoir un immense téléviseur au salon, elle avait également un modèle miniaturisé posé sur un petit meuble dans un coin de la cuisine. J'ai aussi remarqué qu'elle possédait une machine à coudre très sophistiquée, de marque Mirella. En m'informant, j'ai appris que Mirella produisait les machines à coudre les plus modernes – et les plus dispendieuses – sur le marché. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est lorsque j'ai constaté que sa bouilloire en acier inoxydable (c'est important de le mentionner) était munie d'un arrêt automatique lorsque l'eau atteignait l'ébullition. C'était la première fois que je voyais cela. Elle possédait ce qu'il y avait de plus beau, de plus récent, de plus cher. Dans la situation où elle se trouvait, c'était purement impossible de vivre dans une telle abondance. Alors, comment faisait-elle ?

Évidemment, après la soirée, en allant reconduire Janine chez elle, je lui en ai glissé un mot. Elle m'a simplement répondu que Denise avait reçu un gros montant des assurances et qu'elle avait également reçu un chèque des mains du Directeur de la police de Montréal, montant amassé grâce aux dons des policiers de la ville, auxquels la haute direction de la Police de Montréal avait aussi contribué. À mon humble avis, il était fort probable que les collègues de travail d'André Lambert aient voulu venir en aide à Denise et qu'ils aient décidé d'amasser des sous pour les lui remettre. Cependant, je savais pertinemment que les compagnies d'assurances n'indemnisaient jamais dans un cas de noyade, de suicide,

de disparition ou d'enlèvement, du moins pas avant cinq ans. Et Monsieur Lambert n'était disparu que depuis trois ans…

Pour revenir à nos moutons, au cours du repas, nous avons échangé sur de nombreux sujets : le sport, le travail, les loisirs, la famille, pour la plupart sans grande importance par rapport à la question qui m'intéressait vraiment. Graduellement, nous en sommes venus à parler de l'étrange disparition d'André Lambert. J'ai alors appris, de la bouche même de Maurice, que tout le corps policier était maintenant convaincu que le mari de Denise était décédé, et qu'après tant d'années, il serait utopique de penser autrement. J'ai aussitôt regardé du côté de Denise pour voir sa réaction, mais elle n'a montré aucune émotion, comme si le sujet ne la concernait nullement.

« Le plus important, poursuivit Maurice, c'est de retrouver le corps. Notamment pour Denise et pour toute la famille d'André. Car c'est extrêmement difficile pour eux de ne pas savoir ce qui est véritablement survenu le soir de sa disparition. Si le corps d'André est retrouvé, ils pourront enfin vivre leur deuil. » Il avait exposé tout cela avec beaucoup de froideur, comme s'il s'agissait d'un simple fait divers.

J'ai alors posé directement la question à Denise, à savoir ce qu'elle pensait de tout cela.

– Vous savez, au plus profond de moi, me dit-elle, l'espoir est toujours palpable ; tant et aussi longtemps qu'on ne retrouvera pas mon mari, il m'est plus facile de vivre avec l'idée de croire qu'il est toujours vivant.

J'ai également parlé de son jeune fils. Elle m'a alors confié qu'elle trouvait difficile que son fils Robert ne puisse probablement jamais connaître son père.

– Un garçon a besoin d'un père, vous savez, et ça risque d'être un grand vide dans sa vie. Heureusement que Maurice est là pour jouer ce rôle en l'absence d'André. Mais je trouve ça regrettable que ce ne soit pas son véritable père qui soit là pour jouer ce rôle.

– Oui, je peux comprendre, lui dis-je. Comme vous dites, heureusement que Maurice est là. Non seulement pour votre fils, mais également pour vous.

Si je n'avais pas réussi à aborder le sujet avec Dumoulin, je me suis dit que j'aurais peut-être plus de chance avec Denise.

– Oui, vous avez raison, c'est une chance pour moi que Maurice soit là. Il m'a énormément aidée à surmonter cette dure épreuve. Il fait tout son possible pour que l'enquête se poursuive jusqu'à ce qu'ils trouvent André. C'est un homme merveilleux.

Au même moment, Denise s'est tournée vers Maurice. Elle a posé sa main sur la sienne et lui a souri ; il a également souri, mais son geste ne semblait pas aussi sincère qu'elle. Comme au moment où nous étions assis au salon, il m'a semblé très mal à l'aise.

Le reste de la soirée s'est bien passé. Je peux vous dire une chose : Denise est une personne très facile d'approche, on se sent rapidement à l'aise avec elle. Et malgré le drame qui s'est abattu sur elle, elle ne semble pas s'apitoyer sur son sort. Il est indéniable qu'elle possède un fort caractère et un positivisme à toute épreuve.

***

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

X

Presque tous les samedis soirs, depuis plus d'un an, j'allais souper chez ma future belle-famille. Outre mes beaux-parents, il y avait les deux sœurs de Denise, ainsi que son grand frère Julien, avec qui j'avais développé une très belle complicité. C'est d'ailleurs grâce à lui que j'allais être admis au sein de la police de Montréal ; c'est lui qui avait supplié son père de parler en ma faveur pour m'obtenir une entrevue.

Denise et moi nous fréquentions depuis deux ans lorsque nous avons uni nos destinées. Nous nous étions fiancés le jour de Noël précédent. Comme c'était la coutume à l'époque, presque tous les jeunes couples se fiançaient pendant la période des fêtes. Nous nous sommes mariés le 1er mai 1956, au même endroit où nous nous étions rencontrés : à l'Église Très-Saint-Nom-de-Jésus. C'était une journée chaude, sans nuages, avec juste une petite brise pour rafraîchir tous ces invités (plus de cent personnes). Je crois que cette journée-là, le mercure a grimpé au-dessus des quarante degrés Celsius. Heureusement, à l'intérieur des murs de l'église, la fraîcheur nous protégeait un peu.

Au début du mois de juin 1956, trois semaines après notre mariage, je fus convoqué au bureau de la police de Montréal pour une entrevue ; mon beau-père avait finalement accepté de glisser mon nom au responsable des embauches. Bien qu'il l'ait fait sans doute à contrecœur, je pris ce geste comme un cadeau de mariage de sa part. Suite à l'entrevue, on me demanda de me présenter le lundi suivant pour suivre un entraînement d'une durée de trois mois durant lequel j'allais apprendre les rudiments

du métier de policier. Je réussis chaque étape de l'entraînement haut la main et fus officiellement engagé comme policier le 23 août 1956, le jour même où, à Hollywood, Elvis Presley commençait sa carrière d'acteur dans le film Love Me Tender. *Quant à moi, en tant que nouveau policier pour la ville de Montréal, je passais d'un salaire de 1 664 dollars par année, le montant que je gagnais lors de mon départ de la biscuiterie, à celui de 2 492 dollars, le salaire que l'on offrait aux policiers recrues cette année-là ; une hausse de plus de huit cents dollars. Mon salaire venait de faire un bond prodigieux de 50 %. Denise et moi étions fous de joie ! Nous allions pouvoir nous gâter un peu, nous acheter de nouveaux meubles ainsi qu'une nouvelle voiture et, bien sûr, avoir des enfants !*

Lorsque j'entrai en fonction au Service de police de Montréal, on comptait 2 653 agents, dont une vingtaine de femmes. La semaine de travail venait d'être réduite de quatre heures : passant de 48 à 44 heures par semaine (elle allait tomber à 40 heures l'année suivante), répartie sur six jours de huit heures de travail. J'avais droit à six jours de congé payé (les congés de maladie) et à deux semaines de vacances par année. Pour mes débuts en tant qu'agent de police, on m'envoya travailler dans le district de Côte-des-Neiges. J'aurais évidemment préféré œuvrer dans mon quartier, mais je devais d'abord « faire mes classes », comme on dit. Un autre point non négligeable était que j'étais parfaitement bilingue. C'était un réel avantage pour un policier travaillant dans l'ouest de la ville de bien maîtriser l'anglais ; d'autant plus qu'à cette époque, la place du français était reléguée au second plan derrière l'anglais tout-puissant. C'était encore plus vrai dès qu'on franchissait la rue Saint-Laurent, à l'ouest. Il

faut dire que je parlais couramment l'anglais depuis l'âge de 12 ou 13 ans.

Un soir, pendant la période des fêtes de 1956, Denise et moi avions décidé de nous offrir une soirée cinéma. Pour l'occasion, le théâtre Granada présentait le film The Girl Can't Help It *(*La blonde et moi*, dans sa version française). Comme toile de fond, plusieurs vedettes du rock and roll apparaissaient dans le film en interprétant leurs succès de l'heure tels que* The Girl Can't Help It*,* Ready Teddy *et* She's Got It *de Little Richard ;* Be-Bop-A-Lula *interprété par Gene Vincent ;* Twenty Flight Rock*, le grand succès d'Eddie Cochran ;* Blue Monday *de Fats Domino ;* You'll Never, Never Know *du célèbre groupe The Platters ;* Cool It Baby *d'Eddie Fontaine, ainsi que plusieurs autres.*

Mais à vrai dire, ce que j'attendais plus que tout, c'était la sortie du premier film d'Elvis prévue pour le mois de février 1957. La première du film avait eu lieu à New York en novembre 1956, et depuis ce temps-là, j'avais du mal à contenir mon impatience à l'idée de voir mon idole sur grand écran. Au cours des dernières semaines, nous entendions de plus en plus parler d'Elvis Presley. Nous savions qu'Elvis connaissait un début de carrière phénoménal, du jamais vu pour un nouvel artiste. Néanmoins, sa réputation faisait beaucoup de ravages chez nos voisins américains. La plupart des gens en parlaient en termes peu élogieux, disant de lui qu'il était l'incarnation du mal et qu'il représentait un réel danger pour la jeunesse, risquant de corrompre les bonnes mœurs d'une société pure et sans tache.

***

*Devant une popularité qui ne cesse de croître à une vitesse exponentielle, Elvis ne peut plus demeurer dans sa maison d'*Audubon Drive*. Il cherche donc une demeure digne de la « star » qu'il est devenu. Le 19 mars 1957, il fait l'acquisition, pour la somme de 102 500 dollars, d'un superbe manoir nommé Graceland, en hommage à Grace Toof, la grand-tante du propriétaire, Monsieur Thomas Moore. Située au 3764* Highway 51 South*, à* Whitehaven*, petite ville de Memphis, cette somptueuse demeure de style colonial, construite en 1939 en pierre ocre du Tennessee, est érigée au sommet d'une colline, sur un terrain de treize acres. Lorsque Presley en prend possession, le 10 avril, Graceland possède trois étages, avec vingt-trois pièces au total, dont cinq chambres à coucher et autant de salles de bains. Au rez-de-chaussée, il y a à l'arrière la chambre de Vernon et Gladys ainsi que la cuisine, et à l'avant, la salle à manger et le salon. Au sous-sol, Elvis fait installer une salle d'écoute et une salle de cinéma avec, sur les murs, ses disques d'or. Plus tard viendront la salle de télévision, la salle de billard et la Jungle Room. À l'extérieur, Elvis va faire creuser une piscine et ériger la célèbre grille d'entrée avec ses deux portes en fer forgé ornées de deux silhouettes de lui-même munies de guitares. Elle sera surnommée la Music Gate. En six mois, Elvis va dépenser la bagatelle de cinq cent mille dollars en travaux. Et ce ne sera qu'un début...*

En avril 1957, la chanson All Shook Up *est numéro un depuis neuf semaines, égalant le record de* Don't Be Cruel*. Et le 8 juillet,* Teddy Bear *est numéro un pendant sept semaines sur les palmarès Pop, Country et Rhythm and Blues. C'est donc la troisième « triple couronne » pour Elvis ! Le lendemain, 9 juillet, nous assistons à la Première de* Loving You *(*Amour frénétique*, dans sa*

version française). Elvis joue le rôle de Deke Rivers et les autres acteurs sont Wendell Corey, Dolores Hart et James Gleason. Fait important, pendant la scène de tournage de la chanson Got A Lot O' Livin' To Do*, on peut y apercevoir les parents d'Elvis, en tant que figurants. Après le décès de sa mère, Elvis ne pourra plus jamais visionner ce film.*

Le 21 octobre, le 45 tours Jailhouse Rock *avec* Treat Me Nice *en face B, prend place au numéro un de tous les palmarès, et ce, pendant sept semaines, ce qui va permettre à Elvis d'obtenir sa deuxième « triple couronne » de l'année, la quatrième et dernière de sa carrière. Le même jour, le troisième film d'Elvis,* Jailhouse Rock *(*Le Rock du bagne*, dans sa version française), sort sur les écrans. Les co-vedettes sont Mickey Shaughnessy et Judy Tyler. La fameuse séquence musicale sur la chanson* Jailhouse Rock *sera orchestrée par le chorégraphe Alex Romero et restera une des scènes de films d'Elvis les plus célèbres. Elvis reçut pour ce film 250 000 dollars, plus cinquante pour cent des bénéfices, faisant de lui l'acteur le mieux payé d'Hollywood.*

*Le 20 décembre, Elvis reçoit son ordre d'incorporation pour le 20 janvier au sein de l'*U.S. Army*, mais Elvis, en plein tournage du film* King Creole*, demande un sursis de deux mois. Cette demande lui fut accordée le 27 décembre, et son ordre d'incorporation fut remis au 20 mars 1958. Ainsi, cela permit aux dirigeants de la* Paramount *de respirer un peu mieux et à Elvis de terminer le tournage de* King Creole*.*

***

Entre-temps, je devais retourner sur les plateaux de la MGM à Culver City pour y tourner les premières scènes du film *It Happened*

At The World's Fair (*Blondes, brunes, rousses*, dans sa version française). Ce qui me réjouit, c'est d'apprendre que Norman Taurog allait en être de nouveau le producteur. Ce sera notre quatrième collaboration en huit films, et je dois dire que nous avions une très belle complicité et que nous nous entendions très bien tous les deux. Fin août, le film *Kid Galahad* sort sur les écrans, et comme c'est devenu une habitude, que ce soit pour le film ou pour ma prestation, les critiques sont très partagées. Certains prétendent que mon jeu d'acteur est louable compte tenu de la piètre qualité du scénario, tandis que d'autres trouvent que je m'enlise de plus en plus, et que ma performance d'acteur va de mal en pis. Ça me met dans tous mes états, mais je commence à m'y faire.

Avant tout, je devais me rendre en studio pour enregistrer les chansons du film. Ce sont toujours les mêmes musiciens, à l'exception de Billy Strange à la guitare et de Frank Carlson à la batterie. Nous avons mis en boîte trois titres. Tout d'abord, nous nous sommes attaqués à *Take Me To The Fair*, une très courte chanson, mais avec un bon rythme et une belle participation des Jordanaires. Ensuite, nous avons enregistré deux versions de la chanson *Happy Ending*, une pour le 33 tours et l'autre spécialement conçue pour le film. Enfin, ce fut au tour de *Relax*, une très faible caricature de *Fever*.

Je ne sais pas si c'était pour pallier le départ de Lamar, mais deux nouveaux venus s'étaient joints au groupe, Richard Davis et Jimmy Kingsley. Ils étaient venus me rendre visite quelques fois à Memphis, sur l'invitation d'Alan Fortas, et je les avais invités à rester avec nous pendant le tournage du film. Le 4 septembre, nous nous sommes rendus à Seattle pour y tourner certaines scènes extérieures. Au même moment se tenait l'Exposition universelle. Cela a causé certains petits problèmes puisque nous devions tourner à plusieurs endroits et qu'il y avait foule partout où nous nous rendions. Malgré la sécurité accrue et ma garde personnelle, il nous était très difficile de passer inaperçus, et je devais constamment m'arrêter pour signer des autographes. Mais en ce qui me concerne, je n'y trouvais rien à redire. C'est toujours

plaisant de voir à quel point les gens vous aiment ; c'est très rafraîchissant et ça donne envie de continuer à travailler fort. Alors, autant en profiter pendant que la chance passe, et il aurait été mal vu de m'en plaindre.

Après une interruption de quelques jours à cause de pluies torrentielles et de très forts vents, nous reprenons le tournage. Dans la distribution, je retrouve entre autres Gary Lockwood, que j'avais eu comme partenaire dans *Wild In The Country*, et avec qui je m'entendais à merveille, ainsi que deux nouvelles venues : Joan O'Brien et Yvonne Craig. Tout va bon train, et hormis l'effervescence qui règne à Seattle, nous arrivons à tourner toutes les scènes sans trop de problèmes. Petite anecdote : le 5 septembre, au moment où nous devions tourner une scène dans laquelle un jeune garçon de dix ans devait me donner un coup de pied sur le tibia, et bien, ce jeune acteur n'est nul autre que Kurt Russell qui deviendra plus tard un acteur de renom et, qui plus est, incarnera mon rôle dans un film sur ma vie.

Lorsque nous en avons fini avec les extérieurs, nous sommes retournés à Hollywood pour y tourner les dernières scènes. Une semaine plus tard, je me retrouvais en studio pour y terminer l'enregistrement de la bande sonore du film. Huit titres seront mis en boîte. Nous avons débuté la session avec *I'm Falling In Love Tonight*, une jolie ballade sur fond d'orgue. Ensuite, nous avons poursuivi avec *They Remind Me Too Much Of You*. Il ne m'a fallu que trois prises pour en être pleinement satisfait. Le troisième titre était *Cotton Candy Land*. Après la première prise, j'ai demandé à Leith Stevens, le directeur musical :

– Est-ce que je dois vraiment chanter ça ?

– Je sais, Elvis, on a vu mieux, mais ça ne dure qu'une minute et demie.

– D'accord, Leith, je vais me concentrer et imaginer que je suis en train de chanter *Nessun Dorma* de Puccini.

Presque instantanément, toutes les têtes se sont tournées vers moi. Certains m'ont regardé avec perplexité, d'autres ont souri, quelque

peu déstabilisés. Sur le coup, je n'ai pas compris les raisons de cet étonnement général, mais j'ai vite réalisé lorsque Frank Carlson m'a demandé :

– Mais c'est qui, Puccini ?

Avant que je n'aie eu le temps de répondre, Dave Weichman, l'ingénieur du son pour cette session, s'est approché du microphone et lui a dit :

– C'est un grand compositeur d'opéra.

– Wow, Elvis, tu m'étonnes, répondit Frank. Je ne savais pas que tu t'intéressais à la musique classique.

– J'aime tous les genres musicaux, à condition bien sûr que ce soit bon, ce qui n'est pas le cas de cette chanson, vous en conviendrez.

Il est certain que j'avais des connaissances musicales que mon prédécesseur ne possédait pas. Mais ce qui se passa ce jour-là m'apprit que je devais faire très attention à mes opinions personnelles et à ne surtout pas laisser André Lambert prendre le dessus. Abstraction faite d'avoir surpris bien des gens dans le studio par mon érudition musicale, cela ne souleva aucun doute et je pus éviter le pire. Mais imagine si un membre de la famille ou quelqu'un de très intime avec Elvis avait été présent, cela aurait pu être catastrophique.

World Of Our Own fut la prochaine chanson sur la liste, suivie de *How Would You Like To Be*, une charmante petite comptine. Après une légère pause, nous avons attaqué *One Broken Heart For Sale*. Je me suis dit : « Enfin, une chanson intéressante ! » En effet, cette chanson sortait un peu du lot auquel j'avais eu droit jusqu'ici. D'ailleurs, RCA la sortira quelques mois plus tard en 45 tours avec *They Remind Me Too Much Of You* en face B. Finalement, nous avons terminé cette session avec *Beyond The Bend*, une assez bonne chanson au rythme entraînant, et nous avons retravaillé *Take Me To The Fair*, une pièce que nous avions déjà enregistrée lors de la première session. C'était une chanson que j'aimais beaucoup et que j'ai pris plaisir à refaire. Au moins, nous finissions sur une bonne note.

Lorsque les dernières prises de vues de *It Happened At The World's Fair* furent terminées, je pus enfin retourner me reposer à Memphis. Je repris assidûment mes séances de karaté, jouai au football aussi souvent que possible et louai également, à plusieurs reprises, le *Memphian Theatre* pour la nuit afin d'y visionner plusieurs films. Entre autres, je me souviens d'avoir regardé *Dr. No*, le tout premier James Bond avec Sean Connery, qui demeure à mes yeux le meilleur des interprètes du célèbre agent 007. Pendant ce temps, j'appris que le gouvernement mexicain avait censuré tous mes films, semble-t-il à cause d'émeutes survenues lors de la projection de *GI Blues*.

Au mois de mai, le colonel m'avait parlé d'une éventuelle tournée de spectacles qui aurait lieu dans une quarantaine de villes, projet qu'il avait en tête depuis l'an passé. Cette tournée devait être financée par RCA et rapporter plus d'un million de dollars. Cependant, après plusieurs négociations, RCA avait réduit cette tournée à onze villes seulement. Le colonel refusa tout net, affirmant qu'il préférait s'abstenir plutôt que de faire les choses à moitié et que s'ils manquaient de « couilles » (en parlant de RCA), ce serait pour une autre fois. J'étais vraiment déçu. Je venais de passer à côté de ma première tournée de spectacles. C'était un moment que j'attendais depuis longtemps, mais j'espérais que prochainement je pourrais monter sur scène et montrer au monde entier le « vrai » Elvis, et non la « marionnette » qui apparaissait dans les films. Néanmoins, le colonel avait réussi tout de même à renégocier mon contrat avec RCA, et ce, deux fois dans la même année, en janvier et en août. Ce contrat se prolongeait de cinq ans, jusqu'en 1971, me garantissant des revenus en redevances de 240 000 dollars par année. J'avais reçu 50 000 dollars de bonus à la signature de ce nouveau contrat, montant que j'allais toucher chaque année, à chaque date de renouvellement. En conclusion, pas de tournée à l'horizon, mais de l'argent à profusion.

***

Mais l'événement le plus important demeure la venue de Priscilla à Graceland pour la période des fêtes de Noël. Encore une fois, il fallut user de patience et de subtilité pour arriver à nos fins. Et, tel que convenu, je dus me soumettre une fois de plus aux exigences des parents de Priscilla pour qu'ils acceptent finalement de laisser partir leur fille. Je lui offris même d'envoyer Joanie Esposito, la femme de Joe, la chercher directement en Allemagne pour que Priscilla n'ait pas à faire ce long voyage seule. Mais heureusement, nous n'avons pas été obligés d'en arriver là. Pour éviter que sa venue à Memphis ne s'ébruite, j'avais demandé à Priscilla de voyager sous le nom de Fisher plutôt que celui de Beaulieu et elle devait également atterrir à l'aéroport de New York au lieu de celui de Memphis. Mon père et Dee iraient la chercher en voiture pour la ramener chez eux. Cependant, j'avais demandé à Vernon de me téléphoner, car je tenais mordicus à ce que Priscilla franchisse la porte de Graceland à mes côtés. Pour l'occasion, j'avais fait décorer toute la maison, à l'intérieur comme à l'extérieur. Tout était illuminé et j'avais fait ériger une crèche géante sur le devant du terrain. Ainsi, en ce 19 décembre 1962, après plusieurs années d'attente, ma princesse franchissait les portes de son futur royaume. La revoir me remplissait de bonheur. Elle avait changé, mais elle était plus belle que jamais. Elle m'a semblé plus mature, plus sûre d'elle. Malgré son âge, se tenait devant moi une femme. Je la présentai à toute la bande venue l'accueillir. Elle en connaissait quelques-uns, d'autres pas. Après les présentations, je lui proposai de monter voir ma grand-mère, qu'elle n'avait pas vue depuis l'Allemagne. Je savais que Dodger l'aimait beaucoup et qu'elle serait très heureuse de la revoir. Pendant tout le reste de la soirée, je ne pus détourner mon regard d'elle.

Il m'est arrivé de dépenser plusieurs milliers de dollars d'un seul coup pour l'approvisionnement en médicaments : Dexamil, Quaalude, Percodan, Demerol, Seconal, Valium et Placydil, pour ne nommer que ceux-là. Néanmoins, pour être bien à l'affût des risques encourus et connaître précisément chaque pilule que j'avalais, je m'étais procuré

le *Physicians' Desk Reference*. Il s'agissait de la Bible en matière de pharmacologie. Avec ça en main, j'étais suffisamment rassuré. Comme je me sentais à l'abri de tous dangers et que je voulais en faire profiter tous les gens autour de moi, je les ai forcés à suivre mon rythme de vie et à absorber les mêmes cochonneries que moi. Malheureusement, comme on pouvait s'y attendre, il y eut des conséquences qui auraient pu très mal tourner. Entre autres, je me rappelle qu'un jour, alors que nous revenions du tournage de *Wild In The Country*, mon cousin Gene conduisait la Dodge caravane. Il m'a avoué que cela faisait près de trois jours qu'il n'avait pas fermé l'œil ; qu'il n'arrivait pas à dormir. En bon samaritain, je lui ai offert 500 milligrammes de Demerol. Après plusieurs minutes, aucun effet ne semblait se pointer à l'horizon. Je me suis donc permis de lui donner une autre dose de 500 milligrammes et je lui ai proposé d'aller s'étendre à l'arrière, que j'allais conduire. Environ une heure plus tard, Billy alla voir si Gene avait fini par s'endormir. Il revint à l'avant, en état de panique, me disant que Gene était tout froid et qu'il arrivait à peine à respirer. J'ai aussitôt arrêté le camping-car sur le bord de la route et, suivi de près par Joe et Billy, je suis allé voir de quoi il retournait. En effet, j'ai découvert que Gene était aussi blanc et aussi froid qu'un cadavre. Je pris son pouls, que je détectai très faiblement. Je me suis mis alors à crier pour le réveiller, mais en vain. Je l'ai même giflé à deux ou trois reprises, mais toujours rien. On aurait dit qu'il était passé de vie à trépas. J'ai donc décidé de le sortir à l'extérieur. Il faisait un froid de canard cette nuit-là, et à tour de rôle, on a tenté de le ramener en le faisant marcher de long en large sur le bas-côté de la route. Au bout d'une heure, il a commencé tout doucement à reprendre conscience. Nous avons tous poussé un soupir de soulagement. Il s'en est fallu de peu pour que Gene y laisse sa peau. Cependant, ce ne fut pas la seule fois où mon insouciance dans la distribution de drogues faillit mal se terminer. Priscilla allait en être également la victime.

Ainsi, après avoir passé une superbe soirée, Priscilla et moi sommes montés dans ma chambre. Je me rappelle qu'il était très tard.

Je lui tendis alors deux comprimés de Placidyl, prétextant que cela l'aiderait à mieux dormir. Elle ne semblait pas rassurée, mais comme le dernier des imbéciles, j'insistai et, pour ne pas vouloir me décevoir, elle les avala. Crois-le ou non, mais elle dormit pendant deux jours. Ma grand-mère, Vernon et moi, chacun notre tour, avons tenté de la réveiller, mais rien n'y fit ; les quelque 500 milligrammes de Placidyl l'avaient complètement assommée. Le premier jour, je me suis dit que c'était normal, elle n'était pas habituée à ingurgiter ce type de sédatif. Mais après deux jours, nous commencions à nous inquiéter.

– Bon Dieu de merde, Elvis, que lui as-tu fait prendre ? me demanda Vernon, visiblement inquiet et en colère.

– Deux petits comprimés pour l'aider à dormir, rien de grave.

– Comment ça, rien de grave ? Elle dort comme ça depuis deux jours.

– On va devoir appeler le médecin, s'enquit Dodger.

– Ben non, grand-mère, elle va bientôt se réveiller, m'empressai-je de lui répondre.

Il n'était pas question qu'un docteur vienne mettre son nez dans mes affaires et que cela arrive aux oreilles des Beaulieu. Environ deux heures plus tard, elle reprit finalement conscience, au grand soulagement de tous. Elle était encore dans les vapes, mais elle ne semblait pas trop mal en point. Elle fut surprise de voir que nous étions tous à son chevet.

– Ça va, Priscilla, c'est mamie.

– Heu… Bien sûr que ça va, répondit-elle.

– Vous voyez, leur dis-je en tentant de sourire le plus naturellement possible, vous vous inquiétiez pour rien, elle va bien !

– Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, un peu confuse.

– C'est de ma faute, Cilla. Je t'ai donné une trop forte dose de médicament et on s'est inquiété à ton sujet.

– Comment ça ? J'ai beaucoup dormi ? S'enquit-elle innocemment.

– Chérie, ça fait deux jours que tu dors, lui dis-je.

– Quoi ? Deux jours ! Ben voyons, c'est pas vrai ! Ça veut dire que j'ai perdu deux jours de vacances, réalisa-t-elle subitement.

– Bien oui, mais t'en fais pas, on va reprendre le temps perdu.

Comble de bonheur, pour une des rares fois à Memphis, il tomba quelques centimètres de neige. À table, le soir de Noël, il y avait grand-maman Presley (Dodger), Vernon et sa femme Dee, ses trois fils : David, Ricky et Billy, en plus de la plupart des gars de la gang, accompagnés de leur femme, ainsi que des parents et amis. La maison était pleine de monde et j'étais très heureux.

Ah oui ! j'ai oublié de te mentionner que Lamar était de retour parmi nous. Il ne nous avait quittés que quelques semaines. Ça n'avait pas vraiment fonctionné avec sa « superbe » copine et il avait aussitôt téléphoné à Joe pour lui demander s'il pouvait revenir à la maison. Évidemment, nous étions tous très heureux de le voir revenir, moi le premier. Je me suis excusé en lui avouant que j'avais été un vrai con, mais il s'est empressé de me dire de ne pas m'en faire avec ça, qu'après tout, j'avais raison, elle n'était vraiment pas jolie. Sacré Lamar !

Donc, je demandai à Mary, ma cuisinière, d'y aller avec modération en ce qui concerne la portion de Lamar, si nous voulions avoir suffisamment de nourriture pour tout le monde.

– Ben voyons, Elvis, me répondit Lamar tout sourire, je t'ai dit que j'étais à la diète.

– À la diète ! Le jour où tu seras vraiment à la diète, Gene deviendra subitement intelligent.

Tout le monde se mit à rire aux éclats. Même ce pauvre Gene se mit de la partie en jouant volontairement à l'imbécile, faisant comme s'il n'avait rien compris.

C'était le premier Noël que je passais avec Priscilla à mes côtés ; les deux précédents, j'étais avec Anita. Pour l'occasion, j'offris à Priscilla une magnifique bague en diamant ainsi qu'un mignon petit caniche blanc qu'elle a décidé d'appeler *Honey*. De son côté, elle m'a offert une boîte à cigarettes musicale qui, lorsqu'on l'ouvre, entonne l'air de *Love Me Tender*. Ce cadeau me toucha profondément.

Deux jours plus tard, je louai le *Rainbow Skating Rink* pour la nuit, car je voulais montrer à Priscilla notre façon de faire en matière de patin à roulettes. Bien sûr, il n'était pas question qu'elle y participe, elle se serait fait démolir. Mais je voulais qu'elle en soit témoin. Cette nuit-là, mon cousin Billy se fractura le poignet droit après être entré de plein fouet dans la bande et Sonny se retrouva avec un œil particulièrement amoché. Pour ma part, hormis quelques petits bleus, je m'en sortis indemne.

Pour le réveillon du jour de l'an, je décidai de louer le *Manhattan Club* et d'y inviter plus de 200 personnes. Et le lendemain, j'emmenai Priscilla à Tupelo, ma ville natale (enfin, celle d'Elvis).

L'année 1962 se termine en beauté. J'ai encaissé plus de 1 700 000 dollars en revenus. J'ai tourné dans deux films et, en plus de deux bandes sonores, j'ai enregistré un 33 tours (*Pot Luck*), ainsi que trois 45 tours. Encore une excellente année au niveau professionnel.

***

En ce qui concerne le détective, nous avons reçu de lui un dernier rapport, un peu avant Noël. Dans cette missive, nous avons appris qu'il était toujours en relation avec Janine Campeau, qu'elle semblait très attachée à lui, et qu'il avait appris, avec le temps, à apprécier la présence de cette femme dans sa vie. Pour lui, ce n'était plus qu'un simple travail, ce qui rendait la tâche d'autant plus agréable. Toutefois, c'était devenu un peu plus compliqué en ce qui a trait à son prétendu travail de commerçant en articles de chasse. Il essayait tant bien que mal de rester convaincant, mais c'était parfois difficile, alors il tentait d'éviter le sujet autant que possible. Pour le reste, il y avait peu de changement au sujet de Denise. Janine et lui avaient été invités chez Denise pour le réveillon du jour de l'an. Elle semblait très sereine et heureuse, selon lui. D'ailleurs, elle et Dumoulin semblaient filer le parfait bonheur et le petit Robert grandissait sans savoir que le monsieur qu'il appelait désormais « papa » n'était pas celui qu'il croyait.

Comme chaque année, Denise avait fêté l'anniversaire de notre fils qui venait d'avoir trois ans le 17 novembre dernier. Janine et lui avaient également été invités pour cette fête. Comme c'était devenu une habitude, le détective m'avait fait parvenir quelques photos. Sur certaines d'entre elles, on voyait mon fils déballer un de ses cadeaux. Il avait encore grandi, beaucoup changé, et ses cheveux noirs semblaient plus abondants que sur les photos précédentes. Son visage révélait un merveilleux mélange de ses deux parents.

Autre point important à mentionner, le détective apprit que Denise et Janine étaient allées au cinéma voir le dernier film d'Elvis Presley. À priori, cela pourrait sembler très banal, mais Janine lui a avoué que c'était la toute première fois que Denise allait voir un film mettant en vedette Elvis Presley, car avant cela, elle en était incapable, étant donné l'étonnante ressemblance de son mari avec la vedette américaine. Elle avait l'étrange impression de voir son mari sur grand écran. Savoir que Denise avait l'impression de me voir à l'écran à la place d'Elvis était quelque peu déstabilisant. S'il y avait une seule personne au monde capable de faire la distinction entre Elvis Presley et André Lambert, c'était bien Denise. Mais tu conviendras que si elle avait avoué à son amie Janine qu'elle avait eu la sensation que l'acteur qu'elle avait vu dans le film n'était pas Elvis, mais bien son mari, Janine se serait grandement inquiétée de l'état émotionnel de son amie. Et pourtant...

1963

Après avoir sobrement célébré mon 28e anniversaire à Graceland, j'ai tout tenté pour que Priscilla puisse demeurer à la maison plus longtemps, mais cette fois-ci, mes meilleurs arguments n'ont pas tenu la route ; il n'était pas question pour les Beaulieu que leur fille séjourne chez moi plus longuement. Après ce coup de fil, je me mis à gueuler et à insulter le père de Priscilla devant elle et devant mon père, qui venait d'entrer dans le bureau. J'étais hors de moi.

– Mais pour qui il se prend ce colonel de merde ? C'est pas lui qui va me dire quoi faire. Je m'en fous royalement de notre accord.

– Calme-toi, mon garçon, me dit Vernon, tentant par tous les moyens d'apaiser ma colère. C'est normal, c'est sa fille et il s'inquiète. Et elle doit retourner à l'école, tu le sais.

– L'école ! Mais j'en ai strictement rien à foutre de l'école, moi, répondis-je en postillonnant comme un chien enragé. On a juste à l'envoyer à l'école ici, ça règlerait le problème, non ? Elle n'a pas besoin d'aller à l'école, elle va devenir ma femme. Pis, de toute façon, on n'apprend rien de bon dans les écoles, aujourd'hui.

– Écoute, mon fils, je sais ce que tu ressens pour elle, mais pour l'instant, elle doit retourner chez elle. À tête reposée, on trouvera bien une solution…

Alors, c'est avec beaucoup de regret que Priscilla prit l'avion le 11 janvier. Mais de nouveau, je lui promis que ce n'était que partie remise, qu'elle allait très bientôt venir vivre avec moi en permanence. Il fallait juste être un peu patient.

– Mais chéri, ça fait deux ans que j'attends. Il me semble que j'ai été amplement patiente.

– Je sais, Cilla, mais on n'a pas le choix pour l'instant. Tu dois retourner chez toi et tu vas voir, les choses vont aller vite. Tu n'auras

pas le temps de cligner des yeux que tu seras déjà de retour à la maison.
– J'aimerais être aussi optimiste que toi…

***

Quelques jours plus tard, je pris la route en direction d'Hollywood pour le tournage de mon prochain film, *Fun In Acapulco* (L'idole d'Acapulco, dans sa traduction française). Mais tout d'abord, comme d'habitude, je devais me rendre au Radio Recorders pour y enregistrer les chansons qui feraient partie de la bande sonore. Pour l'occasion, les Jordanaires firent place au groupe Les Amigos, compte tenu de la couleur mexicaine du film et de leur prestation réussie sur la bande sonore de *Girls! Girls! Girls!* Les producteurs décidèrent également d'ajouter des cuivres.

Il est 20h00 et nous sommes prêts à débuter. La première chanson au programme s'avère être un bon rock à consonance latine composé par le célèbre duo Leiber et Stoler, *Bossa Nova Baby*. Dès la première prise, les résultats étaient très encourageants, mais je préférai tout de même en essayer quelques autres. Finalement, nous optâmes pour la quatrième prise ; c'était unanimement le meilleur essai. Par la suite, nous poursuivîmes avec *I Think I'm Gonna Like It Here*.

Pendant que nous enregistrions la troisième chanson, *Mexico*, un des trompettistes a subitement cessé de jouer et a filé à toute vitesse vers la salle de bain. Lorsqu'il est revenu, après s'être excusé, il nous a assuré que ça allait beaucoup mieux maintenant. Il avait eu simplement un malaise. Nous avons ainsi pu recommencer et terminer l'enregistrement de *Mexico*. La quatrième pièce au programme fut *The Bullfighter Was A Lady*. Entre-temps, Alan était arrivé avec la pizza, et tout le monde en profita pour s'empiffrer. Il devait être environ minuit lorsque nous reprîmes la session avec *Marguerita*, une excellente chanson à saveur mexicaine, avec tous les ingrédients appropriés : percussions, trompettes et castagnettes, en plus des superbes voix des Amigos. Finalement, nous avons terminé le tout

avec *Vino, Dinero Y Amor* qui, sans être mauvaise, était sûrement la chanson la moins intéressante à mon avis. Et la fatigue n'aidant en rien, il fallut refaire une dizaine d'essais avant que le résultat soit concluant. Quoi qu'il en soit, nous avions mis en boîte six des treize chansons devant faire partie de l'album. Ça augurait bien. Et contre toute attente, les chansons s'avéraient supérieures en qualité par rapport à celles des films précédents, ce qui me réjouissait.

Le lendemain, nous avons enregistré *(There's) No Room To Rhumba In A Sports Car*, *Fun In Acapulco* (la chanson thème du film), *El Toro* et *You Can't Say No In Acapulco*, une ballade que j'eus énormément de plaisir à enregistrer. Malheureusement, nous dûmes reprendre deux des chansons de la veille, soit *I Think I'm Gonna Like It Here* et *The Bullfighter Was A Lady*, qui n'étaient pas au goût du producteur. Finalement, nous avons enregistré l'instrumentale de *Guadalajara*, mais j'allais y apposer ma voix que quelques jours plus tard, car je devais la chanter en espagnol et je ne me sentais pas encore tout à fait prêt. Au cours de cette session, nous avons également enregistré une chanson intitulée *Maleguena*, mais elle ne sera pas retenue pour le film. Voilà, nous en avions terminé avec la bande sonore du film ; je pouvais dorénavant me concentrer sur le tournage.

Les premières scènes ont été tournées le 28 janvier dans les studios de la Paramount, et dès le lendemain, j'ai fait la rencontre d'Ursula Andress, que j'avais eu le plaisir d'admirer peu de temps auparavant lors du visionnement du premier James Bond, *Dr No*. À l'époque, elle était mariée à John Derek, un réalisateur excentrique. Elle et moi nous sommes vite liés d'amitié. Évidemment, les journalistes en profitèrent pour créer de toute pièce une histoire d'amour entre nous deux, ce qui ne fut pas du tout le cas. Bien qu'elle soit très jolie, elle n'était pas mon type de femme, et de toute façon, elle était constamment surveillée par son mari. Ce fut, dans l'ensemble, un tournage des plus agréables.

Le 5 mars, pendant que nous tournions une scène, nous avons appris que la chanteuse country Patsy Cline s'était tuée dans un

accident d'avion. J'en fus grandement ébranlé. Elle avait beaucoup de talent. Je l'aimais bien. À la fin du mois, RCA annonça à la presse américaine que je venais de franchir le cap des cent millions de disques vendus à travers le monde, devenant ainsi le plus gros vendeur de disques de l'histoire et le tout premier à franchir ce chiffre magique.

C'est au cours de cette même période que je décidai qu'il était vraiment temps de mettre définitivement un terme à ma relation avec Anita Wood. Je téléphonai donc à Anita, la priant de venir à la maison le plus tôt possible. Deux jours plus tard, elle arriva à Graceland. Notre conversation fut brève. En voici le contenu sommaire :

– Anita, je crois qu'il est temps pour nous deux de prendre chacun nos routes, lui dis-je sur un ton ferme, mais avec beaucoup de diplomatie.

– Je sais, Elvis. De toute façon, c'était mon intention également. Ça fait cinq ans que nous sommes ensemble et notre relation ne va nulle part. D'ailleurs, on tourne en rond déjà depuis un bon bout de temps.

– Je suis heureux de voir que nous sommes d'accord sur ce point.

– Tu ne semblais pas vouloir t'engager davantage et, de toute façon, le colonel n'a jamais voulu de moi dans le décor.

– Le colonel n'a rien à voir là-dedans, m'empressai-je de lui répondre. Tu te trompes, il t'aimait bien.

– Alors il le cachait très bien, dit-elle avec un léger sourire sarcastique.

– Peu importe. Je voulais que tu saches que j'ai toujours apprécié chaque moment passé avec toi. Tu es une fille bien, et je suis certain que tu vas faire ton chemin et trouver un gars qui te convient.

– Je te remercie. Moi aussi, je ne regrette rien. Et c'est vrai, j'aimerais un jour fonder une famille, avoir des enfants, et je sais que pour l'instant, ça ne fait pas partie de tes priorités ; tu as ta carrière et tout ça. Je comprends.

– Avant de partir, j'aimerais savoir une chose, Elvis, ajouta-t-elle avec beaucoup d'émotion. Est-ce que la jeune fille d'Allemagne y est pour quelque chose ?

J'aurais tant voulu éviter que cette conversation prenne cette tangente. D'une part, je me devais d'être honnête avec elle, et d'autre part, je ne voulais pas la blesser inutilement.
– Pas entièrement, lui avouai-je sur le bout des lèvres. Il n'y a rien de sérieux de ce côté-là.
Elle me sourit maladroitement, sachant très bien que je lui cachais la vérité. Mais heureusement, elle baissa la tête et se tut.

Par la suite, nous nous sommes entrelacés pour une dernière fois. Je lui ai donné un baiser et elle est partie. À mon grand étonnement, tout s'était bien passé. Ce fut donc une séparation sans esclandre, sans heurt et sans crise de larmes ; le tout dans un respect mutuel. Quel soulagement ! Je venais de m'enlever un poids énorme des épaules. Il était maintenant temps de passer aux choses sérieuses : le retour de ma princesse…

***

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

XI

Lorsque l'Oncle Sam recruta le citoyen Presley pour venir servir son pays, il ne se doutait pas que cela allait perturber considérablement ma vie. Quand je suis entré dans les forces de l'ordre en 1956, la coupe de cheveux en brosse était obligatoire ; nous n'avions même pas le droit de porter la barbe, seule la moustache, et de façon discrète, était acceptée. De toute manière, je n'avais jamais été tenté ni par les cheveux longs, ni par la moustache, et encore moins par la barbe. Lorsque Elvis Presley passa à la moulinette et qu'on lui coupa ses célèbres cheveux de façon réglementaire, la ressemblance entre nous deux se trouva dangereusement accentuée. Du moins selon les personnes qui me côtoyaient. Mais lorsque le chanteur américain mondialement connu sous le nom

d'Elvis devint le simple soldat Presley, il ne se passait pas un seul jour sans que je ne sois arrêté dans la rue par des gens qui voulaient simplement me prendre en photo pour prétendre par la suite avoir été photographié avec le vrai Elvis. Même pendant mes heures de travail, on me demandait des autographes. Pendant tout l'été de 1958, je devins le policier le plus célèbre et surtout le plus photographié de l'histoire de la police de Montréal. J'accordai de nombreuses entrevues et ma photo apparut dans tous les journaux du Québec : La Presse, The Gazette, Le Petit Journal, Le Montréal-Matin, et même dans les plus grands quotidiens du Canada : The Globe and Mail et The Toronto Star. Au mois de novembre 1959, j'ai même été invité à l'émission de télévision Caméra 59, diffusée sur les ondes de Radio-Canada. Les gens n'en revenaient tout simplement pas de mon étonnante ressemblance avec le King ; les seuls petits détails qui me différenciaient d'Elvis étaient mon nez un peu plus étroit que le sien et mes cheveux plus foncés.

À cette époque, j'étais patrouilleur dans le centre-ville de Montréal, j'occupais cette fonction depuis déjà quelques mois. J'adorais travailler au cœur de la ville. Mon horaire, de 16h00 à minuit, me permettait d'être perpétuellement dans le feu de l'action. Au milieu des années 1950, à Montréal, il y avait presque autant de boîtes de nuit que de pignons d'église. Et seulement dans le centre-ville, on en dénombrait pas moins d'une vingtaine : le Montmartre, l'Esquire Show Bar, qui recevait les plus grandes vedettes américaines de l'époque, tout près du bar Chez Parée, le Rocket Paradise, situé un peu plus au sud, dans ce que l'on appelait à l'époque « le quartier noir », le Café Saint-Jacques et ses fameux téléphones Princess, lesquels étaient placés sur

chacune des tables et vous permettaient de communiquer avec la personne de votre choix en signalant simplement le numéro de la table en question, et le très célèbre Casa Loma, avec son maître de cérémonie incontesté, Monsieur Jen Roger, pour ne nommer que ceux-là.

À cette époque, la pègre était omniprésente dans les bars de Montréal et cela faisait partie de mes fonctions d'entrer dans ces lieux pour vérifier si tout se passait bien. Évidemment, nous n'étions jamais les bienvenus. Mais puisque j'avais beaucoup d'entregent, une facilité à m'exprimer, et que je possédais comment dire… une plus grande ouverture d'esprit, c'était toujours moi qui entrais faire l'inspection des lieux plutôt que mon collègue de travail. Par conséquent, je m'étais rapidement fait de bons amis parmi la plupart des propriétaires de clubs de nuit. J'étais discret, respectueux, toujours souriant avec les clients et les employés, tout en gardant l'œil bien ouvert afin que tout se déroule dans la légalité. J'aimais ces endroits puisqu'on y présentait des spectacles de qualité. Plusieurs grands noms de la chanson française, québécoise et américaine s'y sont produits.

Pendant les quelques mois où j'ai exercé cette fonction, je n'ai pas eu à intervenir souvent, sauf peut-être pour certains petits problèmes de moralité, et rarement, je me suis retrouvé dans des situations embarrassantes. Par contre, un soir, fin septembre, j'ai été impliqué dans une altercation où j'ai failli y laisser ma peau. Ça s'est passé au bar Le Moncalm. Cette boîte de nuit avait été souvent prise en défaut dans le passé : jeux illégaux, présence de mineur(es), vente de drogue et prostitution. Il faut dire que le propriétaire des lieux, un certain monsieur Standfield, un homme sans scrupules et au passé peu reluisant, considérait mes visites comme de l'intrusion. Donc ce

soir-là, comme tous les samedis soirs, mon coéquipier stationna l'auto-patrouille en face du bar Le Moncalm. Après être sorti de la voiture, je franchis la première porte et montai les marches jusqu'au deuxième étage où m'attendait la seconde porte. Seul le portier, de l'intérieur, pouvait l'ouvrir, après avoir pris bien soin de vérifier à travers un petit carreau, situé en haut de la porte, qui se trouvait de l'autre côté. Je savais qu'à chaque fois que je me présentais au bar, le portier avait pour mandat d'alerter le propriétaire, les employés ainsi que les clients de ma présence, en actionnant une petite lumière rouge. Ainsi, lorsque j'entrais, les employés avaient l'air plus sage que des enfants de chœur et les clients écoutaient religieusement les musiciens interpréter les grands succès de l'heure.

Mais ce soir-là, comme j'arrivais en haut, deux hommes accompagnés d'une très jeune demoiselle sortirent au même moment. Je pus donc me faufiler rapidement à l'intérieur et surprendre le portier, qui n'eut évidemment pas le temps de refermer la porte ni d'actionner la petite lumière rouge. C'était un dénommé Benson qui était portier ce soir-là ; je le connaissais très bien. Il était sans doute la seule personne que je respectais dans cet endroit sordide : un homme pas très grand, pas très gros, mais tout en muscle. Quand on lui tapait sur l'épaule, on avait l'impression de frapper un mur de ciment. Quand je fus entré, ce cher Benson avait le visage plus rouge que la lumière qu'il devait allumer. Je pris quand même le temps de le saluer, ce qu'il fit en retour, mais avec beaucoup de maladresse. Rapidement, je scrutai les lieux afin d'y apercevoir le propriétaire, mais je ne le vis pas. Tout en continuant mon exploration des lieux, j'aperçus, au fond du bar, des hommes qui

semblaient jouer aux cartes. Trop concentrés à essayer de « bluffer », les joueurs ne s'étaient pas rendu compte de ma présence. Je me suis donc approché doucement de la table de jeu comme un chat qui flaire une souris. Ce n'est qu'à quelques pas d'eux, ils étaient cinq hommes autour de la table, que l'un des joueurs leva la tête et m'aperçut.

« Ah, sacrament ! » lâcha-t-il. C'est alors que tous les autres joueurs se retournèrent simultanément et, lorsqu'ils me virent, ils se levèrent tous d'un bond. La table se renversa, les chaises tombèrent par terre, les cartes se mirent à voler dans les airs et l'argent s'éparpilla sur le sol, pendant que chacun d'eux tentait tant bien que mal de ramasser ce qui leur appartenait.

– Bonsoir, messieurs, leur dis-je bien calmement.

Pendant l'effet de surprise, je suis resté debout, bien droit, fier de les avoir pris sur le fait. Au même moment, j'entendis le patron sortir de son bureau en trombe, hurlant des obscénités dans la langue de Shakespeare. Du coin de l'œil, j'aperçus des clients et clientes se faufiler vers la sortie, probablement de peur d'être pris, eux aussi, la main dans le sac. Mais ce qui se passait devant moi avait toute mon attention.

– Messieurs, je vous demanderais de bien vouloir vous lever et vider vos poches, s'il vous plaît.

Quelques-uns s'exécutèrent à ma demande. Le propriétaire des lieux arriva alors près de moi, hurlant sans cesse :

– What the hell is that ? Qu'est-ce que tu fais ici, ostie de fucking asshole ? vociféra-t-il dans un langage très coloré et avec un accent pas piqué des vers. Comment t'as fait pour entrer ici, crisse de flic à marde ? T'as pas de mandat, alors fous le camp de mon club, right now ! Do you understand ?

– Monsieur Standfield, je vous demanderais de me laisser faire mon travail, s'il vous plaît.

Mais il n'écoutait rien. Tout en gardant l'œil sur les hommes devant moi, je voyais Standfield à ma gauche, son visage pourpre et ses yeux imbibés de sang. Pendant toute sa diatribe, il ne cessait de gesticuler en m'indiquant la sortie, à quelques centimètres de moi, son haleine puant l'alcool frelaté. Je suis certain que, si nous étions dans une bande dessinée, de la fumée lui serait sortie des oreilles tant il était en furie.

– Hey ! Son of a bitch, t'as pas compris, t'as pas d'affaire ici. Laisse mes clients tranquilles, et si tu veux pas de troubles, get out of here and forget what you saw. As-tu compris ?

Cette fois-ci, je quittai des yeux la scène du crime, me retournai et regardai droit dans les yeux cet homme que je détestais au plus haut point.

– Monsieur ! je vous le répète, laissez-moi faire mon travail, sinon, c'est vous qui risquez d'avoir de sérieux problèmes.

Le propriétaire n'eut pas le temps de répliquer. En une seconde, je vis un des joueurs, à quelques pieds de moi, sortir un couteau de son manteau et m'attaquer. J'eus le temps de reculer, mais pas suffisamment pour sortir mon arme. Alors qu'il allait me poignarder, un bras surgit de nulle part : celui de Benson, le portier. Après avoir agrippé le bras de l'assaillant, Benson émit un son étrange qui me paralysa un instant. Puis, de son poing gauche, il frappa l'homme durement au thorax. La victime perdit le souffle sur le champ et lâcha son couteau. Benson le maîtrisa rapidement, le bras tordu dans le dos et le visage au sol. Tout cela s'est déroulé à la vitesse de l'éclair, rapide et percutant. De toute ma vie, je n'avais jamais rien

vu de pareil. En temps normal, l'agresseur aurait dû ne faire qu'une bouchée du portier, mais il n'a pas eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Pas plus que moi, d'ailleurs.

Entre-temps, mon coéquipier, voyant plusieurs personnes sortir précipitamment du bar, trouva la situation suspecte. Cela faisait déjà un bon moment que j'étais à l'intérieur, bien plus longtemps que ma routine habituelle de dix minutes. Inquiet, il appela immédiatement le central, situé au quartier général de la police. Environ deux minutes après que le portier ait neutralisé l'homme au couteau, mon partenaire, accompagné de quatre autres policiers, fit irruption dans le club. Ils accoururent rapidement en me voyant, arme au poing, face aux quatre hommes maintenant accroupis dans le fond du bar, sans compter l'assaillant toujours étendu par terre sous la surveillance accrue de mon sauveur, Benson Halloway.

Quatre d'entre eux furent accusés de pratique de jeux illégaux, et l'homme au couteau fut inculpé d'agression sur un policier dans l'exercice de ses fonctions. Quant au propriétaire du bar, il fut arrêté sous divers chefs d'accusation, notamment pour menaces sur un policier, établissement de jeux illégaux et proxénétisme, après que quelques prostituées eurent été arrêtées à l'intérieur de son bar.

Ce soir-là, après les arrestations, je suis allé voir Benson pour le remercier de m'avoir sauvé la vie. C'est alors que j'appris qu'il pratiquait le karaté. À l'époque, je ne savais pratiquement rien de ce sport. D'ailleurs, on en entendait très peu parler. J'avais bien sûr pratiqué la boxe et appris quelques notions de lutte pendant mes trois mois d'entraînement, mais il n'avait jamais été question de karaté ou de toute autre forme d'autodéfense. Benson

m'expliqua que le karaté était un art martial japonais, mais originaire de Chine et remontant au 6e siècle de notre ère. Depuis quelques années, il donnait des cours de karaté dans une petite école privée en plein cœur du « Chinatown ». Il était ceinture noire, troisième dan. Constatant mon enthousiasme flagrant, Benson m'invita gentiment à venir faire un tour à son école ; les cours avaient lieu les lundis et jeudis soir à 19h00. Je lui promis de m'y rendre un de ces soirs. Deux semaines plus tard, je franchissais pour la première fois les portes d'une école de karaté. Je me suis inscrit le soir même, et la semaine suivante, je commençais à apprendre les rudiments du karaté. Benson fut mon premier professeur. Depuis ce jour, je n'ai jamais cessé de pratiquer ce sport.

***

Quelques jours plus tard, lors d'une de mes nombreuses conversations téléphoniques avec Priscilla, je lui avouai mes intentions : « Cilla, je veux que tu viennes vivre à Memphis ! » J'entendis sa respiration à l'autre bout du fil, je savais qu'elle tentait par tous les moyens de contrôler ses émotions. Elle me répondit :

— Elvis, si tu veux que j'aille vivre à Memphis, il va falloir que tu parles toi-même à mon père, sinon c'est peine perdue, il ne voudra jamais m'écouter.

— D'accord, passe-le moi, je vais lui parler, lui dis-je.

J'étais prêt à tout pour avoir Priscilla auprès de moi. Mais je savais bien que j'avais fort à faire pour convaincre le colonel Beaulieu. Il aimait sa fille et il ne voulait surtout pas qu'elle souffre. De plus, il ne savait rien de mes intentions. J'allais tenter de le rassurer sur ce point.

— Bonjour, Elvis, me dit-il sur un ton grave.

Je savais qu'il avait beaucoup de respect pour moi, mais j'étais tout de même un obstacle de taille qu'il n'avait aucunement prévu dans l'éducation de sa fille ainée. Comment pouvais-je lui en vouloir ?

— Bonjour M. Beaulieu. J'irai droit au but. Je désire fortement, avec votre permission bien sûr, que Priscilla vienne terminer ses études à Memphis. Soyez assuré qu'elle sera inscrite dans la meilleure école catholique de la ville. Je m'en charge personnellement. De plus, je vous promets qu'elle ne vivra pas sous mon toit, mais plutôt chez mon père et sa femme. N'ayez aucune crainte, si vous autorisez votre fille à venir à Memphis, je prendrai bien soin d'elle, et je la respecterai comme je l'ai fait jusqu'à maintenant, car sachez que je tiens énormément à elle. Évidemment, quand le temps sera venu, nous nous marierons.

Il y eut un long silence comme si mon discours n'avait pas encore franchi les milliers de kilomètres qui nous séparaient. Finalement, après avoir bien analysé la situation, il accepta, mais à la condition expresse que Priscilla aille vivre, comme prévu, chez mon père et Dee. Je le remerciai chaleureusement et réitéra mon assurance quant à mes intentions envers sa fille qu'elle serait entre bonnes mains et que nous allions très bien nous occuper d'elle. Il fut également convenu que M. Beaulieu viendrait en personne voir à la bonne marche des opérations. Je demandai au colonel Beaulieu s'il voyait un inconvénient à ce que lui et Priscilla fassent une escale à Los Angeles puisque j'étais en plein tournage de *Fun In Acapulco*. Avec son accord, je leur fis envoyer deux billets en première classe. Environ une semaine plus tard, lorsqu'ils posèrent pied à l'aéroport de Los Angeles, une Rolls Royce les attendait pour les conduire à leur hôtel. Et pour impressionner quelque peu mon futur beau-père, j'en profitai pour leur faire visiter le plateau, rencontrer des célébrités et les amener se promener sur Hollywood Boulevard. Quatre jours plus tard, ils reprirent l'avion, en compagnie de mon père, en direction de Memphis. Avant même qu'ils arrivent, Vernon avait pris parti d'inscrire Priscilla dans la meilleure école catholique de Memphis, l'Immaculée Conception. Tel que promis, elle aménagea chez Vernon et Dee qui demeuraient tout près de Graceland, sur Dolan Street. Enfin rassuré, le colonel Beaulieu put

repartir en Allemagne rejoindre sa femme et ses enfants avec la paix de l'esprit, du moins en apparence...

Pendant que je continuais le tournage de *Fun In Acapulco*, Priscilla se rendait tous les jours à l'école. Je savais que ce ne fut pas facile pour elle au début. Elle avait fait son arrivée à Memphis sans moi et devait vivre chez mon père, ce qui ne l'enthousiasmait pas du tout. Mais s'il lui était interdit de dormir à Graceland, rien ne l'empêchait d'y aller, et c'est ce qu'elle faisait le plus clair du temps. Elle allait souvent rendre visite à Dodger, qui l'appréciait beaucoup, ou faire un brin de jasette avec mes secrétaires. Elle allait si souvent les voir que mon père plaça un écriteau sur la porte mentionnant que « nul n'est admis dans ces bureaux sauf s'il y travaille ou s'il a rendez-vous ». J'ai bien ri quand j'ai su cela, c'était du Vernon tout craché.

Mais crois-moi, elle n'était pas la seule à trouver le temps long. J'eus beau lui téléphoner tous les soirs, parfois même très tard, mais si j'avais pu, j'aurais aussitôt sauté dans mon énorme camping-car et je serais revenu à toute allure à Graceland, auprès d'elle. Pour ça, je dus attendre encore un long mois. De retour à la maison, je pus enfin profiter de la présence de Priscilla. Elle était radieuse ! Le soir de mon arrivée, nous avons passé des heures à discuter. Dès le lendemain, nous sommes allés faire les boutiques de vêtements où nous en avons acheté pour plus de 1 300 dollars. Elle était folle de joie.

Dans les semaines qui ont suivi, nous avons fait plein de choses : promenades en voiture, pique-niques, séances de cinéma, bowling, sans oublier le patin à roulettes. Je lui fis visiter le studio Sun où tout avait débuté pour Elvis. Elle m'accompagnait également lors de mes séances de karaté, sport que je pratiquais sans relâche. Nous avions un plaisir fou, nous nous aimions, la vie était belle. Pour moi, tout était merveilleux, mais pour Priscilla, une chose importante lui manquait : celle de pouvoir enfin s'offrir pleinement à moi. Et ça, il n'en était pas question pour l'instant.

Je me rappelle très bien cette première nuit passée ensemble. Elle avait revêtu un petit déshabillé rose, très sexy. C'était quelque chose

à voir ! Une véritable déesse ! Lorsqu'elle s'est étendue tout près de moi et que je l'ai serrée dans mes bras, c'était certain qu'elle était prête à tout. Comme à l'habitude, nous avons commencé à nous caresser, allant toujours de plus en plus loin dans nos attouchements. Mais quand on en vint au moment propice, je stoppai tout, à la stupéfaction complète de Priscilla.

– Elvis, qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi arrêtes-tu ?

– Bébé, ce n'est pas encore le temps, je préfère attendre le bon moment, tentai-je de lui expliquer, sentant très bien sa frustration.

– Je suis plus capable, Elvis ! C'est devenu insupportable ! Je t'aime et je veux faire l'amour avec toi.

– Je sais Cilla, mais pas encore. C'est important pour moi. On doit encore attendre un peu. De toute façon, ça ne presse pas tant que ça ! On a du plaisir, non ?

– Mais qu'est-ce qui peut bien te retenir ?

– C'est comme ça, tu dois comprendre, me faire confiance. Ça viendra chérie, t'en fais pas, ça viendra.

Elle finit par abdiquer, contre son gré.

J'arrive moi-même difficilement à comprendre comment je parvenais à me contrôler à ce point. Mais ce qui est certain, c'est que j'y tenais pour la simple et bonne raison que je voulais que Priscilla devienne la femme qui allait remplacer Denise dans mon cœur. Malgré les années passées loin de ma première épouse, elle demeurait encore très présente dans ma vie. Elle me manquait toujours autant. D'ailleurs, le 1er mai au matin, alors que j'étais assis à la cuisine avec Joe et Charlie, je me rappelai que Denise et moi aurions fêté notre septième anniversaire de mariage ce jour même.

Vers la fin du mois de mai, je suis entré en studio à Nashville, sous la direction de Chet Atkins et de Steve Sholes, avec le grand Bill Porter à la console, pour y enregistrer pas moins de quatorze chansons qui allaient servir, pour plus de la moitié, de bonus pour les bandes sonores de films. A priori, rien de bien réjouissant, mais il y aura tout de même de très belles surprises. Voici la liste : *Echoes Of Love* et *It's*

A Long Lonely Highway (retenues pour l'album *Kissin' Cousins*), *What Now, What Next, Where To* ; *Blue River* et *Never Ending* (pour l'album *Double Trouble*). Ces trois titres sont de très bonnes chansons, en particulier *Never Ending*. La chanson *Western Union* fera partie de l'album *Speedway*, *Slowly But Surely* et *Love Me Tonight* serviront de chansons bonus pour la bande sonore de *Fun In Acapulco*. Les seuls titres qui ne feront pas partie des albums de films sont *Witchcraft*, qui sortira en 45 tours en face B de *Bossa Nova Baby* ; *Finders Keepers, Losers Weepers* et *Memphis Tennessee* (le succès de Chuck Berry) qui apparaîtront sur l'album *Elvis For Everyone* en 1965. *Ask Me*, et finalement les chansons *Please Don't Drag That String Around* et *Devil In Disguise*, verront le jour sur le même 45 tours un mois plus tard. Étrangement, seul *Devil In Disguise* connaîtra un succès. Pourtant, ce n'était pas ma préférée !

En juin, Priscilla reçut son diplôme et j'organisai pour elle une superbe fête. Je lui offris une magnifique Corvair rouge, la voiture de ses rêves, selon elle. Je me voyais déjà l'applaudir à tout rompre lorsqu'elle monterait sur le podium pour recevoir son diplôme, mais elle me fit comprendre qu'il serait peut-être préférable de m'abstenir pour ne pas troubler l'événement par ma présence. À contrecœur, j'acceptai et lui proposai de l'attendre à l'extérieur dans la longue limousine blanche que j'avais louée pour l'occasion. Ainsi, Priscilla avait tenu promesse auprès de ses parents : elle avait obtenu son diplôme. Maintenant, elle était libre.

Dans les jours qui ont suivi, nous nous sommes cloîtrés dans ma chambre, presque sans sortir. J'avais demandé qu'on ne me dérange pas, à moins d'une urgence. Nous faisions monter la nourriture quand notre estomac nous le commandait. Pour le reste du temps, outre regarder la télévision et des films à profusion, à écouter de la musique, principalement du gospel, nous apprenions à nous découvrir davantage. Nous inventions des jeux érotiques au gré de notre imagination. Je me rappelle avoir pris des centaines de photos de Priscilla dans des poses des plus suggestives. Pour mon plus grand

bonheur, elle se prêtait au jeu avec beaucoup de plaisir et de conviction. Nous avions perdu toute notion du temps, ne sachant faire la différence entre le jour et la nuit. Ainsi, ayant pris soin de fermer les fenêtres et les rideaux, aucune lumière du jour ne filtrait dans la chambre. Mais la réalité devait bientôt nous rattraper ; je devais retourner à Hollywood pour le tournage de mon prochain film, *Viva Las Vegas*.

***

Juste avant de quitter Graceland, Joe et moi avons reçu une lettre du détective. Ce dernier avait appris de la bouche même de Dumoulin que l'enquête sur la disparition d'André Lambert avait provisoirement cessé. Le directeur de la police de Montréal, devant l'absence d'indices véritables et sans réel suspect, n'avait eu d'autre choix que de demander à tous les enquêteurs travaillant sur ce dossier de cesser leurs recherches, du moins jusqu'à ce qu'une piste sérieuse émerge. D'ici là, le dossier était officiellement clos. Il semblerait que, suite à cette nouvelle, Denise, outragée par cette décision, ait écrit une lettre au premier ministre du Québec, Monsieur Jean Lesage, afin de le presser de faire pression sur les autorités pour forcer la réouverture de l'enquête sur la disparition de son mari.

Pour Joe, c'était une excellente nouvelle. Nous allions enfin pouvoir vivre sans cette épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Mais pour moi, c'était très différent. La fermeture du dossier sur ma disparition équivalait à dire qu'il n'y avait tout simplement plus d'espoir et qu'André Lambert était officieusement mort. Je t'avoue que ça m'a laissé un très mauvais goût dans la bouche.

L'idée que l'enquête soit mise en suspens me déstabilisait profondément. C'était un rappel brutal de la

réalité que j'avais laissée derrière moi. Pour Denise, cette décision représentait un coup dur. Elle se retrouvait sans réponse, avec un vide immense et des questions toujours en suspens. J'imaginais son désarroi et sa frustration. Elle avait tout fait pour garder l'espoir vivant, et voir cet espoir se faire balayer d'un coup de plume devait être insupportable.

Quant à moi, l'ironie de la situation était presque tout aussi insupportable. En vivant comme Elvis Presley, j'avais créé une nouvelle vie pleine de paillettes et de glamour, mais l'ombre d'André Lambert planait toujours sur moi. L'arrêt de l'enquête marquait la fin d'un chapitre, mais certainement pas de l'histoire. Le poids de cette double vie devenait de plus en plus lourd à porter.

***

Du 9 au 11 juin, c'était l'éternel retour en studio pour enregistrer les chansons qui allaient figurer dans le film *Viva Las Vegas*. Au total, dix chansons furent mises en boîte : *I Need Somebody to Lean On*, *If You Think I Don't Need You*, *Santa Lucia* (chantée exclusivement en italien), *Night Life*, et le medley *Yellow Rose of Texas/The Eyes of Texas* (qui ne seront pas retenues), ainsi que *C'mon Everybody* et *Viva Las Vegas*. Les trois titres suivants furent enregistrés en duo avec Ann-Margret : *The Lady Loves Me*, *Do The Vega* (laissé de côté également) et *Today, Tomorrow and Forever*. Cependant, pour ce dernier titre, seule ma piste vocale sera retenue pour le film. Quant à *What'd I Say*, du célèbre Ray Charles, qui apparaîtra en 45 tours avec *Viva Las Vegas*, elle ne sera enregistrée qu'un mois plus tard. Fait étrange, mis à part le 45 tours précédent, RCA ne sortira qu'un 45 tours longue durée avec quatre titres : *C'mon Everybody*, *If You Think I Don't Need You*, *I Need Somebody to Lean On*, et *Today, Tomorrow and Forever* plutôt qu'un 33 tours, comme c'était l'habitude pour les bandes sonores de films.

En ce qui concerne le film, la plupart des scènes ont été tournées dans les divers casinos de Las Vegas : le *Flamingo*, le *Tropicana* et le *Sahara Hotel*, entre autres. Le film a connu un immense succès commercial, mais il a aussi connu sa part de difficultés, notamment au début du tournage avec la présence d'Ann-Margret. Cette actrice, qui avait été découverte quelques années auparavant par l'acteur George Burns, avait précédemment tourné dans trois films, dont *Bye Bye Birdie* qui l'avait fait connaître du grand public. Je voyais bien que George Sidney, le réalisateur, celui-là même qui avait signé la réalisation du dernier film d'Ann-Margret, la reluquait sans arrêt ; il n'avait d'yeux que pour elle. Pendant les scènes nous mettant tous les deux en vedette, il s'arrangeait toujours pour qu'elle profite du plus grand nombre de gros plans, en plus des meilleures prises de vues, et ça m'exaspérait. D'ailleurs, ma relation avec Sidney n'était pas au beau fixe ; il détestait voir les gars constamment autour de moi. J'en ai donc fait part au colonel (il était furieux) qui s'est empressé d'aller engueuler Jack Cummings, le producteur. Par la suite, les choses se sont replacées et le tournage fut fort agréable, encore une fois grâce à la présence d'Ann-Margret avec qui j'eus des rapports intimes plus que passagers et qui allaient évidemment faire la une de tous les potins du monde.

Il est vrai que ma relation avec elle fut assez intense et passionnée. On se voyait chaque jour, je me rendais chez elle et nous avions ensemble des rapports particulièrement torrides. Mais j'ai toujours su qu'il n'y aurait aucun avenir possible entre nous, elle tenait trop à sa carrière et à être indépendante de quiconque, ce qui ne me convenait point ; c'est pour cette raison que je préférais Priscilla. Je savais qu'elle serait toute à moi. Je suis tout à fait conscient que ce fut difficile pour elle puisqu'elle lisait et entendait plein de ragots concernant ma relation avec Ann-Margret et même de nos supposées fiançailles. Nous avons eu quelques discussions orageuses, Priscilla et moi, à propos d'elle et j'ai tout tenté pour calmer un peu la tempête en lui disant qu'elle ne devait en aucun cas prendre pour acquises toutes

les rumeurs qui apparaissaient dans les tabloïds, que ce n'était pas la première ni la dernière fois qu'elle lirait de telles âneries. Elle devait faire fi de tout ça, sinon elle ne pourrait prétendre devenir un jour la seule et unique Madame Elvis Presley.

Je me souviendrai toujours du jour où j'ai rendu visite au colonel pour lui demander de devenir le gérant d'Ann-Margret. Étant un homme perspicace, il a accepté sans hésitation, mais en soulignant qu'elle n'avait pas le même prestige que moi. Pour en faire une star à part entière, il devrait y consacrer beaucoup de temps, probablement la moitié de celui qu'il consacrait à ma carrière. Après quelques minutes de discussion, j'ai compris que ce n'était peut-être pas une si bonne idée.

Beaucoup de gens m'ont demandé si j'aurais épousé Ann-Margret si je n'avais pas promis aux Beaulieu de marier leur fille. La réponse est non. Je voulais une épouse qui resterait à la maison, me préparerait mes repas et prendrait soin de moi. Exiger cela d'Ann-Margret était impensable. Elle avait ses propres projets et ambitions. C'était égoïste de ma part, mais ces valeurs faisaient partie de mon éducation et le fait d'être devenu Elvis Presley n'y changeait rien. À l'extérieur, j'étais le King, mais à l'intérieur, j'étais toujours André Lambert.

Je ne nierai jamais avoir eu des sentiments profonds pour Ann-Margret, plus que pour toutes les autres actrices avec qui j'ai eu des relations. Cependant, ces sentiments n'ont jamais atteint ceux que j'éprouvais pour Priscilla. Aucune femme, excepté Denise, n'était comparable à Priscilla. Elle était la femme parfaite pour moi.

Après le tournage, je suis retourné à Memphis pour quelques semaines de vacances, sachant que je devrais bientôt revenir à Los Angeles pour le tournage de *Kissin' Cousins*. J'ai profité de ce temps pour aller voir plusieurs films au Memphian Theatre : *The Great Escape* (La grande évasion) avec Steve McQueen, qui me proposera quelques années plus tard de jouer à ses côtés ; *From Russia With Love* (Bons baisers de Russie), le troisième James Bond ; *The Birds* (Les oiseaux) d'Alfred Hitchcock ; *The Terror* (L'Halluciné) avec Boris

Karloff, ainsi que *Hootenanny Hoot*, une comédie musicale de Gene Nelson, qui allait diriger mon prochain film.

***

Pendant cette pause à Graceland, Priscilla et moi avons franchi un cap important dans notre relation. Ce soir-là, c'est elle qui a pris l'initiative. Elle m'a confié qu'elle en avait assez de nos jeux érotiques d'adolescents et qu'elle était prête pour des expériences plus adultes. À dix-huit ans, Priscilla n'était plus une adolescente ; elle était devenue une femme, consciente de ses désirs et de ses aspirations. Après près de quatre ans d'attente, elle était déterminée à passer à l'étape suivante, comme elle me l'a si bien fait comprendre en paraphrasant l'un de mes grands succès : *It's Now Or Never*.

Devant moi se tenait une femme accomplie, celle que j'aimais plus que tout au monde, celle qui avait presque réussi à me faire oublier un pan de mon passé, celle que j'allais bientôt épouser, celle qui allait devenir la mère de mon enfant, celle que j'espérais avoir à mes côtés pour le reste de ma vie. En cette soirée brumeuse de septembre, Priscilla s'était transformée en une femme fatale, déterminée à parfaire notre amour jusqu'à son aboutissement ultime.

La voir si sûre d'elle, si séductrice, m'a paralysé. J'étais presque en état de choc, ne m'attendant pas à ce scénario que j'avais pourtant souvent imaginé. Dans mon esprit, j'étais l'instigateur, le metteur en scène et l'acteur principal. Mais cette fois-ci, c'était Priscilla qui avait pris les rênes. Elle me faisait comprendre que *Tonight is the night*. J'ai tenté de m'esquiver par quelques gestes maladroits ou paroles hésitantes : « Cilla, que fais-tu ? » ou « Sois raisonnable ! », mais en vain. Sa seule réponse était un tendre mais impérieux « Chu-u-u-ut ! ».

Priscilla, telle une araignée, me tenait prisonnier de sa toile. Bien que surpris par la tournure des événements, j'ai doucement baissé ma garde. Nous avons enfin pu nous laisser aller à consumer un amour si longtemps réfréné. Ce moment marquait le début d'une nouvelle phase dans notre relation, scellant notre amour de manière indélébile.

Après de longues minutes de chaudes caresses sur tout son corps frissonnant de désir, sur sa peau douce et légèrement bronzée, et après de longs et voluptueux baisers, je l'ai prise avec une douceur infinie, comme une fleur fraîchement cueillie. Avec une délicatesse extrême, je me suis glissé en elle. Son souffle haletant, son corps se cambrant sous mes mains, et ses yeux brillant d'émotion exprimaient tout ce qu'elle ressentait en ce moment mémorable, alors que nos deux êtres ne faisaient désormais plus qu'un. Ensemble, dans une parfaite symbiose, nous avons atteint une jouissance sublime.

Étendu près d'elle, encore bercé par les effluves de l'amour, je la regardais comme si c'était la première fois. Elle était si belle, si gracieuse, si parfaite. La beauté incarnée. Je ne me lassais pas de l'admirer.

– À quoi penses-tu, chéri ? me demanda-t-elle, me sortant de ma rêverie.

– Je te regardais, tout simplement, lui répondis-je sincèrement.

– C'était merveilleux. Vraiment. Tu sais, je l'ai espéré pendant si longtemps, depuis le premier jour, en fait.

– Je t'avais pourtant bien dit de prendre patience. Et quand le moment serait venu, nous le saurions.

– Oui, mais avoue que j'ai dû forcer la note quelque peu, dit-elle en riant.

– Disons que tu m'as surpris. Mais je désirais ce moment tout autant que toi, crois-moi.

– Je le sais, mon amour.

Elle s'approcha de moi, posa sa tête sur mon torse et enroula son bras droit autour de ma taille pendant que je l'enlaçais tendrement. Nous nous sommes regardés comme les plus grands amoureux du monde, avons échangé un dernier langoureux baiser, et tout doucement, nous nous sommes laissés emporter dans l'univers onirique de Morphée, espérant revivre en rêve les inoubliables instants que nous venions de partager.

***

Au début du mois d'octobre, je suis entré en studio pour ajouter ma voix aux chansons du film *Kissin' Cousins* (ou *Salut les cousins!* en version française), qui avaient été préenregistrées deux semaines plus tôt. C'était la première fois que nous utilisions ce procédé, et je l'ai détesté. Me retrouver seul en studio, sans musiciens, dans une atmosphère froide et austère, et dans des lieux immensément vides, était une expérience désagréable. J'ai exprimé mon mécontentement au colonel, qui m'a assuré que c'était simplement pour réduire les coûts, compte tenu des contraintes budgétaires, et que cette situation ne se reproduirait plus. Une maigre consolation ! Sur les dix chansons prévues, seules trois m'ont plu : *Kissin' Cousins* (la première version), *Tender Feeling*, et *Anyone (Could Fall In Love With You)*. Cette dernière ne fera pas partie du film, mais heureusement, Steve Sholes décidera de l'inclure sur l'album.

Kissin' Cousins est sans conteste l'un des pires films de ma carrière. Le scénario, les chansons, les décors, tout était d'un ridicule monumental. Même la réalisation s'est avérée pitoyable. Confié à Sam Katzman, surnommé à Hollywood « le roi de la vitesse », le tournage en entier ne prendra que dix-huit jours. C'est d'ailleurs lui qui avait réalisé le tout premier film sur le rock and roll, *Rock Around The Clock*, en 1956. Katzman réalisera également le deuxième pire film de ma carrière, *Harum Scarum*. C'est vraiment dans ces moments-là que mon métier de policier me manquait, quand j'avais vraiment l'impression de servir les gens, d'être utile. Ce n'était pas le cas lorsque je devais me coiffer d'une perruque blonde, réciter un texte insignifiant, ou chanter une chanson sans aucune valeur musicale devant les caméras. Comment le colonel pouvait-il accepter ça sans rougir de honte devant moi ? Notre relation était devenue de plus en plus tendue depuis quelques mois. Parfois, il venait jouer « au patron » sur le plateau et on ne s'adressait même pas la parole. Il passait tout près de moi sans que l'on se dise « bonjour ». Certes, j'avais beaucoup

de respect pour le colonel, sans lui je n'aurais jamais pu réaliser cet invraisemblable rêve. Mais ses choix concernant ma carrière d'acteur laissaient souvent à désirer.

Les malheurs se sont succédé pendant le tournage de *Kissin' Cousins*. Tout d'abord, Glenda Farrell et moi étions à l'intérieur de la maison, tournant une scène où elle devait se diriger vers moi et me sommer de quitter les lieux. À la troisième ou quatrième prise, elle trébucha et se blessa gravement au cou. Pendant le reste du tournage, elle dut porter un corset orthopédique qu'elle enlevait seulement lorsqu'elle apparaissait à l'écran. Mais le pire était encore à venir, et le spectateur en sera témoin. Cela se passa lors de la toute dernière scène. Lance LeGault (de dos à la caméra) et moi devions tourner l'un autour de l'autre. Au moment où Lance se retrouvait devant la caméra, nous devions échanger nos perruques pour que le subterfuge soit indétectable. Cette fois-ci, nous avons oublié ce petit détail. Évidemment, nous aurions dû recommencer la scène, mais Sam Katzman s'y refusa catégoriquement, prétextant que cela coûterait trop cher inutilement et que de toute façon, personne ne s'en apercevrait. Pourtant, lorsque l'on regarde la scène finale, il est clair que ce n'est pas moi, mais bien Lance, qui est devant la caméra.

Un dernier incident, mais non des moindres, faillit bien faire de *Kissin' Cousins* le dernier film de ma carrière, car je passai à deux doigts de la mort. En effet, lorsque le tournage des extérieurs fut terminé, nous nous apprêtions à quitter la montagne Big Bear. J'étais au volant de ma luxueuse caravane avec Joe Esposito à mes côtés. Au moment où je voulus freiner, je m'aperçus que les freins ne fonctionnaient plus du tout. J'essayai de garder mon calme, mais je descendais à une vitesse folle et devant nous se trouvait la voiture qui transportait certains gars de l'équipe de tournage. La route était si étroite qu'il m'était impossible de faire un dépassement. Je fis tout ce que je pus pour éviter d'écraser la voiture qui nous précédait, espérant que cette course effrénée se terminerait bientôt. Heureusement, nous avons fini par arriver au bas de la montagne sans dommage. À mon

avis, ce fut un véritable miracle que personne ne se soit blessé ou même tué lors de cet incident. On a tous eu plus de peur que de mal. Le film coûta quatre fois moins cher que *Blue Hawaii* et moi, j'empochai pas moins de 750 000 dollars, plus 50 % des bénéfices. De quoi avoir le tournis !

Pendant ce temps, Ann-Margret et moi continuions de nous voir régulièrement. Nous faisions souvent de la moto, allions au cinéma et nous nous amusions ferme. Je n'aurais pas pu en dire autant de Priscilla qui attendait bien sagement à Memphis, se rongeant les ongles jusqu'aux coudes. Chaque fois que je lui téléphonais, elle me harcelait de questions concernant ma relation avec Ann-Margret, et chaque fois je lui répétais qu'il n'y avait rien du tout entre elle et moi. Priscilla insistait toujours pour venir me rejoindre à Los Angeles, et je devais lui mentir sans arrêt, prétextant le manque de temps, les surcharges de travail et tout le tralala. Ça devenait vraiment compliqué. Finalement, je finis par accepter de la laisser venir. Mais je crois qu'elle comprit rapidement qu'elle n'était pas à sa place ici. De plus, nous venions d'apprendre dans les journaux londoniens l'histoire de mes prétendues fiançailles avec Ann-Margret et d'un possible projet de mariage. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Priscilla piqua une crise de nerfs. Elle hurlait, maudissant Ann-Margret et l'affublant de tous les termes péjoratifs contenus dans son vocabulaire. Cette fois-ci elle voulait savoir la vérité, me prévint-elle. Pour être la plus persuasive possible, elle prit un vase de fleurs qui trônait sur une commode et le lança à travers la pièce. J'ai dû alors prendre les grands moyens. Je l'ai prise par les épaules, je l'ai secouée légèrement pour qu'elle reprenne ses esprits et je lui ai demandé de m'écouter.

— Cilla, c'est devenu incontrôlable toute cette affaire. Je te jure que je n'étais pas au courant de cette histoire de fiançailles, et crois-moi, je suis aussi choqué que toi d'apprendre ça. Mais en revanche, tu dois comprendre que ce genre de situation peut arriver, ça fait partie du jeu.

Si tu n'es pas assez forte pour supporter ça, alors tu n'es pas la femme que j'attendais.

Cela eut pour effet de la calmer quelque peu. Nous nous sommes assis sur le lit et avons discuté plus calmement. J'ai essayé d'être le plus honnête possible avec elle ; je voulais qu'elle me fasse confiance. Je lui ai promis d'ailleurs de ne plus revoir Ann-Margret.

***

Au cours du mois d'octobre, nous avons reçu un rapport du détective qui nous a particulièrement ébranlés. Voici les faits :

> *Il n'y a pas de nouveau développement concernant la réouverture de l'enquête sur la disparition d'André Lambert ; Denise attend toujours une réponse favorable du premier ministre du Québec. Cependant, il y a eu des développements mineurs concernant ses mystérieux revenus.*
>
> *Depuis le début de l'enquête sur Denise Lambert, son train de vie énigmatique m'a toujours frappé. Elle n'a pas travaillé depuis la naissance de son fils, il y a trois ans. Jusqu'à preuve du contraire, elle n'a reçu aucun montant de l'assurance-vie de son mari, car les assurances n'indemnisent qu'après cinq ans, ce qui signifie pas avant l'an prochain. Le seul revenu qu'elle perçoit actuellement est une indemnité de 100 dollars par mois du Service de Police de Montréal. En dehors de cette modeste rétribution, elle ne reçoit aucun autre revenu.*
>
> *Il est compréhensible qu'elle reçoive de l'aide de sa famille, bien que cette dernière ne soit pas riche, et que Maurice Dumoulin puisse l'aider financièrement, mais il reste un simple policier. Alors, comment parvient-elle à vivre, et mieux encore, à mener un train de vie aussi luxueux avec si peu de moyens ? Je crois avoir trouvé une piste.*

Il y a quelques semaines, Janine et moi discutions de cette question, quand elle m'a confié une chose que Denise lui avait dite il y a quelque temps, en lui demandant de garder cela pour elle. Janine, tout comme moi, s'interrogeait sur les revenus de Denise. Denise lui avait avoué qu'elle recevait chaque mois, depuis plus de trois ans, un certain montant d'argent d'une personne qui connaissait sa situation et voulait l'aider, une sorte de philanthrope. Cela peut sembler invraisemblable, mais cela expliquerait beaucoup de choses.

Malheureusement, Denise n'a pas révélé le montant exact qu'elle recevait. Mais si nous comparons cela avec son train de vie, ce philanthrope, s'il existe, doit être très généreux.

Je tiens à préciser que mon rôle est de surveiller Denise Lambert, et non mes employeurs. Cependant, il est difficile de ne pas établir un lien entre vous et ce mystérieux philanthrope. Vous avez été très généreux avec moi et il semble en être de même avec Denise Lambert. De plus, il serait logique que le philanthrope souhaite savoir ce que Denise fait de son argent, et qu'il emploie un détective pour surveiller cela.

Je ne cherche pas à connaître la vérité, et pour être honnête, cela m'importe peu. Vous me payez grassement et, pour moi, c'est tout ce qui compte. Néanmoins, je tenais à vous informer de cette situation.

Lorsque je relevai la tête et aperçus Joe qui venait de terminer la lecture du rapport, je remarquai immédiatement son teint livide. Je devais probablement avoir le même.

— Seigneur Jésus, on est dans la merde, me dit Joe, encore sous le choc. Cette crisse de pouffiasse s'est ouverte la trappe, ajouta-t-il.

— Joe, s'il te plaît, n'oublie pas qu'on parle de Denise ici.

— Mais El, elle ne pouvait pas se fermer la gueule ! On lui avait bien dit que si elle parlait de ça à qui que ce soit, elle ne recevrait plus rien. Tu imagines dans quel pétrin on va se retrouver si le détective va plus loin dans son investigation.
— Je sais Joe, mais on va trouver une solution, rien ne sert de s'alarmer pour l'instant.
— Il faut avertir le colonel, poursuivit Joe.
— Il va vouloir lui couper les vivres, ça c'est certain, affirmais-je.
— C'est possible El, mais il faut lui dire, on ne peut pas lui cacher ça.
— Oui, je sais…

J'ai donc aussitôt téléphoné au colonel pour l'informer du contenu de la lettre. Pas besoin de te dire qu'il était fou de rage.
— Cette connasse n'a rien compris, elles sont toutes pareilles, incapables de se taire.

Joe et le colonel avaient en partie raison, mais ça me blessait d'entendre de telles paroles à l'endroit de Denise. Elle avait confiance en Janine, et elle avait ressenti le besoin de s'extérioriser, de confier ce lourd secret à quelqu'un. La fautive, selon moi, c'était Janine, pas Denise. Si Janine avait gardé cette confession pour elle, il n'y aurait pas de problème. Mais elle s'était ouverte à son amoureux, le détective que nous avions engagé. Et c'est là que ça devenait problématique. J'en fis part au colonel.
— Elvis, écoute-moi bien. Je comprends que tu considères encore cette femme comme ton épouse et que tu veuilles la défendre, mais si elle a été capable d'en parler à son amie, as-tu une idée du problème si elle en a également parlé à Maurice Dumoulin ?

Je n'avais pas du tout pensé à cette éventualité. Et là, je dois admettre que le colonel avait vu juste. Si Denise avait effectivement confié ce secret à Dumoulin, ça ne s'arrêterait pas là. Il chercherait vraisemblablement à savoir d'où venait cet argent et qui en était le véritable destinateur.
— Dis-toi bien Elvis, si le détective se posait des questions sur les revenus de ta femme, et que sa copine s'en posait tout autant, sois

certain que le policier qui la fréquente doit inévitablement s'en poser lui aussi, tu peux être sûr de cela.
— Oui, vous avez sans doute raison, colonel. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?
— C'est très simple, on ne lui envoie plus d'argent. Elle va bien se rendre compte qu'elle a fait une erreur.
— Colonel, si on lui coupe les vivres, elle va se demander comment nous l'avons su.
— Ce n'est pas important !
— Je crois que c'est très risqué, dis-je au colonel.
— En quoi c'est risqué ? me demanda-t-il.
— Si on ne lui envoie plus d'argent, plus rien ne l'empêchera de parler ouvertement et d'en informer Dumoulin, si ce n'est déjà fait. Et là, soyez certain qu'il y aura enquête et qu'on rouvrira de nouveau le dossier. Soyez assuré que si l'on cesse de lui envoyer un joli petit chèque chaque mois, on lui offre sur un plateau d'argent l'opportunité de faire rouvrir l'enquête. Et n'oubliez pas colonel, Denise n'attend que ça !
— As-tu une proposition alors ?
— Je crois que oui. L'idéal, selon moi, serait de lui faire peur.
— Et comment comptes-tu faire cela ?
— Tout simplement en lui téléphonant et en lui précisant que nous sommes au courant de la situation. En lui soulignant également que selon les règles établies, elle devait garder le silence sur la provenance de cet argent au risque de voir cesser tout envoi. Nous pourrions ajouter que pour cette fois-ci nous allons fermer les yeux sur cette sévère incartade de sa part, mais qu'elle devrait tout mettre en œuvre pour que rien de tout cela ne s'ébruite.
— Et pourquoi ne pas lui envoyer une lettre pour lui faire part de tout ça ?
— Tout simplement parce que cela aura plus d'impact si c'est dit de vive voix. Je crois que ce serait la meilleure chose à faire, colonel.

— D'accord, c'est peut-être une bonne idée, mais ce n'est certainement pas toi qui vas lui téléphoner ?
— Bien sûr que non ! Je vais demander à Joe, lui dis-je.
— Ah oui ! Et depuis quand Joe parle français ?
Merde, de merde, de merde ! J'oubliais toujours ce détail.
— Elvis, tu es toujours là ?
— Oui, colonel. C'est juste que j'ai oublié que Denise ne parlait pas très bien anglais.

Il y eut une longue pause, comme si ni le colonel ni moi n'osions parler. Finalement, je brisai le silence en soumettant une idée que je n'aurais jamais cru proposer…
— Alors, je n'ai pas le choix, je vais lui téléphoner moi-même, lui dis-je le plus sérieusement du monde.
— Quoi ! mais tu es cinglé, Elvis ! Tu ne peux pas faire ça !
— Pourquoi ?
— Mais… mais parce qu'elle risque de reconnaître ta voix, voyons.
— Ma voix a beaucoup changé depuis quatre ans, colonel. De toute façon, il existe plusieurs façons de modifier une voix au téléphone.
— Et tu vas être capable d'entendre la voix de ta femme à l'autre bout de la ligne sans lui dire qui tu es vraiment ? Je trouve ça très risqué, si tu veux mon avis, affirma le colonel.
— Ne craignez rien, je suis un grand garçon, je sais faire la part des choses. Il y a quatre ans de cela, ça aurait été très différent, mais plus aujourd'hui. Faites-moi confiance.
— Ça ne me plaît pas du tout, mais pas du tout. Mais j'ai bien l'impression qu'on n'a guère le choix. Alors, vas-y ! Téléphone-lui, mais fais ça rapidement mon gars, sois bref et précis.
— Oui, colonel. Vous pouvez compter sur moi. Et soyez sans crainte. Ce sera vite fait, bien fait. C'est promis !

Lorsque j'avisai Joe de ce que je m'apprêtais à faire, il a eu sensiblement la même réaction que le colonel.
— Elvis, dis-moi que ce n'est pas sérieux, que tu te fous de ma gueule ?
— Pas du tout Joe, lui répondis-je avec un petit sourire narquois.

— Ben voyons, ça n'a pas de sens, tu ne peux pas téléphoner à ta femme !
— Et pourquoi ça ?
— Tout simplement parce que ça n'a aucun sens, voilà tout !
— Joe, c'est la seule solution envisageable pour sauver les meubles, alors je vais l'appeler. Le colonel est d'accord… très inquiet… mais d'accord.
— Tu vas lui dire quoi ?
— Lui faire peur, c'est tout !
— Et tu vas lui téléphoner quand ?
— Pourquoi pas maintenant ? Il y a une vieille expression qui dit qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Et je crois que la situation est en effet très « hot ».

J'invitai Joe à être témoin de la conversation, question de le rassurer quelque peu. J'essayais de garder mon calme, mais à l'intérieur de moi, ça bouillonnait comme un volcan prêt à exploser. Depuis ma disparition, ce serait la seconde fois seulement que j'allais entendre la voix de Denise. La première expérience avait été horrible. Néanmoins, il y avait de la nervosité en moi, tout en étant pleinement conscient que je me devais de garder un contrôle absolu pendant la conversation et faire abstraction du fait que je serais en train de parler à ma femme. Mais j'étais confiant et certain que tout se passerait bien. De toute façon, ça ne devait durer que quelques minutes afin qu'on ne puisse pas savoir d'où provenait l'appel.

Je pris le combiné et composai le numéro de téléphone de Denise. Après un long silence, j'entendis la première sonnerie… la seconde… tout ce que j'espérais c'était qu'elle soit là… la troisième… la…
— Allô !

J'en eus le souffle coupé !
— Allô ! répéta-t-elle.

J'étais sans voix. Je m'étais pourtant préparé à cette éventualité et je savais fort bien que les premières secondes seraient cruciales. Mais je n'aurais jamais cru, après quatre longues années, que la voix de

Denise me ferait encore cet effet-là. Il fallait à tout prix que je sorte de cette inertie. Que je dise quelque chose, et ce, le plus rapidement possible.

— Allô ! entendis-je répéter, mais cette fois-ci avec une teinte d'irritabilité dans la voix.

— Bonsoir, Madame Lambert, réussis-je à dire enfin, au grand soulagement de Joe qui était au bord de la panique.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle, sa voix marquant une surprise évidente.

— Vous n'avez pas besoin de savoir qui je suis, répondis-je d'un ton aussi neutre que possible. Ce qui importe, c'est le message que j'ai à vous transmettre.

Je sentis un silence tendu à l'autre bout de la ligne.

— Écoutez-moi bien, poursuivis-je. Vous recevez une aide financière mensuelle depuis plusieurs années, et il vous a été explicitement demandé de garder cette aide confidentielle. Cependant, il nous est revenu que vous en avez parlé à quelqu'un. Vous comprenez que cela enfreint nos conditions.

— Mais… je n'ai rien dit à personne ! s'écria Denise, une pointe de panique dans la voix.

— Ne mentez pas, Madame Lambert. Vous avez parlé à votre amie Janine. Pour cette fois, nous allons fermer les yeux, mais sachez que si cela devait se reproduire, il n'y aura plus d'argent. Est-ce bien compris ?

— Oui, oui, je comprends, répondit-elle, la voix tremblante. Je vous en prie, ne coupez pas cette aide. Je ne recommencerai plus, je vous le jure.

— Bien. N'oubliez pas que cette aide peut cesser à tout moment si vous ne respectez pas nos conditions. Passez une bonne soirée.

Je raccrochai, la gorge serrée. Joe me regarda avec une expression mitigée entre le soulagement et l'inquiétude.

— C'était… intense, dit-il finalement. Mais tu as fait ce qu'il fallait.

Je hochai la tête, tentant de calmer les battements frénétiques de mon cœur.

— J'espère juste qu'elle comprendra le message et qu'elle gardera le silence à l'avenir, dis-je, plus pour moi-même que pour Joe.
— On verra bien, répondit-il. En attendant, tout ce qu'on peut faire, c'est espérer que tout se passe comme prévu.

LA GÉNÉALOGIE DES LAMBERT

XII

Lorsque l'on parle de la mort prématurée du rock and roll, il est une date qu'il faut marquer au fer rouge : le lundi 24 mars 1958. Ce fut un jour de deuil pour des millions de fans à travers le monde. Ce jour-là, l'armée américaine incorpora son plus célèbre soldat, et Elvis quitta, pour les 24 mois suivants, le monde de la musique pour aller servir son pays. Aux petites heures du matin, en ce lundi pluvieux, Elvis se présenta au bureau de recrutement, accompagné de ses parents, de Lamar Fike et de Judy Spreckers, une amie du moment. Une dizaine de journalistes et photographes étaient présents, ainsi que le colonel, qui en profitait pour faire la promotion du prochain film de son poulain, King Creole. Pendant la journée, Elvis fut conduit au Kennedy Veterans Hospital *pour y passer une série d'examens médicaux et autres formalités. Il fut officiellement incorporé sous le matricule US 53310761. En fin de journée, il embarqua dans un autobus de l'armée à destination de Fort Chaffee, en Arkansas.*

Elvis allait gagner 78 dollars par semaine comme simple soldat, alors qu'il en gagnait déjà 10 000 en tant que chanteur. Mais RCA allait continuer à lui verser 1 000 par semaine, et Elvis allait recevoir les redevances du film King Creole*, dont la sortie était prévue pour juin prochain, en plus des ventes de disques et autres produits*

dérivés. Néanmoins, pour beaucoup, il ne faisait aucun doute que la carrière d'Elvis était terminée. Elvis venait non seulement de perdre sa couronne de roi du rock and roll, mais également son trône. Pour eux, Elvis Presley et le rock and roll étaient déjà morts. D'ailleurs, n'est-ce pas un certain John Lennon qui a dit qu'Elvis est mort le jour où il est entré dans l'armée ? Mais c'était sans compter sur le génie du colonel, qui allait faire en sorte que personne n'oublie son poulain.

Le lendemain, 25 mars, Elvis fut convié à se rendre chez le coiffeur pour la coupe de cheveux réglementaire. Devant plusieurs photographes avides de capturer cet événement unique, Elvis regarda ses célèbres cheveux tomber au sol et ses favoris disparaître sous la main experte du coiffeur. Le vendredi 28 mars, Elvis et dix-huit autres soldats prirent l'autobus pour se rendre, cette fois-ci, à Fort Hood, au Texas, afin d'y suivre un entraînement de deux mois.

Au début du mois de juin, Elvis reçut une permission de trois jours pour aller enregistrer quelques chansons dans les studios de RCA à Nashville. Quatre chansons furent gravées sur le vinyle : I Got Stung, A Big Hunk O'Love, I Need Your Love Tonight, *et* Ain't That Loving You Baby. *Presque au même moment,* King Creole *sortit sur les écrans le 4 juin 1958, et pour une des rares fois, les critiques furent favorables et vantèrent le jeu d'acteur d'Elvis. Ce film fut un triomphe.* King Creole *est inspiré du roman de Harold Robbins,* A Stone for Danny Fisher. *Certains éléments furent changés afin de mieux cadrer avec l'univers d'Elvis. Par exemple, dans le livre, il est question d'un boxeur professionnel et l'intrigue se passe à New York, alors que dans le film, c'est un chanteur et l'action a lieu à la Nouvelle-Orléans. On retrouve dans ce*

film plusieurs acteurs et actrices de renom : Carolyn Jones, Walter Matthau, Dolores Hart, Vic Morrow, et Dean Jagger.

Le 9 août, Gladys est conduite au Methodist Hospital*, à Memphis. Selon le diagnostic des médecins, la mère d'Elvis souffre d'une hépatite aiguë. Trois jours plus tard, le 12 au soir, après une autorisation spéciale de l'armée, Elvis arrive au chevet de sa mère ; son état se détériore à vue d'œil. Elvis et son père se relayent à tour de rôle. Vers minuit, le soir du 13, Elvis retourne dormir quelques heures à Graceland. Au milieu de la nuit, Vernon se rend compte que sa femme a du mal à respirer. À 3h15 du matin, en ce vendredi 14 août 1958, Gladys Presley succombe à une attaque cardiaque. Elle n'a que 46 ans. Vernon téléphone à Graceland, c'est Billy Smith, le cousin d'Elvis, qui prend la communication et annonce à Elvis le décès de sa mère. Elvis s'effondre. De toute sa vie, il ne s'en remettra jamais.*

Le lendemain, en plus des 400 personnes invitées à la cérémonie religieuse au Memphis Funeral Home, quelque 3 000 fans viennent soutenir leur idole, inconsolable. Le Révérend James E. Hamill préside la cérémonie, et Elvis a demandé au Blackwood Brothers, son groupe de gospel favori, de chanter pour sa mère. Ils interprètent Rock of Ages *et* Precious Memories*. Le corps de Gladys Presley est enterré au cimetière de Forest Hill, à cinq kilomètres au nord de Graceland. Une permission de dix jours est accordée à Elvis. Pendant ce temps, plusieurs personnalités envoient des télégrammes de sympathie à Graceland : Dean Martin, Ricky Nelson, Sammy Davis Jr., Marlon Brando...*

***

Tout comme Elvis, c'est au cours du mois de février 1959 que ma vie allait connaître un bouleversement tout à fait inattendu. Rien ni personne n'aurait pu prévoir ce qui allait se passer. J'avais alors 24 ans et depuis un peu plus de deux ans, j'étais marié à la plus merveilleuse des femmes et je pratiquais le plus beau métier du monde, celui de policier. De plus, Denise était enceinte, mais j'allais l'apprendre beaucoup plus tard ou devrais-je dire beaucoup trop tard.

Donc, dans la nuit du 21 février 1959, comme cela m'arrivait à l'occasion, je me suis rendu au Mocambo. Il était environ une heure du matin, je venais de terminer mon quart de travail au centre-ville et j'avais envie de me détendre un peu. Tout le monde me connaissait à cet endroit, mais malgré tout, il y avait toujours de nouveaux clients et ça amusait le patron ainsi que tous les employés qui se faisaient un malin plaisir d'observer les clients étonnés de voir entrer dans le bar le sosie d'Elvis Presley. Ce soir-là en particulier, le patron m'avait prévenu qu'ils avaient engagé un jeune chanteur montréalais répondant au nom de Gordie Sullivan. Ce dernier était en quelque sorte une version canadienne très édulcorée d'Elvis Presley. C'était lui qui était responsable de réchauffer la foule avant l'arrivée en scène des grandes vedettes de la semaine.

Lorsque je suis arrivé, le jeune chanteur était déjà sur scène et interprétait quelques-uns de ses succès de l'heure. Le portier, un colosse de deux mètres pesant pas moins de 150 kilos, une véritable machine humaine, m'escorta jusqu'à mon siège situé juste au-devant de la scène. Lorsque Sullivan m'aperçut, je crus qu'il allait littéralement s'étouffer. Pendant une seconde, plus aucun

son ne sortit de sa bouche. Il devint muet et immobile. Heureusement pour lui, en grand professionnel qu'il était, il se reprit rapidement et je crois que peu de gens ce soir-là se rendirent compte de ce qui venait de se passer. Mais je dois te dire que pendant tout son tour de chant, j'ai bien remarqué qu'il m'observait constamment du coin de l'œil.

Après son spectacle, il s'est empressé de venir me voir à ma table. Il m'a serré la main sans cesser de me dévisager, nous nous sommes présentés et il m'a dit, le plus sérieusement du monde, que lorsqu'il m'avait vu m'asseoir tout près de la scène, il avait vraiment cru voir Elvis Presley en personne. Il s'est assis quelques instants à ma table et nous avons surtout parlé de sa carrière de chanteur et moi de la mienne en tant que policier. Évidemment, comme c'était devenu une habitude pour moi, il demanda à une serveuse de nous prendre en photo tous les deux et il m'a avoué qu'il allait dire à tout le monde qu'il avait réussi à se faire photographier avec Elvis. Par la suite, Gordie Sullivan retourna dans sa loge, et moi je restai pour le spectacle de fin de soirée.

La suite de la soirée se déroula sans accroc, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à cette rencontre. Le regard de Gordie Sullivan, son étonnement, tout cela avait ravivé en moi des souvenirs et des émotions que j'avais tenté d'enterrer. Cette nuit-là, en quittant le Mocambo, je sentais que quelque chose de grand et d'inattendu était sur le point de bouleverser ma vie.

Après avoir salué les employés, le portier et le patron du Mocambo – ce dernier ne manquant jamais une occasion de me supplier d'accepter son offre pour monter sur scène – je quittai le club. Il était environ 3h15 du matin. Une fine neige tombait sur Montréal, créant une atmosphère douce et paisible. La soirée avait été

agréable, et je me dirigeai vers ma voiture garée sur le côté du bâtiment. Fatigué et affamé, j'avais hâte de rentrer chez moi. J'étais certain que Denise se lèverait à mon arrivée pour me préparer mon sandwich préféré aux bananes et beurre d'arachide, accompagné d'un bon café chaud. Elle se verserait sûrement une tasse de thé noir avec quelques biscuits secs qu'elle aimait tremper dans son thé. Nous aurions discuté de nos soirées respectives avant de nous coucher, blottis l'un contre l'autre. C'était le parfait bonheur.

Tandis que je cherchais mes clés pour ouvrir la porte de la voiture, une étrange sensation m'envahit. J'avais l'impression de ne pas être seul. Un mauvais pressentiment me fit accélérer le rythme cardiaque. En me retournant, je vis deux hommes tout près de moi. Ils crièrent quelque chose en anglais et se jetèrent sur moi avant que je n'aie le temps de réagir. Une troisième personne, que je n'avais ni vue ni entendue arriver, surgit par-derrière et plaqua une main sur ma bouche. Les vapeurs de chloroforme m'envahirent. À cet instant précis, la panique me submergea. J'étais incapable de bouger, maintenu fermement. Était-ce des gens à qui j'avais causé du tort ? Dans mon métier, je ne m'étais pas fait que des amis. J'étais persuadé qu'ils allaient me tuer, que je ne reverrais plus jamais Denise, ma famille ou mes amis. Peu de temps après, je perdis connaissance.

Ce soir-là, André Lambert mourut symboliquement pour ressusciter sous une nouvelle identité, littéralement...

Fin de la généalogie

Je m'assis dans mon salon à Bel Air à 13h30, le 22 novembre 1963, complètement bouleversé par ce que je voyais à la télévision. L'annonce venait de tomber : le Président des États-Unis, John F. Kennedy, avait été assassiné à Dallas il y a moins d'une heure. La nouvelle était surréaliste. Je peinais à comprendre comment un tel acte pouvait être commis. Ann-Margret vint me rendre visite cet après-midi-là. Nous avons longuement discuté de l'assassinat du Président, et elle m'avoua être partiellement responsable des rumeurs de fiançailles entre nous. Un journaliste avait mal interprété ses paroles, et elle s'excusait sincèrement pour les problèmes que cela avait causés entre Priscilla et moi. Nous nous quittâmes en bons termes ; je savais qu'elle était sincère.

Pour les fêtes de Noël, je me suis offert une Rolls Royce blanche. Avec près de deux millions de dollars de revenus cette année-là, selon le colonel, je pouvais me permettre cette petite folie. Comme chaque année, j'ai fait un don de 55 000 dollars à des organismes locaux. Même si je n'étais pas entièrement satisfait de la direction que prenait ma carrière, voir les chiffres dans mon compte en banque aidait à faire passer la pilule. Ayant installé un système de projection privée au sous-sol, Priscilla et moi passions des nuits entières à visionner des films. Un soir, elle proposa de regarder un de mes films, mais je refusai sans hésitation. Je détestais me voir à l'écran. Elle fut déçue, mais je lui expliquai que tourner ces films était déjà assez difficile ; les regarder aurait été au-dessus de mes forces. Je la rassurai en lui disant qu'il y avait de bien meilleurs films à visionner, avec mon sourire enjôleur.

En décembre, le Guinness Book of Records annonça qu'Elvis venait de surpasser Bing Crosby, devenant ainsi le plus gros vendeur de disques de l'histoire.

1964

Au début du mois de janvier, je reçus un rapport du détective qui allait me confirmer que le message que j'avais passé à Denise, lors de mon appel téléphonique, avait bien été compris. Enfin, presque…

Bonjour à vous !

La semaine dernière, Janine rendait visite à Denise lorsque cette dernière lui demanda brusquement si elle m'avait parlé de leur petit secret ou si elle s'était confiée à quelqu'un d'autre. Surprise par cette question, Janine lui mentit, affirmant qu'elle n'avait rien révélé. Denise, visiblement soulagée, avoua alors avoir tout inventé : l'histoire du philanthrope et des montants d'argent reçus chaque mois était fausse. Elle expliqua qu'elle en avait assez que tout le monde se mêle de sa vie privée et cherche à savoir comment elle survivait depuis la disparition d'André.

Janine, un peu mal à l'aise, lui assura qu'elle n'avait aucune intention de s'immiscer dans sa vie privée, et qu'elle avait simplement été curieuse. Elle demanda également à Denise si elle avait raconté la même histoire à d'autres personnes, notamment à Maurice. Denise répondit qu'elle n'avait pas eu besoin de mentir à Maurice car il n'avait jamais cherché à en savoir plus sur ses revenus.

Janine, s'excusant sincèrement, exprima son regret d'avoir été trop intrusive et espéra que son amie lui pardonnerait. Denise la rassura immédiatement, affirmant qu'elle ne lui en voulait pas du tout et qu'elle aurait probablement agi de la même façon. « Tu sais

comment nous, les femmes, sommes curieuses », dit-elle en riant.

Voilà pour ce qui est des énigmatiques revenus de Madame Lambert. C'est un retour à la case départ, semble-t-il. Je ne sais trop quoi penser de tout cela ! S'agissait-il de la vérité ou mentait-elle encore ? Voilà la grande question…

Nous avons également appris, dans la seconde partie de ce rapport, que toute cette histoire de revenus n'avait pas empêché Denise et Dumoulin, accompagnés de notre fils Robert, de passer les fêtes de Noël à Disneyland, en Californie. Selon le détective, ils sont partis de Montréal le 22 décembre pour une semaine seulement. Dumoulin n'avait droit qu'à une semaine de vacances pendant les fêtes et ils tenaient à être de retour pour le Nouvel An, car Denise devait recevoir la famille pour la veille du jour de l'an.

Si Denise souhaitait que les gens cessent de se mêler de ses affaires et de se poser des questions sur sa situation financière, ce voyage en Californie n'allait certainement pas aider sa cause. Partir pour une semaine dans l'Ouest américain pour visiter le plus grand parc d'attractions au monde nécessitait de l'argent. Je ne comprenais pas pourquoi Denise prenait de tels risques. Elle devait bien se douter que ce voyage allait faire jaser.

Joe et moi, en lisant ce rapport, étions partagés entre le soulagement et le questionnement. D'une part, nous étions satisfaits de constater que la menace faite à Denise avait porté ses fruits. Nous nous demandions si le détective allait croire son histoire, mais à court terme, nous n'avions plus à nous en soucier. D'autre part, et c'est principalement sur ce point que nous étions soulagés, nous avions appris que Maurice n'était pas au courant des revenus que Denise recevait chaque mois. Pour un policier, il n'était pas très curieux, ou peut-être avait-il une confiance totale en Denise. Une chose est certaine, il avait jugé bon de croire ce que Denise lui avait dit et,

comme elle l'avait mentionné à Janine, il n'avait pas cherché à en savoir davantage. C'était exactement ce que nous espérions.

Toutefois, nous nous questionnions sur les décisions que prenait Denise quant à sa vie privée qu'elle tenait tant à préserver. Quoi qu'il en soit, nous n'avions guère le choix que d'attendre les événements en espérant que toute cette histoire finisse par tomber dans l'oubli.

***

Au début du mois de janvier, je suis retourné en studio à Nashville pour poursuivre la session entamée en mai dernier. Ma principale motivation était de réenregistrer *Memphis Tennessee* de Chuck Berry. Nous avions déjà enregistré une version en mai, mais j'étais convaincu qu'on pouvait l'améliorer et en faire un succès, surtout que mon dernier grand titre, *Return to Sender*, remontait déjà à plus d'un an. Après six prises, nous avions enfin une version qui me satisfaisait pleinement. Pourtant, pour une raison inconnue, RCA ne la sortira qu'un an plus tard, et même pas en 45 tours, mais sur le 33 tours *Elvis for Everyone*. Ce n'était pas la première fois qu'ils me faisaient ce coup-là.

Ensuite, nous avons enregistré *Ask Me*, une ballade que nous avions également travaillée en mai. Cette fois, RCA fut plus généreux et la sortit en 45 tours dès septembre, avec *Ain't That Loving You Baby* en face B, une chanson enregistrée en... 1958. C'était la première fois qu'un 45 tours sortait avec un titre originalement enregistré par Elvis et l'autre par moi. Nous avons terminé cette courte session avec *It Hurts Me*, une chanson que Steve Sholes trouvait bien supérieure à *Memphis Tennessee*. Peut-être est-ce la raison pour laquelle RCA, avec mon accord cette fois-ci, l'a immédiatement sortie avec *Kissin' Cousins* en face B. Ce 45 tours connaîtra un succès relatif, à l'image de ma production future pour les cinq prochaines années.

Avec quelques semaines à tuer avant de retourner sur les plateaux de tournage, j'ai décidé de faire une virée à Las Vegas. Marty Lacker, de retour au sein du groupe après quelques essais infructueux à la

radio, m'accompagna pour sa première visite dans la ville du jeu. À bord de notre camping-car, je lui vantais les beautés de Las Vegas, notamment ses lumières nocturnes. Une fois sur place, nous avons assisté à de nombreux spectacles : Fats Domino, Tony Martin, les McGuire Sisters (avec une aventure mémorable avec Phyllis, l'une des trois sœurs) et Della Reese. Nous dormions à peine, nous gavant d'amphétamines pendant une dizaine de jours, jusqu'à ce que le colonel m'appelle pour me demander de revenir en ville.

Le colonel venait d'acheter l'*USS Potomac*, un immense bateau ayant appartenu au président Roosevelt pendant la Seconde Guerre mondiale, pour 55 000 dollars, et voulait en faire don au *St. Jude Hospital* de Memphis, un centre de recherche pour enfants atteints de maladies rares. Au début, j'ai trouvé le geste noble. Cependant, en arrivant sur les lieux le 30 janvier, j'ai appris que rien ne se passait comme prévu. Le colonel avait d'abord tenté d'offrir le bateau à la *March of Dimes*, un organisme aidant les enfants victimes de poliomyélite, mais ils avaient refusé à cause des coûts d'entretien élevés. Il essaya ensuite avec les garde-côtes basés à Miami, qui refusèrent pour les mêmes raisons. Les médias se saisirent de l'affaire et nous ridiculisèrent, qualifiant cet achat d' « éléphant blanc ».

Finalement, le colonel trouva un acquéreur en la personne de Danny Thomas, le comédien et fondateur de l'institut de recherche de St. Jude. Le 14 février, l'immense yacht fut remorqué à Long Beach pour être remis aux nouveaux propriétaires. Pour l'occasion, nous avons fait peindre un seul côté du yacht pour le rendre plus présentable. La remise officielle du bateau à Danny Thomas fut certes une bonne publicité, mais à quel prix ? Je me demandais si le colonel n'avait pas perdu la tête en achetant ce rafiot que personne ne voulait. Et que dire du fait qu'il avait abrégé mes vacances à Las Vegas pour cette histoire !

***

Vers la fin de l'année 1963, un groupe de musiciens de Liverpool commençait à sérieusement faire parler d'eux en Amérique : The Beatles. Déjà célèbres en Angleterre, leur premier 45 tours, *Love Me Do*, sorti le 5 octobre 1962, et leur premier album, *Please Please Me*, avaient rapidement conquis les palmarès britanniques. En novembre dernier, ils s'étaient même produits au *Prince of Wales Theatre* de Londres devant la famille royale, marquant ainsi la naissance de la « Beatlemania ».

Une tournée américaine se préparait ; les Beatles étaient attendus à New York le 7 février pour une série de spectacles jusqu'au 22 février, incluant une apparition au célèbre Ed Sullivan Show. Plus de 70 millions de personnes allaient les regarder, battant ainsi mon ancien record de 55 millions de téléspectateurs pour cette même émission.

Évidemment, je voyais leur venue en terre d'Amérique d'un très mauvais œil. Non par chauvinisme, mais parce que, moi, réduit à tourner trois films par an, l'incontestable succès des Beatles me glaçait le sang. Jusqu'ici, personne dans le monde du showbiz ne s'était même approché de ma couronne de roi du rock and roll, mais ce groupe de Liverpool risquait de changer la donne.

Le colonel, toujours au fait des derniers événements, leur fit parvenir un message de bienvenue, précisant que j'appréciais beaucoup leur musique et que j'espérais un jour les rencontrer. En apprenant cela, alors que Joe était à mes côtés, je piquai une crise de rage.

– Mais crisse, pour qui il se prend ? Je m'en fous complètement de ces quatre pouilleux. Et il n'est pas question que je les rencontre.

– Je pense que le colonel voulait juste leur montrer que tu ne les voyais pas comme une menace et que tu étais heureux pour eux, répondit Joe.

– Une menace ? Voyons Joe, je ne les considère pas comme une menace. Ils ont de la chance, c'est tout. Tant mieux pour eux. Qu'ils en profitent, ça ne va pas durer.

– Tu as sans doute raison, Elvis, dit Joe, probablement pour ne pas envenimer les choses.

En réalité, je n'avais rien contre les Beatles. Au contraire, comme le colonel l'avait mentionné dans sa missive, il est vrai que j'appréciais leur musique. Le problème, c'est que je les enviais. Ils faisaient une tournée, ce que je n'avais encore jamais fait (Elvis, oui, mais pas moi). Ils enregistraient des albums originaux, alors que j'étais confiné à des bandes sonores de films. J'étais jaloux de leur succès, mais encore plus de leur liberté musicale ; moi, j'étais un pantin au service d'un imprésario qui se moquait éperdument de mes ambitions.

***

Quoi qu'il en soit, les 2 et 3 mars, je retournai en studio pour enregistrer les chansons destinées à mon prochain film, *Roustabout* (*L'homme à tout faire*, dans sa version française). Étrangement, cet album s'avéra supérieur au précédent, avec quelques bonnes chansons. Parmi elles, *Little Egypt*, composée à l'origine pour les Coasters par Jerry Leiber et Mike Stoller en 1961, qui était vraiment une chanson que j'aimais beaucoup. Ensuite vinrent *Poison Ivy League*, *Hard Knocks* (un bon rock and roll) et *It's a Wonderful World*. Le lendemain soir, nous avons commencé avec *Big Love, Big Heartache*, de loin ma préférée, suivie de *One Track Heart* et *I'm a Roustabout*. Toutefois, cette dernière ne sera pas retenue, la chanson intitulée tout simplement *Roustabout* prévalant sur celle-ci. Enfin, ce fut au tour de *It's a Carnival Time*, *Carny Town*, *There's a Brand New Day On The Horizon* et *Wheels On My Heels* d'être enregistrées en cette fin de journée de mars 1964. À sa sortie en octobre, l'album se vendra très bien et, à la surprise générale, grimpera même jusqu'au premier rang du Billboard. Ce fut un plaisir double pour moi puisque ce disque allait devancer l'album *Beatles '65*.

Pour ce film, la réalisation est confiée à John Rich, un homme d'expérience, mais nouveau venu dans l'univers des films d'Elvis. Il avait réalisé des séries télé de grande qualité comme *Gunsmoke* et *Bonanza*, et venait de terminer la troisième saison de la série populaire

Dick Van Dyke Show. Pour affirmer son autorité sur le plateau, il refusa catégoriquement que le colonel s'y pointe, ce qui n'améliora pas leur relation. Il tolérait encore moins ma bande de copains, qu'il jugeait tapageurs et sans-génie. Un jour, alors que je venais de terminer une scène, Joe Esposito vint sur le plateau m'informer d'un message important de la part du colonel. Lorsque John Rich l'aperçut, il lui demanda s'il avait sa carte de l'union, sachant très bien qu'il s'agissait d'un membre de mon entourage. Joe le regarda perplexe et répondit simplement « Non ! », alors Rich le somma de quitter le plateau immédiatement, affirmant qu'il n'endurerait pas la présence d'un quelconque péquenot sur son terrain de jeu. Joe, frustré, sortit du studio rouge de colère. Moi, je riais comme un fou.

Outre l'extravagant John Rich, le point fort de ce film fut sans conteste la présence de l'actrice Barbara Stanwyck. Véritable icône hollywoodienne, elle fut l'une des actrices les plus appréciées des années 1940 et la mieux payée d'Hollywood. Lorsqu'elle me fut présentée lors des premiers jours de tournage, j'étais vraiment intimidé, mais elle s'en rendit compte et fit tout pour dissiper mon malaise rapidement. Par la suite, j'eus la chance d'avoir de belles conversations avec elle et en fus honoré. De plus, elle possédait un sens de l'humour remarquable, toujours prête à détendre l'atmosphère avec une blague. Cependant, elle avait un caractère bien trempé, notamment lorsque le réalisateur lui demandait de répéter une scène qu'elle jugeait parfaite. Un jour, je l'entendis dire à John Rich qu'il pouvait se « foutre au cul » sa scène, qu'elle n'en avait rien à cirer de ce film minable. Par la suite, elle vint vers moi et s'excusa : – Ne prends pas ça personnel, mon petit, je t'aime bien ; tu es aussi victime que moi dans tout ça, alors vaut mieux ne pas s'en faire avec ça. Tu vas voir, on va faire du bon boulot, malgré cette « grosse tête de plouc », dit-elle en riant, en parlant du réalisateur.

Un jour, je suis allé voir John Rich et je lui ai demandé, pour ne pas dire supplié, de me laisser tourner une scène de bagarre. Tout d'abord, il a refusé net. Il ne voulait surtout pas que je me blesse. Mais après

lui avoir dit que j'en prenais l'entière responsabilité, il acquiesça. Nous avons tourné la scène et ce qui devait arriver arriva. Un des acteurs me frappa par erreur sur la tête, et le sang a commencé à gicler. Rich a aussitôt cessé le tournage, il était paniqué. Il m'a envoyé à l'hôpital et j'en suis sorti avec quelques points de suture au front. Heureusement, ce n'était rien de grave, mais ce que je craignais le plus, c'est que le tournage soit interrompu par ma faute. En fin de compte, après m'être longuement excusé auprès de Rich, ce dernier trouva une solution et nous avons pu continuer le tournage.

Une autre anecdote concernant *Roustabout,* mais sans gravité cette fois-ci, concerne une scène au début du film où deux jolies filles sont en train de se doucher. L'une d'elles est Raquel Welch, alors à ses débuts en tant qu'actrice ; elle connaîtra par la suite une grande carrière. Bien que ce film ne soit pas le meilleur de ma carrière, il n'en demeure pas moins que le résultat est fort intéressant. Il connaîtra un succès viable.

Lorsque nous tournions les dernières scènes de *Roustabout*, la première de *Viva Las Vegas* était projetée sur grand écran à New York. Ce film remporta près de cinq millions de dollars de revenus, faisant de lui l'un des plus rentables de ma carrière. J'aurais dû sauter de joie, mais non ! Cela confirmait que ce type de film plaisait au public et que c'était ce qu'il voulait, rien d'autre. Alors, comment pouvais-je négocier auprès du colonel un meilleur scénario pouvant mettre à profit mes talents d'acteur ? Pas facile ! Je me retrouvais pris dans un engrenage : d'un côté, ce cher colonel dont l'ambition principale était de se remplir les poches ; de l'autre, mes plus fidèles admirateurs qui ne demandaient qu'à me voir jouer dans des comédies interchangeables. Cela me rendait triste de constater un tel gâchis. J'aurais tant voulu devenir un grand acteur à l'égal de James Dean et Marlon Brando. Mais bon, c'était cela que l'on attendait de moi. J'étais tout de même privilégié, je venais de tourner avec l'une des plus grandes actrices d'Hollywood et, en dépit de ne pouvoir devenir un grand acteur, j'étais en revanche le mieux payé.

***

J’ai été élevé dans la foi chrétienne. Mes parents, très croyants, nous emmenaient à l’église tous les dimanches et nous faisaient suivre les lois sacrées d’Abraham et de Moïse autant que possible. Baptisé dans l’église catholique, le principal défi de ma nouvelle vie a été de m’adapter aux préceptes de l’Église protestante. Mis à part ce léger inconvénient, la religion a toujours occupé une place importante dans ma vie.

Cependant, au début de l’année 1964, je commençais à m'interroger sur tout ce qui m’était arrivé depuis mon enlèvement, il y a déjà plus de cinq ans. J’étais en quête d'identité et de sens. Du jour au lendemain, j'avais dû effacer une grande partie de ma vie pour en adopter une nouvelle, bien plus lourde de conséquences. Des milliers de questions demeurées sans réponses tournaient dans ma tête depuis ces cinq dernières années. Pourquoi le destin avait-il fait en sorte qu'Elvis nous quitte si jeune, en pleine gloire ? Pourquoi étais-je né avec des attributs si similaires aux siens ? Comment Joe Esposito s’était-il souvenu de mon visage dans un journal de Memphis ? Était-ce une simple coïncidence ?

Nous avions réussi l’impossible : faire croire au monde entier que j'étais le seul et unique Elvis Presley. Comment cela était-il possible ? On dit souvent que le destin fait bien les choses, mais est-ce vraiment le cas pour moi ? En cette période de ma vie, ce besoin de quête spirituelle prenait le dessus sur bien d’autres aspects de mon existence. Pour essayer de comprendre, je m’étais plongé dans des ouvrages de spiritualité tels que *The Infinite Way* de Joel Goldsmith, *The Great Initiates* d’Édouard Schuré, *In Search of the Miraculous* de P.D. Ouspensky et *The Wisdom of the Overself* du docteur Paul Brunton.

Était-ce un heureux hasard, un coup du destin ou une simple coïncidence ? Le 25 avril, alors que mon coiffeur habituel ne pouvait pas se rendre à notre rendez-vous hebdomadaire, Larry Geller se présenta à sa place. D’allure mystique, cet homme d’origine juive,

grand et mince, était passionné par l'ésotérisme, la métaphysique et les sciences orientales. En quelques minutes de discussion, il devint évident que Larry était l'homme que j'attendais, le messager tant espéré. Il m'expliqua qu'en dehors de son métier de coiffeur, il s'intéressait ardemment à la quête de l'existence. Depuis des années, il cherchait à savoir qui il était vraiment, d'où il venait et quelles étaient les véritables raisons de son existence sur Terre.

À ce moment-là, je me suis retrouvé pendu à ses lèvres, captivé par ses paroles. Cet homme se posait les mêmes questions que moi. Je lui en fais part, et dans un moment d'égarement, ou peut-être étais-je déjà sous son emprise, je lui confie que je me demandais depuis longtemps pourquoi j'avais été choisi pour être Elvis Presley. Sur le coup, je n'ai évidemment pas pensé aux conséquences d'une telle révélation, mais fort heureusement, Larry prit cela au second degré, ne réalisant pas l'impact réel de mes paroles. Néanmoins, une réelle symbiose s'installe entre nous. Les réponses tant attendues sur le sens véritable de ma vie, il semblait les connaître. En réalité, il se disait capable de m'offrir les outils pour répondre aux questions demeurées jusqu'à aujourd'hui emprisonnées dans les méandres de l'inconnu. J'étais sur un nuage, n'en croyant pas mes oreilles.

À partir de ce jour, Larry devint une présence constante dans ma vie, ce qui suscita de vives inquiétudes au sein de ma famille, du colonel, et de tous ceux qui m'entouraient. Ils se demandaient tous quelle mouche m'avait piqué pour m'intéresser à un homme tel que lui. Ils le voyaient comme un gourou, un profiteur. Mais pour moi, il était un guide, un homme capable de m'épauler et de me guider dans ma quête spirituelle. Les guys iront même jusqu'à le surnommer sarcastiquement « Raspoutine », en référence au prétendu moine qui aurait eu une influence mystique sur le couple impérial russe, ou encore « Swami », un terme sanskrit signifiant « celui qui connaît la vérité, qui est maître de sa vie ».

Pour parfaire mon initiation, Larry m'apporta une multitude de livres que je dévorai avec avidité : *The Initiation of the World*, *Esoteric*

Healing, *Sacred Science of Number*, *The First and Last Freedom*, *New Mansion For New Men*, *The Inner Life*, et bien d'autres. Mais deux d'entre eux deviendront particulièrement marquants, mes livres de chevet : *The Voice of Silence* de H.P. Blavatsky et *The Impersonal Life* de Thomas Benner. Pendant plusieurs années, même après ma cure d'ésotérisme, ces deux ouvrages resteront à portée de main. Notre première rencontre dura plus de trois heures. À plusieurs reprises au cours de cet entretien, je faillis m'ouvrir complètement à lui et tout lui dévoiler, mais je réussis à me ressaisir avant de commettre l'irréparable. Encore aujourd'hui, j'ai beaucoup de respect pour Larry, mais je ne suis pas certain qu'il aurait eu la force de garder un si lourd secret.

Le 5 mai, la station de télévision ABC décida de présenter une émission spéciale pour commémorer le dixième anniversaire de mon premier enregistrement professionnel. Parmi les invités, on retrouvait Glen Campbell, The Blossoms, The Isley Brothers, Jimmy Boyd ainsi que Linda Gail Lewis, la sœur de Jerry Lee.

***

Dans un rapport du détective, Joe et moi avons appris que ma compagnie d'assurance-vie avait finalement indemnisé Denise. Selon une clause spécifique du contrat, l'assureur n'était pas tenu de verser l'indemnisation au bénéficiaire si l'assuré disparaissait sans que son corps ne soit retrouvé, et ce, avant cinq ans ou tant qu'une enquête était en cours. Puisque cinq années s'étaient écoulées et que l'enquête concernant ma disparition avait cessé, les assureurs n'avaient d'autre choix que de payer l'indemnisation. Denise détenait en main tous les documents légaux prouvant que, suite à quatre années d'enquête sur ma disparition, les enquêteurs et la haute direction de la Sûreté du Québec avaient conclu, faute de preuves, que Monsieur André Lambert devait être considéré comme décédé. Par conséquent, Denise allait toucher une assurance-vie de 10 000 dollars, une somme considérable pour l'époque, équivalant à environ deux fois le salaire

annuel de Dumoulin. En plus de ce montant, nous continuerions de lui verser les 500 dollars mensuels habituels. Cela allait non seulement sécuriser financièrement Denise, mais aussi lui enlever le lourd fardeau de devoir constamment justifier son luxueux train de vie.

***

Au début du mois de juin, je suis retourné au studio *Radio Recorders*, à Hollywood, pour enregistrer les chansons du prochain film, *Girl Happy*. Quelques changements notables ont été faits en studio : George Stoll était à la direction musicale et Dave Weichman à la console de son. Sur le plan vocal, le groupe Jubilee Four et le trio de Carole Lombard sont venus prêter main-forte aux Jordanaires. Ce soir-là, seulement trois titres ont été enregistrés : *Puppet On A String*, la seule véritable chanson digne d'intérêt de cette session, et *Girl Happy*, la chanson titre du film, composée par Doc Pomus et Mort Shuman, toujours capables de créer de bonnes chansons. RCA ne sortira *Puppet On A String* qu'en octobre 1965, avec en face B, *Wooden Heart*, tirée du film *GI Blues*. La soirée s'est terminée avec *The Meanest Girl In Town*. Le lendemain, cinq autres titres ont été mis en boîte, dont *Cross My Heart And Hope To Die*, *Spring Fever*, *Do Not Disturb* (qui n'a pas demandé moins de trente-six prises), *I've Got To Find My Baby* et *Fort Lauderdale Of Commerce*. Que des platitudes, soit dit en passant ! Enfin, le troisième jour d'enregistrement s'est achevé avec *Startin' Tonight*, *Do The Clam* et *Wolf Call*.

Durant toute cette session, j'ai eu beaucoup de mal à rester concentré. Ayant légèrement abusé des amphétamines ce jour-là, je suis arrivé au studio quelque peu dans les vapes. George Stoll s'en est rapidement rendu compte et il est venu me voir pour me demander si tout allait bien. Après l'avoir rassuré, nous avons commencé, mais ce fut très ardu et nous avons dû refaire prise après prise pour chacune des trois chansons au programme. Je sautais constamment des mesures, j'oubliais de chanter aux endroits appropriés ou je me

mettais à rire aux éclats sans raison. Lorsque George Stoll a finalement dit : « Ok tout le monde, c'est terminé ! » je crois que personne n'était malheureux d'en finir, on avait tous hâte de foutre le camp de là. Une soirée à oublier… J'ai su par la suite que Stoll avait téléphoné au colonel pour l'informer de mon état lors de cette séance d'enregistrement. Mais semble-t-il que le colonel n'a pas daigné donner suite, car je n'en ai jamais entendu parler.

Le 22 juin, je suis entré dans les studios de la MGM, à Culver City, pour y débuter le tournage de *Girl Happy*. Pour ce film, je vais toucher un demi-million de dollars plus 50 % des bénéfices. J'allais empocher une véritable fortune pour faire le guignol dans un film de série B et ce, en un mois seulement. Le tournage s'est assez bien passé dans l'ensemble. Mary Ann Mobley et Shelley Fabares, mes deux co-vedettes féminines, étaient très gentilles et j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec elles. Lorsque le dernier tour de manivelle a été donné, nous sommes rapidement retournés à Memphis ; j'avais hâte de retrouver Priscilla.

Cependant, depuis l'arrivée de Larry Geller dans le groupe, une certaine tension s'est installée. Je sens que l'on n'apprécie pas du tout l'omniprésence de Larry autour de moi. Il est vrai que nous passons énormément de temps ensemble à discuter de la vie, de l'être humain, des pouvoirs du subconscient, de métaphysique, de philosophie orientale et bien plus encore. Larry, avec ses idées ésotériques et sa quête de spiritualité, semble déstabiliser ceux qui gravitent autour de moi.

Les gars pensent que Larry me manipule, qu'il empoisonne mon esprit comme un gourou avec ses fidèles aveuglés. Mais ce qu'ils ne réalisent pas, c'est que j'ai besoin de lui en ce moment, j'ai besoin de me confier à quelqu'un qui me comprenne. Évidemment, ça ne plaît pas à tout le monde, particulièrement à Joe, qui a l'impression d'avoir perdu sa place au profit de Larry. Il y a deux semaines, Joe a été convoqué par le colonel pour discuter des problèmes survenus lors de ma dernière session d'enregistrement. Alors que nous étions en route

vers Memphis, à bord du camping-car, j'ai demandé des explications à Joe. Il m'a simplement dit qu'ils avaient discuté et que le colonel s'inquiétait de mon état de santé. Je lui ai alors précisé que si le colonel désirait des informations me concernant, il n'avait qu'à me les demander directement. J'ai ajouté que la dernière chose dont j'avais besoin en ce moment, c'était d'un hypocrite fouteur de merde dans mon équipe. Joe a alors doucement levé les yeux vers moi et m'a dit :
– Elvis, tout ça commence à aller vraiment trop loin. Tu dépasses les bornes, là. Demande-toi pas pourquoi Lamar est reparti. Maintenant que le danger d'être démasqué semble être chose du passé, tu te crois au-dessus de tout. Je ne pourrai pas endurer ça plus longtemps, moi. Je crois même que je ferais peut-être mieux d'aller voir ailleurs. Et si tu veux mon avis, lâche les amphétamines, elles sont en train de ruiner ta santé physique et psychologique. Et autre chose, s'il y a un hypocrite fouteur de merde ici, comme tu dis, et bien ce n'est pas moi. Ouvre les yeux avant qu'il soit trop tard.
– Écoute-moi bien, espèce de « Yankee » de mes deux, c'est pas toi qui va me dire quoi faire. Et si tu veux foutre le camp, et bien vas-y, c'est pas moi qui va te retenir.

Joe s'est alors levé, il est allé prendre quelques affaires à l'arrière du camping-car, et lorsqu'il est passé près de moi, il s'est approché et m'a dit en chuchotant :
– Elvis, crois-moi, tu es en train de perdre le contrôle. Fais-moi plaisir, regarde-toi dans un miroir et essaie de voir l'homme que tu étais lorsque nous sommes allés te chercher, et essaie d'être à nouveau cet homme-là. C'est pour ton bien que je te dis ça, vieux.
– Bien justement, si je ne suis plus l'homme que j'étais, c'est à cause de vous. Vous en êtes les seuls responsables.

Joe est passé près d'ajouter autre chose, mais il s'est abstenu. Il fit arrêter le camping-car, conduit par mon cousin, et il est sorti pour aller s'asseoir dans la Pontiac qui nous suivait, conduite par Jimmy Kingsley. Nous avons continué notre route jusqu'à Memphis, et je n'ai plus eu de nouvelles de Joe pendant les six mois suivants. Avec le

recul, si je devais donner la médaille de la fidélité à un gars de mon groupe, Joe Esposito la gagnerait haut la main. Et pourtant, ce jour-là, j'ai trouvé le moyen de l'insulter, de le traiter d'hypocrite, lui, l'un des seuls qui m'ait été fidèle jusqu'à la toute fin, et même après…

Lorsque j'ai franchi les portes de Graceland, Priscilla était là, m'attendant avec impatience. Elle m'avait manqué et j'étais heureux de la retrouver. Elle m'a accueilli avec des questions attentionnées : comment s'était passé le tournage, si j'étais fatigué, si j'avais faim... Peu après, assis dans le salon, elle m'a demandé où était Joe.

– Nous nous sommes disputés et il est parti, l'ai-je informée.

– Parti ? Mais où ? s'enquit-elle.

– Je ne sais pas. Il a débarqué au beau milieu de la route et je n'ai aucune idée de l'endroit où il est allé. Jimmy est avec lui.

– Elvis, il y a eu Lamar et maintenant Joe, et Jimmy… Que se passe-t-il ?

– Ah non, tu ne vas pas commencer toi aussi. Comment veux-tu que je le sache ? Il ne se passe rien !

– Les gars s'inquiètent pour toi, c'est tout.

– Mais crisse, on s'inquiète pourquoi ? Je vais très bien. Je n'en ai rien à foutre de vos inquiétudes.

– Je crois que c'est à cause de Larry, on pense qu'il a une mauvaise influence sur toi.

– Que veut dire ce « on » ? Tu es dans le coup toi aussi, Cilla ? Écoute-moi bien, Larry n'a rien à voir là-dedans. Au contraire, il semble être le seul ici à me comprendre.

– Chéri, je n'ai pas envie de me disputer avec toi ce soir. Je suis contente que tu sois là et je veux en profiter, pas me chicaner.

– Alors, lâche-moi avec ça, Cilla.

– Mais imagine que les gars décident de partir l'un après l'autre, que vas-tu faire ?

– Eh bien, je m'en trouverai d'autres. Et pourquoi partiraient-ils ? Ils ont bien plus besoin de moi que moi d'eux.

– Peut-être, Elvis, mais ce n'est pas une raison pour agir ainsi.

– Bordel de merde, Cilla, tu ne sais même pas ce qui s'est passé. De quoi parles-tu ? Ah, et puis allez tous vous faire foutre, je m'en vais me coucher.
– Chéri, reviens. Je suis désolée, je te promets qu'on n'en parlera plus, me supplia Priscilla.

Mais il était trop tard, j'étais déjà debout, en direction de ma chambre. J'étais en colère. Tout d'abord le colonel, puis les gars, et finalement Priscilla. Pourquoi se liguaient-ils tous contre moi ? C'était pourtant si simple, mais je n'y voyais rien. N'y a-t-il pas un vieil adage qui dit : « Il n'y a pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir » ?

Avec le départ de Joe et de Jimmy, Marty Lacker prit les rênes du groupe. Marty avait toujours rêvé d'occuper ce rôle, prétendant qu'il serait bien meilleur que Joe. Il prit ce nouveau poste très au sérieux, dressant une liste précise des tâches à accomplir pour chaque membre de l'équipe. Toutefois, il manquait de personnel, c'est pourquoi j'engageai deux nouvelles recrues : Mike Keaton, qui faisait déjà officieusement partie de la bande depuis quelque temps, et un jeune homme de vingt-deux ans, Jerry Schilling. Au fil des années, Jerry allait devenir un membre important de mon entourage. Dévoué, loyal et d'une grande honnêteté, Jerry me vouait une admiration sans bornes. De mon côté, je l'enviais à bien des égards, notamment pour son intelligence et sa soif de savoir. À l'exception de Joe, Jerry fut le seul gars de la Mafia de Memphis à avoir fréquenté l'université. Même lorsqu'il était à mon service, il continuait à suivre des cours à l'université de Californie. C'était un homme d'une grande curiosité.

Le seul problème à l'époque était son amitié avec Priscilla. Ayant plusieurs points en commun avec elle, je n'appréciais pas du tout cette relation. J'étais jaloux. Je me souviens d'une dispute entre Cilla et moi. Elle est sortie de la chambre, en colère, et s'est rendue à la cuisine où se trouvait Jerry. Ils ont discuté ensemble et lorsqu'elle est revenue, elle m'a dit qu'il y avait au moins une personne ici qui la comprenait. En apprenant qu'elle parlait de Jerry, je suis descendu à la cuisine et j'ai engueulé ce pauvre Jerry, qui ne savait où regarder. Pourtant, je

sais aujourd'hui que cet homme-là ne m'aurait jamais trahi. Il entretenait une relation amicale sincère avec Priscilla, même après notre séparation. Il n'y a jamais rien eu de plus entre eux.

Les Beatles s'apprêtaient à revenir aux États-Unis pour une deuxième tournée en août 1964. Comme la première fois, le colonel s'est empressé de faire parvenir un télégramme de bienvenue à Brian Epstein, l'imprésario des Beatles, lui proposant même de l'aider si nécessaire. D'ailleurs, Epstein et le colonel se rencontrèrent quelques semaines plus tard pour discuter de la possibilité d'une rencontre « historique » entre le célèbre groupe britannique et moi-même. J'étais prêt à les rencontrer, mais je préférais que cela se fasse en toute intimité et dans un lieu privé, tel que chez moi, entre autres. Cet événement aura bien lieu, mais il s'écoulera encore deux ans avant que cela se réalise.

***

Entre-temps, je reçus un rapport du détective portant justement sur les Beatles. À la grande joie de Denise, Janine, et du détective lui-même (comme il nous l'a avoué), Dumoulin avait réussi à dénicher deux paires de billets pour le spectacle des Beatles au Forum de Montréal le soir du 8 septembre dernier. Crois-le ou non, les billets coûtaient seulement 5.50 $ chacun. Dumoulin était à l'aéroport de Dorval lors de l'arrivée des Fab Four. Faisant partie de la horde de policiers chargés de surveiller les quatre membres du célèbre groupe britannique, il a pu observer leur arrivée. Ils ont atterri vers 14h30, et selon Dumoulin, plus de 5 000 personnes les attendaient, principalement des jeunes filles, évidemment.

Pour éviter qu'ils soient assaillis à leur arrivée au Forum, les policiers ont fait entrer une limousine avec de faux Beatles à l'intérieur, attirant les centaines de personnes venues les accueillir. Les vrais Beatles ont ainsi pu entrer par l'arrière du Forum sans problème. Un truc simple, mais très efficace. Le groupe a donné un

premier spectacle à 16h00 devant près de 10 000 spectateurs, et un second, le soir, devant plus de 11 000 personnes.

Avant le spectacle, plusieurs artistes avaient été conviés en guise de première partie, notamment deux groupes québécois, les Frenchman et un autre dont le nom échappait à Dumoulin. Il y avait également le Bill Black Combo (composé de l'ancien contrebassiste d'Elvis Presley, Bill Black, bien que ce dernier n'était pas présent à Montréal, étant trop malade pour faire la tournée), The Exciters (un groupe de trois filles et un garçon) et finalement, la chanteuse Jackie DeShannon, que j'apprécie beaucoup.

Toujours selon Dumoulin, Ringo Starr aurait été menacé de mort et des rumeurs faisaient état de bombes dispersées dans le Forum. Heureusement, tout cela s'est avéré faux. Le spectacle a duré à peine 35 minutes, le temps de jouer une douzaine de chansons, que personne n'a vraiment entendues à cause des hurlements incessants du public. Trente-cinq minutes pour un spectacle, ça peut sembler court, mais selon les organisateurs, une prestation plus longue aurait risqué de provoquer des débordements hystériques, ce qu'ils voulaient absolument éviter.

Dans l'ensemble, Denise, Janine et notre détective ont apprécié leur soirée, malgré la trop courte durée du spectacle et les cris assourdissants qui les ont empêchés de vraiment évaluer la performance des Beatles. Le détective conclut en rapportant les mots de Denise : « Les Beatles sont excellents, mais aucun artiste n'arrive à la cheville d'Elvis ».

De plus, j'appris que l'hypocrite de Dumoulin avait proposé à Denise, grâce à l'argent qu'elle avait obtenu des assurances, d'investir avec lui dans l'immobilier. Ils pourraient éventuellement acheter ensemble un immeuble à logement. Cette espèce de visage à deux faces voulait se servir de l'argent de Denise pour devenir propriétaire. J'espérais qu'elle ne se laisse pas berner par ce profiteur, mais à mon grand désespoir, le détective affirmait dans sa lettre que Denise semblait fortement intéressée par cette idée. Cette relation que je

croyais sans lendemain commençait à devenir de plus en plus sérieuse. Dumoulin restait accroché à Denise telle une véritable sangsue, et maintenant il cherchait un moyen encore plus efficace pour s'approcher d'elle davantage. Évidemment, investir conjointement dans l'achat d'un immeuble devait lui sembler le projet idéal s'il désirait garder Denise près de lui. Ce que je craignais plus que tout, s'ils décidaient de mettre ce projet à exécution, c'est qu'ils décident de vivre ensemble.

***

Vers la fin du mois de septembre, je fus promu shérif-adjoint pour le comté de Shelby par le shérif lui-même, Bill Morris. Pour moi, c'était un grand honneur et ça me rappelait mon ancien travail de policier, notamment lorsque je reçus mon « badge » de la main même de Morris. Au cours de la semaine, je suis retourné à Hollywood pour le tournage de mon quatorzième film, qui devait s'intituler *Tickle Me* (*Chatouille-moi*, dans sa version française ; pour une fois, on avait pris soin de traduire intégralement le titre du film). Pour la première et la dernière fois de ma carrière, je n'allais pas entrer en studio pour y enregistrer la bande sonore, car nous allions utiliser des titres déjà existants, onze pour être précis, et ce, à titre purement économique. Le colonel tenait à aider *Allied Artists*, qui allait produire *Tickle Me*, car celle-ci subissait d'énormes difficultés financières. Paradoxalement, j'allais toucher 750 000 dollars pour ce film, soit la moitié du budget total. Sans oublier les 50 % des bénéfices. Quoi qu'il en soit, le film va générer de très bons profits et sauver *Allied Artists* de la faillite.

Deux mois plus tard, je quittai de nouveau Hollywood pour revenir fêter Noël et le Nouvel An à Graceland. Je reçus un merveilleux cadeau de la part des gars pour ce Noël de 1964 : une superbe Bible, reliée de cuir blanc. Ils avaient fait dessiner un « Arbre de vie » avec mon nom inscrit tout en haut et les leurs sur chacune des branches. C'était de toute beauté. Cependant, après avoir pris soin de lire les

noms, je m'aperçus que celui de Larry Geller avait été omis. J'étais indigné ! J'ai demandé à Marty pourquoi il manquait le nom de Larry, il m'a juste dit qu'ils avaient oublié de lui demander de signer, ce que je ne croyais pas du tout. J'ai alors exigé que Larry signe cette Bible, sinon je me verrais dans l'obligation de refuser ce cadeau.

Je savais que les gars n'appréciaient pas Larry. Ils riaient de lui parce qu'il préférait pratiquer le tai-chi plutôt que de jouer au football, comme eux, ou parce qu'il écoutait Bach et Mozart au lieu de musique plus contemporaine. Sans parler de ses origines juives que les gars ne manquaient pas de souligner de façon malveillante, en l'appelant entre autres « Lawrence d'Israël ». Pourtant, il n'était pas le seul de la bande à être juif : Marty Lacker, Alan Fortas et George Klein l'étaient tout autant.

1965

Lettre du Détective – Début de l'Année 1965

Bonjour à vous !

Je profite de cette occasion pour vous souhaiter une excellente année 1965, pleine de santé, bonheur et prospérité. Puissent tous vos rêves se réaliser (pauvre de lui, s'il savait à qui il s'adresse, me suis-je dit).

J'ai une anecdote étrange à vous raconter, survenue peu avant les fêtes de Noël. Janine et moi avions été invités chez Denise pour le souper. Maurice était présent, ainsi que Robert, le fils de Denise, qui venait de

fêter ses cinq ans en novembre. Pour l'occasion, Janine et moi lui avions offert des patins à glace. Vers 16h00, alors que nous étions tous les quatre assis dans la cuisine, autour de la table, en train de discuter tout en prenant un apéritif, nous avons entendu le jeune Robert, qui jouait dans le salon, crier à sa mère que son père était à la télévision. Denise s'est levée d'un bond comme si elle avait été éjectée de son siège. Après un moment d'hésitation, nous nous sommes levés pour suivre Denise, qui courait au salon.

Il faut dire que Denise avait récemment informé son jeune fils que Maurice n'était pas son véritable père. Elle lui avait montré des photos d'André Lambert pour qu'il sache qui était vraiment son père. Elle tenait à ce qu'il le sache avant qu'il ne commence l'école et qu'il l'apprenne de quelqu'un d'autre, ce qui aurait pu engendrer des conséquences pour le jeune Robert. Je

dois dire que j'étais tout à fait en accord avec elle, tout comme l'étaient d'ailleurs Janine et Maurice.

Lorsque nous sommes arrivés dans le salon et que nous avons jeté un regard curieux vers le téléviseur, nous nous sommes rendu compte que le jeune Robert regardait tout simplement un film d'Elvis Presley. Denise s'est assise sur le divan et s'est aussitôt mise à pleurer à chaudes larmes, à la stupéfaction de son jeune fils qui ne comprenait pas du tout l'étrange réaction de sa mère. Ne connaissant pas Elvis Presley, le jeune garçon avait tout bonnement confondu la vedette américaine avec son père.

Développements du Projet Immobilier de Denise et Dumoulin

Au cours des derniers mois, Denise et Dumoulin ont visité plusieurs immeubles à logements. Toutefois, Maurice m'a confié qu'ils avaient une préférence pour un triplex de trois étages comportant cinq logements : un grand 6 ½ pièces de 100 mètres carrés au premier étage, ainsi que deux logements au deuxième étage et deux autres au troisième, respectivement un 4 ½ pièces et un 3 ½. Ironie du sort, il y a une école secondaire pour filles, l'école Marie-Reine, juste en face, où Denise a terminé ses études.

Le triplex, construit en 1925, est donc relativement récent. Le propriétaire actuel, qui habite le premier étage, demande 58 000 dollars. Denise et Maurice ont déjà fait une offre d'achat. Ils sont prêts à verser 10 000 dollars en argent comptant, et pour la balance du montant, ils prendraient une hypothèque qu'ils

échelonneraient sur une période de 20 ans. Pour l'instant, ils attendent de voir si leur offre sera acceptée.

***

Selon le colonel, j'aurais gagné environ trois millions de dollars cette année, une somme faramineuse. Le 8 janvier, j'ai fêté mon trentième anniversaire en toute simplicité avec ma famille et quelques amis. Le 21 février, exactement six ans après avoir été amené à remplacer Elvis Presley, j'ai quitté la demeure pour me rendre à Los Angeles afin d'enregistrer les chansons du prochain film.

En cours de route, j'ai eu une révélation. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à faire la part des choses entre le rêve et la réalité. Je ne saurais dire si ce qui m'est arrivé ce jour-là n'était qu'une vision d'un homme en quête de réponses, de vérité. Je ne saurais dire que ce que j'ai aperçu dans ce ciel pur, aux abords de l'Arizona, est authentique. Néanmoins, cet après-midi-là, j'étais absolument convaincu de sa véracité.

Nous roulions à bord du camping-car, sur la route du Nouveau-Mexique. J'étais au volant et Larry était assis côté passager. Les autres gars étaient à l'arrière, jouant aux cartes. Tout à coup, en jetant un regard sur le magnifique ciel bleu sans nuages, j'ai aperçu un nuage, un seul. J'ai aussitôt ralenti, Larry m'a demandé ce qui n'allait pas, mais j'étais incapable de lui répondre, trop hypnotisé par ce que je croyais voir. J'ai garé la caravane sur le bord du chemin et j'ai fini par demander à Larry, sans détourner mon regard du nuage, s'il voyait ce que je voyais.

Crois-le ou non, il m'a répondu : « On dirait le visage de Joseph Staline ! », et c'était exactement ce que j'avais vu. Sur le coup, je ne comprenais pas pourquoi le visage de Staline m'apparaissait dans ce nuage et j'en ai fait part à Larry qui semblait tout aussi décontenancé que moi. Mais peu avant que le nuage disparaisse totalement, le visage de Jésus m'est apparu et je te jure sur ce qu'il y a de plus précieux que j'ai vraiment eu l'impression qu'il m'avait souri. J'étais dans un état

cataleptique, incapable de bouger le petit doigt. Pendant un bref instant, plus rien autour de moi n'existait. J'avais les yeux rivés au ciel.

Tout à coup, j'ai entendu la voix de Larry qui me demandait : « Elvis, ça va ? ». Je l'ai regardé, mon visage illuminé, selon lui, ressemblait à un nouvel élu de Dieu. Comme si je venais de découvrir la Vérité. J'ai ouvert la portière et dit à Larry de me suivre. Tout en regardant de nouveau le ciel sans nuage, j'ai avoué à Larry que je venais de voir Dieu. Il venait enfin de m'envoyer le message que j'attendais depuis si longtemps. « Merci Larry, lui ai-je dit. Tout ça c'est grâce à toi, c'est toi qui m'as amené ici, sur cette route, sans toi je n'y serais jamais arrivé. » Le pauvre Larry ne semblait pas savoir quoi répondre, il s'est contenté de me sourire et nous sommes remontés dans le camping-car.

Avec ce qui venait de se passer, je crois qu'à partir de ce jour, les gars ne voulaient plus seulement se moquer de Larry, ils ne voulaient rien de moins que lui faire la peau. Lorsque nous sommes arrivés à Los Angeles, bien installés dans nos chambres respectives, j'ai demandé à Larry de venir me rejoindre. Assis sur le bord du lit, je l'ai regardé droit dans les yeux et, sérieux comme un pape, je lui ai annoncé que, suite aux événements dont j'avais été témoin et de la révélation divine dont j'avais été gratifié, j'avais pris la décision de tout laisser tomber : ma carrière, ma famille, mes amis (ce ne serait pas la première fois), pour devenir moine…

Heureusement, après deux jours de sommeil bien mérité et un peu de recul, j'ai renoncé à mon désir d'entrer au monastère. Larry m'a bien fait comprendre que Dieu m'avait donné le don de rendre les gens heureux grâce à mon talent et que c'était cela ma mission.

Quelques jours plus tard, Joe est revenu. Sans travail et fauché, il m'a demandé s'il pouvait reprendre son poste auprès de moi. Sans hésiter, je lui ai dit oui. J'étais ravi de le retrouver parmi nous. Sans Joe, le puzzle n'était jamais complet, il manquait toujours une pièce essentielle.

Les sessions d'enregistrement pour le film *Harem Scarem* (*C'est la fête au harem* dans sa version française) ont duré trois jours, durant lesquels onze chansons ont été mises en boîte. Plusieurs de mes musiciens habituels n'étant pas disponibles, nous avons fait appel à d'autres talents. Parmi eux, le jeune Charlie McCoy à la guitare, qui deviendra plus tard un harmoniciste de renom, Henry Strzelecki à la basse et Kenny Buttrey à la batterie. Rufus Long et Ralph Strobel se sont joints à nous, respectivement à la flûte et au hautbois, pour apporter une touche moyen-orientale à la bande sonore du film.

Nous avons commencé vers 19h00 avec *Shake That Tambourine*. Incroyablement, nous avons dû reprendre la chanson trente-huit fois avant d'être (presque) satisfaits. Habituellement, j'y arrivais en moins d'une quinzaine de prises, au maximum. Mais dernièrement, je peinais à rester concentré et mon intérêt pour les chansons que je devais interpréter diminuait de jour en jour. Après la vingtième reprise, n'y croyant plus du tout, je ne cessais de rire et de faire des pitreries. Gene Nelson, le metteur en scène, et qui se trouvait derrière la console ce soir-là, m'a demandé maintes fois de me concentrer, soulignant que nous perdions du temps et de l'argent. Je lui ai répondu que j'avais autant envie que lui d'en finir au plus vite, mais qu'il était impossible de garder son sérieux avec de telles platitudes.

Finalement, pour cette première session, ayant pris beaucoup de retard, nous avons été forcés de nous en tenir à cette seule chanson. Avant de partir, Charlie McCoy est venu me voir et m'a dit que Freddie Karger, le producteur en studio, avait enregistré *Shake That Tambourine* sans aucun effet d'écho. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que Karger ajouterait sûrement l'écho plus tard. Mais je savais bien qu'il n'en ferait rien et que toutes les chansons sonneraient comme de vieilles casseroles. Et tu sais quoi ? Je n'en avais rien à foutre.

Les deux autres soirs se sont mieux passés, nous avons réussi à enregistrer les dix autres chansons (guère plus intéressantes que la première). Toutefois, étant donné le retard pris lors de la première soirée et parce que je devais faire une escale à Memphis avant de me

rendre à Hollywood pour le tournage de *Harem Scarum*, j'ai quitté alors qu'il restait encore trois chansons à enregistrer. Les musiciens sont restés en studio pour les terminer et je n'allais apposer ma voix qu'au début du mois de mars. Si la qualité de la bande sonore était un indicateur, alors je devais m'attendre au pire pour le film. L'avenir allait me donner raison.

Lorsque j'avais lu le scénario de *Harem Scarem*, il me semblait très prometteur. Je ne pouvais m'empêcher de le comparer au film *The Sheik* (1921), mettant en vedette la « superstar » du cinéma muet des années 1920, Rudolph Valentino. Dans *Harem Scarem*, je devais jouer le rôle d'un acteur américain, Johnny Tyronne, qui vient présenter en avant-première, au Moyen-Orient, son tout nouveau film. Lors des premiers essais pour les costumes, j'avais l'impression de ressembler à Valentino lui-même, et je dois avouer que cela me flattait. Je prenais mon rôle très au sérieux, au point de rentrer le soir à la maison de Bel-Air avec mon costume de cheik sur le dos. Mais je me suis rapidement rendu compte que toute comparaison entre mon film et celui de Valentino se limitait à très peu de choses.

À mon avis, *Harem Scarem*, *Kissin' Cousins* et *Paradise, Hawaiian Style* que j'allais tourner deux ans plus tard, sont les trois pires films dans lesquels j'ai joué. Cependant, autant le film s'avère un navet à tout point de vue, autant mon salaire est princier. Pour dix-huit jours de tournage, j'allais toucher un million de dollars, plus 40 % des bénéfices. Pour te simplifier la chose, disons que j'empochais plus de 55 000 dollars par jour. Pas si mal, n'est-ce pas ? Il faut dire que c'est Sam Katzman qui en est le producteur, celui-là même qui avait précédemment produit l'horrible *Kissin' Cousins*, et avec lui, tout va très vite, il n'y a pas de temps à perdre.

Les premiers tours de manivelle ont lieu le 15 mars, dans les studios de la MGM, à Culver City. Afin d'économiser au maximum, Sam Katzman réutilise divers articles ayant déjà été utilisés dans des productions précédentes. Par exemple, le temple qui apparaît dans *Harem Scarem* avait servi pour le film *The King Of Kings* de Cecil B.

De Mille en 1927. Les costumes, quant à eux, provenaient de *Kismet*, film tourné en 1944, ainsi que du remake en 1955, et même le poignard que j'utilise avait fait une première apparition dans *Lady Of The Tropics* de 1939.

Mary-Ann Mobley, qui avait joué à mes côtés dans *Girl Happy*, est de retour, et j'en suis très heureux car nous nous entendons à merveille. Environ une semaine après le début du tournage, Sam Katzman a été victime d'un malaise cardiaque, heureusement sans gravité. Bien que ma relation avec Katzman n'ait pas toujours été parfaite, j'étais inquiet de le voir quitter le plateau de tournage sur une civière. Néanmoins, une fois rétabli, il a dû faire face à la colère du colonel.

En visionnant les premières scènes, le colonel, pour la toute première fois depuis que je tournais des films, téléphona à Sam Katzman à son bureau de la MGM et l'engueula comme du poisson pourri. Il affirma qu'il faudrait être un magicien pour pouvoir vendre une telle merde et enjoignit Katzman de prendre un peu plus de trois semaines pour tourner un film si l'on désirait avoir un produit présentable. Si enragé, il alla même jusqu'à proposer à Katzman d'engager un chameau parlant comme narrateur, affirmant que cela plairait sans doute aux enfants et justifierait le ridicule du film.

Il est certain que *Harem Scarem* est le pire film que j'ai tourné. Cependant, le tournage s'est bien passé dans l'ensemble et trois semaines plus tard, j'étais de retour à Graceland pour quelques semaines de vacances. Je profitais de ce répit pour me ressourcer et réfléchir à la direction que prenait ma carrière, tout en sachant que mes aspirations artistiques continuaient de s'éloigner de plus en plus de mes réalisations cinématographiques.

Depuis que je me trouvais dans la peau d'Elvis et que je pouvais m'offrir à peu près tout ce que je désirais, les motos figuraient parmi mes plaisirs favoris. Et pour moi, la seule moto digne de ce nom était la Harley Davidson, comme celles que conduisaient les policiers à Montréal. Les gars et moi ne roulions donc que sur des Harley.

Toutefois, je crois que c'est en avril que Jerry Schilling acheta une Triumph 650. Intrigué, je lui demandai de me laisser l'essayer. À ma grande surprise, j'adorai la conduite de cette moto. Dès le lendemain, j'appelai George Barris pour qu'il me procure dix Triumph 650, une pour chacun des gars. Marty refusa, ne voulant pas conduire de moto, alors en compensation, je lui offris une Cadillac. Chaque soir, nous nous lancions dans des balades sur nos motos toutes neuves. Évidemment, avant de partir, nous devions franchir les portes de Bel-Air à bord de nos engins bruyants, ce qui déplaisait fortement à nos voisins. Leurs plaintes à la ville nous forcèrent à utiliser une remorque pour entrer et sortir nos motos du chic quartier. Certains gars en furent offusqués, mais moi, ça me fit bien rire.

***

À la fin du mois de mars, Joe et moi reçûmes un rapport du détective nous informant que l'offre d'achat de Denise et Dumoulin pour l'immeuble à logement de la rue Darling avait été acceptée. Ils allaient donc devenir propriétaires. Tous les papiers avaient été signés et ils pourraient prendre possession de l'immeuble le premier avril. Toutefois, Denise ne pourrait emménager dans le logement du premier étage qu'à partir du 1er mai, lorsque l'actuel propriétaire quitterait les lieux. Selon ce que Dumoulin avait confié au détective : « Puisqu'ils avaient versé 10 000 dollars en argent et que la banque financerait le reste du montant, soit 48 000 dollars sur une période de 20 ans, leur paiement mensuel s'élèverait à 217 dollars. Les quatre loyers leur rapporteraient 160 dollars par mois, ce qui signifiait que leur logement ne leur coûterait que 57 dollars mensuellement. » Denise payait déjà 46 dollars par mois pour son 4 ½ pièces, et Maurice en payait 49 pour le même nombre de pièces. À la lecture de ce passage, je faillis m'étouffer. « Leur logement » ? Est-ce que cela signifiait qu'ils allaient vivre ensemble ? Notre détective apporta une réponse provisoire à ma question :

Pour l'instant, nos deux tourtereaux n'ont pas encore envisagé de vivre en concubinage, car Denise est toujours considérée, selon la loi, comme étant une femme mariée. Cependant, depuis l'indemnisation de l'assureur et la fin de l'enquête concluant au décès de ce dernier, Denise songe sérieusement à demander une cessation de mariage afin qu'elle et Maurice puissent vivre ensemble et se marier au civil.

C'est là que je faillis vraiment m'étouffer… Denise qui voulait se remarier ! Je n'arrivais pas à y croire ! Accepter que ma femme puisse avoir une relation avec un autre homme était déjà difficile, mais qu'elle veuille briser notre mariage pour épouser ce Dumoulin, c'était autre chose. Cette idée me horrifiait. Plus que jamais, j'avais une irrésistible envie de lui casser la gueule. Et comme si ce n'était pas suffisant, elle allait emménager dans son nouveau logement, acheté avec lui, le jour même de notre anniversaire de mariage. J'en avais la rage au cœur. Mais je ne pouvais rien y faire. Denise ne faisait plus partie de ma vie. Elle était l'épouse d'André Lambert, et je n'étais plus cet homme. N'avais-je pas, moi aussi, une autre personne dans ma vie ? N'avais-je pas envie, tout comme Denise, de me remarier ? Il valait mieux oublier tout ça et poursuivre mon chemin ; celui que j'avais accepté d'emprunter il y a déjà plus de cinq ans. Denise désirait se remarier, tant mieux pour elle, et au diable cet enfoiré de Dumoulin…

***

Les vacances furent de courte durée puisque moins d'un mois plus tard, je devais retourner en studio pour enregistrer les titres de mon prochain film *Frankie and Johnny*. Les sessions devaient commencer le 12 mai, mais je ne pus être présent le premier soir en raison d'une sévère extinction de voix. Ce soir-là, les musiciens enregistrèrent trois chansons sans moi, et je devais y apposer ma voix lors d'une session ultérieure. Le lendemain, ma voix allait mieux et je pus enregistrer les

chansons prévues pour cette soirée. Parmi celles-ci, *Please Don't Stop Loving Me* était la seule véritablement digne d'intérêt. RCA la sortira d'ailleurs quelques mois plus tard en face B d'un 45 tours, avec *Frankie and Johnny* sur l'autre face. Les autres titres enregistrés lors de cette session, ainsi que ceux du lendemain, ne valent guère la peine d'être mentionnés. Mais je commençais à m'y habituer. Les bonnes chansons étaient si rares que j'étais moi-même étonné lorsqu'une d'elles sortait du lot. À l'exception de la bande sonore de *Blue Hawaii*, il était rare de trouver plus de deux chansons de qualité sur une même bande. Et cela n'allait qu'empirer, au point que chaque fois que je me retrouvais en studio pour enregistrer ces titres, je me demandais si un concours était organisé pour déterminer quel compositeur pourrait produire la pire chanson. Évidemment, je ne les tenais pas personnellement responsables, ils ne faisaient que leur travail, mais cela ne devait pas être très motivant ni valorisant pour eux. Il est intéressant de savoir que *Frankie and Johnny*, la chanson titre du film, est un très vieux succès qui remonte à plus de cent ans. De nombreux artistes de renom l'ont enregistrée, notamment Bessie Smith, Jimmy Rodgers, Duke Ellington, Gene Vincent, Jerry Lee Lewis et Johnny Cash.

À la mi-mai, le tournage du film commence dans une ambiance de comédie musicale de Broadway se déroulant au XIXe siècle. Pour ce projet, je suis dirigé par Frederick De Cordova, un spécialiste des séries télé ; c'est notre première collaboration. Malgré la qualité médiocre du film, le courant passe bien entre De Cordova et moi. Il est patient, cordial, respectueux et conscient des limites de cette production, ce qui permet de travailler dans une atmosphère agréable. J'ai beaucoup apprécié notre collaboration ; c'était un véritable gentleman. *Frankie and Johnny* sera son dernier long métrage en tant que réalisateur. L'actrice qui joue ma partenaire, Donna Douglas, fait partie de la Self-Realization Fellowship. Quelques semaines auparavant, j'avais lu *Autobiography of a Yogi* de Paramahansa Yogananda, un gourou hindou et fondateur en 1920 de la *Self-*

Realization Fellowship, qui enseigne les préceptes de la philosophie du Kriyâ-Yoga, une forme de yoga centrée principalement sur la méditation et le contrôle de l'énergie, notamment par des exercices respiratoires. Cet ouvrage m'avait profondément bouleversé. À l'époque, je voyais cela comme un signe du destin. Il ne faisait aucun doute dans mon esprit que Donna Douglas n'était pas là par hasard. Au lieu de flirter avec elle, comme c'était souvent le cas avec mes partenaires de films, nous avons passé beaucoup de temps à discuter de notre quête spirituelle et à analyser les passages des livres que nous avions respectivement lus. Nous pouvions en discuter pendant des heures.

***

Vers la mi-juin, j'ai reçu un autre rapport du détective. Une fois de plus, ce que j'y ai lu ne m'a pas du tout plu. En voici un aperçu :

> *« J'ai des nouvelles fraîches à vous annoncer. Denise et Maurice sont maintenant bien installés dans leur nouveau logement. En fait, Maurice vient tout juste d'emménager avec Denise, car ils avaient convenu d'attendre la cessation de mariage avant de s'installer définitivement ensemble. Évidemment, l'Église a catégoriquement refusé, mais voyant cela, Denise a fait la demande auprès de l'État qui, étant donné les circonstances, le lui a rapidement accordée. Par conséquent, elle est redevenue mademoiselle Denise Moreau et elle est désormais célibataire, mais pas pour longtemps. Elle et Maurice sont actuellement en train de préparer leur futur mariage. Ils semblent très heureux et une nouvelle vie commence pour eux. De plus, le petit Robert va bientôt commencer l'école. Sa mère l'a inscrit à l'école Baril, la même que son père a fréquentée. »*

Cette nouvelle était un coup dur pour moi. Denise qui voulait se remarier ! Je n'arrivais pas à y croire. Accepter que ma femme puisse vivre une relation avec un autre homme était déjà difficile, mais qu'elle veuille briser notre mariage pour épouser ce Dumoulin, c'était une tout autre affaire. Cette idée m'horrifiait. Plus que jamais, j'avais une irrésistible envie de lui casser la gueule. Et comme si ce n'était pas suffisant, elle allait emménager dans son nouveau logement, acheté avec lui, le jour même de notre anniversaire de mariage. J'en avais la rage au cœur. Mais je ne pouvais rien y faire. Denise ne faisait plus partie de ma vie. Elle était l'épouse d'André Lambert, et je n'étais plus cet homme. N'avais-je pas, moi aussi, une autre personne dans ma vie ? N'avais-je pas envie, tout comme Denise, de me remarier ? Il valait mieux oublier tout ça et poursuivre mon chemin ; celui que j'avais accepté d'emprunter il y a déjà plus de cinq ans. Denise désirait se remarier, tant mieux pour elle, et au diable cet enfoiré de Dumoulin...

Moi qui m'étais abstenu de faire l'amour avec Priscilla par respect pour Denise, croyant qu'il en serait ainsi pour elle, je venais de me fourrer le doigt dans l'œil. Comment avais-je pu penser qu'il lui serait impossible d'aimer un autre homme que moi ? Qu'elle me serait éternellement fidèle ? Comment avais-je pu imaginer que Dumoulin ne serait qu'un feu de paille, disparaissant aussi vite qu'il était arrivé ? Quelle idiotie ! Malgré les années écoulées, chasser cette femme de mes pensées était impossible. Mon seul espoir de tourner définitivement la page sur ce passé : Priscilla. J'aimais cette femme autant que Denise et je savais qu'elle était le remède à tous mes maux.

Un peu plus loin dans la lettre, le détective nous fit part d'un petit problème concernant son prétendu travail de représentant en articles de chasse.

> *Il y a quelques semaines, alors que Janine et moi étions invités chez son frère, celui-ci est venu me demander si je pouvais lui vendre, au prix de détail, plusieurs articles de chasse dont il avait besoin. Il devait partir pour la chasse*

au chevreuil avec des amis d'ici quelques jours et il espérait que je pourrais lui procurer les articles en question. Pas besoin de vous dire que j'ai été pris de court, je ne m'attendais pas du tout à ça. Le frère de Janine chassait depuis plusieurs années et c'était la toute première fois qu'il me demandait de lui fournir du matériel de chasse. J'ai tenté de me ressaisir et je lui ai répondu que je ferais mon possible pour lui fournir les articles qu'il m'avait demandés. J'ai dû alors faire la tournée des magasins d'articles de chasse et j'ai acheté tout ce dont le frère de Janine avait besoin. Évidemment, comme je ne peux lui revendre ses articles au même prix que je les ai payés puisque je suis censé pouvoir me les procurer au prix de détail, je vais devoir les lui vendre moins cher. La facture totale des articles est de 289.64 dollars. J'ai décidé de lui demander la somme de 200 dollars. Je vais prendre en charge, sur mon argent personnel, le reste du montant puisque c'est moi qui me suis mis dans ce fichu pétrin. Mais il me faut absolument trouver une solution pour ne plus avoir à me retrouver dans une situation aussi inconfortable. Vous m'en voyez désolé !

J'ai demandé à Joe d'ajouter la somme de 90 dollars à la paye du détective, en précisant que pour cette fois-ci nous allions absorber le surplus, mais qu'en effet, il se devait de rapidement trouver une solution à ce problème. Il ne devait en aucun cas risquer de se faire prendre.

***

Au début du mois de juin, j'apprends que la chanson *Crying In The Chapel* a atteint le sommet du Billboard en Angleterre, une première en trois ans, surpassant même les Beatles. C'était une victoire de taille à ce moment-là. Le 26 juin, pour célébrer le 56e anniversaire du

colonel, j'ai décidé de changer des éternels bijoux et montres de luxe et lui ai offert une magnifique voiturette de golf électrique. Il m'a semblé très touché par ce cadeau.

Comme c'est devenu une habitude, à peine un mois après la fin du tournage de *Frankie and Johnny*, je dois retourner à Hollywood pour l'enregistrement des chansons de mon dix-septième film, *Paradise, Hawaiian Style* (*Paradis Hawaïen* dans sa version française). N'étant pas pressé d'entrer en studio, j'appelle le colonel la veille de mon départ, prétendant être cloué au lit par une grippe. Il me demande de me reposer et de revenir en force, m'accordant ainsi quelques jours supplémentaires. Ce qui devait être une exception devient une routine : apposer ma voix sur des chansons préalablement enregistrées. Je me rends finalement dans les studios de *Radio Recorders* le 2 août. À l'exception de *Sand Castle*, la seule bonne chanson du film, tous les autres titres avaient déjà été enregistrés lors des sessions du 26 et 27 juillet ; je n'ai qu'à y ajouter ma voix. Une fois cela terminé, je m'envole pour Hawaï pour tourner les scènes extérieures. Le colonel, plusieurs membres de la mafia de Memphis (comme on s'amuse de plus en plus à les appeler), mon père et sa femme Dee m'accompagnent. Les premières scènes sont tournées à *Hanauna Bay*, tout près d'Honolulu, un lieu paradisiaque.

Le premier jour de tournage, j'arrive sur le plateau et remarque que le réalisateur Michael Moore me regarde d'un drôle d'air. Je connaissais Moore puisqu'il avait été assistant-réalisateur auprès de Norman Taurog pour *GI Blues*, *Blue Hawaii*, et *Girls! Girls! Girls!*, ainsi que pour *Roustabout* aux côtés de John Rich. Mais son petit air condescendant ne me dit rien qui vaille. J'ai su un peu plus tard que Moore s'était plaint au colonel de mon léger surplus de poids. J'avais envie de lui casser la gueule. Bon, c'est vrai que depuis quelques mois, j'avais de plus en plus de difficulté à surveiller mon poids. Je mangeais beaucoup trop et à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je tentais tant bien que mal de contrer tout ça en ingurgitant des coupe-faim, notamment de l'Anorex et du Pondéral, mais ça devenait de plus

en plus ardu, et ça n'allait certes pas s'améliorer dans les années à venir…

Suite à ce banal incident, ma relation avec Michael Moore s'améliore. Et si on fait abstraction du scénario, le reste du tournage se passe plutôt bien dans l'ensemble. Mais il n'en demeure pas moins que je m'y ennuie profondément. Évidemment, les gars sont toujours tout près, et nous ne ratons pas une occasion de faire les pitres, au grand dam du réalisateur. Cependant, le cœur n'y est pas ; la motivation est au plus bas. Comment aurait-il pu en être autrement ? Au cours de mes sept derniers films, depuis *Roustabout*, j'ai l'impression de tourner le même film à répétition en ne changeant que les décors, les filles (pas toutes), et le scénario (du moins en partie). Je chante, je flirte, je me bats ; voilà à quoi se résument les scénarios de mes films. Comment peut-on espérer être reconnu en tant qu'acteur en jouant dans des productions où même un acteur de renom ne pourrait qu'avoir l'air d'un amateur ? Peut-être que je baisse les bras trop vite, c'est possible, mais il me semble de plus en plus utopique d'espérer qu'un jour on puisse m'offrir un rôle d'envergure, cette probabilité me paraît plus qu'illusoire.

Ironiquement, je peux lire dans plusieurs revues que, selon toutes estimations, je serais « la vedette de cinéma la mieux payée au monde », mon salaire frisant le million de dollars par film, et comme j'en tourne en moyenne trois par an, mes revenus cinématographiques dépassent largement ce que peuvent gagner toutes autres vedettes hollywoodiennes. Mais ça ne me satisfait pas pour autant.

Seul véritable point positif pendant le tournage fut la rencontre entre Jerry Schilling et Sandy Kawelo, une des danseuses polynésiennes du film. Jerry est tombé littéralement amoureux d'elle. Ils ne se sont pas beaucoup parlés durant le film, mais à la fin, lors d'une soirée en l'honneur de l'équipe de tournage, organisée par le *Polynesian Cultural Center*, Jerry et Kawelo ont passé la soirée ensemble et ce fut le coup de foudre pour les deux. Lorsque nous avons quitté les lieux le lendemain pour retourner en studio tourner

les scènes intérieures, Jerry a écrit une lettre à Kawelo lui confirmant ses sentiments pour elle. J'étais heureux pour lui.

***

Le 7 août au matin, le lendemain de mon retour d'Hollywood, je reçus une lettre du détective m'informant que Denise et Dumoulin avaient fixé la date de leur mariage : ce serait le 14 octobre prochain, dans deux mois. Ce matin-là, Joe n'était pas à la maison, il avait dû s'absenter pour un rendez-vous chez le dentiste. J'étais seul, assis dans mon fauteuil, dans ma chambre. En lisant la lettre, je ressentis une montée de nausée et de vertige. Tout devint flou. Je froissai le papier que je tenais dans la main gauche et le laissai tomber par terre avant de perdre tout contrôle.

Une rage incontrôlable s'empara de moi. Je me mis à tout casser dans la chambre : les bibelots, les lampes et les cadres volèrent pour venir se fracasser contre les murs dans un éclat de plâtre, de céramique et de verre brisé. J'envoyai valser l'un des fauteuils à l'autre bout de la chambre, fracassai l'écran de mon téléviseur d'un coup de pied monumental et arrachai un pan entier de rideaux. Tout cela se produisit en quelques secondes. Jerry, Red, Marty et Charlie, qui étaient dans la maison, accoururent. Ils se précipitèrent dans ma chambre pour me trouver assis par terre au pied de mon lit, pleurant au milieu du chaos.

Les gars, stupéfaits par le spectacle, m'interrogèrent sur ce qui s'était passé, mais je n'avais ni la force ni l'envie de répondre. Et qu'aurais-je pu dire ? Que ma femme allait se remarier ? Les seuls mots que je pus prononcer furent : « Laissez-moi seul, les gars ! Je ne veux voir personne. » Jerry me demanda seulement : « Dis-nous si ça va aller, patron. » Je hochai la tête en signe de réponse affirmative. Ils sortirent un par un, me laissant seul au milieu des débris.

Je ne sais combien de temps passa avant que Joe entre dans la chambre. À sa vue, je me sentis immédiatement réconforté. Il vint s'asseoir près de moi et dit :

– T'as reçu de mauvaises nouvelles.

– Denise va se marier, Joe. C'est officiel. Le 14 octobre.
– Je suis vraiment désolé, El. Mais tu devais t'y attendre.
– Oui, je sais. Mais crisse que ça fait mal, tu ne peux pas t'imaginer.
– Je comprends. En tout cas, il y a eu tout un ouragan ici !
– Je ne me rappelle rien. J'ai complètement perdu le contrôle.
– C'est pas grave, El. On va tout ramasser et tout replacer comme si rien ne s'était passé.
– Merci, Joe.
– Comment ça va maintenant ?
– J'ai un énorme mal de tête, mais à part ça, je crois que ça va. Je veux juste me reposer un peu.
– Tu devrais aller dans la chambre à côté. Pendant ce temps-là, on pourra tout nettoyer.
– D'accord, Joe.
– Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle en bas, j'y serai.
– Merci.

Avec peine, je me relevai et suivis Joe dans la chambre d'invité. Lorsqu'il retourna en bas, je pris 120 mg de Praxil pour calmer mes nerfs, le seul moyen pour que je puisse dormir quelques heures.

***

Le 15 août, le colonel, mon père et moi nous sommes rendus au mémorial de l'USS Arizona pour commémorer la mort des 1 177 soldats tués lors de l'attaque de Pearl Harbor, en déposant une couronne de fleurs. Le lendemain, j'ai reçu une invitation du président de Capital Records pour un cocktail le 24 août prochain, à Los Angeles, en présence des Beatles. J'ai dû décliner l'offre, étant pris par le tournage de *Paradise, Hawaiian Style*.

Après moult stratagèmes de la part du colonel, je finis par accepter de rencontrer les quatre membres des Beatles dans ma maison de Bel-Air plutôt qu'à Graceland. Cette rencontre aurait pu avoir lieu un an auparavant lors de la seconde tournée du groupe aux États-Unis alors que j'étais à Graceland. J'en avais même discuté avec Paul McCartney

au téléphone, mais il avait dû décliner l'invitation puisque l'itinéraire de leurs spectacles ne passait pas près de Memphis. Quoi qu'il en soit, alors qu'ils en étaient à leur troisième grande tournée, il était certain que pour les Fab Four, il n'était pas question de rater cette rencontre historique. Elle eut lieu le 27 août.

Étaient présents ce soir-là pour attendre l'arrivée des quatre vedettes de Liverpool : mon cousin Billy Smith, Marty Lacker, Richard Davis, Jerry Schilling, Sonny West, Ray Sitton, Alan Fortas, Larry Geller et Joe Esposito. Certaines des épouses et amies des gars étaient aussi de la partie, sans oublier Priscilla. Le colonel tenait également à être présent, accompagné de son bras droit, Tom Diskin. Les Beatles franchirent les grilles à bord d'une limousine noire à 21h23 précises. Ils étaient accompagnés de Brian Epstein, leur gérant, de Mal Evans, le chef de l'équipe de tournée et de Tony Barrow, leur attaché de presse.

Comme je l'ai déjà mentionné, je n'avais rien contre ces gars-là en particulier : ils faisaient de la très bonne musique, composaient la majorité de leurs chansons et connaissaient un succès planétaire. Mais ils convoitaient mon public et ils étaient en voie de me le subtiliser. Ce n'était pas compliqué lorsque l'on comparait leur carrière musicale, en progression constante, à ma carrière cinématographique, en régression tout aussi constante. J'étais alors divisé entre le plaisir de rencontrer quatre garçons remplis de talent et l'envie de leur foutre mon pied au cul. Mais je m'abstins de la deuxième option et tentai de faire bonne figure lorsqu'ils se présentèrent à la porte d'entrée.

Après les présentations d'usage, nous passâmes au salon ; John et Paul s'assirent à ma droite, tandis que George et Ringo prirent place à ma gauche. Comme nous étions tous un peu mal à l'aise, pendant près de cinq minutes, personne n'osa parler. J'avais bien remarqué qu'ils m'observaient scrupuleusement comme s'ils étaient en pleine contemplation, mais sans pour autant briser ce silence qui commençait sérieusement à peser lourd. C'était à croire que tout ce beau monde

était subitement devenu aphasique. Même le colonel, d'ordinaire si volubile, s'était mystérieusement cloîtré dans un mutisme total.

Incapable d'en supporter davantage, je regardai les quatre membres des Beatles et leur dis :

– Et moi qui croyais qu'on aurait plein de choses à se dire, qu'on parlerait musique, de nos carrières respectives et que peut-être, si ça vous dit, qu'on ferait une « jam session » ensemble.

– Oh oui, Elvis, ce serait une super bonne idée de jouer ensemble, s'empressa de répondre Paul, suivi à l'unisson par les trois autres gars.

En réalité, le groupe se sépara rapidement. Ringo alla jouer au billard en compagnie de Joe Esposito et de quelques autres gars, George sortit discuter ésotérisme avec Larry Geller, tandis que John et Paul restèrent avec moi. La discussion s'enclencha naturellement sur les divers aspects de nos carrières. Je leur demandai entre autres s'ils arrivaient à bien gérer le succès qui leur tombait dessus comme une tonne de briques, combien de chansons ils avaient composées, et s'ils avaient l'intention de faire du cinéma, des choses comme ça.

De leur côté, ils m'ont dit avoir vu quelques-uns de mes films, en précisant qu'ils les avaient trouvés divertissants (je ne suis pas certain d'y avoir cru toutefois). Ils m'ont également demandé si j'allais refaire de la musique rock, comme à mes débuts. Je leur ai répondu que pour l'instant, le tournage de mes films prenait tout mon temps, mais que j'envisageais de revenir aux sources dès que possible. « Dans ce cas-là, s'exclama John, nous allons courir l'acheter. »

Plus tard dans la soirée, le colonel ouvrit une table qu'il transforma en table de roulette, et Brian Epstein se joignit au groupe déjà en place. J'en profitai pour prendre la basse, instrument que je commençais tout juste à maîtriser, pendant que John et Paul prirent chacun une guitare et nous avons entamé quelques chansons. Paul se mit à chanter *That's All Right Mama*, tandis que moi j'entonnais *I Feel Fine*. J'ai également joué de la batterie et du piano, alternant entre les succès des Beatles et les miens. Ce fut une soirée fort agréable.

En fin de soirée, nous avons repris un peu la discussion, parlant notamment de leur tournée en cours et de mon prochain film. Vers 2h00 du matin, les Beatles prirent congé. Ils semblaient très satisfaits de leur soirée, à l'exception peut-être de George Harrison qui m'avait donné l'impression de s'ennuyer. Avant de quitter, j'ai remis quelques petits cadeaux à chacun d'entre eux, entre autres un pistolet pour Ringo et le scénario original du film *GI Blues* à John. À leur tour, ils m'invitèrent pour le lendemain soir, à venir leur rendre visite dans la maison qu'ils occupaient provisoirement, située sur *Mulholland Drive*. Je les ai remerciés de l'invitation, tout en précisant que je ne croyais pas être en mesure de m'y rendre.

John lança aussi l'invitation aux gars, qui ne manquèrent pas d'approuver. D'ailleurs, je sais que certains d'entre eux, notamment Marty, Jerry, Sonny et Richard, s'y sont rendus à mon insu, de crainte que je voie d'un mauvais œil l'idée que mes employés se vautrent chez mes rivaux. Ils n'avaient pas tort. J'avais bien voulu accepter de rencontrer les quatre membres des Beatles, mais de là à nouer des liens d'amitié, c'était autre chose. Je les respectais, c'est certain. Je les avais même tous trouvés très gentils, amusants, distingués et pas snobinards pour le moins du monde. Des gars simples qui partageaient la même passion que moi, la musique. Mais pas question d'aller plus loin, « ils font leur boulot et moi le mien » me suis-je dit. Alors que des membres de mon équipe décident d'aller faire la fête avec eux ne me plaisait pas vraiment. J'ai fermé les yeux pour cette incartade, mais je n'aurais pas accepté que cela se poursuive. Ces gars-là travaillaient pour moi, pas pour eux. Je sus également que Joe avait décliné l'offre par respect à mon égard ; c'est ce qui le différenciait des autres gars.

On m'a souvent, peut-être même trop souvent, demandé pourquoi nous n'avions pas enregistré ou filmé cette soirée pour le moins historique. En fait, je n'en sais trop rien. Pour faire simple, disons que nous n'y avons pas pensé. Hormis quelques photos plus ou moins claires, et à part les gens qui ont été témoins de cette soirée, il n'existe rien de tangible sur cette rencontre entre Elvis et les Beatles.

***

Suite à la visite des Beatles, j'ai eu l'opportunité de rencontrer un autre chanteur britannique, originaire du Pays de Galles : Tom Jones. En pleine première tournée en Amérique, il comptait déjà deux albums à son actif, que je possédais et connaissais par cœur. Contrairement aux quatre garçons de Liverpool, cette fois-ci, c'est moi qui ai pris l'initiative de l'inviter, à la grande surprise de Tom Jones, qui n'en croyait pas ses yeux qu'Elvis puisse vouloir le rencontrer.

Tom est venu me voir sur le plateau de tournage. Nous avons pris quelques clichés ensemble et discuté de tout et de rien. À son grand étonnement, je lui ai même chanté quelques-uns de ses succès. Le courant est passé immédiatement entre nous. Dès cette première rencontre, j'ai su que nous allions nous revoir. Je l'ai présenté aux gars, et ils m'ont tous dit par la suite qu'ils l'avaient trouvé très sympathique. Avec les années, Tom Jones et moi avons développé une amitié durable ; il fut sans conteste l'un des rares artistes du show-business à faire partie de mon cercle d'amis intimes. Chaque fois que nous nous retrouvions, c'était toujours un plaisir renouvelé.

Plus le tournage de mes films m'exaspérait, plus ma quête spirituelle prenait de l'ampleur. Je dévorais tous les livres que Larry me recommandait, que ce soit *The Prophet* de Khalil Gibran, *Psychedelic Experience* de Timothy Leary, ou *The Impersonal Life* – devenu depuis ma rencontre avec Larry, mon livre de chevet. Chacun de ces ouvrages me faisait progresser dans ma quête identitaire. Les gens autour de moi ne m'avaient jamais vu lire autant et aussi souvent.

Larry m'a donc proposé de l'accompagner à Pacific Palisades, dans une des retraites de la *Self-Realization Fellowship*, pour y trouver du ressourcement et méditer. J'y suis allé à quelques reprises, et tu ne peux pas imaginer comme cela me faisait du bien. C'était un lieu calme et serein, où je me sentais chez moi. Personne, dans ce magnifique lieu de culte, ne faisait allusion à mon statut de vedette ;

j'étais monsieur Tout-le-Monde, comme si j'étais redevenu André Lambert.

Et c'est justement ce dont j'avais besoin, de redevenir l'homme que j'étais, loin des plateaux de cinéma, loin du tapage et des gens qui gravitaient autour de moi, loin du vedettariat. Redevenir un homme simple, tel que j'étais avant de devenir Elvis Presley. Après quelques visites à la retraite de la *Self-Realization Fellowship*, j'ai rencontré Frère Adolph, un homme de 83 ans. Nous avons eu de profondes discussions philosophiques. C'était un homme d'une grande culture, ayant enseigné la théologie dans les universités pendant de nombreuses années.

C'est lui qui m'a parlé de Sri Daya Mata, de son vrai nom Faye Wright, qui avait personnellement connu Paramahansa Yogananda. Elle avait voué sa vie à la philosophie du maître et était maintenant la directrice du centre de la *Self-Realization Fellowship* à Mount Washington, Los Angeles. Intrigué, j'ai demandé à Frère Adolph s'il pensait qu'elle accepterait de me rencontrer.

Ainsi, au début du mois d'octobre, juste après la fin du tournage de *Paradise, Hawaiian Style*, je me suis rendu à Mount Washington pour rencontrer Sri Daya Mata, que tout le monde là-bas appelait affectueusement « Ma ». Dès notre première rencontre, j'ai été profondément impressionné par l'aura spirituelle qui émanait de cette petite femme. Elle avait une certaine ressemblance avec Gladys Presley, ce qui m'a touché. Elle s'exprimait d'une voix douce et apaisante, empreinte d'une grande sagesse. Il se dégageait d'elle une immense force d'attraction et une sérénité que je ne pouvais qu'envier ; elle représentait tout ce que j'aurais voulu devenir.

J'étais complètement subjugué et fasciné par cette femme au regard de braise. J'ai continué à y retourner plusieurs fois pour discuter avec Daya Mata et participer aux séances de méditation, dans l'espoir d'atteindre un jour le Kriyâ, considéré comme le plus haut niveau de méditation, le stade ultime dans la réalisation de soi. Larry était là pour veiller à ce que j'y parvienne. J'étais impatient d'y arriver rapidement,

mais Daya Mata m'avait averti : on n'atteint pas ce stade au moment où on le désire, mais bien quand on est véritablement prêt. Il était clair que je n'étais pas encore prêt. Je n'ai jamais atteint ce degré de connaissance, mais à l'époque, j'avais besoin d'y croire.

Au milieu du mois de septembre, le colonel a réussi à renégocier avec RCA pour prolonger mon contrat jusqu'en 1974, malgré la baisse évidente de mes ventes de disques. J'ai été touché par la confiance que la direction de RCA me témoignait en acceptant de signer cette nouvelle entente. Cela prouvait qu'ils étaient reconnaissants envers moi et qu'ils continuaient de croire que les choses allaient s'arranger et que mon nom figurerait de nouveau au sommet des palmarès. J'espérais pouvoir leur prouver qu'ils ne s'étaient pas trompés. L'avenir allait me donner raison…

Après une trop longue absence de sept mois environ, je suis enfin revenu chez moi, à Graceland, le 7 octobre. Ce havre de paix m'avait manqué. Presque chaque soir, je me rendais au Memphian Theatre avec la bande pour regarder des films. Parmi ceux-ci, *L'express du colonel Von Ryan* avec Frank Sinatra, *Cat Ballou* avec Jane Fonda et Lee Marvin, *What's New Pussycat?* avec la chanson titre de mon ami Tom Jones et l'incroyable Peter Sellers. J'avais vu *Docteur Folamour* avec Peter Sellers au moins dix fois l'année dernière. Il y avait aussi *Lord Jim* avec Peter O'Toole, *Help!* des Beatles, *Thunderball* de James Bond, *The Sound of Music* (La mélodie du bonheur) et *For A Few Dollars More* (Et pour quelques dollars de plus) avec Clint Eastwood et Lee Van Cleef.

Aller au cinéma chaque soir m'aidait à me changer les idées, car depuis bientôt deux mois, je ne pense qu'au mariage de Denise qui doit avoir lieu la semaine prochaine. Ce n'était pas suffisant pour Dumoulin de se taper ma femme, en plus il allait la marier. J'en arrive presque à rêver qu'il se fasse tuer pendant un quart de travail. Je dois chasser ces idées noires de ma tête. Il le faut... mais j'en suis incapable…

Le matin du 8 octobre, je me suis levé avec un mal de tête épouvantable. J'ai appelé Joe sur l'interphone et lui ai demandé de venir me voir. Quand il est entré dans ma chambre, j'étais assis dans une des énormes chaises en cuir blanc. Je n'avais pas encore pris le temps de m'habiller, portant seulement ma robe de chambre. Les cheveux en broussailles, la vessie pleine, n'ayant pas eu la force de me rendre jusqu'à la salle de bain, la bouche pâteuse, le corps meurtri par les nombreux médicaments pris la veille dont les effets ne s'étaient pas encore dissipés. Joe s'est approché, inquiet.

— Salut Joe, pourrais-tu m'apporter de l'aspirine ? La tête va me sauter.

— Oui, ça n'a pas l'air d'aller, El, dit Joe d'un ton inquiet.

Après m'avoir donné les comprimés, il s'est assis sur le bord du lit.

— Qu'est-ce qui se passe, El ?

— Joe, il faut que ça s'arrête, lui ai-je dit très faiblement.

— Qu'est-ce qui doit s'arrêter, El ?

— Cette douleur insupportable. J'ai vraiment tout essayé pour m'en faire une idée, mais j'en suis totalement incapable.

— Excuse-moi, mais je ne comprends pas du tout où tu veux en venir, dit-il.

— Cet enfoiré de Dumoulin se tape ma femme, Joe. Et en plus il va la marier. J'ai beau essayer de ne pas y penser, mais c'est plus fort que moi, ça me hante, ça me tue.

— Mais que veux-tu qu'on y fasse, El ? Ce n'est pas la première fois qu'on en parle. Je croyais que tout était réglé de ce côté-là. Il faut que tu comprennes, une fois pour toutes, que tu n'es plus son mari.

— Va te faire foutre, Joe. Denise restera toujours ma femme, rentre-toi bien ça dans le crâne. Il n'y a pas un foutu trou du cul qui va me l'enlever, c'est clair ?

— Je comprends, El, mais il faut aussi que tu comprennes que tu n'es plus André Lambert et que Denise va devoir, un jour ou l'autre, refaire sa vie, tout comme toi d'ailleurs.

— Je m'excuse, Joe, mais t'as pas l'air de comprendre du tout, là. T'as pas l'air de saisir ce que je veux dire.
— Non, Elvis, t'as raison, je ne saisis pas du tout. Alors sois plus précis, veux-tu ?

Je me suis redressé sur ma chaise, reprenant des forces. J'ai regardé Joe droit dans les yeux, comme si j'allais lui annoncer mon plus grand secret.
— C'est pourtant très simple, Joe. Je veux que ce pourri disparaisse.

J'ai remarqué que le visage de Joe s'était soudainement crispé, ses yeux s'agrandissant légèrement sous l'effet de la surprise. Il ne réalisait probablement pas l'ampleur de ma requête. Nous nous sommes fixés du regard pendant quelques secondes avant que Joe ne se lève brusquement, comme s'il avait été tiré de force.
— Elvis, est-ce que j'ai vraiment bien compris ? demanda-t-il, avec une légère panique dans la voix. Tu veux qu'on élimine Dumoulin ? qu'on le tue ? Dis-moi que je me trompe.
— Non, Joe, tu ne te trompes pas du tout. Je veux que ce chien crève. Tu vas prendre un vol pour Montréal, le plus tôt possible. Amène Lamar ou Charlie avec toi et engage un gars là-bas qui peut faire le travail. Je me fous du prix. Est-ce que c'est clair ?
— Oui, Elvis, c'est très clair, mais je ne vais pas faire ça. T'as perdu la tête ou quoi ?
— Crisse Joe, je ne t'ai pas demandé ton avis, je t'ai dit de le faire.
— Non Elvis, il n'en est pas question. Et ni Lamar ni Charlie ne vont accepter une telle chose.
— Alors je vous fous tous les trois dehors et je vais demander à quelqu'un d'autre, ai-je crié. Et si je ne trouve personne, je me rendrai moi-même à Montréal et j'irai moi-même faire le boulot.
— Elvis, je t'en prie, écoute-moi. Tu peux être certain que je ne te laisserai pas faire une chose pareille. Voyons, reviens sur Terre ! Tu imagines, le premier mari de Denise Lambert qui disparaît et six ans plus tard, le second ! Seigneur ! Réfléchis un peu, Elvis ! On va quand

même pas tuer chaque gars qui va s'approcher de Denise de trop près, ça n'a pas de sens !
— Fous-moi le camp, Joe.
— Elvis...
— J'ai dit décrisse d'ici, je veux plus voir ta face, ai-je hurlé. T'es viré ! As-tu compris, t'es viré !

Je me suis de nouveau écrasé au fond de la chaise et j'ai fermé les yeux. Les battements de mon cœur résonnaient dans ma tête, j'avais l'impression que mon cerveau allait éclater en une multitude de minuscules pièces. J'ai entendu Joe marcher vers la porte, tout doucement, espérant sans doute que je me rétracte, que je lui avoue mon erreur de jugement, que je l'implore de rester. Il attendait une parole réconfortante de ma part, une parole qui ne vint pas. Après d'interminables secondes, j'entendis la porte s'ouvrir et se refermer presque aussitôt. Encore une fois, sans aucune raison valable, je venais de congédier Joe.

Je n'ai pas besoin de te dire que l'histoire ne s'arrêta pas là. Moins de trente minutes plus tard, alors que j'échafaudais encore un plan pour éliminer cet enfoiré de Dumoulin, le téléphone sonna. C'était le colonel. Dans l'état où j'étais, je ne me souviens pas de tout ce qui s'est dit, mais je peux te dire que la conversation fut orageuse.
— Elvis ! Joe vient de me téléphoner, paniqué. Veux-tu bien me dire ce qui se passe avec toi ?
— Colonel, ça ne vous regarde pas.
— Ah non ! Ça ne me regarde pas ! Eh bien, tu te trompes mon gars ! Je ne te laisserai pas faire le con, tu peux en être sûr. C'est quoi cette folie de vouloir abattre un homme simplement parce qu'il va épouser une femme qui n'a plus rien à voir avec ta vie ?
— Denise sera toujours ma femme, criai-je au colonel.
— Non, Elvis ! Justement, elle n'est plus ta femme, vociféra le colonel. Si c'était le cas, tu serais à ses côtés en ce moment même, et nous n'aurions pas cette conversation. Rentre-toi bien ça dans le crâne, une fois pour toutes, que tu n'es plus l'homme que tu étais, tu

es devenu Elvis Presley. Grand Dieu, mets-toi un peu de plomb dans la tête.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je souffre, je suis incapable de penser à autre chose. Je n'ai que ça dans la tête depuis deux mois, colonel. C'est une douleur atroce !

— Écoute mon gars, je peux comprendre, mais toi aussi tu vas devoir faire une croix sur ton passé. Tu ne pourras pas vivre comme ça le reste de tes jours, voyons. Il y a six ans tu as fait un choix, et cette option n'était pas négociable, tu le savais. Maintenant, tu t'es refait une autre vie et ta femme, à Montréal, s'est refait une autre vie, elle aussi. Que tu le veuilles ou non, c'est comme ça. Alors, reviens sur Terre et fais ce que tu sais faire le mieux, c'est-à-dire être Elvis Presley.

Il y eut un long silence de part et d'autre. Pendant ce temps, j'en voulais à Joe d'avoir téléphoné au colonel. J'en voulais aussi à ce vieux con de se mêler de ce qui ne le regardait pas, mais une partie de moi savait qu'il avait raison. Bordel de merde, je n'étais plus un enfant après tout. Que Denise et cet imbécile de Dumoulin se marient et qu'ils aillent se faire foutre. J'aurais voulu, à l'instant même, ne plus jamais avoir de nouvelles d'eux, de pouvoir couper complètement les ponts et d'informer le détective qu'à l'avenir nous n'aurions plus besoin de ses services. Mais ça, je savais pertinemment que c'était impossible. Il m'aurait été impensable d'effacer un pan entier de ma vie, ne serait-ce que pour mon fils. Je tenais à savoir ce qu'il adviendrait de lui, ce qu'il ferait dans la vie. Toutefois, je devais faire la part des choses, comme venait de me le dire le colonel. Denise n'était plus ma femme, et encore moins maintenant alors qu'elle s'apprêtait à se remarier. J'aimais foncièrement Priscilla, elle allait un jour devenir ma femme. Je me répétais cela depuis des mois, essayant en vain de m'en convaincre. Mais cette fois-ci, c'était décidé, j'allais définitivement tourner la page et faire en sorte que Denise et moi poursuivions chacun nos vies.

— Elvis ! Tu es là ?

— Heu… oui, colonel, je suis là. Vous avez raison. Je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Denise fait partie de mon passé et moi je vis au présent. Ne vous inquiétez pas, j'ai compris, dis-je au colonel avec beaucoup de sincérité. Je le pensais vraiment.
— Je suis heureux d'entendre ça, mon gars. Tu devrais peut-être prendre un peu de recul avec les rapports que tu reçois de ton détective.
— Non, ça va aller, colonel. Pour ça, j'y tiens. Je veux bien accepter que Denise ne soit plus ma femme, mais j'ai un fils là-bas, et ça, c'est non négociable. Je crois que vous comprendrez.
— Tout à fait. Alors, porte-toi bien. Et profite de tes vacances.
— Merci colonel, vous aussi portez-vous bien. On se voit bientôt !

Ce soir-là, je pris mon courage à deux mains et appelai Joe pour m'excuser. Ce n'était pas dans mes habitudes, mais la situation l'exigeait. Je lui demandai de revenir et lui racontai ma conversation avec le colonel ainsi que les conclusions que j'en avais tirées. Joe sembla soulagé et me confirma qu'il serait de retour à la maison le lendemain après-midi.

Le samedi 14 octobre, jour du mariage de Denise et Dumoulin, je louai un terrain de football à quelques pâtés de maisons de chez moi. Les guys et moi y jouâmes plusieurs parties. J'avais besoin de me défouler, de ne penser à rien d'autre, de m'amuser avec les gens qui comptaient pour moi et qui m'appréciaient en retour. Ces gars-là faisaient partie de ma vie. La plupart d'entre eux auraient donné leur vie pour moi, et je me devais d'être pleinement présent pour eux. Sans quoi, j'aurais sombré. Le lendemain, je m'achetai une Oldsmobile Toronado 1966 ainsi qu'une toute nouvelle Harley Davidson. Une fois de plus, j'avais besoin de me défouler.

Le 21 octobre au matin, j'appris le décès de Bill Black, le contrebassiste légendaire qui avait accompagné Elvis à ses débuts. Malade depuis quelques mois déjà, une tumeur au cerveau l'avait emporté à l'âge de 39 ans. Vernon se rendit aux obsèques en mon nom, car je voulais à tout prix éviter de perturber le service funèbre.

Quelques semaines auparavant, j'avais travaillé avec Larry et Marty sur un plan de jardin que je voulais faire ériger près de la piscine, à l'extrême droite de Graceland. Ce jardin se voulait un lieu de méditation, inspiré de celui de la *Self-Realization Fellowship* à Pacific Heights. Je demandai à la sœur de Marty, Anne, ainsi qu'à son mari Bernie, qui tenaient une boutique d'aménagement paysager, de s'occuper de l'édification de ce jardin des méditations. Je donnai carte blanche à Bernie, qui travailla sans relâche sur ce projet. Il acheta des statues de marbre importées d'Italie, des vitraux en provenance d'Espagne, et fit construire une énorme fontaine avec plus d'une dizaine de jets d'eau et un éclairage spectaculaire. Il ne lésina sur rien, et la facture en fut la preuve. Vernon faillit faire une syncope lorsqu'il découvrit que le tout avait coûté près de 21 000 dollars.

Le jardin des méditations ne fut terminé qu'au printemps, mais lorsque Priscilla et moi le visitâmes, c'était absolument grandiose. J'en avais les larmes aux yeux. C'était bien au-delà de ce que j'avais imaginé et espéré. Bernie avait fait un travail magistral. À ce moment-là, en 1966, je ne pouvais pas prévoir que cet endroit deviendrait, après ma mort, un véritable lieu de culte pour des millions de personnes à travers le monde.

***

Je vais prendre mon courage à deux mains et te faire part du rapport reçu par le détective concernant le mariage de Denise et Dumoulin. Ce n'est pas que j'en ai très envie, mais je me dois de le faire. Je vais prendre cela comme une forme d'exutoire, une façon de me convaincre qu'à présent Denise n'est définitivement plus ma femme. Avec le recul, je suis certain que ce mariage aura eu un effet bénéfique pour moi. Il m'aura sans doute permis de couper définitivement les ponts entre mon ancien et mon nouveau moi. Ce mariage m'aura également libéré d'un poids énorme, soit celui de pouvoir me marier à mon tour sans avoir l'impression d'être infidèle à Denise. Enfin bref, en compagnie de Joe, qui tenait dans ses mains sa version, voici le

contenu de la lettre qui m'a été donné de lire ce matin du mois de novembre 1965.

Bonjour à vous !

Comme vous le savez déjà, Denise et Maurice ont uni leur destinée lors d'un mariage au civil qui a eu lieu au Palais de Justice de Montréal, en ce samedi 14 octobre. Selon Maurice, nous devions être environ une vingtaine de personnes à avoir été invités pour la cérémonie ; pour la plupart des membres des familles respectives. Seulement deux couples d'amis y avaient été conviés. Tout d'abord, Conrad Pelletier, un ami de jeunesse de Maurice, et son épouse. Nous avions eu le plaisir de faire leur connaissance à quelques reprises ; Conrad, à l'opposé de Maurice, était un vrai boute-en-train, un pince sans rire, possédant un humour sarcastique. Janine et moi étions le seul autre couple d'amis invité. Il devait être aux alentours de 13h00 lorsque nous sommes arrivés sur les lieux, Janine et moi ; le mariage étant prévu pour 14h00. C'était une belle journée d'automne, il y avait très peu de nuages à l'horizon. Un très léger vent rafraîchissant venant du nord m'empêchait d'avoir trop chaud dans mon costume trois-pièces, moi qui n'étais pas très fervent du port de la cravate et des boutons de manchettes. Déjà quelques invités étaient sur place, notamment les parents de Maurice que nous avions déjà rencontrés l'an passé ainsi qu'un de ses frères accompagnés de son épouse. Celui-ci devait servir de témoin pour Maurice. Ginette, la sœur de Denise, et son mari étaient également sur place. Vers 13h45, j'étais à l'extérieur en train de griller une dernière cigarette lorsque nous avons vu arriver une longue limousine blanche décapotable. Maurice, vêtu d'un

splendide smoking, sobre et classique, à l'image de l'homme qu'il était, sorti du véhicule le premier, en fit le tour, et vint ouvrir la portière en tendant la main à sa future épouse. Denise, plus belle que jamais, portait pour l'occasion une magnifique robe longue tout en mousseline de couleur verte. Lorsque nous fûmes tous entrés à l'intérieur de la salle qui servait aux unions civiles, et que Denise et Maurice se soient rendus à l'avant-scène, la célébration put débuter. Le célébrant, en l'occurrence un greffier de la cour, fit la lecture de la déclaration de mariage aux futurs époux, en présence des deux témoins. Quand tout fut fait dans les règles de l'art, nous avons quitté le Palais de Justice pour nous rendre à la salle où devait avoir lieu la soirée de noces.

Denise et Maurice avaient loué une belle grande salle de réception juste au-dessus du salon de quilles Darling. Si nous n'étions que vingt personnes pour la cérémonie du mariage, nous devions être plus de cent invités pour la soirée de noces. Le couple n'a pas lésiné sur l'animation. Ils ont engagé un orchestre de six musiciens accompagnés d'une chanteuse qui nous ont fait danser toute la soirée avec un répertoire très varié. Pour ouvrir le bal, les nouveaux mariés avaient choisi la chanson de Ginette Reno, « Tu vivras toujours dans mon cœur. »

Je peux vous dire que ce ne fut rien de moins qu'une soirée mémorable. Tout a été parfait. C'était sans conteste la plus belle cérémonie de mariage de toute ma vie. Pour leur voyage de noces, ils n'ont pas regardé à la dépense non plus. Après avoir longuement hésité entre Paris, Rome et Londres, ils ont finalement opté pour la Ville lumière. Denise, depuis son tout jeune âge, avait toujours rêvé de visiter Paris. Ils sont revenus avec des souvenirs plein les bras et plein la tête.

Voilà le contenu de cette lettre. Je sais que je l'ai souvent mentionné auparavant, mais cette fois-ci je savais qu'un pan de ma vie venait de disparaître à tout jamais. André Lambert était effectivement mort le 21 février 1959, et ce jour-là, il fut réincarné dans la peau d'Elvis Presley. Je crois que ça n'a jamais été aussi vrai que le jour où j'ai reçu ce rapport.

Suite à cette nouvelle, j'ai décidé de me concentrer encore plus sur ma carrière et sur Priscilla. J'ai commencé à planifier notre mariage, sachant que cela m'aiderait à tourner définitivement la page sur mon passé. Je me suis également investi davantage dans ma musique, déterminé à revenir au sommet des palmarès. Le soutien inébranlable de mes amis, ma famille et surtout de Priscilla m'a donné la force de continuer et de trouver un nouveau sens à ma vie.

En fin de compte, ce mariage, bien que douloureux à accepter, m'a permis de réaliser que la vie devait continuer. Denise était heureuse et c'était tout ce qui comptait. Quant à moi, j'avais une nouvelle vie à vivre, en tant qu'Elvis Presley, avec tout ce que cela impliquait.

***

Harem Scarum sort sur les écrans au début du mois de décembre. Bien qu'il y ait encore des « fans » qui apprécient le film, il est cloué au pilori par la majorité des critiques. Certains journaux qualifient le film de farce monumentale, d'une intransigeante platitude. Étrangement, la plupart de ces critiques acerbes vantent mon courage et ma détermination à tenter d'être un acteur aux meilleurs de mes capacités malgré la débilité du produit. « Elvis sauve la face », peut-on lire dans le *Hollywood Reporter*. Même le colonel trouve le film débile, ce n'est pas peu dire !

Pour me remettre de cette catastrophe, je me paie un autobus Greyhound muni de tous les derniers gadgets : siège conducteur à suspension hydraulique, moulé à la forme de mon dos, cuisinette complète, chambre luxueuse avec grand lit, système de son dernier

cri, etc. Une pure folie de 170 000 dollars. J'en profite également pour me procurer la toute nouvelle caméra à bobines disponible depuis peu. Avec ce petit jouet, je peux filmer Priscilla dans des jeux de rôles, jouant les infirmières, les écolières, les maîtresses d'école ou les femmes de chambre, comme on le faisait auparavant avec l'appareil photo Polaroid. Mais maintenant, c'est beaucoup plus excitant puisqu'il s'agit d'un film et non d'une simple photo. Quand Priscilla n'est pas là, je filme des filles luttant l'une contre l'autre, vêtues seulement de soutien-gorge et de petite culotte. Il est certain que ces petits bouts de films n'ont rien de pornographique, c'est plutôt sensuel ou très légèrement érotique. Évidemment, à l'exception de Priscilla lorsqu'elle en est la protagoniste, je n'ai jamais voulu montrer ça à qui que ce soit, c'était personnel. Je sais aujourd'hui que quelques gars de la bande ont déjà mis la main sur certains de ces films et les ont visionnés à mon insu. J'aurais sans doute été très choqué et offusqué si je l'avais appris au moment des faits, mais avec le recul, si j'avais été dans la même situation qu'eux, j'aurais fait la même chose.

Toutes ces dépenses ne m'empêchent pas de remettre, comme chaque année, au mois de décembre, plusieurs milliers de dollars à des œuvres de charité. L'année se termine au Manhattan Club, où je reçois famille et amis. Mes revenus pour l'année 1965 s'élèvent à plus de cinq millions de dollars, presque deux fois plus que l'an passé. Chacun de mes films – trois cette année – m'a rapporté tout près d'un million de dollars chacun, en plus des ventes de disques et autres dérivés. Pour confirmer le tout, RCA m'envoie en début d'année une lettre de remerciement affirmant que 1965 fut la meilleure des dix dernières années au niveau des ventes de disques. C'est à n'y rien comprendre quand on sait que je n'ai enregistré aucun matériel original. Les ventes proviennent presque exclusivement des bandes sonores des trois films tournés au cours de l'année, c'est-à-dire *Harem Scarum*, *Frankie And Johnny* et *Paradise, Hawaiian Style*.

Pour Noël, Priscilla m'offrit un circuit de voitures électriques. Nous avions découvert ce jeu quelques mois plus tôt, pendant le tournage

de *Frankie and Johnny*. Plus tard, je fis construire une nouvelle pièce à droite de la maison pour y ériger un circuit complet. Les guys, quant à eux, me firent un cadeau tout aussi impressionnant : une statue géante du Christ en marbre. Elle mesurait près de quatre pieds de haut, et je n'avais jamais vu une représentation de Jésus d'une telle ampleur. Ils avaient fait graver un poème au bas de la statue. De mon côté, mes cadeaux se résumèrent à une panoplie de bagues, de bracelets, de montres en or, ainsi que les éternelles enveloppes d'argent que je donnais à chaque personne travaillant pour moi.

Pendant tout le mois d'octobre, depuis la fin du tournage de *Paradise, Hawaiian Style*, Jerry Schilling broyait du noir, il s'ennuyait de Sandy, sa petite Polynésienne. Comme cadeau de Noël, je lui offris deux aller-retour pour Hawaii, afin qu'il puisse la ramener avec lui à Memphis. Il était fou de joie.

Ce fut également pendant cette période de vacances que je fis l'expérience du LSD. Nous avions précédemment goûté à la marijuana, mais nous n'avions pas apprécié l'effet. Nous étions maintenant tentés d'aller un peu plus loin en matière d'expérimentation psychédélique. Certains gars avaient déjà testé l'acide devant moi, Red, Sonny, Alan, entre autres. Ainsi, au début du mois de janvier, nous décidâmes d'expérimenter pour de bon. Larry, Jerry, Priscilla et moi-même étions confortablement installés dans mon bureau, jouxtant ma chambre à coucher. Les deux premières heures se passèrent assez bien, nous discutions notamment des livres d'Aldous Huxley, *The Doors of Perception*, et de Timothy Leary, *The Psychedelic Experience*, traitant des bienfaits de la marijuana, du LSD et de l'expérimentation psychédélique.

On peut dire que jusque-là, le « trip » était somme toute agréable. Tout à coup, sans trop savoir comment, Jerry n'était plus parmi nous, il avait disparu. Nous le cherchâmes pendant une demi-heure environ, pour finalement le retrouver au fond d'un placard, assis en position fœtale. Nous le ramenâmes avec nous et il ne semblait pas se souvenir du tout comment il en était arrivé là. Et ce ne fut pas tout. Un peu plus

tard, ce fut au tour de Priscilla de ressentir les effets imprévisibles du LSD. En effet, sans qu'on s'y attende, elle se leva d'un bond, se laissa tomber par terre et se mit à pleurer à chaudes larmes. Elle me disait que je ne l'aimais pas, que je me servais d'elle, et que d'ailleurs, personne ici ne l'appréciait. Heureusement, ce « bad trip » fut de courte durée et tout rentra dans l'ordre par la suite. Nous avons même visionné un film à la télévision, *The Time Machine* (*La machine à voyager dans le temps*), et plus tard, nous sommes sortis acheter de la pizza. Pour ma part, bien que tout se soit assez bien passé, n'ayant pas vécu d'hallucination ni d'effets néfastes, je n'ai jamais été tenté de réitérer l'expérience. Néanmoins, je n'ai aucun regret d'avoir expérimenté la chose, mais le LSD, ce n'était pas pour moi.

En fin de compte, cette année a été pleine de hauts et de bas. Malgré les critiques négatives et les défis personnels, j'ai réussi à continuer ma carrière et à maintenir mon succès. Les films, même ceux qui ne sont pas bien reçus, continuent de générer des revenus substantiels. Les moments passés avec Priscilla et les gars, bien que parfois controversés, me permettent de trouver un certain équilibre.

En 1966, je suis déterminé à apporter quelques changements dans ma vie et ma carrière. Avec Priscilla à mes côtés et le soutien de mes amis et de ma famille, je sais que je peux relever les défis à venir et trouver un nouveau souffle, tant personnellement que professionnellement.

1966

Depuis le mariage de mon jeune frère Pierre-Paul, il y a cinq ans, les informations que j'ai reçues du détective concernant ma mère, mes frères et mes sœurs sont presque inexistantes. D'une part, parce que j'avais demandé qu'on surveille plus spécifiquement Denise, et d'autre part, parce que les liens entre mon ex-femme (c'est d'ailleurs la première fois que j'écris « mon ex-femme ») et ma famille se sont progressivement brisés, surtout depuis que Dumoulin est arrivé dans le décor. Mais comme les choses ont changé au cours des derniers mois, notamment avec le remariage de Denise, et comme sa nouvelle vie de femme mariée ne m'intéresse guère, j'envisage de demander au détective de prendre un peu ses distances par rapport à Denise, et de me donner davantage d'informations concernant ma famille immédiate.

Pour le peu de détails qui m'étaient parvenus depuis les cinq dernières années, j'ai appris que ma mère vit seule dans un petit logement situé sur la rue Aylwin. Elle est toujours célibataire, mais fait parfois quelques sorties avec un de ses voisins, au restaurant ou au cinéma. Ils se rendent souvent ensemble à l'église le dimanche. Le détective reste persuadé qu'il ne s'agit que d'un bon ami. Ma mère nous a toujours dit qu'elle ne pourrait plus jamais aimer un autre homme que son mari, et je la crois. Cela fait plus de vingt ans que mon père est décédé, et elle continue de lui être d'une fidélité à toute épreuve. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle n'a pas accepté que Denise puisse fréquenter un homme aussi rapidement, sans savoir si son mari était toujours en vie.

Je sais également qu'elle travaille encore comme serveuse au restaurant Chez Popaul. Cela fait plus de quinze ans qu'elle y travaille. C'est un boulot exigeant, puisqu'elle est debout de nombreuses heures et marche des milliers de pas par jour pour un maigre salaire et des pourboires parfois dérisoires. De plus, elle vient de franchir le cap des

cinquante ans. Mais elle adore ce travail parce que cela lui permet de côtoyer des gens, de parler avec eux, d'échanger. Elle a toujours apprécié le contact humain, alors un travail d'usine n'était pas fait pour elle.

Pour ce qui est de mes frères et sœurs, nous savons très peu de choses sur Jean-Pierre, l'aîné, car il vit sur la Rive-Sud, à Saint-Hubert, tout près de l'aéroport. Son épouse, Marie-France, et lui se sont achetés une grande maison (ils ont maintenant six enfants) peu de temps après qu'il ait été embauché comme camionneur pour une compagnie de transport située à Saint-Hubert, il y a environ quatre ans.

Quant à mes deux sœurs, Jeannine et Pierrette, elles jouent à la perfection leur rôle de femmes au foyer. Jeannine a quatre enfants et Pierrette en a trois. Elles habitent encore dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Jean-Claude, le mari de Jeannine, travaille chez American Can, une usine spécialisée dans la fabrication de boîtes de conserve, depuis la fin de ses études. C'est un emploi stable avec un salaire convenable. Michel, l'époux de Pierrette, a perdu son emploi il y a trois ans lorsque la compagnie d'aluminium pour laquelle il travaillait a fermé ses portes. Depuis, il est chauffeur de taxi pour la compagnie LaSalle.

Aux dernières nouvelles, mon frère Jacques est toujours plombier et sa femme, Suzanne, travaille chez McDonald Tobacco, une usine de cigarettes. Ils ont deux enfants, une fille et un garçon. Mon petit frère Pierre-Paul fait toujours partie du corps de police de la Ville de Montréal. Son épouse et lui ont une fille de trois ans et ils habitent sur la rue Frontenac.

Voilà ! Je crois avoir fait le tour des dernières nouvelles que j'ai reçues de la part du détective concernant ma famille immédiate au cours des cinq dernières années. Comme tu peux le constater, c'est très peu. Nous tenterons de rectifier cela dans les prochains mois.

***

Le 30 janvier, nous quittons Graceland tôt le matin à bord du camping-car pour nous rendre à Los Angeles. La plupart des membres de la mafia de Memphis sont présents. Lorsque nous approchons de l'Arkansas, il se met à neiger, ce qui rend la conduite un peu plus difficile. Les gars, quant à eux, sont émerveillés ; ils n'ont pas souvent la chance de voir de la neige. Hormis Joe et Lamar, personne ne se doute que pour moi, ce n'est pas une grande découverte ; l'hiver et le froid, je connais ça. Néanmoins, je joue le jeu et m'extasie devant cette beauté blanche. Finalement, nous arrivons à Los Angeles le 4 février. Le temps est clair et ensoleillé, je me sens reposé et en pleine forme. Priscilla doit me rejoindre une semaine plus tard. Nous nous installons au 10550 Rocca Place, à Bel-Air, une toute nouvelle maison que j'ai louée, car je commençais à en avoir marre de tourner en rond dans celle sur Perugia Way et je trouvais que cette demeure offrait plus d'intimité que la précédente.

Du 11 au 14 février, je dois me rendre aux *Recorders Studio* pour sélectionner les chansons que je devrai chanter dans mon prochain film, qui devrait s'intituler *Spinout*. Le soir du 16, nous enregistrons quatre des titres choisis : *Smorgasboard*, *Stop, Look And Listen* (un très court rock dont la fin est si abrupte que certains peuvent se demander s'il n'y a pas eu une erreur lors du mixage de la chanson. Je peux vous affirmer que non, la finale que vous entendez sur le disque est bien celle enregistrée ce soir-là), *Am I Ready* (une assez bonne ballade, même si ce n'est pas une grande chanson), et *Beach Shack*. Après un moment de répit avec *Am I Ready*, on revient aux mêmes platitudes. Je ne pouvais sûrement pas m'attendre à un miracle !

Le lendemain, ça va de mal en pis avec *Never Say Yes*, pourtant composée par le duo Doc Pomus et Mort Shuman, ceux-là mêmes qui m'avaient déjà pondu des succès tels que *A Mess Of Blues*, *Kiss Me Quick*, *Little Sister* ou *Suspicion*. Ils ne devaient pas en être très fiers, mais enfin… *Spinout*, la chanson titre, est la suivante au programme, suivie par *All That I Am*, la seule autre bonne chanson du lot. *Adam*

And Eve me ramène une fois de plus à la réalité, à un point tel qu'il me faudra pas moins de vingt prises pour en venir à bout. On termine enfin l'enregistrement des neuf chansons prévues pour le film avec *I'll Be Back*. Et même si cette chanson n'est guère mieux que le reste, on arrive miraculeusement à en être satisfait en une seule prise. Ce n'est pas moi qui allais m'en plaindre !

Pour que l'album soit complet, RCA ajoutera trois chansons en bonus : *Tomorrow Is A Long Time*, un succès de Bob Dylan d'une durée de plus de cinq minutes, *Down In The Alley*, un blues du tonnerre (ces deux chansons seront enregistrées au mois de mai prochain lors de la session de l'album *How Great Thou Art*), et la jolie ballade *I'll Remember You*.

Le 21 février, nous entamons les premières scènes de tournage dans les studios de *Culver City*. Aux commandes du film se trouve Norman Taurog, un réalisateur que je connais très bien, ayant déjà travaillé avec lui sur cinq longs métrages. Outre Norman Taurog, je retrouve également Shelley Fabares, avec qui j'avais tourné *Girl Happy*, et c'est un grand plaisir de la revoir. Comme c'est devenu une tradition, Red West fait une courte apparition dans ce film. J'ai également réussi à obtenir des rôles pour Sonny West et Joe Esposito, pour qui c'est une première expérience.

Pendant le tournage d'une scène de course de voitures au *Dodger Stadium*, un incident a failli tourner au drame. Un autobus rempli de femmes s'est arrêté à l'entrée du stade. Sachant que j'étais en tournage, plusieurs d'entre elles ont décidé de traverser la piste pour venir me demander un autographe, alors que les voitures roulaient à toute allure. Heureusement, personne n'a été blessé, mais j'ai eu la frousse de ma vie.

Depuis quelque temps, il y a beaucoup de rumeurs qui circulent à Memphis concernant un hommage que la Ville voudrait me rendre en attribuant mon nom à un monument. J'avais entendu parler d'une fontaine, mais il semblerait plutôt qu'il s'agirait d'un bâtiment municipal. On parle même d'une pétition, signée par plusieurs milliers

de personnes, demandant que le *Memphis Coliseum* soit renommé en *Elvis Presley Coliseum*. C'est très flatteur et j'en suis profondément honoré, mais je doute que cette demande aboutisse.

Pendant les tournages, je reçois souvent la visite d'autres artistes. Cette fois-ci, c'est Jackie Wilson qui est venu me voir, car il devait donner une série de spectacles à Los Angeles dans les jours suivants. Je lui promets que si je peux me libérer, j'irai assister à l'un de ses spectacles. Mais la plus belle rencontre a lieu le 13 mars. Joe Pasternack, le producteur du film, connaissait bien Johnny Stark, le gérant de plusieurs artistes en France, dont Johnny Hallyday (mon penchant français) et Mireille Mathieu. J'avais déjà entendu cette petite Française chanter, et sa voix magique me rappelait celle d'Édith Piaf. Le 11 mars, j'apprends qu'elle est à Los Angeles pour faire une apparition dans une émission de télévision. J'informe immédiatement le colonel que je veux rencontrer Mireille Mathieu. « C'est qui ça, Mireille Mathieu ? » me demande-t-il, tout surpris. Je lui explique rapidement et lui donne les coordonnées que m'a remises Joe Pasternack. Un peu contre son gré, le colonel communique avec Johnny Stark, qui semble d'abord croire à une plaisanterie. Il n'arrive pas à croire que le grand Elvis Presley veut rencontrer sa protégée. Quoi qu'il en soit, deux jours plus tard, je vois arriver ce petit bout de femme accompagnée de son imprésario. Elle est visiblement impressionnée, voire intimidée par ma présence. Ne parlant presque pas anglais, c'est Johnny Stark qui joue les interprètes, tandis que je me mords la langue pour ne pas lui parler en français. Ça me fait toujours drôle d'entendre parler en français. Je me permets tout de même un « Bonjour Mireille », avec un fort accent pour ne rien laisser deviner. Elle me montre plusieurs photos d'elle, m'offre en cadeau son premier album et, en retour, me demande de lui dédicacer une photo. C'est une très belle rencontre. En 1966, elle n'en était qu'à ses débuts, mais elle connaîtra une carrière phénoménale.

Un jour, alors que je me trouvais dans ma loge avec Deborah Walley, l’actrice jouant le rôle du batteur dans notre groupe musical

pour le film, Priscilla arriva à l'improviste. Personne de mon équipe ne l'avait vue venir. Elle entra dans ma loge et nous surprit dans une position compromettante, Deborah étant assise à califourchon sur mes genoux, ne laissant guère de doute sur la nature de nos rapports. À la vue de Priscilla, Deborah se leva précipitamment et quitta la pièce, terriblement embarrassée. Priscilla, quant à elle, était furieuse, plus en colère que je ne l'avais vue depuis ma relation avec Ann-Margret.

J'ai tenté de la calmer en prétendant que nous répétions simplement une scène, mais elle n'en croyait rien, et à juste titre, hurlant que ce genre de scène ne faisait certainement pas partie du scénario. Elle enchaîna en disant qu'elle en avait assez de passer pour une idiote, d'être un simple bibelot, la princesse qui attend son prince charmant à la maison pendant que lui batifole avec toutes les femmes qu'il croise. Elle ne manqua pas d'ajouter quelques insultes bien senties. Toute l'équipe du studio fut témoin de cette crise de jalousie. Finalement, après avoir vidé son sac, Priscilla quitta la loge en claquant la porte si fort que ma roulotte en trembla.

J'avais encore réussi à me mettre dans une situation délicate. Avec le temps, les choses se sont arrangées, mais Priscilla m'a évité et n'a presque pas parlé pendant plusieurs jours. Quand j'y repense, je comprends que ce n'était pas facile pour elle. Nous en avions discuté à plusieurs reprises : si elle voulait devenir Madame Presley, elle devait apprendre à vivre avec ces situations. Malgré mes nombreuses incartades, c'était elle que j'aimais profondément et que je comptais épouser. Les autres femmes n'étaient que des distractions passagères, sans importance véritable.

Au début du mois d'avril, le colonel signa un nouveau contrat avec Hal Wallis et la Paramount pour un cachet de 500 000 dollars et 20 % des bénéfices. Une semaine plus tard, le tournage de *Spinout* prit fin. Bien que ce film ne resterait pas dans les annales, contrairement au précédent, j'avais pris un certain plaisir à y jouer. L'atmosphère sur le plateau était agréable, et ma relation avec Norman Taurog, les comédiens et toute l'équipe de tournage fut des plus plaisantes.

Le samedi 16, nous montâmes à bord du Greyhound pour retourner à Memphis pour deux mois de vacances. Pendant tout le mois de mai, je repris mes activités habituelles : cinéma, patin à roulettes, parc d'attractions, karaté et football. Mes goûts musicaux étaient assez variés à l'époque. J'écoutais presque quotidiennement Peter, Paul and Mary, Bob Dylan (bien que je détestais sa voix et ses opinions culturelles, notamment sur la drogue), mais j'adorais ses chansons, Ian and Sylvia, Aretha Franklin et les Rolling Stones. Cependant, mon admiration allait surtout au groupe de gospel *Harmonizing Four* et son chanteur soliste, Jimmy Jones. J'ai demandé à Freddy Bienstock des Éditions *Hill and Range* de tenter de le contacter, car je voulais ardemment qu'il participe à l'enregistrement de mon prochain disque gospel. Malheureusement, malgré de nombreuses tentatives, nous ne parvînmes jamais à le retrouver, ce qui me déçut profondément.

***

Depuis quelque temps, l'idée de réaliser un deuxième album gospel me trottait dans la tête. J'en avais discuté avec le colonel peu avant le début du tournage de *Spinout*. Contrairement à notre discussion orageuse concernant le premier album du genre, cette fois, le colonel m'avait simplement demandé d'attendre la fin du tournage. RCA harcelait également le colonel pour que je sorte enfin du nouveau matériel. Ainsi, le 25 mai, je quittai Memphis pour me rendre aux studios de Nashville afin d'enregistrer ce qui allait devenir *How Great Thou Art*. Pour cette session, j'engageai Felton Jarvis comme producteur, sur la recommandation de Chet Atkins. Atkins, n'étant pas un oiseau de nuit, trouvait ardu de passer des nuits blanches en studio. Connaissant les habitudes nocturnes de Jarvis, il pensait que nous nous entendrions à merveille, et il avait raison.

Jarvis travaillait déjà depuis quelque temps pour RCA et, malgré son jeune âge et son expérience limitée, il était considéré comme un excellent producteur. J'avais écouté certaines de ses productions antérieures et elles m'avaient plu. Une fois engagé, Jarvis fit venir en

studio Jim Mallow et Al Pachucki comme ingénieurs du son. Pour renforcer l'équipe musicale, il fit appel aux meilleurs musiciens et choristes de studio, tels que Chip Young à la guitare, pour épauler Scotty Moore et Harold Bradley, et David Briggs au piano, en soutien à Floyd Cramer. Le *Imperial Quartet*, avec à sa tête le chanteur Jake Hess, fut également recruté, ainsi que l'excellente choriste Millie Kirkham, avec qui je n'avais pas travaillé depuis l'album *Pot Luck*, enregistré quatre ans plus tôt.

Avant de commencer, j'eus une brève, mais enrichissante conversation avec Felton Jarvis. Nous discutâmes de sa vision des choses, et je réalisai rapidement que nous partagions les mêmes perspectives musicales. Cela promettait d'être une collaboration fructueuse. Ensuite, je m'assis au piano, entouré des choristes, et nous fredonnâmes quelques titres figurant parmi les chansons à enregistrer. J'étais très excité, j'avais la chair de poule. Cela faisait longtemps que je ne m'étais senti aussi bien. L'atmosphère était détendue, comme si le temps s'était arrêté, et personne ne semblait pressé de passer aux choses sérieuses. Après plus de deux heures d'essais divers, je décidai que nous étions prêts à nous mettre sérieusement au travail pour produire cet album.

Au cours de trois sessions, nous enregistrâmes un total de dix-huit chansons. Douze d'entre elles furent sélectionnées pour l'album : *Run On, Stand By Me, Where No One Stands Alone, Something Bigger Than You And Me, Farther Along, Without Him, So High, Where Could I Go But To The Lord, In The Garden, By And By, If The Lord Wasn't Walking By My Side* et *How Great Thou Art*, la chanson titre. Quant aux six autres pièces enregistrées, elles se répartirent comme suit : *Tomorrow Is A Long Time* et *Down In The Alley*, qui apparaîtront sur l'album *Spinout* ; *Come What May* et *Love Letters*, qui feront l'objet d'un 45 tours sortant le mois suivant ; *Fools Fall In Love*, qui sera en face B de *Indescribably Blue* au début de l'année 1967 ; et enfin, *Beyond The Reef*, une chanson où je m'accompagne moi-même

au piano, avec Red West et Charlie Hodge aux vocaux, ne sortira qu'après ma mort (ça fait tout drôle d'écrire ça !) en 1980.

À sa sortie en mars 1967, l'album *How Great Thou Art* remporta un franc succès. Ce n'était pas une surprise pour moi de voir l'album grimper jusqu'à la 18e place du Billboard, un résultat exceptionnel pour un album gospel. De plus, le disque fut nominé à deux reprises aux Grammy Awards du 29 février 1967 : pour la meilleure qualité sonore et le meilleur album gospel de l'année. Je remportai ce dernier prix, mon seul Grammy à vie.

Le 10 juin, je devais entrer en studio à Nashville pour l'enregistrement de trois chansons, mais une mauvaise grippe m'en empêcha. Red s'y rendit à ma place pour préenregistrer les titres. Deux jours plus tard, me sentant mieux, je pus me rendre à Nashville pour apposer ma voix sur les chansons enregistrées par Red. Il s'agissait de *I'll Remember You*, qui se retrouvera curieusement en bonus sur l'album *Spinout*, un sort bien en deçà de sa valeur, typique des erreurs récurrentes chez RCA. Le second titre, *Indescribably Blue*, interprété par Red avec une ressemblance vocale impressionnante, aurait pu être pris pour ma propre voix. Enfin, *If Everyday Was Like Christmas*, prévue pour un 45 tours à sortir pour les fêtes de Noël, avec *How Would You Like To Be* tirée de la bande sonore du film *It Happened At The World's Fair*.

Il fallut seulement trente minutes pour enregistrer ces trois titres, ce qui fut incroyable. J'étais très satisfait du résultat et heureux de retravailler avec Felton Jarvis à la direction musicale, même si cette session fut brève. Le courant passait vraiment bien entre nous, j'avais l'impression qu'il me comprenait et savait d'emblée ce qui me plaisait en matière musicale. Ce n'était que le début. Grâce à lui, j'allais bientôt refaire surface musicalement et revoir mon nom dans les hautes sphères des palmarès.

***

Peu après mon retour de Nashville, j'ai reçu un étrange rapport de notre détective. Voici la partie la plus importante :

Je suis un peu embarrassé de devoir partager des détails de ma vie privée, mais il est impossible de ne pas vous informer des derniers événements concernant ma relation avec Janine. Comme vous le savez peut-être, cela a fait quatre ans le 13 mai dernier que Janine et moi sommes ensemble. Au départ, cette relation avait pour but de mieux m'infiltrer dans la vie de Denise, mais je me suis bien malgré moi attaché à cette femme, et ce fut réciproque. Le 13 mai au soir, j'ai invité Janine au restaurant pour célébrer notre anniversaire, et pendant le repas, elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a demandé, sans hésitation, si j'avais envie que nous nous marions. J'ai bien failli m'étouffer ! Vous dire si j'en fus étonné, oui et non. Certes, je ne m'attendais pas à ce que ce soit elle qui en fasse la demande, mais après quatre ans de relation, il était tout à fait normal qu'elle veuille officialiser notre union. L'idée m'avait effleuré l'esprit depuis quelque temps, mais étant donné la situation, je cherchais désespérément une solution pour franchir le pas. Donc, j'étais en train de mâcher mon morceau de poulet que je n'arrivais pas à avaler, quand Janine s'est de nouveau adressée à moi : « Ça va mon chéri ? Tu es blanc comme un drap ! Je veux juste qu'on se marie, c'est tout ! » m'a-t-elle répété avec un large sourire. Je lui ai avoué que j'étais très touché, mais que je ne m'attendais pas à ça. Elle m'a demandé si ça voulait dire oui ou non. Ne pouvant lui répondre non, car je désirais également que nous unissions nos vies, je lui ai répondu par l'affirmative. Le reste du repas et de la soirée se déroula dans une allégresse totale.

Les jours suivants, je me suis creusé les méninges pour trouver une solution à cet énorme imbroglio. Je devais continuer à travailler comme détective sans éveiller les soupçons de Janine. Mais comment réussir ce tour de force sans réellement travailler ? Continuer à mentir sur mon prétendu travail de représentant de commerce était trop risqué, et il m'était assurément impossible d'avouer la vérité à Janine. Que devais-je dire ? Ou mieux encore, que devais-je faire ? Finalement, au bout de quelques jours, désespérant de trouver une solution, je repensai à l'histoire que Denise avait racontée à Janine concernant son supposé philanthrope. C'est ainsi que je crus avoir élucidé le problème. J'allais dire à Janine que j'avais reçu un héritage ! Cela me permettrait de poursuivre mon enquête et de garder secrète ma véritable identité. C'était peut-être un peu tiré par les cheveux, mais loin d'être inconcevable. Je ne serais pas le premier à hériter d'un oncle lointain ! J'optai donc pour cette solution et quelques jours plus tard, je reçus une lettre (que j'avais moi-même écrite) m'informant que je devais me présenter chez un notaire concernant l'héritage que m'avait laissé un vieil oncle du côté de ma mère. J'en informai aussitôt Janine, qui sembla très étonnée, mais après le moment de surprise passé, elle me dit qu'elle espérait que ce serait une grosse somme. J'en conclus que le stratagème avait fonctionné, elle croyait à mon histoire d'héritage. Ouf !

Il ne me restait plus qu'à l'informer du montant de l'héritage. J'en suis arrivé à la conclusion que mon oncle, un homme excentrique et pittoresque, m'avait légué une somme de 800 dollars par mois, qui serait déposée dans mon compte en banque, mais sans savoir quand ces dépôts cesseraient. Concrètement, le montant total de l'héritage m'était donc inconnu. J'avoue avoir eu plus de difficulté

à faire gober cette histoire à Janine, mais 800 dollars par mois, ça aide à rendre l'histoire crédible…

Lorsque j'ai terminé de lire ce rapport, j'étais sidéré par la témérité de notre détective. Lors de son embauche, nous voulions simplement qu'il surveille discrètement Denise sans éveiller de soupçons. Mais avec le temps, sans qu'on lui en fasse la demande, il avait réussi à s'infiltrer au sein même de la famille de Denise au point qu'il allait maintenant épouser sa meilleure amie. J'aurais été curieux de connaître le quotient intellectuel de cet homme ; sans aucun doute, il était doté d'une intelligence remarquable. Il aurait été impossible de trouver un homme plus doué que lui. De plus, il nous avait prouvé maintes fois qu'il était digne de confiance, dévoué, et prêt à tout pour atteindre ses objectifs sans risquer de se faire démasquer. Nous savions que, peu importe la situation ou la décision qu'il prendrait, nous pouvions compter sur lui coûte que coûte. Non seulement nous lui avions trouvé un travail très rémunérateur, mais ce travail lui avait également permis de trouver... une épouse.

***

Fin juin, les vacances sont terminées, et bien que je n'en aie aucune envie, je dois retourner à Los Angeles pour tourner mon dix-neuvième film, initialement intitulé *You're Killing Me*, mais finalement nommé *Double Trouble*. Il faut évidemment me plier de bonne grâce aux sessions d'enregistrement que j'ai de plus en plus de mal à supporter. Cette fois-ci, c'en était trop. J'ai immédiatement téléphoné au colonel pour lui dire qu'il n'était pas question d'enregistrer de telles chansons. Je lui ai demandé s'il avait écouté les maquettes ; sa réponse fut négative. « Eh bien, vous auriez dû ! » lui répondis-je.

– Je sais, ce ne sont pas les meilleures chansons, mais elles cadrent avec les scènes pour lesquelles elles ont été conçues. Pour cette fois, fais un effort, je veillerai à ce que ça s'améliore pour le prochain film.

– C'est pitoyable, colonel. Personne d'autre que moi n'oserait chanter ces horreurs. Mais si vous me promettez qu'à l'avenir j'aurai droit à de meilleures chansons, je vais tâcher de faire un effort, mais ça ne sera pas facile.
– Merci, Elvis ! Je te promets que j'y veillerai personnellement, conclut-il.

J'étais à moitié satisfait, mais pour l'instant, je n'avais guère le choix ; j'allais entrer en studio et faire comme si de rien n'était.

Comme je m'y attendais, ce ne fut pas de tout repos. Le premier soir, le 28, nous avons commencé par *Could I Fall In Love*, suivi de *There Is So Much World To See*, pour lequel pas moins de vingt et une prises furent nécessaires avant d'obtenir un résultat potable. Ensuite, ce fut le tour de *Long Legged Girl (With The Short Dress On)*. J'essayais par tous les moyens de me concentrer, de donner le meilleur de moi-même, mais c'était au-dessus de mes forces ; je n'y arrivais pas. Pour ce dernier titre, aucune prise ne nous sembla satisfaisante, préférant la remettre au lendemain. J'étais tellement en colère que j'ai dit à tout le monde que c'en était fini pour aujourd'hui. « Je fous le camp d'ici », ai-je ajouté. Il n'était pas question que je reste une minute de plus ; je devais sortir de là à tout prix, sinon je risquais de dire ou de faire des choses que j'allais inévitablement regretter. Cela démontre à quel point l'intérêt n'y était plus. Je chantais sans aucune émotion, sans couleur ; je débitais les paroles comme si je récitais un texte sur un ton monocorde.

Les musiciens, quant à eux, restèrent en studio pour enregistrer *City By Night* avant de plier bagage. Le lendemain soir, je me sentais reposé et prêt à tout faire pour que la session se passe au mieux. Je commençai par apposer ma voix sur *City By Night*, et cela se passa assez bien ; c'était encourageant ! Ensuite, tous ensemble, nous avons repris le titre inachevé la veille, et tout alla pour le mieux puisque cinq prises suffirent. Tout le monde poussa un soupir de soulagement, moi le premier. Pourtant, cette chanson ne dure que quatre-vingt-sept secondes, l'une des plus courtes jamais enregistrées. Ensuite, nous

avons poursuivi avec *Double Trouble*, la chanson-titre du film, une composition de Pomus/Shuman. Encore une fois, ce ne fut pas une de leurs chansons qui passera à l'histoire. *Baby, If You'll Give Me All Of Your Love* était la suivante au programme et déjà l'atmosphère en studio commençait à dangereusement s'alourdir. Les musiciens étaient sur le qui-vive, s'attendant au pire, après ce qu'ils avaient vu la veille. Mais je tins bon et nous avons entamé *I Love Only One Girl*, une traduction d'une chanson française, *Auprès de ma blonde*. La prochaine chanson s'intitulait *It Won't Be Long*, mais elle ne sera finalement pas retenue pour le film. Finalement, nous terminerons sans l'ombre d'un doute avec la pire chanson de toute ma carrière : *Old MacDonald*.

Était-ce vraiment ça être Elvis Presley ? Je te jure que je ne m'attendais pas du tout à ça lorsque j'avais pris la décision de devenir le « King » ! C'est dans ces moments-là que les regrets m'obsédaient et que les souvenirs de mon ancienne vie remontaient à la surface. Encore aujourd'hui, je me vois très nettement dans le studio, ce soir-là, maudissant le colonel, les dirigeants de RCA, les compositeurs responsables de toutes ces horreurs, et tous les saints du ciel. Comme ils l'avaient fait avec la trame sonore de *Spinout*, RCA ajoutera sur l'album *Double Trouble* trois titres en bonus, tous enregistrés en 1963 : *Never Ending*, *Blue River* et *What Now, What Next, Where To*. Et comme ce fut le cas pour l'album *Spinout*, ces trois ajouts se révéleront bien supérieurs à tout le reste de la bande sonore.

Pour me remettre un peu de cette session qui va me hanter pendant longtemps, je vais rendre visite à Jackie Wilson qui donne un spectacle sur Sunset Boulevard. Il est vraiment génial, c'est un chanteur et un danseur hors pair. J'y rencontre également James Brown, il doit commencer une tournée de spectacles dans quelques semaines et en profite pour m'inviter à aller le voir. « Si mon horaire me le permet, j'y serai », que je lui promets.

Deux jours plus tard, c'est le début du tournage, et ça ne semble guère plus reluisant que la session d'enregistrement que l'on vient de

passer. J'y joue le rôle d'un chanteur américain qui doit se rendre en Europe pour une série de spectacles. Une équipe est donc allée tourner certaines scènes en Belgique, notamment dans les villes de Damme, Bruges et Anvers. La réalisation est confiée une fois de plus à Norman Taurog, avec qui je m'entends à merveille ; alors aucun problème de ce côté-là.

Ce sont deux actrices anglaises qui obtiennent les rôles féminins, Yvonne Romain et Annette Day. Elles étaient toutes deux très gentilles, et je me suis bien entendu avec elles. Mais en ce qui concerne Annette Day, je dois avouer que le métier d'actrice, ce n'était pas pour elle. À vrai dire, elle était totalement dénuée de talent. Très souvent, par son manque flagrant d'expérience, elle nous a fait perdre du temps pendant le tournage, et Monsieur Taurog n'appréciait pas du tout. Je me souviens qu'un jour, où il était vraiment furieux, il lui a tout simplement hurlé dans les haut-parleurs : « Mademoiselle Day, si vous ne savez pas jouer, alors retournez chez vous et cessez de nous faire perdre notre temps ! » Ça devait être très humiliant pour elle, et j'ai tenté à maintes reprises de la réconforter, mais je n'ai jamais compris ce qui l'avait poussé à vouloir devenir actrice. *Double Trouble* allait être son seul et unique film en tant qu'actrice.

Je dois te mentionner ici une anecdote fort intéressante concernant le nom qui devait m'être attribué dans le film. Le scénariste attitré pour *Double Trouble*, Jo Helms, désirait que je porte un nom à consonance française puisque l'action devait se situer en Europe. Au départ, il avait opté pour Pierre Roy. Selon lui, ce nom se prononçait bien en anglais tout en ayant une origine francophone. Lorsque je sus cela, je téléphonai à Jo Helms en personne et je lui proposai le nom d'André Lambert plutôt que celui initialement prévu. Il m'a évidemment demandé les raisons de cette requête pour le moins étrange, je lui ai alors expliqué que le neveu du Colonel Beaulieu, le père de Priscilla, qui était d'origine canadienne, s'appelait ainsi et que je voulais faire une surprise à Priscilla. Il m'a dit qu'il allait voir ça avec les dirigeants de la MGM et qu'il me reviendrait là-dessus.

Pas plus tard que le lendemain, je reçus un téléphone du colonel, qui était hors de lui :
– Elvis, veux-tu bien me dire ce qui t'est passé par la tête de dire à Jo Helms que tu voulais que ton personnage dans le film s'appelle André Lambert ? Bon Dieu de merde, as-tu perdu la tête ?
– Colonel, ils veulent un nom français, alors pourquoi pas le mien ? Où est le problème ?
– Où est le problème ? me dit-il à bout de souffle. Mais voyons, si les membres de ta famille à Montréal regardent ce film, t'as pas pensé un seul instant qu'ils vont trouver ça bizarre que le personnage d'Elvis s'appelle André Lambert, le même nom que l'homme disparu sept ans plus tôt ?
– J'avais pas vu ça sous cet angle-là, colonel, ai-je été obligé de lui avouer. Vous avez tout à fait raison.
– Pourquoi jouer avec le feu ? Maintenant que le danger d'être démasqué est totalement écarté, il faut que tu trouves quelque chose pour remettre ça au goût du jour ?
– Bien sûr que non, vous le savez très bien. C'est juste que je n'y ai pas réfléchi avant de téléphoner à Jo Helms. Je suis désolé.
– Elvis, je n'en reviens pas. Ça aurait pu être catastrophique !
– Oui, je sais colonel. Par contre, rien ne nous interdit de lui donner quand même le nom de Lambert, en changeant seulement le prénom.
– Mais pourquoi Elvis ? Qu'est-ce que ça peut bien te faire que tu te nommes Lambert ou Roy, dans le film ? Quelle est la différence pour toi ?
– Simplement par principe, colonel. Ça me ferait un « p'tit velours » qu'un personnage joué par Elvis Presley, dans un de ses films, puisse s'appeler Lambert, c'est tout. Vous pouvez bien m'accorder ça ?
– Sincèrement, je crois que ce serait trop risqué. Mais je vais y penser. Je vais voir avec Jo Helms et je te reviens là-dessus, me dit-il sur un ton un peu plus conciliant.
– Merci, colonel, et encore une fois désolé.

Lorsque je reçus le scénario du film, trois jours plus tard, je pouvais lire en haut à droite, mon nom et celui de mon personnage : Guy Lambert. Mon vœu avait été exaucé, mon véritable nom de famille allait paraître dans le générique d'un film d'Elvis. J'espérais seulement que les membres de ma famille, advenant le cas qu'ils aillent voir le film, n'y verraient qu'une simple coïncidence…

***

C'est vers cette période qu'une toute nouvelle passion, pour ne pas dire une folie, naquit en moi : les chevaux. Priscilla m'avait déjà mentionné qu'elle rêvait de posséder un cheval, son animal préféré. Un après-midi d'août, je rentrai à la maison et me dirigeai droit vers elle pour lui dire que j'avais une surprise et qu'elle devait me suivre à l'arrière de la maison. Je lui demandai de fermer les yeux et, lorsqu'elle les ouvrit, elle découvrit un magnifique pur-sang noir.

– Wow ! À qui appartient ce cheval, chéri ? me demanda-t-elle, tout émerveillée.

– À toi, mon amour, répondis-je en la regardant droit dans les yeux pour savourer sa réaction.

– Quoi ! À moi ! C'est pas vrai, Elvis !

– Eh oui, il est à toi. Il s'appelle Domino.

Priscilla me sauta au cou, les larmes aux yeux, folle de joie. À partir de ce jour, il ne se passa pas une journée sans que je la voie monter son cheval, elle l'adorait. Une semaine plus tard, j'en offris un également à Sandy, la femme de Jerry Schilling, pour que Priscilla ait une compagne de chevauchée. Quelques semaines plus tard, alors qu'elle montait Domino, elle me proposa d'essayer. Malgré ma maigre expérience équestre, je montai sur le cheval pour lui faire plaisir. Domino se montra très docile. À mon retour, j'étais conquis et décidé à me procurer un cheval moi aussi.

Après les fêtes de Noël, Jerry Schilling trouva un splendide palomino doré dans une écurie de Memphis. Il s'appelait Rising Sun. J'en tombai amoureux dès que je le vis. Comme je ne connaissais pas

bien l'animal, je demandai d'abord à Jerry de le monter pour m'assurer qu'il était sûr. Jerry accepta, mais avec réticence, n'étant pas non plus un cavalier expérimenté. Dès qu'il fut en selle, Rising Sun partit au galop, terrifiant Jerry. Néanmoins, après quelques minutes, il réussit à calmer l'animal. Lorsqu'il revint, je montai à mon tour et tout se passa parfaitement. Dès le départ, le courant passa bien entre Rising Sun et moi, nous formions une équipe formidable.

Comme je ne fais jamais les choses à moitié, je louai un bulldozer et démolis moi-même la cabane à l'arrière du terrain pour agrandir l'écurie, qui n'avait jamais véritablement servi. Ensuite, je m'équipai du meilleur matériel d'équitation et achetai des chevaux pour tout le monde ; les gars et leurs conjointes eurent chacun leur propre monture. Nous montions tous les jours, sans exception. Dès que j'avais un moment, je grimpais sur Rising Sun et partais en balade. Parfois, je me rendais à la Music Gate pour saluer les fans, bien installé sur mon magnifique cheval.

Rapidement, l'écurie se révéla trop petite pour accueillir tous nos chevaux. Une autre idée me vint alors à l'esprit : pourquoi ne pas acheter un ranch ?

***

Pendant que je suis toujours à la recherche d'un ranch, je reçois des informations étonnantes en provenance de Montréal. Tout d'abord, j'apprends le décès de la grand-mère paternelle de Denise. Elle a été victime d'un infarctus dans la nuit du 9 septembre dernier. Elle avait 81 ans. Je sais que Denise adorait sa grand-mère, ce doit être un coup dur pour elle. Je lui envoie des ondes positives et lui offre mes plus sincères condoléances.

Ensuite, le détective m'informe que mon jeune frère, Pierre-Paul, qui faisait partie de la garde policière lors d'une assemblée du Parti libéral du Québec au Centre Paul-Sauvé en juin dernier, a été témoin de l'explosion d'une bombe. Heureusement, personne n'a été gravement blessé, et mon frère a seulement été légèrement

incommodé par la fumée. Cette explosion a été revendiquée par le Front de Libération du Québec (FLQ), un groupe terroriste prônant l'indépendance du Québec. Ce n'est pas la première fois que le FLQ frappe. En fait, les premiers attentats remontent déjà à plus de trois ans. Au mois de mai dernier, deux attentats à la bombe sont survenus : l'un à Montréal, dans une compagnie de chaussures, où il y a eu un mort, et l'autre à Drummondville, dans une compagnie de textile. Ça brasse au Québec ! Et ce n'est pourtant qu'un début…

Sur une note plus légère, les projets de mariage avancent bien pour Janine et notre célèbre détective. Avant d'en arriver à cette ultime union, il nous a fait part de leur désir de se fiancer à Noël et de se marier au printemps prochain. Aux dernières nouvelles, l'histoire de l'héritage créée de toute pièce par notre machiavélique détective semble avoir fonctionné à merveille. Parfois, on arrive à faire croire des choses tout à fait invraisemblables. Mon histoire en est sûrement la plus belle preuve ! Ce détective aurait fait un excellent politicien. Il ment avec aisance pour parvenir à ses fins, convainc facilement les gens du bien-fondé de sa théorie, et possède un don de persuasion très développé. Je suis de plus en plus convaincu que nous aurions pu mettre cet homme dans la confidence en ce qui concerne notre secret. Non seulement il aurait été digne de confiance, mais je suis absolument certain qu'il aurait trouvé l'idée… fantastique.

Finalement, bien que nous lui ayons demandé de laisser la surveillance de Denise un peu à l'écart, voici tout de même une information pour le moins surprenante que le détective avait envie de partager avec nous, et je lui laisse le soin de t'en informer :

Bonjour !

Je tiens à vous mettre au courant d'une nouvelle pour le moins inattendue. Il y a quelques jours, Janine et moi avons dîné au restaurant en compagnie de Maurice et Denise. Au cours du repas, Maurice nous a informés que

Denise allait bientôt passer une entrevue pour devenir policière pour la Ville de Montréal. Ce fut un choc ! Nous étions loin de nous attendre à ça. C'est Maurice qui lui aurait proposé cette nouvelle vocation. Selon lui, elle avait l'étoffe pour devenir une excellente policière. Bien sûr, une fois l'étonnement passé, nous l'avons félicitée et souhaité la meilleure des chances pour son entrevue. Maurice, fier comme un paon, nous a dit que ce n'était qu'une formalité, qu'elle était assurée d'être embauchée. Denise nous a avoué qu'elle avait toujours envié ses deux maris de faire partie de la police de Montréal, et maintenant elle allait sans doute réaliser un grand rêve. Elle a poursuivi en disant qu'elle se considérait très privilégiée d'avoir un époux comme Maurice, prêt à accepter que sa femme devienne policière. Elle n'était pas certaine, a-t-elle ajouté, qu'André aurait si facilement accepté ce fait, mais qu'elle était certaine, aujourd'hui, et où qu'il soit, qu'il serait très fier d'elle. Bien sûr, Denise effectuerait principalement du travail de bureau, elle ne serait pas sur le terrain, mais tout de même, pour une grande nouvelle, s'en était tout une. Ainsi, après avoir épousé deux policiers, Denise Moreau-Lambert-Dumoulin allait en devenir une. Que dites-vous de cela ?

Denise ne cessera jamais de m'étonner. En effet, elle avait tout à fait raison, jamais je n'aurais consenti à ce que ma femme devienne policière. Pour moi, le rôle d'une femme était à la maison, pas au travail, ça c'était le rôle de l'homme. Je ne sais pas ce que Dumoulin a derrière la tête, mais je n'ai aucunement confiance en ce visage à deux faces. Je suis convaincu qu'il y a anguille sous roche. Ce n'est pas normal qu'un policier puisse vouloir laisser sa femme travailler dans un lieu où elle serait constamment entourée d'autres policiers. Je

serais incapable d'imaginer que mes collègues de travail puissent reluquer librement mon épouse à longueur de journée. C'est pour cette raison que j'ai peine à croire que ce Dumoulin soit honnête dans sa requête, comme je ne crois pas davantage qu'il l'a été lors de l'achat de leur immeuble et peut-être même… de leur mariage. Enfin, c'est son choix, elle veut devenir policière, alors qu'il en soit ainsi, et c'est encore tout à fait vrai lorsqu'elle a mentionné que malgré tout, je serais très fier d'elle. En effet, je le suis…

***

Le 28 septembre, j'entre en studio pour enregistrer les chansons de mon prochain film. Initialement, ce projet devait s'intituler *Easy Does It*, puis successivement *Nice And Easy*, *Port Of Call*, et *A Girl And Every Port*. Finalement, ils opteront pour *Easy Come, Easy Go* (*Trois gars, deux filles et un trésor*, dans sa version française). Contrairement aux enregistrements précédents qui se faisaient au *Recorders Studio*, je choisis cette fois-ci les studios d'enregistrement de la Paramount, plus proches de ma maison, m'évitant ainsi un déplacement inutile. Joseph Lilley, en charge de la réalisation musicale, m'avertit que la qualité sonore risque d'être inférieure par rapport au *Radio Recorders*, ces studios n'étant pas conçus pour ce type d'enregistrement. Je lui ai simplement répondu : « Croyez-vous vraiment que cela change quoi que ce soit dans la qualité des chansons ? » Que pouvait-il répondre à cela ?

Le premier soir, nous enregistrons trois titres : *I'll Take Love, Sing You Children* et la chanson titre du film. Le lendemain, nous poursuivons avec *She's A Machine*, *The Love Machine*, *Yoga Is A Yoga Does* (en duo avec Elsa Lanchester, ma co-vedette) et *You Gotta Stop*. Bien que les chansons soient à la hauteur de leur réputation en termes de piètre qualité, les deux jours d'enregistrement se passent plutôt bien dans l'ensemble. Cependant, le colonel et les dirigeants des diverses maisons de production se rendent compte que mes films n'attirent plus autant qu'auparavant et que les recettes couvrent à peine les coûts de

production. En fin de compte, les bénéfices sont maigres. Autant le dire sincèrement, mes trois ou quatre derniers films ont rapporté peu.

Concernant la session d'enregistrement, deux titres étaient prévus mais l'un ne sera pas retenu pour le film. Il s'agit de *We Call On Him*, une bonne chanson étonnamment, que je reprendrai un an plus tard. L'autre titre, quant à lui, ne verra jamais le jour. C'était un succès de Ray Charles, *Leave My Woman Alone*, qui avait été préenregistré par les musiciens, mais pour une raison obscure, je n'y apposerai jamais ma voix. La chanson *Wheel Of Fortune* avait également été proposée, mais elle ne sera finalement jamais enregistrée. Cette bande sonore ne fera pas l'objet d'un 33 tours, mais plutôt d'un 45 tours longue durée, comprenant tous les titres enregistrés lors de cette session, à l'exception de *She's A Machine* ; RCA préférant la garder pour un usage ultérieur.

Après l'avoir fait au début des films *Roustabout* et *Paradise, Hawaiian Style*, Hal Wallis s'est encore plaint auprès du colonel, cette fois en prétextant que je n'avais pas la tête de l'emploi pour le rôle que je devais jouer dans ce film, celui d'un homme-grenouille. Il se plaignait entre autres de mes cheveux, qu'il trouvait trop noirs, trop lisses et trop gonflés. Comme si quelqu'un allait vraiment remarquer ça ! C'était un film de troisième ordre et personne ne se souciait d'un détail aussi insignifiant. Heureusement, après avoir tourné ensemble neuf films, dont sept avec moi et deux avec le vrai Elvis, *Easy Come, Easy Go* allait mettre un terme à notre collaboration, Hal Wallis et moi.

La réalisation du film est confiée à John Rich, celui-là même qui avait précédemment réalisé *Roustabout*. Si ça n'allait pas bien avec Hal Wallis, ce n'était guère mieux avec John Rich. La relation plutôt froide entre Rich et moi, qui avait émergé lors de notre première expérience, refit surface pendant le tournage de *Easy Come, Easy Go*. Je dois dire à sa défense qu'il n'avait pas en main le meilleur des scénarios, mais il ne fit rien pour en améliorer la mise en scène. Il était impatient, rarement souriant, criait constamment contre les acteurs et

actrices, et jouait les arrogants à mon égard. Il ne supportait pas de voir un de mes gars dans les parages ; il n'endurait personne sur le plateau qui n'avait pas affaire là. J'ai dû à quelques reprises intervenir pour lui faire comprendre que nous étions là pour nous amuser, que ce n'était pas Hamlet que nous tournions, et que si nous ne pouvions plus nous amuser, alors nous cesserions de tourner ce film. Il finit par baisser un peu sa garde, mais la tension était toujours palpable, et ce fut ainsi jusqu'à la fin du tournage. Ce fut d'ailleurs sa dernière participation en tant que réalisateur de films ; il se concentra par la suite sur la réalisation de séries télévisées.

Les dernières scènes sont tournées le 22 novembre – ce qui marque déjà treize ans depuis le décès de mon père biologique, Paul Lambert ; je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour lui – et je retourne me reposer quelques jours à Palm Springs dans ma magnifique villa de 500 mètres carrés, que j'ai louée au coût de 1 750 dollars par mois dans le quartier des millionnaires, situé au 1350 *Ladera Circle*, tout près de la résidence du colonel, qui lui avait été offerte par l'agence William Morris. J'avais également comme voisins les non moins célèbres Frank Sinatra, Dean Martin, Bob Hope, Bing Crosby et d'autres de ce genre. Lorsque je ne résidais pas dans cette villa, j'allais dans mon autre maison que j'avais également louée à Bel Air, résidence que j'habiterai provisoirement jusqu'au 7 mai 1967.

***

Rien n'allait plus en matière cinématographique, ça devenait de plus en plus évident pour tout le monde. Même ma carrière musicale battait de l'aile ; mon dernier 45 tours, *Love Letters*, n'avait atteint que la dix-neuvième position, les ventes n'ayant pas dépassé les 500 000 copies. Ma relation avec le colonel allait de mal en pis, au point où nous arrivions à peine à nous parler sans que cela tourne à l'engueulade. Et ce n'était guère mieux au sein de la bande. Il y avait d'énormes tensions et de la jalousie.

Depuis le retour de Joe, Marty ressentait une certaine animosité à son égard ; c'était à peine s'ils s'adressaient la parole, ce qui rendait tout le monde mal à l'aise. De plus, Marty se plaignait constamment d'être mis de côté, invoquant les week-ends que Joe et son épouse Joanie, ainsi que Priscilla et moi, passions en couple à Palm Springs. Red et Sonny West avaient pris leurs distances, eux aussi, étant de moins en moins présents avec nous. Alan Fortas, pour des raisons plus nobles, avait dû retourner chez lui, son père étant gravement malade.

Et je ne parle pas de la conspiration des guys et du colonel envers Larry Geller ; c'était presque devenu insupportable. Les gars se moquaient de lui, le raillaient sans arrêt. Ça n'allait guère mieux entre Priscilla et lui, elle ne faisait aucun effort pour camoufler le mépris qu'elle éprouvait envers lui. Je sus même qu'un jour, suite à une invitation pour le moins étrange de la part du colonel, Larry et sa famille avaient été invités à lui rendre visite. Le colonel les avait reçus avec grandiloquence. De retour chez eux, les Geller s'étaient rendu compte que leur domicile avait été la proie de cambrioleurs, du moins c'est ce qu'ils avaient tout d'abord cru. Les ordures jonchaient le sol de leur domicile, des excréments humains furent retrouvés près de la porte de l'entrée principale, et il y avait bel et bien trace d'effraction. Toutefois, lorsqu'ils pénétrèrent à l'intérieur, ils remarquèrent qu'aucun objet de valeur n'avait disparu ; seuls un magnétophone à bobines et quelques dossiers personnels ayant un lien avec moi-même avaient été volés.

Dès lors, Larry soupçonna le colonel. Il était convaincu qu'il avait été victime d'un coup monté. La déconcertante invitation du colonel lui semblait maintenant beaucoup plus claire. Le colonel s'était-il réellement abaissé à ce point ? Nous ne l'avons jamais su. Mais quoi qu'il en soit, cela démontre que tout allait au plus mal dans le meilleur des mondes.

De retour à Graceland pour la période des fêtes de Noël, je repris ma routine en me rendant presque chaque soir au *Memphian Theater* pour visionner des dizaines de films : *Qui a peur de Virginia Woolf ?*

avec Elizabeth Taylor, *Madame X* avec Lana Turner, *After The Fox* avec Peter Sellers, l'un de mes acteurs favoris, *Pénélope* avec Natalie Wood, *Fahrenheit 451* tiré du roman de Ray Bradbury que j'avais eu le plaisir de lire à mon arrivée à Memphis en février 1959, et bien d'autres encore.

Je profitai également de cette période pour apporter quelques modifications à Graceland. Entre autres, je fis démonter l'allée de course construite en 1963, située à droite de la maison et se prolongeant jusqu'à la piscine. À la place, j'installai mes nombreux disques d'or, mes trophées et autres récompenses. Des bureaux furent construits derrière la maison et une clôture fut érigée autour de la piscine pour nous préserver des regards indiscrets. Des rénovations importantes furent également faites dans la cuisine, incluant tout ce qu'il y avait de plus moderne. Au-dessus de la table de la salle à manger, j'installai un énorme lustre en forme d'étoile, et les chaises furent capitonnées de velours rouge, tout comme les nouveaux rideaux du salon, commandés pour s'ouvrir et se fermer simplement en appuyant sur un petit commutateur électrique.

Dans ma chambre à coucher, je demandai que des rideaux noirs soient posés sur l'intégralité des murs pour empêcher toute infiltration de lumière extérieure. Les portes furent capitonnées de cuir noir, empêchant tout bruit de filtrer à l'intérieur de la chambre. Le mobilier fut entièrement remplacé, et le tapis, toujours à longs poils, fut désormais de couleur rouge et noir. Charles Church, spécialiste des systèmes de sécurité à Memphis, m'installa un système de télévision en circuit fermé dans ma chambre pour que je puisse surveiller plusieurs pièces de la maison et l'extérieur, notamment l'entrée de la Music Gate.

Un matin, en écoutant la radio, j'entendis mon ami Tom Jones chanter *Green Green Grass of Home*. Cette interprétation me plut tellement que je demandai immédiatement qu'on repasse la chanson. Red me rappela alors qu'il m'avait proposé de l'enregistrer l'année précédente, mais que j'avais refusé, prétextant que c'était trop

country. Étrangement, je ne me souvenais pas de cela, mais peu importe, la version de Tom était magnifique. Il l'interprétait de façon magistrale, et je me promis qu'un jour, moi aussi, j'allais l'enregistrer.

À la mi-décembre, le colonel m'a convoqué à son bureau pour me faire part de certains changements concernant notre entente. Plutôt qu'un simple contrat de gérance, il me proposait désormais un contrat d'association. Il continuerait à recevoir 25 % de mes gains en tant que chanteur et acteur, mais dorénavant, il allait prélever la moitié des revenus sur mes droits d'auteur ainsi que sur les bénéfices générés par les films. Je lui ai fait remarquer que la majorité des gérants ne retenaient que 15 ou 20 % des revenus totaux de leurs artistes, et que je trouvais donc cette requête très exagérée. Il m'a regardé avec son sourire sardonique et, tout en déplaçant légèrement son cigare qui pendouillait à la commissure de ses lèvres, il m'a répondu que cette même majorité de gérants ne se contentait pas d'un seul artiste et n'avait pas voué une partie de leur vie et de leur énergie à une seule tête d'affiche.

– Et surtout, n'oublie jamais que si j'avais refusé l'idée de Joe, tu ne serais pas devenu ce que tu es, tu serais encore un simple policier de Montréal, à 3 000 dollars par année, m'a-t-il dit avec beaucoup de condescendance.

– Et vous, colonel, n'oubliez jamais que si j'avais refusé votre offre, vous seriez rapidement tombé dans l'oubli, car sans Elvis, vous n'êtes rien.

– Mais pour qui te prends-tu ! J'ai fait de toi une star en moins de temps qu'il t'en a fallu pour dire « ouf ! » Tu ne sembles pas conscient que c'est toi qui, sans moi, n'es rien. Comprends bien que même si tu avais refusé de prendre la place d'Elvis, sois certain que des centaines d'artistes se seraient jetés à mes pieds et m'auraient supplié de m'occuper de leur carrière. Moi, je n'avais absolument rien à perdre, je possédais déjà la richesse et la renommée, toi, par contre, tu avais tout à perdre puisque tu n'avais rien, ni richesse, ni renommée. Alors,

signe ce petit bout de papier qu'on en finisse et continue à jouer le rôle qui t'es octroyé, celui d'Elvis Presley ; le reste, je m'en occupe.

Je commençais vraiment à détester cet homme. Il me tenait par les couilles et m'utilisait comme une vulgaire marionnette. Néanmoins, je savais qu'en partie, il avait raison. Si Elvis avait été déclaré officiellement mort en février 1959, il est vrai que le colonel aurait eu d'innombrables offres, et de nombreux artistes auraient tout fait pour que cet homme, celui qui avait fait d'Elvis Presley la plus grande vedette planétaire, devienne leur gérant. Moi, de mon côté, j'aurais continué mon travail de policier et, comme le chantait si bien Jacques Brel, je serais passé à côté d'« un impossible rêve ». Malgré mon désaccord avec le colonel, malgré également les navets que je ne cesse de tourner et le peu de chansons originales sorties des studios de RCA cette année, je suis tout à fait conscient du travail qu'il abat pour me tenir à flot. Il avait réussi l'impossible avec Elvis : en faire la plus grande vedette planétaire, une icône mondiale, le plus gros vendeur de disques au monde et l'acteur le mieux payé d'Hollywood. Beaucoup avaient prétendu qu'Elvis ne serait qu'un feu de paille et, pire encore, ils avaient presque tous conclu que la carrière d'Elvis était finie le jour où il avait mis le pied dans l'armée. Et pourtant... Pour preuve, en dépit de l'énorme baisse de régime en matière cinématographique et musicale, mes revenus ne faiblissent pas pour autant, s'élevant à plus de trois millions de dollars cette année. Pour remercier la providence, et comme c'est devenu une habitude, je fais don de 105 000 dollars à diverses œuvres caritatives de Memphis.

Au cours de l'après-midi du 23 décembre, je suis monté à la chambre de Priscilla. J'ai frappé à la porte, et après avoir obtenu son accord, je suis entré. Elle était encore en robe de chambre, et je lui ai demandé de fermer les yeux. Amusée par la situation, elle a obtempéré. Quand je lui ai dit qu'elle pouvait les ouvrir, je me suis mis à genoux devant elle, tenant une petite boîte de velours noire dans mes mains. Je la lui ai tendue, et alors qu'elle la prenait, j'ai murmuré : « Cilla, je… ». L'émotion m'a coupé le souffle, m'empêchant d'aller

plus loin. Je lui ai fait signe d'ouvrir l'écrin, et tout doucement, elle s'est exécutée. À l'intérieur se trouvaient deux anneaux imbriqués l'un dans l'autre, mais pouvant être portés séparément. L'un était surmonté d'un superbe diamant de trois carats, tandis que l'autre arborait une rangée de petits diamants.
– C'est ta bague de fiançailles, Cilla. Nous allons nous marier, comme je te l'avais promis, ai-je finalement réussi à dire en lui glissant la bague au doigt.
– Oh, mon Dieu, Elvis, elle est absolument magnifique, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.
– Je t'aime, Cilla !
– Je t'aime moi aussi, Elvis !

Pendant tout le reste de la journée, nous avons fait le tour de la maison pour montrer à tout le monde la bague de fiançailles que je venais d'offrir à Priscilla, en commençant par mon père et mamie. Ils avaient tous l'air heureux pour nous. Et c'est vrai que nous l'étions. Priscilla voulut téléphoner à ses parents pour leur annoncer la bonne nouvelle, mais je lui ai plutôt proposé d'attendre notre retour à Los Angeles, afin de les informer en personne, ce qui serait plus agréable. Elle acquiesça, acceptant volontiers cette idée.

***

Au même moment où Priscilla et moi célébrions nos fiançailles à Memphis, Janine et notre détective faisaient de même à Montréal. Ils avaient souligné cette nouvelle étape, prélude à leur mariage, chez les parents de Janine. Selon ce qu'il avait toujours laissé entendre, le détective avait prétendu être fils unique, et que ses parents avaient perdu la vie dans un grave accident d'auto quelques années auparavant. Ainsi, il n'avait aucune famille. Un autre coup de génie de sa part. Il pensait vraiment à tout ! D'ailleurs, un jour, j'allais moi-même utiliser ce subterfuge. Quoi qu'il en soit, j'étais heureux pour eux et je ne pouvais qu'avoir de l'estime et de l'admiration pour cet homme qui se dévouait corps et âme à son travail. Pour te le prouver

une fois de plus, malgré l'effervescence des fiançailles, il trouva le temps de nous faire parvenir son rapport.

Il nous informa que, comme le lui avait prédit Dumoulin, Denise passa l'entrevue d'embauche avec succès ; elle devrait commencer l'entraînement vers la mi-janvier. J'étais encore sous le choc ! Je n'arrivais tout simplement pas à m'imaginer Denise en uniforme de policière. Elle allait faire tourner bien des têtes ! J'appris également que mon fils, qui venait de fêter son septième anniversaire, allait toujours bien à l'école. Il adorait ça, surtout les mathématiques. Il avait très bien réussi sa première année, avec des notes au-dessus de la moyenne, et tout semblait vouloir aller dans le même sens maintenant qu'il était en deuxième année. J'étais fier de lui. Peut-être ferait-il un policier comme son père, son oncle ou… sa mère !

En terminant, le détective nous fit part d'un événement qui allait avoir lieu dans quelques semaines et qui m'a profondément bouleversé. Comme Denise n'avait pas eu gain de cause auprès du gouvernement dans sa demande de réouverture de l'enquête concernant ma disparition et que le « dossier André Lambert » allait se retrouver dans les affaires non classées parmi des centaines d'autres dans le sous-sol des bureaux du Service de Police de Montréal, elle avait décidé d'accepter, bien à contrecœur et en gardant toujours l'espoir qu'un jour on puisse me retrouver, de vivre son deuil. Elle fit une demande au curé de l'église du Très Saint Nom de Jésus, l'endroit même où nous nous étions rencontrés et plus tard mariés, s'il acceptait de célébrer une messe de requiem en ma mémoire. Il accepta sur le champ ! C'est pourquoi il y aura célébration d'une messe le dimanche 19 février 1967, deux jours avant le huitième anniversaire de ma disparition. Ça m'a fait tout drôle de lire qu'on allait me rendre un hommage posthume. Ça m'a fortement troublé, mais j'ai été également très touché par le geste de Denise et pris de nouveau conscience que pour elle, je serais éternellement présent.

Pendant tout le mois de décembre, pour faire suite à ma nouvelle obsession pour les chevaux, je suis retourné à plusieurs reprises chez

Ben Howell, boutique spécialisée dans l'équipement d'équitation, pour m'y procurer divers articles : selles, bottes, étriers, vestes, et plein d'autres choses encore. De plus, j'ai acheté pas moins de quatre nouveaux chevaux. Vernon, qui n'en revenait tout simplement pas, m'a supplié de cesser cette folie. Il n'y avait plus de place dans l'écurie, me fit-il remarquer.

1967

Au mois de janvier, le colonel m'a annoncé que RCA venait de prolonger mon contrat jusqu'en 1980. Cette décision, bien que surprenante compte tenu de la baisse de régime et des ventes de disques, m'a redonné confiance en l'avenir.

En février, alors que je continuais à acheter des chevaux – pas moins de dix nouvelles bêtes en seulement deux mois – j'ai découvert, lors d'un voyage à Tupelo avec Priscilla, le ranch qui allait devenir le « Circle G ». Avec un nombre de chevaux désormais trop élevé pour les écuries de Graceland, il me fallait un nouvel emplacement. En voyant ce ranch dans le district de DeSoto, au Mississippi, à une quinzaine de kilomètres de Graceland, j'ai su que c'était le bon. Priscilla partageait mon enthousiasme. Accompagné d'Alan, j'ai rencontré le propriétaire et, après une offre de 437 000 dollars et un contrat de vente signé, le ranch était à moi.

La maison était modeste, en bois et en briques, mais le terrain de plus de 150 acres comprenait cent cinquante têtes de bétail. Dès l'acquisition, j'ai entrepris de nombreuses et coûteuses rénovations. Une solide clôture de trois mètres a été construite autour du ranch pour éviter les regards indiscrets des nombreux fans. J'ai également acheté plusieurs autres chevaux, tous magnifiques, des tracteurs et une vingtaine de camionnettes Ford Rancheros. Comme la maison ne pouvait pas accueillir toute la bande, j'ai fait installer des roulottes sur le terrain pour les guys et leurs épouses, incluant une ultra-luxueuse pour Priscilla et moi. En un mois, j'avais dépensé plus de 350 000 dollars. Vernon a failli perdre connaissance en voyant le montant des dépenses et m'a supplié de cesser ces folies. Je lui ai souri, assurant que je m'amusais et que les revenus des prochains films renfloueraient notre compte en banque. Ses inquiétudes ne semblaient pas apaisées.

Le ranch nécessitait du personnel. J'ai gardé l'employé s'occupant du bétail pour l'ancien propriétaire, et deux de mes oncles sont venus

travailler au « Circle G ». Alan Fortas a proposé d'emménager à temps plein pour s'occuper du ranch. Ces frais supplémentaires non prévus ont ajouté à l'inquiétude de Vernon.

Parallèlement, les discussions continuaient concernant un emplacement en mon honneur à Memphis. Gary Pepper, président d'un des fan-clubs les plus connus à Memphis, poursuivait sa croisade pour que mon nom soit donné à un édifice de la ville. Il avait proposé le *Mid-South Coliseum* il y a trois ans et avait envoyé une pétition avec plus de 10 000 signatures du monde entier aux conseillers de la ville. Affaire à suivre…

***

Comme je te l'ai déjà dit, les dépenses encourues suite à l'acquisition du « Circle G » ont été considérables, et maintenant je devais payer les factures pour éviter que Vernon soit victime d'un infarctus. Même le colonel m'avait téléphoné quelques semaines auparavant, me suppliant de me débarrasser de ce « gros éléphant blanc » pour éviter la ruine. Pour ce faire, il fallait retourner en studio pour tourner un autre film, ce qui allait me permettre de renflouer les coffres. Je devais tout d'abord enregistrer la bande sonore, mais je n'avais aucune envie de retourner en studio.

C'est avec une semaine de retard, le 21 février, que je mis les pieds dans le studio B à Nashville pour enregistrer les chansons de mon prochain film. À la demande expresse du colonel, je m'y suis rendu en jet privé. Outre Jeff Alexander, de la *United Artists*, et Jim Malloy à la console, se trouvait Felton Jarvis en tant que producteur. Les musiciens étaient majoritairement les mêmes que lors des sessions antérieures à Nashville.

Lors de la première soirée, quatre titres furent enregistrés. Tout d'abord, *The Girl I Never Loved*, une assez bonne ballade, suivie par *How Can You Lose What You Never Had*. Ensuite, nous avons entamé une version de *You Don't Know Me*, une reprise d'un succès de l'ancien protégé du colonel, Eddy Arnold, enregistré en 1955. Ray

Charles en avait également fait une excellente version en 1961. Après quelques essais infructueux, j'ai demandé aux Jordanaires de me suivre dans le refrain. Jeff Alexander, qui se trouvait derrière la console, s'est alors penché au micro et m'a dit :
– Elvis, les Jordanaires ne peuvent pas chanter avec vous sur ce titre, car dans la séquence du film, vous êtes censé rouler en moto sur l'autoroute, et ça ne serait pas crédible.
– Hein ! Comment ça pas crédible ? Mais rien n'est crédible dans ce film, alors où est le problème ? lui répondis-je à moitié sérieux.
– Mais où voulez-vous que l'on place les Jordanaires dans cette scène, alors que vous roulez seul sur l'autoroute ? Il ne m'a fallu que quelques secondes de réflexion pour trouver une réponse plus qu'évidente.
– Et bien, vous n'avez qu'à les placer avec l'orchestre !

J'ai alors entendu Felton Jarvis rire derrière la console. Jeff Alexander n'a pu faire autrement que de me donner raison sur ce point, et nous avons pu continuer. Après une vingtaine de prises de *You Don't Know Me*, nous avons terminé cette première journée d'enregistrement avec *A House That Has Everything*.

Le lendemain soir, je ne me suis pas pointé en studio, c'est Red qui m'a remplacé en donnant comme excuse que je souffrais d'un rhume. Ce soir-là, quatre autres titres furent mis en boîte : *Who Needs Money?*, *Confidence*, *Hey, Hey, Hey* et *Clambake*, la chanson titre du film. Pour ces quatre titres, j'ai apposé ma voix le lendemain, arrivant en studio habillé de pied en cap en cowboy. Tu aurais dû voir l'expression des gars, on aurait cru voir arriver Lucky Luke pour enregistrer *I'm a Poor Lonesome Cowboy*. C'était du délire ! Mais je m'en foutais éperdument.

Comme c'est devenu une habitude pour les récents albums de film, RCA rajoutera quatre chansons qui ne seront enregistrées qu'en septembre prochain : *Guitar Man*, *Big Boss Man*, *Singing Tree* et *Just Call Me Lonesome*.

Comme je n'avais guère plus envie de me rendre sur le plateau de tournage de la United Artists que je n'en avais eu pour l'enregistrement des chansons à Nashville, j'ai tenté de joindre mon médecin pour obtenir un prétexte et retarder mon retour à Hollywood. Malheureusement, il était absent. George Klein, venu me rendre visite pour le week-end, était accompagné d'une amie, Barbara Little. Elle m'a dit qu'elle travaillait dans une clinique médicale à Memphis et m'a proposé de téléphoner à l'un des praticiens sur place, le docteur George Nichopoulos. Cette rencontre allait s'avérer marquante pour nous deux.

Lorsque le docteur Nichopoulos est arrivé, je lui ai expliqué que je souffrais de maux de dos. Il m'a examiné pendant une vingtaine de minutes et m'a prescrit du paracétamol, un antalgique. Ensuite, nous avons longuement discuté. Cet homme bien bâti, sûr de lui, avec ses cheveux blancs et son air sympathique, m'a immédiatement plu. Dès les premières minutes de notre rencontre, j'ai su qu'il allait devenir un personnage important dans mon entourage immédiat. Avant son départ, je lui ai demandé s'il pouvait se rendre à Graceland pour examiner ma grand-mère. Il accepta avec plaisir.

Le lendemain, il a téléphoné au colonel pour l'informer que je ne pourrais pas me rendre en studio à la date prévue ; le colonel était furieux. Il devait à son tour en informer les producteurs, ce qui ne lui plaisait guère, car il craignait plus que tout que United Artists annule le contrat pour non-respect des clauses. Heureusement, ils acceptèrent de reporter le début de la production d'une semaine.

C'est à contrecœur que je me suis envolé pour la Californie le dimanche 5 mars pour tourner mon vingt et unième film, *Clambake*. Pendant que je tourne les premières scènes en studio, les scènes extérieures sont filmées à Miami. Je suis heureux de retrouver l'actrice Shelley Fabares avec qui j'avais déjà tourné *Girl Happy* et *Spinout*. Nous avons toujours eu beaucoup de plaisir à jouer ensemble.

Toutefois, les relations sont moins évidentes avec Levy Garner, le producteur attitré, qui, comme Michael Moore, le réalisateur de

Paradise Hawaiian Style, s'est plaint de mon surplus de poids auprès du colonel. Il est vrai que j'avais de plus en plus de difficulté à maintenir mon poids santé. La panoplie de médicaments que je prenais n'aidait certainement pas. Heureusement, j'allais avoir plus de chance avec le réalisateur...

Celui-ci se nomme Arthur Nadel. C'est la première fois que nous travaillions ensemble et la chimie passe bien entre nous deux. Il est sympathique, drôle, patient et, contrairement à bien d'autres réalisateurs avant lui, il supporte très bien la présence constante des gars sur le plateau. Les trois premiers jours de tournage se déroulent sans encombre. Toutefois, dans la nuit du 9 mars, alors que j'étais dans la salle de bain de ma maison de *Bel-Air*, sur Rocca Place, un incident survient.

Je m'étais levé pour aller uriner et, complètement dans les vapes à cause de ma dose habituelle de médicaments, j'ai trébuché. Mon pied gauche s'était pris dans le fil d'alimentation du téléviseur, et je suis tombé en me cognant la tête sur le bord de la douche. J'ai fini sur le parquet avec une sévère coupure d'environ cinq centimètres de long sur le front, saignant abondamment. Je crois avoir perdu connaissance quelques minutes. En revenant à moi, j'ai aussitôt appelé Joe sur l'interphone pour qu'il évalue la gravité de la blessure. Arrivé encore tout endormi, Joe m'a fortement recommandé de téléphoner au médecin, car selon lui, il serait impossible de retourner sur le plateau le lendemain avec une telle blessure.

Peu de temps après, le docteur et une équipe médicale sont arrivés à la maison. Après un examen approfondi, le diagnostic était une légère commotion. Cependant, compte tenu de la coupure et de la bosse, ils m'ont forcé à rester au repos pendant au moins deux semaines pour permettre une cicatrisation complète. Priscilla, informée de l'incident, est aussitôt venue me rejoindre à Los Angeles, accompagnée de mon père. Le tournage a été retardé, ce qui n'a pas plu au producteur ni au colonel. C'est cet événement qui allait déclencher la colère du colonel.

***

En effet, lorsque ce dernier est arrivé chez moi le lendemain après-midi, pendant que je dormais dans ma chambre, il a engueulé les gars comme jamais auparavant. Étaient présents sur les lieux : Joe Esposito, Marty Lacker, Alan Fortas, Jerry Schilling et Larry.

– Là, ça va faire ! Je ne sais pas ce que vous fabriquez, mais ça va cesser immédiatement. Vous ne vous rendez pas compte qu'Elvis est en train de sombrer. Vous attendez quoi ? Qu'il tombe dans une dépression sévère ? Mon Dieu, les gars, réveillez-vous, c'est de votre patron que l'on parle là, et pas n'importe quel patron, il s'agit d'Elvis Presley. Maintenant, il va falloir que vous soyez à ses côtés nuit et jour, sans le lâcher d'une semelle. Est-ce assez clair ?

À ce moment-là, le colonel s'est retourné vers Larry et lui a dit :

– Larry, tu vas me sortir d'ici tous les satanés livres qui traitent de spiritualité. Je ne veux plus en voir un seul, et s'il te vient l'idée d'en apporter un autre, je te promets de te le faire bouffer page par page. Est-ce que tu m'as bien compris ?

– Oui, colonel, très bien, répondit Larry, complètement terrifié.

Ensuite, le colonel alla voir Joe et lui dit que dès que j'irai mieux, il convoquerait tout le monde, sans exception, pour une rencontre au sommet. Il était impératif de remettre les pendules à l'heure. Quelques instants plus tard, il entra dans ma chambre, et ce fut à mon tour de passer à la moulinette.

– Elvis, écoute-moi bien, ça suffit les niaiseries, m'as-tu compris ? Ça n'a plus aucun sens. On dirait que tu vis sur une autre planète. Donc, à partir d'aujourd'hui, tu vas faire ce que je te dis de faire, sinon je te quitte, et tu vas tout perdre.

Pendant que le colonel débitait son monologue, la douleur lancinante de ma coupure me faisait souffrir le martyre et je peinais à garder les yeux ouverts. Mais cela n'empêcha pas le colonel de continuer son sermon.

– Premièrement, je ne veux plus entendre parler de religion, quelle qu'elle soit. Deuxièmement, on va faire le ménage dans ton personnel, il y en a beaucoup trop qui sont payés pour rien. Je peux te dire aussi qu'il y a de gros changements à l'horizon, des projets d'envergure sont sur le point de se réaliser et je crois que ça va te plaire. Mais pour ça, il faut que tu sois au meilleur de ta forme, ce qui n'est pas le cas en ce moment. Est-ce que je me suis fait bien comprendre ?
– C'est sûr, colonel, c'est très clair, ai-je balbutié, à moitié conscient.

La réunion que désirait organiser le colonel eut lieu environ une semaine après mon accident. Nous nous sommes alors réunis dans la salle de séjour, et presque tous ceux qui travaillaient pour moi étaient présents : mes deux cousins Gene et Billy, Joe, Marty, Sonny et Red, Alan, Charlie, Jerry, Lamar, Richard et Larry. Priscilla et Vernon étaient également présents.
– Bon, je vais aller droit au but, commença le colonel, qui, pour une des rares fois, s'adressa à nous sans son éternel cigare au coin de la bouche, préférant le laisser s'user dans le cendrier situé sur la table, à sa droite. Par les temps qui courent, tout va de travers ici. On ne sait plus qui dirige, le boss ou les employés. Donc, je vais mettre un peu d'ordre avant que tout s'écroule.

Il marqua une pause, balayant la salle du regard.
– Tout d'abord, le patron, c'est Elvis. Ça, je veux que ce soit très clair. Par contre, le rôle d'Elvis est d'être un chanteur et un acteur, pas un conseiller spirituel. Il n'est pas là pour sauver le monde, ce n'est pas le nouveau messie. Alors fichez-lui la paix. Ensuite, le chef d'équipe, et le seul, c'est Joe, personne d'autre. Alors, si vous avez des problèmes, allez voir Joe, pas Elvis. S'il y en a que ça ne fait pas l'affaire, dites-le tout de suite, on va vous désigner la sortie.

Évidemment, le colonel pointait Marty qui avait été chef d'équipe pendant l'absence de Joe. Mais Marty ne réagit pas, il fit comme si cela ne le concernait pas.
– Autre chose, et ça j'en ai déjà discuté avec Elvis, je ne veux plus entendre parler de religion ou de toute autre connerie du genre. Il y en

a qui s'amusent à jouer les gourous ou à Jésus-Christ et à faire croire qu'on est tous des dieux. Dieu, il y en a juste un et il n'est pas assis à cette table, alors fichez-moi la paix avec ça. Évidemment, je ne veux plus que Larry reste seul avec Elvis. Il peut continuer à être son coiffeur, mais il doit s'en tenir uniquement à ce rôle.

Le silence qui suivit était lourd de tension. Chacun savait que le colonel ne plaisantait pas.

Quant à Larry, je peux te dire qu'il n'en menait pas large pendant que le colonel parlait de lui à la troisième personne, sans jamais le regarder. C'était humiliant pour lui, sachant que, hormis Charlie, tous les autres jubilaient à l'idée de ne plus jamais le voir seul en ma présence. Mais, tout comme Marty, Larry préféra baisser les yeux et s'abstenir de tout commentaire.

– Finalement, nous allons devoir couper dans les dépenses, car là également, il y a de l'exagération. Si vous voulez conserver votre poste, vous n'aurez d'autre choix que d'accepter une diminution de salaire. Je conseille fortement à beaucoup d'entre vous de chercher du travail ailleurs. Toutefois, quand les choses se seront replacées, on pourra éventuellement augmenter vos salaires. Tout ce que je viens de dire est non négociable, mais si vous avez des commentaires, je suis prêt à les écouter.

– J'aurais une question, colonel, demanda Marty. Que voulez-vous dire par diminution de salaire ?

– Je vais voir ça avec Monsieur Presley, et il vous tiendra au courant. Autre chose ?

Le colonel ajouta :

– Marty, tu es chargé des projets spéciaux. Ton premier contrat consistera à préparer le mariage d'Elvis.

La réunion prit fin sur cette note positive et chacun retourna à ses affaires. Malgré les décisions drastiques du colonel, seul Larry décida de partir, ce qui n'était pas une grande surprise. Jugeant que la plupart ne l'appréciaient pas et que le colonel le détestait, il n'avait d'autre choix que de partir. Il me donna un mois de préavis, et lorsqu'il quitta,

je lui versai deux mois de salaire. Les autres décidèrent tous de demeurer à mon service. La plupart savaient pertinemment que même avec une baisse de salaire, ils ne retrouveraient jamais ailleurs de meilleures conditions de travail.

Quant à moi, tel que je l'avais promis au colonel, je pris la majorité des livres spirituels que Larry m'avait apportés, n'en gardant que deux ou trois, et je suis allé les brûler dans la cour arrière de Graceland. Ma longue période de spiritualisme prit fin ce soir-là. Tout le monde en fut grandement soulagé.

***

Deux semaines plus tard, je reçus le rapport du détective concernant la célébration de la messe de requiem en mon honneur qui avait eu lieu le 19 février dernier. Je laisse au détective le soin de décrire cette cérémonie :

> *En ce jour particulier, où l'on devait rendre un dernier hommage à Monsieur André Lambert, l'église du Très Saint Nom de Jésus était bondée de monde. Tous les membres de la famille Lambert étaient présents, ainsi qu'une centaine de collègues de travail, notamment des policiers venus lui rendre un dernier hommage. Parmi eux se trouvait même le directeur de la Police de Montréal. Ai-je besoin de mentionner que cette journée fut empreinte d'émotions ?*
>
> *Plusieurs personnes sont venues à l'avant pour dire quelques mots. Son jeune frère Pierre-Paul, policier lui-même, livra un vibrant témoignage sur son frère, qu'il considérait comme un modèle de détermination, de courage, et un homme toujours prêt à aider son prochain. Pour Pierre-Paul, André était plus qu'un frère, c'était un héros.*
>
> *Ensuite, un ancien collègue de travail de la Biscuiterie Charbonneau réussit à nous faire rire avec ses souvenirs*

et ses anecdotes croustillantes. Puis, son ancien coéquipier, désormais sergent au sein de la Police de Montréal, parla d'André comme policier, mettant l'accent sur son humanité : « Tout le monde aimait André ! Même les bandits avaient du respect pour lui, c'est pas peu dire ! », dit-il avec les larmes aux yeux et la voix tremblotante.

Steven Scott, son plus grand ami d'enfance, lui rendit aussi hommage, en évoquant leur amitié et la fameuse ressemblance d'André avec Elvis Presley : « Vous savez, les gens l'arrêtaient constamment dans la rue pour se faire photographier à ses côtés et prétendre qu'ils avaient pris une photo avec le vrai Elvis ! », confia-t-il avec beaucoup d'émotion.

Le moment le plus attendu fut celui où Denise prit la parole. Lorsqu'elle monta au devant de la nef, un silence s'installa dans l'église. Après quelques secondes d'hésitation, elle débuta. Elle raconta d'abord leur première rencontre, une histoire inusitée qui fit sourire l'assemblée. Denise parla ensuite de l'homme merveilleux qu'était André Lambert, un homme au grand cœur, prêt à tout sacrifier pour ses proches, un mari aimant et dévoué, un fils exemplaire, et (à ce moment précis elle eut toutes les misères du monde à contenir ses émotions, en jetant un regard vers son fils Robert) et il aurait été un père exceptionnel.

À la fin de son témoignage, elle ajouta ceci : « Aujourd'hui, je suis une femme comblée. J'ai un merveilleux mari, un fils extraordinaire que j'aime plus que tout, et je vais bientôt réaliser un grand rêve en devenant policière. Mais j'aurai toujours un grand vide dans mon cœur, celui d'avoir perdu l'homme de ma vie, celui avec qui je désirais passer le reste de mes jours. Jamais je ne t'oublierai, André. Où que tu sois, sache que

si je suis devenue la femme que je suis aujourd'hui, c'est en partie grâce à toi. Tu as marqué ma vie d'une trace indélébile et aujourd'hui j'ai la preuve devant moi à quel point tu étais apprécié, aimé et respecté. Des centaines de personnes sont venues te rendre un dernier hommage. Repose en paix, André, nous t'aimons tous et garderons de toi un souvenir impérissable. Je t'aime ! »

La plupart des gens présents en cette mémorable journée savaient qu'André Lambert était un grand amateur de gospel. C'est pourquoi Denise avait demandé à Steven Scott de chanter quelques-unes des chansons préférées d'André. D'après Denise, aux funérailles du père d'André, c'est le père de Steven qui avait interprété quelques chansons gospel en l'honneur de son grand ami. Maintenant, c'était au tour de Steven d'en faire tout autant pour André. Installé près de l'orgue, il entonna In The Garden *et* Precious Lord Take My Hand. *Pour terminer, il chanta une chanson d'Elvis qu'André appréciait particulièrement et qui était également la préférée de sa mère,* I'm Counting On You.

Cette grandiose cérémonie se termina au son du Requiem de Mozart. Avant de quitter, les gens vinrent se recueillir, une dernière fois, devant la photo d'André Lambert.

Lorsque j'eus fini de lire ce rapport, j'arrivais à peine à contenir mes larmes. Joe, assis devant moi, s'essuyait également les yeux. L'émotion était si intense que j'avais dû arrêter ma lecture à plusieurs reprises, incapable de poursuivre. Ce n'était pas tous les jours que l'on se retrouvait à lire le compte rendu d'une messe funéraire destinée à soi-même. En fermant le dossier sur ma disparition, les enquêteurs avaient rendu ma mort officieuse. Maintenant, avec ce dernier hommage, ma

mort devenait officielle pour tout le monde. Évidemment, pour nous, c'était une excellente nouvelle puisqu'il n'y aurait plus lieu de s'inquiéter.

Tant qu'à demeurer dans le domaine des grandes cérémonies, mais cette fois-ci d'un genre beaucoup plus réjouissant, le 18 mars dernier, Janine Campeau et notre détective convolaient en justes noces. Selon le détective, ce fut une très belle cérémonie. Quant à nous, nous lui avons fait parvenir une carte lui offrant nos meilleurs vœux de bonheur, accompagnée d'un chèque de 200 dollars.

***

Comme le dit si bien le proverbe « jamais deux sans trois », après le mariage de Denise et Dumoulin, puis celui de notre détective avec Janine Campeau, ce serait bientôt notre tour à Priscilla et moi. Concernant notre mariage, le colonel s'occupa de tout, ne laissant rien au hasard. Bien qu'il ait officiellement chargé Marty des projets spéciaux, en réalité, il s'octroya tous les droits et contrôla chaque détail. Les seules libertés qui nous furent allouées furent l'achat de la robe de mariée et le choix de mes témoins.

Pendant que nous étions en Californie, Priscilla fit la tournée des boutiques spécialisées pour dénicher la robe de ses rêves, accompagnée de Charlie, qui se faisait passer pour son prétendant. Un matin d'avril, j'invitai Joe et Marty dans ma chambre à la maison de Rocca Place et leur demandai s'ils accepteraient d'être mes témoins. Ils furent très émus et acceptèrent immédiatement. Larry avait été pressenti pour être l'un de mes témoins, mais sa démission avait changé les plans.

Trois jours plus tard, le colonel organisa une rencontre avec Joe, Marty et moi pour finaliser les préparatifs du mariage. À part ces deux petits privilèges, tout fut organisé par le maître des lieux, le colonel

Tom Parker en personne. On aurait presque pu croire qu'il s'agissait de son mariage et non du mien.

La date de cet heureux événement fut fixée pour le 1er mai, une date symbolique pour moi puisqu'elle correspondait à celle de mon mariage avec Denise. La cérémonie aurait lieu à l'hôtel Aladdin de Las Vegas dans le plus grand secret. Cependant, comme on pouvait s'y attendre, des fuites se produisirent et les journalistes entendirent des rumeurs de mariage imminent. Il n'en fallut pas plus pour que chacun d'eux cherche à découvrir le « scoop ». C'est d'ailleurs pour cette raison que le colonel avait choisi Las Vegas pour la célébration du mariage. Ce lieu était idéal pour se jouer des journalistes trop curieux, et il permettait d'obtenir un permis de mariage en quelques heures, plutôt que de devoir attendre trois jours comme dans la plupart des autres États du pays.

Pour déjouer les journalistes, le colonel avait tout prévu. Deux jours avant la date fatidique, il affréta un avion à l'aéroport de Memphis. Joe et sa femme Joanie, George, Marty, Priscilla et moi-même prîmes la direction de Palm Springs. Mon père et sa femme Dee prirent le train, firent une halte à San Bernardino, puis prirent une voiture jusqu'à Palm Springs pour éviter les journalistes qui avaient eu vent de notre arrivée à la gare de Los Angeles. Quant à Jerry et son épouse Sandy, ils se rendirent simplement à Palm Springs en voiture. Pour ma future belle-famille, nous leur avions loué une chambre dans un hôtel situé près de la maison pour ne pas éveiller les soupçons.

Malgré tout ce subterfuge, certains journalistes, plus curieux ou plus rusés, sentirent que quelque chose se tramait et passèrent la journée du 30 avril à surveiller la maison. Parmi eux se trouvait la journaliste Rona Barrett, qui avait eu vent de la rumeur quelques jours avant l'événement. Plus les heures passaient, plus le nombre de journalistes augmentait. À un moment donné, je dus faire appel à la police pour tenir ces paparazzis à distance. Au cours de l'après-midi, George dut sortir, et malgré l'escorte policière, il fut assailli par plusieurs dizaines de journalistes qui le bombardèrent de questions. Il

eut beaucoup de mal à atteindre sa voiture. Il en fut de même plus tard pour Jerry et Marty. Vers 19h00, le colonel sortit devant la maison et s'adressa aux journalistes encore présents :

– Je tiens à vous informer qu'il y aura une conférence de presse demain après-midi, à 13h00 précise, dans la salle de danse de l'hôtel Aladdin. Je vous promets que nous répondrons à toutes vos questions. D'ici là, je vous invite à retourner chez vous et à nous laisser dormir en toute quiétude. Merci et bonne nuit à vous tous.

Évidemment, il s'agissait d'une ruse du colonel, sachant très bien qu'à 13h00, le mariage serait déjà célébré et que tout serait terminé. Mais le colonel ne tenait absolument pas à ce que nous dormions tranquillement. Vers 2h00 du matin, Joe, Joanie, George, Priscilla et moi sortîmes discrètement par la cour arrière de la maison, nous dirigeâmes directement vers l'aéroport, et montâmes à bord d'un Lear Jet que le colonel avait loué. Nous nous envolâmes alors en direction de Las Vegas. Tous les autres invités prirent place dans un DC3, également loué par le colonel, et nous suivirent vers la ville du jeu. Une heure plus tard, nous atterrissions à l'aéroport, où un autobus nous attendait. Nous montâmes tous à bord en direction de l'hôtel, entrant par une entrée discrète, loin des regards indiscrets, pour rejoindre nos chambres respectives.

Mais ce n'était pas tout. À 3h00 du matin, Priscilla et moi, accompagnés de Joe et d'un policier, nous rendîmes au « Clark County Courthouse » pour obtenir notre autorisation de mariage, une formalité qui me coûta la modique somme de quinze dollars. Aux alentours de 8h00 du matin, j'appelai Joe et Marty, mes deux témoins, pour qu'ils viennent me rejoindre dans ma chambre. Harry Levitch, mon bijoutier, accompagné de son épouse, était également présent. Il avait apporté les alliances, ainsi que deux paires de boutons de manchettes et deux pinces-cravates serties de diamants que j'offris à Joe et Marty. Ils furent tellement émus qu'ils en avaient les larmes aux yeux. Pendant ce temps, Priscilla enfilait sa magnifique robe de

mariée dans sa chambre, accompagnée de sa sœur Michelle et de Joanie, sa dame d'honneur.

À 9h30, les dix-huit invités se retrouvèrent dans le salon privé du propriétaire de l'hôtel, un ami personnel du colonel, où la cérémonie allait se dérouler. Voici la liste des personnes présentes : le colonel Beaulieu et son épouse, accompagnés de leur fils Donny, Michelle Beaulieu, Joe et Joanie Esposito, Marty et Patsy Lacker, George Klein, Billy et Jo Smith, Gee Gee et Patsy Gambill, le colonel Parker, Vernon et Dee, Priscilla et moi-même.

À 9h41 précise, le matin du 1er mai 1967, Priscilla Ann Beaulieu et Elvis Aron Presley s'unirent dans les liens sacrés du mariage devant le juge David Zenoff de la Cour suprême du Nevada. J'offris à Priscilla une bague sertie d'un diamant de trois carats, entouré de vingt petits diamants. Elle était tout simplement magnifique.

Comme promis par le colonel, une conférence de presse suivit la cérémonie. Priscilla et moi avons dû affronter la meute de journalistes et de photographes présents sur les lieux ; il y en avait des dizaines et des dizaines, venus des États-Unis et d'ailleurs. Pendant une vingtaine de minutes, nous avons répondu aux questions des journalistes, stupéfaits par notre mariage.

– Elvis, quel effet cela vous fait d'être maintenant marié ?

– C'est un sentiment incroyable, je vous dirais. J'étais arrivé à un point de ma vie où le mariage devenait de plus en plus important. Je suis follement amoureux et je compte rendre Priscilla aussi heureuse que je le suis en ce moment.

– Et vous Priscilla, comment vous sentez-vous maintenant que vous êtes Madame Elvis Presley ?

– Vous savez, pour moi, Elvis est un homme comme un autre. Je l'aime pour ce qu'il est en tant qu'être humain, et non en tant que vedette. Mais tout comme lui, je suis très amoureuse et je suis certaine que nous allons être très heureux.

Vingt minutes plus tard, le colonel Parker annonça à tout le monde que la conférence de presse était terminée. Par la suite, le propriétaire

de l'hôtel nous offrit un luxueux petit-déjeuner dans une des grandes salles à manger de l'hôtel, auquel étaient conviés une centaine d'invités. Parmi eux, quelques représentants de RCA, de la société Hill and Range et de l'agence Morris, ainsi que certains producteurs et réalisateurs d'Hollywood. Bien que la plupart des membres de mon entourage n'aient pas été invités à la cérémonie, le colonel s'était fait un malin plaisir de les exclure, ils furent tout de même cordialement invités à ce petit-déjeuner. Malgré qu'ils considéraient à juste titre le colonel comme responsable de cette exclusion, ils acceptèrent l'invitation, à l'exception de Red et Sonny qui préférèrent rester cloîtrés dans leur chambre d'hôtel, trop choqués d'avoir été tenus à l'écart de la cérémonie du mariage.

Au centre de la pièce trônait un gigantesque gâteau de six étages, et le buffet était gargantuesque. Évidemment, il y eut du champagne à profusion. On avait même invité un trio de musiciens qui jouaient des airs de mon répertoire.

Je sais que Red en particulier m'en voulait énormément d'avoir été tenu à l'écart de la cérémonie du mariage, et je le comprends tout à fait ; ça n'aurait jamais dû arriver, il ne méritait pas ça. D'ailleurs, personne parmi les gars ne méritait ça. Toutefois, c'était une journée spéciale pour moi et j'étais à ce point nerveux que j'avais eu peine à remarquer qui était vraiment présent. C'est en me dirigeant vers la conférence de presse que j'ai demandé à Joe pourquoi le reste des gars n'étaient pas là. C'est à ce moment que j'ai appris et compris que c'est le colonel qui avait tout manigancé. Nous venions de commettre une véritable bourde. J'étais choqué. Il est certain que j'allais régler tout ça dès mon retour à Memphis ; j'allais organiser une grande fête où tout le monde, sans exception, serait invité.

En fin d'après-midi, tandis que la famille et les membres de la Mafia de Memphis retournaient à ma résidence de Palm Springs à bord d'un DC3, Priscilla et moi avons pris un vol vers Palm Springs également, mais à bord du Lear Jet gracieusement offert par Frank Sinatra. À titre d'information, l'avion était piloté par l'acteur Danny

Kaye. Nous avions loué une villa sur Sundance Circle, dont le lieu avait été tenu secret pour éviter l'intrusion des journalistes et des photographes pendant notre lune de miel. Cependant, nous n'avons séjourné que quelques jours dans cette villa. Le matin du 5 mai, nous avons pris un vol en direction de Memphis, car Priscilla et moi souhaitions passer un peu de temps au Circle G.

Après l'annonce de notre mariage, la nouvelle fit le tour du monde, et nous avons reçu à Graceland des milliers de lettres et de télégrammes. Le lendemain de notre arrivée, Priscilla et moi nous sommes installés au salon et avons lu plus d'une centaine de ces messages. Ils exprimaient toutes sortes d'émotions. La majorité des lettres contenaient des vœux de bonheur, nous souhaitant une vie heureuse et épanouie, mais certains courriers étaient de nature plus négative : déception, jalousie, larmes. Quelques filles prétendaient même que Priscilla leur avait volé leur idole. Certaines affirmaient qu'elles allaient entrer au couvent, prétextant que Dieu, au contraire de moi, leur serait éternellement fidèle. Pire encore, nous avons reçu quelques lettres menaçant de suicide, leurs auteurs affirmant être incapables de vivre en sachant que j'appartenais désormais à une autre femme. Oh là là ! Pas toujours facile la vie d'artiste…

Au ranch, la plupart des gars étaient présents avec leurs conjointes, mais ils respectaient notre intimité, nous laissant seuls la plupart du temps. Les quelques jours passés au Circle G furent magnifiques. Le temps était splendide, et nous montions à cheval tous les jours, plusieurs fois par jour. Priscilla était rayonnante de bonheur. Contrairement à Graceland où il y avait des cuisinières, des bonnes et des gouvernantes pour s'occuper de tout, ici, Priscilla préparait elle-même les repas, faisait le ménage et s'occupait de la lessive. Elle avait l'opportunité de jouer son rôle d'épouse à la perfection et elle adorait cela. Mais plus que tout, ce qui comptait vraiment pour elle, c'était d'être enfin devenue Madame Elvis Presley, ce qu'elle avait rêvé depuis notre toute première rencontre en Allemagne. Elle en était très fière.

Cependant, cette passion pour les chevaux allait s'estomper aussi rapidement qu'elle était apparue. Lorsque les préparatifs de mariage devinrent plus sérieux, mon engouement pour le ranch s'atténua considérablement. Nous avons continué à nous y rendre occasionnellement, mais la vie de cow-boy me semblait moins attrayante qu'elle ne l'avait été quelques mois auparavant. Avant même la fin de l'année, nous avons mis aux enchères plusieurs articles devenus inutiles, et finalement, nous avons vendu le ranch en mai 1969 pour 440 100 dollars. Un autre de mes nombreux caprices venait de prendre fin à la vitesse de la lumière, emportant avec lui ma brève aventure dans la vie de cow-boy, qui aura duré moins de trois ans.

Pour notre voyage de noces officiel, j'avais initialement prévu de nous rendre en Europe, souhaitant que Priscilla puisse découvrir Paris. Toutefois, le colonel s'y opposa fermement. Comme nous voulions partir seuls, sans chaperon, il prétendait que ce serait trop risqué. Pour lui, l'Europe représentait une zone inconnue et il cachait probablement des secrets de son passé de ce côté-ci du Pacifique. C'est donc un peu à contrecœur que nous avons décidé de rester aux États-Unis. Nous nous sommes envolés pour Freeport, aux Bahamas, avec l'intention de profiter pleinement de ce voyage en amoureux. Cependant, Mère Nature n'était pas de notre côté, et il a plu quatre jours sur cinq, rendant notre séjour moins agréable que prévu. Nous avions prévu de rester une dizaine de jours, mais à la cinquième journée, nous avons décidé d'un commun accord d'interrompre ce voyage et de revenir à Memphis.

Peu de temps après notre mariage, comme promis à Priscilla, nous avons décidé de nous acheter une toute nouvelle maison. Nous avons opté pour une superbe demeure située au 1174 *Hillcrest Road*, à Trousdale Estates, en Californie, que j'ai acquise pour la somme de 400 000 dollars. Priscilla était folle de joie. Si Graceland est mon havre de paix, cette maison en serait tout autant pour elle. Cette demeure comptait quatre immenses chambres à coucher et un salon spacieux offrant une vue imprenable sur la ville. Avant de devenir un

homme marié, je préférais louer une villa plutôt que d'acheter, n'ayant pas de plans définitifs pour vivre en Californie, ma vraie maison étant Graceland. Mais avec les changements récents, j'ai préféré acheter plutôt que de louer.

Comme mentionné précédemment, j'avais prévu organiser une réception à Graceland pour ceux qui n'avaient pas pu être présents à Las Vegas, notamment des amis et des employés. Le 23 mai, jour de mon véritable anniversaire, nous avons reçu tous ceux qui avaient été mis de côté lors de la cérémonie de mariage, ainsi que plusieurs autres invités. Nous étions une quarantaine dans la pièce qui servait de chambre des trophées : proches parents, amis et employés. Priscilla et moi portions nos tenues de mariage pour recréer un peu l'ambiance. Ce fut une très belle fête, et je crois que tout le monde s'est bien amusé. Cela a également permis à certains de mes gars de prendre du recul et de pardonner l'insulte et l'humiliation que le colonel leur avait infligées. Bien sûr, pour Red et Sonny, cette rancune a perduré plus longtemps, et ils ont même décidé de quitter le clan provisoirement pour voir si l'herbe était plus verte ailleurs. Cependant, avec le temps, ils ont fini par comprendre que je n'étais nullement responsable de cette monumentale erreur et ont finalement tourné la page.

Pour célébrer le vingt-deuxième anniversaire de Priscilla, le 25 mai, je lui ai offert un bracelet orné de saphirs et de rubis. « Il est absolument magnifique », m'a-t-elle dit pendant que je lui attachais le bijou autour du poignet.

À la fin mai, nous avons tous quitté Memphis pour nous diriger vers Palm Springs. En route, nous avons fait une escale de deux jours pour permettre à Priscilla de contempler le Grand Canyon. Par la suite, nous avons repris la route et sommes arrivés à destination le 1er juin, au matin. J'ai ainsi pu profiter de deux semaines de vacances dans notre nouvelle demeure, en compagnie de ma femme, avant de devoir retourner sur les plateaux de tournage pour mon prochain film, *Speedway*.

***

Après les vacances, retour au travail. Le 19 juin, j'ai mis les pieds dans les studios de la *MGM* à Culver City. Le titre du film, *Speedway* (*À plein tube*), donne déjà une bonne idée de mon rôle : un coureur automobile. Après avoir été pilote d'avion dans *It Happened At The World's Fair* et d'hélicoptère dans *Paradise Hawaiian Style*, je retrouve ici un rôle similaire à celui de *Viva Las Vegas*. Dès le lendemain, nous entrons en studio pour enregistrer les chansons du film. Jeff Alexander sera le producteur pour cette session. Les musiciens sont sensiblement les mêmes qu'à l'habitude, à l'exception de Scotty Moore, trop grippé pour faire le trajet de Nashville à Hollywood, remplacé par Chip Young.

La session débute vers 20h30, dans une chaleur torride malgré l'heure avancée. Depuis quelques jours, Hollywood est en proie à une canicule, le thermomètre ayant grimpé jusqu'à 44 degrés Celsius aujourd'hui, rendant l'atmosphère presque insupportable. En studio, nous passons d'un extrême à l'autre, la climatisation fonctionnant à plein régime. Nous commençons avec *There Ain't Nothing Like A Song*, une chanson initialement refusée pour le film *Spinout* mais reprise pour ce film-ci, preuve que ces chansons sont souvent interchangeables d'un film à l'autre. Je ne cesse de faire des pitreries tout au long des nombreux essais.

À un certain moment, Jeff Alexander me demande si nous pourrions prendre la session d'enregistrement un peu plus au sérieux, soulignant que nous n'allons tout de même pas y passer la nuit.

— Si vous voulez mon avis, c'est totalement impossible de garder un semblant de sérieux avec des chansons comme celle-ci, dis-je tout en continuant à rire.

— Peut-être, mais il le faut ! rétorque-t-il, sur un ton que je n'apprécie guère.

— Alors, venez donc la chanter à ma place, répliquai-je, ayant cessé de rire.

— Ce n’est pas moi le chanteur, c’est toi Elvis.
— Alors si c’est moi le chanteur, comme vous dites, et que j’en vois pas d’autre ici, vous êtes bien obligé de m'endurer. Et si ça ne fait pas votre affaire, dites-le tout de suite, nous allons tous plier bagage et foutre le camp d’ici.

Il m’a regardé pendant quelques secondes, le silence régnait en maître dans le studio. Finalement, il a fermé le microphone et est retourné derrière la console de son, sans dire un mot de plus. Je savais qu’il allait se plaindre au colonel, mais à ce moment-là, je n’en avais rien à faire. Après cette brève interruption, nous avons refait une dizaine d’essais supplémentaires avant d’obtenir un résultat acceptable. Pour couronner le tout, RCA a ajouté la voix de Nancy Sinatra sur cette chanson. Bien que j’aie beaucoup d’estime pour Nancy, il est évident qu’elle ne possédait pas le talent vocal de son célèbre père.

Le second titre enregistré était *Your Time Hasn’t Come Yet, Baby*. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un tube, cette chanson était tout de même plus respectable que la précédente. Nous étions satisfaits après seulement quatre prises. Ensuite, nous avons entamé une petite comptine pour enfants intitulée *Five Sleepy Heads*. Cette chanson m’a rappelé des souvenirs d’enfance, lorsque ma mère me chantait sa version française, *La berceuse de Brahms*.

Bonne nuit, Cher trésor,
Ferme tes yeux et dors.
Laisse ta tête, s’envoler,
Au creux de ton oreiller.
Un beau rêve passera,
Et tu l’attraperas.
Un beau rêve passera,
Et tu le retiendras.

Étrangement, cette comptine m’apaisait. Je me suis senti plus détendu, et cela a eu un effet bénéfique sur tout le monde. L’atmosphère dans le studio est devenue plus légère : les musiciens

étaient moins tendus, Jeff Alexander semblait plus serein, et moi, je me suis souvenu qu'il y a des millions de personnes dans le monde qui travaillent pour un salaire de misère, tandis que moi, on me paie des millions pour être ici. De quoi pouvais-je vraiment me plaindre ? Malheureusement, cette comptine n'a pas été retenue pour le film, ce qui est bien dommage car je l'aimais beaucoup.

Entre-temps, nous avons commandé des pizzas. Lorsque le livreur est arrivé, j'ai donné l'argent à Joe pour qu'il aille payer. Mais en se dirigeant vers le livreur, Joe a remarqué que ce dernier arborait une coiffure à la « Elvis » et portait un chandail à mon effigie. Joe, surpris, lui a demandé : « Tu as l'air d'être un vrai admirateur d'Elvis ! » Le livreur, sans hésitation, a répondu : « C'est mon idole ! » Joe a alors poursuivi : « Ça te dirait de le rencontrer en personne ? » Le livreur est devenu blanc comme neige. Joe l'a invité à entrer dans le studio, et le jeune homme n'en croyait pas ses yeux. Lorsqu'il m'a vu, il n'arrêtait pas de répéter : « Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, c'est pas vrai, c'est pas vrai ! » Sa réaction était si intense qu'elle faisait rire tout le monde dans le studio. J'ai demandé à Joe de prendre une photo de nous deux et de noter l'adresse du livreur pour lui envoyer la photo dédicacée. Le pauvre gars tremblait comme une feuille lors de la prise de la photo. Avant qu'il ne quitte les lieux, en plus des vingt dollars de pourboire que Joe lui avait donnés, j'ai retiré une bague de mon doigt et la lui ai offerte. Il a failli s'évanouir. Il m'a dit que personne ne le croirait. Je l'ai rassuré en lui disant qu'avec la photo dédicacée et la bague, personne ne douterait de son histoire. Il est reparti tout heureux, et moi, je suis retourné dans le studio pour casser la croûte.
Après que nous soyons tous bien rassasiés, nous avons poursuivi avec la chanson *Who Are You*. Encore une fois, ce n'est pas une grande chanson, mais elle me plaît bien, et tout comme les deux derniers titres, ça se passe passablement bien. Après seulement six essais, la chanson est dans la boîte. Nous pouvons maintenant passer à la pièce titre, *Speedway*. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est la pire

chanson titre tirée d'une bande sonore de film. Après deux ou trois tentatives infructueuses, je commence à perdre le contrôle.

— Non, mais dites-moi, qui est l'auteur qui a écrit une chanson pareille ? Ce n'est pas possible ! ai-je dit à voix haute, sans poser la question à quiconque en particulier.

— Ce sont Mel Glazer et Stephen Schlacks, me répond Jeff Alexander après avoir consulté la liste des titres.

— Alors il faudra à l'avenir leur interdire d'écrire quoi que ce soit d'autre, ai-je ajouté sous les rires de la plupart des musiciens sur place.

Moi qui croyais avoir tout entendu ! Je dois dire que j'ai un mal fou à rester concentré. Je n'arrive tout simplement pas à m'ajuster à cette chanson ; j'ai d'énormes difficultés à cadrer les paroles avec la musique. Nous devons refaire de nombreuses reprises. Je suis à bout de nerfs. La tension monte et tout le monde, incluant Jeff Alexander, est sur le qui-vive. Finalement, après plus d'une vingtaine d'essais, nous nous rendons à l'évidence : nous ne pourrons vraisemblablement pas faire mieux. Il serait préférable de passer à la prochaine chanson.

Je regarde le titre suivant, *Suppose*. Cela me réjouit, car l'an passé, Charlie et moi avions déjà fait un essai avec cette chanson. Elle devait initialement faire partie du film *Easy Come, Easy Go*, mais elle n'avait finalement pas été retenue, sans que je ne sache trop pourquoi. Ce n'était pas la première fois, et ce ne serait certainement pas la dernière, que RCA laissait de côté une chanson de qualité. Mais quoi qu'il en soit, nous attaquons cette pièce, et comme je l'avais prévu, nous n'avons besoin que de sept essais pour en être pleinement satisfaits. Ce fut un réel bonheur de réinterpréter cette chanson. Mais, comme pour *Easy Come, Easy Go*, RCA ne jugera pas bon d'inclure *Suppose* dans la trame musicale de *Speedway*.

Après avoir terminé cette dernière chanson, il commence à se faire tard. Tout le monde est fatigué. Bien qu'il ne nous reste que deux chansons au programme, nous décidons, étant donné que nous venons de finir sur une bonne note, que cela suffit pour ce soir. Crois-moi, personne ne rouspète ; nous avons tous hâte de quitter le studio.

De retour à la maison, je demande à une de mes cuisinières de me préparer un sandwich aux bananes et au beurre d'arachides, mon casse-croûte favori, et de me le faire monter à ma chambre par Charlie. En entrant dans ma chambre, je ne vois pas Priscilla. Je l'appelle, mais elle ne répond pas. Inquiet, je crie de nouveau son nom. Cette fois-ci, j'entends un grognement venant de la salle de bain. J'y accours et aperçois Cilla accroupie devant le cabinet de toilette. Elle n'a pas l'air au meilleur de sa forme. Je m'assois auprès d'elle et m'enquiers de son état de santé. Elle me dit qu'elle a de fortes nausées et qu'elle a vomi à deux reprises dans la dernière heure.

Aussitôt, j'appelle Charlie par l'interphone et lui demande de téléphoner immédiatement au médecin pour Priscilla. Il est très inquiet, mais je le rassure. Le médecin arrive une heure plus tard. Priscilla est retournée au lit et semble aller un peu mieux. Après l'avoir examinée et lui avoir posé plusieurs questions, le médecin nous informe que Priscilla devra passer des tests le plus tôt possible pour être absolument certain du diagnostic. Selon lui, elle manifeste tous les symptômes d'une femme enceinte ! Nous nous regardons, un peu surpris tous les deux, mais il est vrai que Cilla m'avait fait part la semaine dernière qu'elle était en retard dans ses règles, ce qui lui arrivait rarement. Nous convenons d'un rendez-vous avec le médecin, et lorsque celui-ci est parti, Priscilla, grâce aux médicaments prescrits, s'est rapidement rendormie. Incapable de m'endormir, comme d'habitude, j'ai avalé deux comprimés de Placidyl ainsi que du Percodan et du Valmid, une dose suffisante pour assommer un bœuf.

Deux jours plus tard, nous retournons en studio pour terminer les deux chansons restantes de la trame sonore. Il s'agit tout d'abord de *Let Yourself Go*, sans contredit la meilleure chanson du film. RCA la sortira d'ailleurs en 45 tours, mais pas avant l'année suivante, avec *Your Time Hasn't Come Yet Baby* en face B. Finalement, nous bouclons le tout avec *He's Your Uncle Not Your Dad*, mise en boîte après une dizaine de reprises. Lorsque RCA sortira la trame sonore du film, ils y ajouteront quatre titres : *Western Union*, *Goin' Home*, *Mine*

(chanson qui sera enregistrée quelques mois plus tard) et *Your Groovy Self*, interprétée, cette fois-ci, de fort belle façon par Nancy Sinatra.

Pour ce qui est du tournage, je suis en terrain connu puisque je retrouve, d'une part, Norman Taurog à la réalisation, avec qui j'ai tourné précédemment sept films, et d'autre part, l'acteur Bill Bixby, qui a été mon partenaire dans *Clambake*, mon précédent film. Évidemment, c'est Nancy Sinatra qui me fera l'honneur d'être ma co-partenaire pour cette production. Les premières scènes sont tournées le 26 juin et tout se passe à merveille ; on s'amuse comme de vrais petits fous sur le plateau. Le samedi suivant, Vernon, Priscilla et moi, accompagnés de quelques amis, filons tout droit vers Las Vegas pour assister au spectacle d'Ann Margret, qui a convolé en justes noces avec l'acteur Roger Smith seulement quelques jours après nous.

Le 12 juillet, lors d'une conférence de presse, j'ai annoncé que Priscilla et moi attendions un enfant. Priscilla était enceinte de deux mois. « Je suis l'homme le plus heureux de la Terre », ai-je déclaré aux nombreux journalistes présents. Cependant, je savais que Priscilla était déçue d'être tombée enceinte si rapidement. Elle aurait préféré profiter de plus de temps en couple avant l'arrivée d'un enfant. Elle craignait que tous nos projets de voyage soient relégués aux oubliettes avec la venue d'un nouveau-né. Priscilla m'en voulait aussi de ne pas avoir accepté qu'elle prenne la pilule contraceptive, arguant que cela allait à l'encontre de mes valeurs familiales.

Je me rappelle qu'il y a environ trois semaines, elle m'avait même dit qu'elle songeait à se faire avorter et m'avait demandé mon avis. Bien que je sois contre cette idée, je lui avais affirmé que je la soutiendrais, peu importe sa décision. Mais en mon for intérieur, j'étais absolument convaincu qu'elle ne mettrait jamais ce projet à exécution. Elle désirait trop cet enfant, mais aurait préféré tomber enceinte beaucoup plus tard.

Les dernières scènes de *Speedway* ont été tournées le 21 août. Dès l'après-midi, j'ai dû passer des tests pour mon prochain film, *Stay Away Joe* (*Micmac au Montana*). Dans la soirée, toute l'équipe de

tournage a organisé une petite fête pour me féliciter pour mon futur rôle de père.

Pendant toute la durée du tournage, Nancy Sinatra, qui venait tout juste de vivre une séparation avec le chanteur Tommy Sands, me collait à la peau. Je mentirais si je disais que ça ne me plaisait pas. Nancy est très jolie, gentille, drôle, mais je suis nouvellement marié et, encore plus important, ma femme attend un enfant. Ce n'est vraiment pas le moment de jouer les idiots. Parfois, elle arrivait dans ma loge simplement pour bavarder, et avant de partir, elle se décoiffait et déboutonnait un ou deux boutons de son chemisier pour laisser croire aux gens sur le plateau que nous avions couché ensemble. Cela l'amusait, disait-elle.

La veille du dernier jour de tournage, elle est venue me voir alors que j'étais dans ma loge et m'a demandé de l'embrasser. « Pourquoi devrais-je faire ça ? » lui ai-je demandé, bien que j'en avais une envie folle. Elle m'a simplement répondu : « Parce que nous devons nous dire adieu ». J'ai acquiescé et nous nous sommes embrassés. J'ai senti beaucoup de sincérité et de tendresse dans ce baiser. Il est vrai que cette fille me plaisait beaucoup, mais aucune femme n'était encore née pour détrôner Priscilla dans mon cœur, d'autant plus qu'elle allait m'offrir le plus merveilleux des cadeaux.

***

Le 22 août, je devais me rendre au Studio A de RCA pour une session d'enregistrement de deux jours. Les chansons devaient faire partie, entre autres, de la bande sonore du film *Clambake*. Cependant, cette session fut provisoirement annulée en raison d'un accident impliquant un de mes gars, Richard Davis. Au volant de sa voiture, il aurait involontairement frappé et tué un jardinier qui surgit de nulle part. Pour éviter que la presse ne vienne me poser des questions, le colonel m'a demandé de retourner à Memphis le temps que l'enquête suive son cours. Je n'avais pas tous les détails, mais Richard s'en est tiré sans charges retenues contre lui.

De retour chez moi, j'en ai profité pour regarder de nombreux films. Avec les guys, nous avons joué des dizaines de parties de football et dégusté d'énormes et succulents hamburgers au restaurant le Gridiron, situé pas très loin de chez moi et ouvert toute la nuit. Un soir, alors que Priscilla et moi étions assis dans le salon à Graceland, collés l'un contre l'autre, nous avons eu une conversation pour le moins insolite.

– Tu sais, chéri, j'ai un mal fou à croire que je suis assise ici, tout près de toi ; que je suis ta femme et bientôt la mère de notre enfant. C'est un véritable conte de fées. Même dans les histoires de princesse pour enfants, on ne pourrait pas trouver meilleur scénario.

– Oui, tu as raison, lui dis-je, un peu perdu dans mes pensées.

– Quand on y pense, si tu n'avais pas fait ton service militaire, si tu n'avais pas été cantonné en Allemagne, si je n'étais jamais allée à l'*Eagle Club* à Wiesbaden, si Currie Grant ne m'avait jamais invitée chez toi, nous ne nous serions jamais rencontrés. Ça fait beaucoup de « si », tu ne trouves pas ?

– Oui, c'est vrai, mais j'ai connu une personne qui m'a dit un jour : « Rien n'arrive pour rien dans la vie ».

– Je sais, mais ça fait trop de « si » à mon avis. Est-ce un simple hasard ou bien le destin qui a voulu ça, selon toi ?

– Je ne saurais te répondre, Cilla, mais peu importe que ce soit le hasard ou le destin, l'important c'est que nous soyons ici, ensemble.

– Je suis tout à fait de ton avis, mon chéri. Mais il ne faut pas oublier que toi aussi, ta vie est un véritable conte de fées.

– Tu ne peux même pas imaginer à quel point, lui dis-je sur un ton intrigant. Heureusement, elle n'y fit pas attention, du moins pour l'instant.

– Je suis certaine que jamais dans tes rêves les plus fous, tu n'aurais pu imaginer une vie telle que la tienne. Imagine si tu n'avais jamais mis les pieds dans les studios Sun. Juste ce petit instant a chamboulé ta vie du tout au tout. En es-tu bien conscient ?

– Oui, bien sûr. Mais ça, ce n'est que la face cachée de l'iceberg, lui ai-je répondu sans trop me rendre compte de l'étrangeté de mes paroles.
– Pourquoi dis-tu ça ? me demanda-t-elle, soudainement intriguée par mes réponses insolites et inattendues.
– Oh, tu sais, les choses ne sont pas toujours ce qu'on croit. Il arrive parfois des événements dans une vie qui transforment encore plus ce qui avait déjà été passablement transformé.
– Je ne te comprends pas. Sois plus clair.

Je savais que je venais de me mettre le pied dans la bouche. Que pouvais-je lui répondre ? À ce moment-là, j'avais tellement envie de lui révéler la vérité. Ça me faisait mal de lui mentir. Plus qu'à n'importe qui d'autre. Mais d'un autre côté, je savais très bien que je ne pouvais me permettre un tel aveu. Pas maintenant, du moins. Peut-être un jour, me suis-je dit, pas très convaincu de cette affirmation. Pour faire diversion, je décidai de lui raconter une petite histoire.
– Je vais te raconter une histoire, Cilla. J'ai lu dans un livre qu'un célèbre roi, ayant vécu il y a plusieurs centaines d'années, était mort peu de temps après être monté sur le trône. C'était un roi adoré de son peuple, un homme bon, généreux, loyal, fidèle. À la cour du roi, on craignait que l'annonce de sa mort sème la consternation à travers tout le pays. Afin d'éviter un tel choc, on décida, dans le plus grand des secrets, de trouver un sosie parfait du roi afin que cet imitateur puisse prendre la place du souverain décédé. Ce qui fut dit fut fait. Le sosie prit place sur le trône et régna pendant plus de quarante ans, avec la même bonté, la même générosité, la même loyauté et la même fidélité envers son peuple que l'ancien monarque, et ce, sans que personne ne se doute un seul instant qu'ils avaient tous été bernés. N'est-ce pas une étrange histoire ?
– Oui, un peu étrange ! Mais pourquoi m'as-tu raconté ça, chéri ?
– Parce que je me demandais, si je mourais prochainement, crois-tu qu'il soit possible qu'on me remplace par un sosie ?
– Chéri, tu me fais peur !

– Désolé, Cilla, c'est juste une simple question. Crois-tu que les gens se laisseraient berner comme dans cette histoire du roi ?
– Bien sûr que non, voyons ! Ce n'est qu'une histoire inventée. Ça serait impossible de faire croire au monde qu'il s'agit de la même personne alors qu'en fait, ce n'est qu'un sosie. Il y aurait toujours quelqu'un pour découvrir la vérité. De toute façon, à moins d'un jumeau identique, c'est impossible de ressembler à quelqu'un d'autre au point de prendre sa place sans que personne ne s'en aperçoive.
– Oui, tu as sans doute raison. Mais avoue que ce serait stupéfiant.
– Pas certaine de ça, moi.
– Et pourquoi ? lui ai-je demandé, curieux d'entendre sa réponse.
– Je ne sais pas trop. Je n'aimerais pas qu'on se moque de moi, qu'on me fasse croire des choses qui ne sont pas vraies. L'honnêteté, c'est primordial pour moi. Et j'espère qu'on va toujours être honnête l'un envers l'autre.
– Bien sûr, ma chérie.

Je l'ai embrassée pour ne pas avoir à la regarder droit dans les yeux. Je voulais à tout prix éviter son regard de peur qu'elle devine mes pensées. Il y a un vieil adage qui dit que la vérité n'est pas toujours bonne à dire ; ça n'a sûrement jamais été aussi vrai que dans ce cas-ci. C'est pourquoi j'espérais qu'un jour, je puisse lui avouer la vérité. Mais pour l'instant, nous en étions bien loin…

***

Pour remplacer la session qui avait précédemment été annulée, et qui devait avoir lieu à Hollywood, nous avons cette fois-ci choisi le Studio B de Nashville pour éviter le déplacement inutile de la plupart des musiciens. Comme toujours, Felton Jarvis est aux commandes en tant que producteur, et à la console se trouve Jim Malloy, un professionnel que j'apprécie beaucoup. Nous sommes le 10 septembre 1967, et avec le recul, je considère cette session comme celle qui fera renaître le véritable Elvis, celui que j'ai toujours voulu représenter en tant qu'artiste.

Pour annoncer cette renaissance, nous commençons par la chanson *Guitar Man*, une pièce composée par Jerry Reed, qui a d'ailleurs accepté avec plaisir l'invitation de Felton Jarvis de venir en studio se joindre à nous pour enregistrer la partition de guitare. Dès les premiers essais, on ressent déjà une énergie palpable en studio, incomparable aux sessions mornes des enregistrements des bandes sonores. La rythmique et les arrangements musicaux sont originaux et diamétralement opposés aux chansons que j'ai l'habitude d'enregistrer depuis bien trop longtemps. Nous expérimentons de nombreuses idées afin de trouver la couleur musicale qui nous satisferait tous.

À la douzième ou treizième prise, alors que nous entamons la finale, ce qu'on appelle en langage musical un « fade out », je me lance sur *What'd I Say* de Ray Charles, par pur plaisir, sans but précis, simplement pour varier. Felton Jarvis saute aussitôt sur le micro et s'exclame : « Hey, Elvis ! C'est super ça ! On refait un autre essai avec la même finale. » Surpris, mais enthousiaste, nous recommençons de plus belle avec cette nouvelle finale. À la fin, tout le monde applaudit en studio, et nous sommes tous très heureux du résultat. Si tu savais combien cela me fait du bien de sentir enfin que mon talent est mis à profit. J'ai vraiment l'impression que c'est cela, faire de la musique.

Si je mets de côté l'album gospel *How Great Thou Art*, enregistré l'an passé, je n'avais pas ressenti cette effervescence en studio depuis l'enregistrement de l'album *Elvis For Everyone*, qui remontait déjà à plus de trois ans. C'était une sensation merveilleuse ! Pour ne pas perdre toute cette belle énergie, nous avons enchaîné avec l'autre composition de Jerry Reed, *Big Boss Man*. Les résultats ne se sont pas fait attendre ; en seulement six prises, c'était dans la boîte. C'était vraiment une réussite. Il est évident que nous tenions en main deux excellentes chansons.

Mais le problème ne se trouvait pas à ce niveau-là, mais plutôt au niveau des droits d'auteur entre les *Éditions Hill & Range*, représentées par leur fidèle agent, Freddy Bienstock, et Jerry Reed.

Comme prévu, un peu avant la session initialement programmée pour août et reportée à cause de l'incident impliquant Richard Davis, nous avions demandé à Freddy d'entamer les pourparlers avec Jerry Reed concernant les droits d'auteur de *Guitar Man* et *Big Boss Man*. Pour une raison inconnue, rien n'avait encore été fait à ce sujet. Mais Felton et moi, nous en fichions pas mal. C'est pourquoi nous avons décidé d'enregistrer quand même les deux chansons que Jerry venait de nous offrir, d'autant plus qu'elles étaient excellentes.

Cependant, cette situation ne plaisait guère à Freddy, dont le mandat était de m'offrir uniquement des chansons composées par des auteurs affiliés aux *Éditions Hill & Range*. En plein milieu de la session, une discussion houleuse éclata entre Freddy Bienstock et Jerry Reed. Ce dernier refusait catégoriquement de céder ses droits d'auteur à *Hill & Range*. Bienstock alla jusqu'à menacer Reed de ne pas sortir le disque si celui-ci persistait dans sa décision. Jerry, convaincu que RCA ne laisserait pas moisir un aussi bon disque sur les étagères, répondit à Bienstock d'aller se faire voir. L'avenir allait lui donner raison.

Malgré cette prise de bec, nous avons poursuivi la session, même si l'ambiance avait quelque peu refroidi. Nous savions qu'il nous restait encore de bonnes chansons à enregistrer et nous devions rester professionnels jusqu'au bout. Ce fut alors le tour de *Mine*, une ballade comprenant moins de 40 mots, qui fut enregistrée en trois prises. Ensuite, nous avons enchaîné avec deux chansons à forte consonance country. D'abord *Singing Tree*, encore une fois une chanson bien meilleure que les titres que j'avais l'habitude d'enregistrer lors des sessions pour les bandes sonores de films. Enfin, nous avons attaqué *Just Call Me Lonesome*, une bonne chanson aux accents country rock. Il était plus de 2h00 du matin quand nous sommes enfin rentrés à la maison.

Le lendemain soir, nous sommes prêts à débuter vers 20h00. J'apprends que Jim Mallow souffre d'un épouvantable mal de dents, mais il tenait à être présent derrière la console. Je suis allé le voir et je

lui ai exprimé ma gratitude pour son professionnalisme, ajoutant que j'admirais son courage. Je lui ai glissé deux comprimés de démérol, lui assurant qu'il ne sentirait plus rien dans moins de quinze minutes. Dix minutes plus tard, il était comme neuf.

Nous avons commencé avec *Hi-Heel Sneakers*, un grand succès rhythm and blues de Tommy Tucker. Pour ma part, RCA placera cette chanson en face B du 45 tours *Guitar Man*, qui sortira en janvier prochain. Ensuite, nous avons enchaîné avec *You Don't Know Me*, pour laquelle nous avions fait plusieurs essais infructueux lors de l'enregistrement de l'album *Clambake*. Cette fois-ci, miracle, une seule prise a suffi. Nous étions tous unanimement satisfaits.

Après avoir terminé la veille avec deux titres country, nous avons conclu cette session avec deux chansons gospel. La première, *We Call On Him*, m'a procuré un grand plaisir à enregistrer. Cependant, à la quatrième reprise, Gordon Stoker s'est mis à éternuer en plein milieu de la chanson, nous forçant à recommencer. Le plus drôle, c'est qu'à la reprise suivante, presque au même endroit, il a éternué de nouveau. Nous avons dû recommencer encore une fois. À l'essai suivant, alors que nous approchions de l'endroit stratégique, nous avions tous les yeux fixés sur Gordon, espérant qu'il ne recommencerait pas. Heureusement, il s'est abstenu.

Nous avons terminé en beauté avec *You'll Never Walk Alone*, une pièce composée en 1945 pour la comédie musicale *Carousel*. Cette chanson a été reprise par de nombreux artistes de renom tels que Mario Lanza, Frank Sinatra, Judy Garland, Ray Charles et Roy Hamilton. Nous en avons fait une excellente version en moins de dix prises. Ces deux derniers titres feront l'objet d'un 45 tours qui sortira en mars 1968.

À la fin, tout le monde avait faim, alors j'ai envoyé Charlie chercher des hamburgers. Pendant ce temps, Jim Mallow a recommencé à souffrir du mal de dents, mais cette fois-ci, c'est lui qui est venu me demander si j'avais encore en ma possession les petites pilules miracles. J'ai souri et lui ai donné deux autres comprimés de démérol.

Il m'a remercié et les a rapidement avalés, ajoutant qu'il devrait passer son tour pour les hamburgers : « Ce sera pour une prochaine fois, alors », lui ai-je répondu.

Quand Charlie est revenu avec la nourriture, nous nous sommes tous installés confortablement et avons mangé goulûment nos frites et nos hamburgers. J'en ai profité pour remercier tout le monde : « Nous avons vraiment fait du bon boulot ces deux derniers jours. Tout a été parfait, sauf peut-être les éternuements de Gordon. »

Évidemment, il n'en fallait pas davantage pour que tout le monde éclate de rire. Pauvre Gordon, il se sentait vraiment mal à l'aise. Vers 1h30 du matin, nous avons plié bagage et sommes tous rentrés chez nous, le sentiment du devoir accompli.

***

Le 22 septembre, Joe et moi avons reçu un long rapport du détective qui allait, une fois de plus, me bouleverser. D'abord, j'ai appris le décès de mon grand-père paternel, Norbert Lambert, survenu le 13 septembre dernier d'un arrêt cardiaque à l'âge de 77 ans. Ensuite, j'ai appris que ma sœur s'était séparée de son mari au mois de mai. Il semble qu'il buvait désormais quotidiennement, devenant plus que l'ombre de lui-même, s'absentant régulièrement de son travail et passant la majorité de ses journées à la taverne. Pire encore, il avait osé lever la main sur ma sœur à plusieurs reprises. J'avais beaucoup de peine pour elle, qui se retrouvait seule à élever quatre enfants, dont la plus jeune avait à peine trois ans. Dans ce genre de situation, je me sentais impuissant, et je détestais ça. J'aurais tant aimé pouvoir l'aider.

Finalement, le détective nous fit part de deux nouvelles très importantes. La première concernait Denise et la seconde, mon fils Robert, ton père. D'abord, j'ai appris que Denise était enceinte. Quel choc ! Elle allait avoir un enfant de Dumoulin. Même si j'avais tourné la page, ce genre de nouvelle me perturbait. Ce qui était étrange dans tout ça, c'était le parallélisme entre nos deux vies. En effet, il ne faut pas oublier que j'ai rencontré Priscilla quelques semaines seulement

après que Denise ait fait la connaissance de Dumoulin. De plus, nous nous sommes tous les deux remariés, et maintenant, tout comme Priscilla, Denise attendait un enfant. Ça faisait beaucoup de hasards, tu ne trouves pas ?

Ce rapport m'a laissé pensif et ému. La vie était vraiment remplie de surprises et de rebondissements inattendus.

Voici maintenant la très troublante nouvelle que j'appris concernant mon fils Robert. Le détective n'avait pas jugé bon de nous en parler plus tôt, croyant que tout se rétablirait avec le temps. Mais comme cela ne semblait pas être le cas, il avait jugé important de nous en informer. Robert allait bientôt avoir huit ans et, depuis le jour où il avait cru me voir à la télévision en regardant un film d'Elvis, il avait développé une véritable obsession, au point de sérieusement inquiéter Denise. Selon ce qu'elle avait confié à son amie Janine, Robert écoutait régulièrement les disques d'Elvis qu'elle avait à la maison (ceux que j'avais achetés). Quand un de mes films passait à la télévision, plus rien ne comptait pour lui. Il cessait toute activité, s'asseyait sur le divan du salon et regardait le film religieusement. Pire encore, à l'école, il montrait ma photo à tout le monde en prétendant que j'étais… Elvis Presley.

Denise lui avait pourtant expliqué les événements du mieux qu'elle avait pu, essayant de ne pas trop le perturber, mais pour lui, André Lambert, le policier, et Elvis Presley, la vedette américaine, étaient la même personne. Tu conviendras que c'est assez troublant ! Denise était certaine qu'avec le temps, tout rentrerait dans l'ordre et que son fils réaliserait que son véritable père n'était pas Elvis Presley, mais bel et bien André Lambert. Toutefois, il n'y a pas si longtemps, le problème avait pris une tournure dangereuse. Alors qu'il était dans la cour de l'école, un garçon, à qui il avait montré ma photo en prétendant toujours que j'étais Elvis Presley, lui avait ri au nez et l'avait traité de cinglé. Mon fils, sans hésiter, l'a alors frappé durement au visage. Denise a dû se rendre à l'école et s'expliquer auprès de la direction. Les parents du jeune garçon étant sur place, elle en a profité

pour s'excuser auprès d'eux. La direction de l'école lui aurait subtilement suggéré de faire examiner son fils par un psychiatre. Sur le coup, elle en a été très insultée, leur rétorquant que son fils n'était pas fou, mais seulement un peu perturbé par l'absence de son père. De retour à la maison, elle a bien sûr disputé son fils, mais rien n'y fit. Tout portait à croire qu'il continuait de penser que son père était Elvis Presley. Selon les propos du détective, et bien que l'idée l'horrifie au plus haut point, Denise aurait confié à Janine qu'elle songeait effectivement à consulter un spécialiste. À la fin, le détective nous précisa qu'il nous tiendrait au courant des nouveaux développements.

J'étais assommé ! Littéralement assommé ! Que pouvais-je comprendre de l'étrange comportement de mon fils ? Certains semblaient croire qu'il était en train de devenir fou, alors qu'en réalité, il était on ne peut plus sain d'esprit. C'était lui qui avait raison. Le détective avait écrit en toutes lettres que mon fils prétendait qu'André Lambert et Elvis Presley étaient la même personne. Il y avait de quoi s'arracher les cheveux ! Joe et moi étions stupéfaits. La chose la plus étrange, c'est que mon fils ne m'avait jamais connu. Il était né après ma disparition. Comment tout cela était-il possible ? Était-ce vraiment une obsession passagère chez mon fils ? Il le fallait. Mais pour l'instant, il semblait être la seule personne au monde à détenir la vérité…

***

Le 1er octobre, je suis retourné dans les studios de Nashville pour enregistrer trois des cinq chansons destinées à mon prochain film, *Stay Away, Joe* (*Micmac au Montana*). Comme c'est souvent le cas avec les sessions d'enregistrement de bandes sonores de films, celle-ci ne resterait pas dans les annales. Heureusement, elle fut de courte durée. Nous avons commencé avec la chanson-titre du film, *Stay Away, Joe*. Si je pensais que *Old MacDonald* était la pire chanson que j'avais jamais enregistrée, après avoir terminé avec celle-ci, j'avais de sérieux doutes. Pour preuve, nous avons dû refaire plus de vingt prises tant

nous ne cessions de faire des pitreries. À un moment donné, pendant que nous tentions un énième essai, j'ai discrètement attrapé mon Pepsi, et après l'avoir secoué vigoureusement, j'ai aspergé tous les musiciens à proximité, déclenchant cris et stupeur, et mettant abruptement fin à l'enregistrement en cours, au grand désespoir du directeur de MGM, Jeff Alexander. Pendant ce temps-là, j'étais plié en deux de rire. C'était ma façon de tenir le coup ; sinon, j'aurais fait une crise de nerfs et quitté le studio, ce qui aurait été bien plus désavantageux pour MGM que mes petites incartades. On perdait peut-être du temps, mais on finissait toujours par conclure d'une manière ou d'une autre. Et je crois qu'ils avaient tous compris ça. Les moyens d'y parvenir importaient peu, pourvu que je fasse mon travail et que, au bout du compte, les résultats soient concluants. Voilà tout !

Puisque nous devions continuer, nous avons enchaîné avec *All I Needed Was The Rain*, un blues que l'on pourrait considérer comme passable, en partie grâce au bon travail de Charlie McCoy à l'harmonica. Cette fois-ci, sept prises suffirent ; on faisait des progrès. Désireux d'en finir au plus vite, nous avons rapidement entamé le dernier titre en lice, *Dominique*, une chanson dédiée dans le film à Dominick XII, un fichu de taureau. Je n'arrivais pas à croire que j'allais enregistrer ça. J'ai même fait promettre à Felton que, même après ma mort, cette chanson ne sortirait jamais sur disque. D'ailleurs, cette stupidité ne sera retenue que pour le film et n'apparaîtra sur aucun disque, du moins, pas avant mon décès en août 1977. Après cela, j'ai dit à tout le monde de plier bagage, que je n'en pouvais plus, et que nous allions remettre à plus tard le reste des chansons au programme.
– Mais il n’en reste que deux, Elvis, me crie Jeff Alexander.
– Alors, tant mieux, lui dis-je, ça sera moins long et moins pénible la prochaine fois.
– Nous avions prévu terminer l’enregistrement de toutes les chansons ce soir, continua-t-il, sans reprendre son souffle.
– Jeff, je m’en fous, je ne reste pas ici une minute de plus. Alors, à moins que vous me gardiez sous la menace d’une arme, je m’en vais

chez moi, que ça vous plaise ou non. À contrecœur, Jeff Alexander remercia tout le monde et nous informa que cette session serait reprise ultérieurement. Exception faite de lui, je crois que nous étions tous très heureux d'en avoir terminé avec cette session.

Après seulement deux jours de repos chez moi, à Graceland, je dois partir en Arizona pour le début du tournage de *Stay Away, Joe*, prévu pour le 8 octobre. Avant de m'y rendre, je décide de faire une escale à Las Vegas, accompagné de plusieurs des guys. Pendant ce temps, à Memphis, plusieurs amies de Priscilla ont décidé de lui organiser une fête pour célébrer l'arrivée imminente du bébé.

À Las Vegas, nous avons profité de l'occasion pour assister à plusieurs spectacles. Nous avons vu Neil Diamond, Ricky Nelson, Ike and Tina Turner, ainsi que mon grand ami Jackie Wilson. Ce dernier n'a pas manqué de souligner ma présence dans la salle : – Je m'en voudrais de ne pas vous faire part d'une belle et grande visite parmi nous ce soir, un grand parmi les grands, un homme pour qui j'ai un immense respect et dont j'ai l'honneur et le privilège de le compter parmi mes amis. Mesdames et messieurs, le roi du rock and roll, Monsieur Elvis Presley. Évidemment, toutes les têtes se sont tournées vers moi, j'ai dû me lever de mon siège et saluer les gens qui applaudissaient. J'ai aussi salué Jackie Wilson. – Si vous me le permettez, mesdames et messieurs, je vais dédier à mon cher ami Elvis la prochaine chanson, je sais que c'est l'une de ses préférées. Et il entama *Lonely Teardrops*…

Nous sommes finalement arrivés le 12 au matin dans un petit village près de Sedona, en Arizona. C'est là que devaient avoir lieu les premières scènes. Avant notre arrivée, l'équipe de tournage avait déjà filmé plusieurs scènes extérieures. Une réserve d'Indiens Navajos avait été créée de toutes pièces, étant donné que je devais y jouer le rôle d'un jeune Navajo vivant parmi les siens. La réalisation est confiée à Peter Tewksbury, avec qui je travaillais pour la première fois. Tewksbury a acquis une certaine notoriété en réalisant des séries télévisées, notamment plusieurs épisodes de l'un des plus grands

succès télévisuels des années 1950, *Papa Knows Best* (*Papa a raison*), avec Robert Young dans le rôle principal.

Tewksbury est un homme très drôle et fort amusant, ce qui crée toutes sortes de situations loufoques lors du tournage. Mes co-vedettes pour ce film sont Burgess Meredith, un acteur de renom, notamment pour son rôle du Pingouin dans la série *Batman*, et Katy Jurado, qui avait connu la gloire aux côtés de Gary Cooper dans le film *High Noon* (*Le train sifflera trois fois*). Je m'entends à merveille avec toute l'équipe. Nous avons beaucoup de plaisir à tourner ce film. Le tournage va bon train et tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

En attendant, une vente aux enchères est organisée au ranch Circle G. Plus de 2 000 personnes se pressent sur place, espérant acquérir un objet ayant appartenu à Elvis. Tracteurs, caravanes, téléviseurs, et autres objets divers trouvent preneurs, permettant de récolter près de 108 000 dollars en une journée. Concernant la grossesse de Priscilla, tout se passe très bien. Les nausées et vomissements ont cessé, mais elle souffre de chaleurs intenses et de maux de jambes lancinants. Son ventre s'arrondit et le bébé bouge constamment. Selon le médecin, tout va pour le mieux. Le bébé et la future maman se portent à merveille. C'est fantastique ! C'est magique ! Que dire de plus ?

Après la fin du tournage, nous passons trois jours à Las Vegas avant de rentrer à la maison début décembre. À mon retour, j'apprends que le colonel est en train de finaliser une émission radiophonique où je chanterais quelques cantiques de Noël. De plus, il essaie de conclure une entente de film avec la National General, mais ses exigences de 850 000 dollars plus 50 % des bénéfices sont jugées trop élevées. Le projet, ainsi que celui de l'émission de radio, tombent à l'eau. En parallèle, je sais que le colonel a contacté Tom Sarnoff, vice-président de la NBC, pour proposer un projet d'émission télévisée sur le thème de Noël. Cependant, j'y crois plus ou moins ; ce n'est pas la première fois qu'un tel projet est évoqué sans aboutir. Je m'imagine qu'il en sera de même pour celui-ci…

Quelques jours plus tard, Priscilla et moi rendons visite à ses parents, actuellement basés à Travis Air Force, à Sacramento. Ils sont ravis de nous voir et de pouvoir admirer le ventre bien rond de leur fille. Ils sont impatients de devenir grands-parents. De retour à Graceland, je demande à Joe de contacter une décoratrice d'intérieur spécialisée dans les chambres d'enfants pour aménager le second étage en prévision de l'arrivée de notre bébé. Nous sommes tous très excités par l'avènement d'un nouveau membre dans la famille Presley. Garçon ou fille, cela importe peu à Priscilla et moi. Nous souhaitons avant tout un enfant en bonne santé. Pour le reste, Dieu saura bien faire les choses.

Pour Noël, nous optons pour une célébration tranquille, passant notre temps à regarder des films en abondance. Pour le Nouvel An, j'ai loué le *Thunderbird Lounge* à Memphis pour accueillir la famille et les amis, réunissant plus de 150 invités. Tout le monde semble s'être bien amusé. J'ai même dansé avec Priscilla, enceinte de huit mois, notamment sur la pièce *Summertime* de George Gershwin, une de mes préférées du répertoire classique. Et pour une des rares fois dans ma vie, j'ai bu plus qu'à l'accoutumée et ai terminé la soirée complètement ivre.

Le colonel m'informe que mes revenus pour l'année 1967 s'élèvent à 3 500 000 dollars. C'est mille fois le salaire que je gagnais comme policier à Montréal. Toutefois, il ne faut pas oublier que les impôts m'ont pris près de 1 400 000 dollars, ce qui n'est pas négligeable. Je paie plus d'impôts qu'un millier de travailleurs réunis. Les politiciens de Memphis peuvent bien se dire honorés d'avoir un citoyen comme moi dans leur ville…

1968

Depuis deux semaines, Priscilla et moi avons visionné une multitude de films, au point d'en faire presque une indigestion. Voici une courte sélection de ceux que nous avons regardés : *Guess Who's Coming to Dinner* (*Devine qui vient dîner ?*) avec Sidney Poitier, Tony Rome avec Frank Sinatra, *Planet of the Apes* (*La planète des singes*) avec le grandiose Charlton Heston, *You Only Live Twice* (*On ne vit que deux fois*), le tout dernier James Bond, *The Dirty Dozen* (*Les douze salopards*), *Cool Hand Luke* (*Luke la main froide*) avec Paul Newman, *Incident*, un film huis clos tout à fait saisissant, et surtout *Seconds* avec Rock Hudson, qui raconte l'histoire d'un homme simulant sa mort pour renaître dans la peau d'un autre. Ça ne te rappelle rien ?

À la mi-janvier, je retourne au studio de Nashville pour enregistrer les deux chansons restantes du film *Stay Away*, *Joe*. Felton avait demandé à Jerry Reed de se joindre à nous. Ce dernier était finalement parvenu à une entente acceptable avec les Éditions *Hill & Range* pour une éventuelle sortie sur disque des chansons *Guitar Man* et *Big Boss Man*.

Profitant de l'occasion, je décide de mettre en boîte trois autres chansons non prévues au programme. L'une d'elles est *Too Much Monkey Business*, une composition de Chuck Berry qui avait fait un tabac au milieu des années 1950. Tout le monde est en forme, bien échauffé, et en plein contrôle de ses moyens. En quelques prises, le résultat est concluant.

Nous enchaînons ensuite avec l'un des titres prévus pour le film, *Goin' Home*. Dès les premiers essais, la différence de qualité avec la précédente chanson se fait ressentir. J'ai du mal à me concentrer, ayant encore *Too Much Monkey Business* en tête. Au moment où nous en sommes à la sixième ou septième prise, à l'endroit où je dois commencer à chanter, j'entame *Heartbreak Hotel* au lieu des paroles

de *Goin' Home*. Bien sûr, cela fait rire tout le monde en studio, sauf ce cher Jeff Alexander, qui, comme à son habitude, ne trouve pas cela amusant. Mais on s'en fiche ! J'ai l'impression que plus rien ne m'atteint.

Finalement, après une trentaine d'essais infructueux, nous obtenons un résultat acceptable. Ayant perdu beaucoup de temps avec cette dernière chanson, et étant près de 4h00 du matin, nous décidons qu'il serait plus sage de revenir finir le tout le lendemain soir.

Tel que prévu, nous sommes tous de retour en studio le soir même. Cependant, je suis très fatigué, j'ai mal dormi et Priscilla et moi avons eu une dispute hier soir. J'arrive donc au studio de mauvaise humeur. Nous devons commencer avec la nouvelle chanson-titre du film, *Stay Away*. Les compositeurs Sid Tepper et Roy Bennett avaient écrit des paroles sur l'air de *Greensleeves*, une pièce classique que j'adorais. Mais l'écart entre la pièce classique et le résultat en studio est flagrant. Au départ, le rythme de cette chanson était lent, mais nous avons opté pour un rythme beaucoup plus rapide. Tout au long des essais, je deviens de plus en plus irritable, ayant du mal à me contrôler. Je suis à bout de nerfs, un volcan prêt à exploser, et tout le monde en studio en est conscient. Finalement, après de nombreux essais, nous arrivons à un résultat acceptable.

Les nouvelles chansons proposées par Freddy Bienstock sont toutes rejetées l'une après l'autre. En colère, je lance même les acétates contre le mur. Je crie, je jure, rendant la session totalement chaotique. Personne n'ose parler. Felton finit par briser le silence en me proposant une composition de Jerry Reed.

— Elvis, je crois que cette chanson pourrait te plaire, dit-il. Je me calme un peu et demande à Jerry de me la jouer. Elle me plaît dès les premières mesures. Bien que Jerry ne veuille pas revivre les problèmes de droits d'auteur, Freddy ferme les yeux cette fois-ci pour éviter de se retrouver sans nouvelle chanson. Nous entamons alors *U.S. Male*, une nouvelle composition de Jerry Reed. Après quelques essais infructueux à cause de mes pitreries, nous obtenons un résultat

plus que satisfaisant. Cette chanson est dans la même veine que *Guitar Man* et *Big Boss Man*, marquant un changement notable avec des paroles de qualité et des arrangements musicaux opposés à ce que je chante dans mes films depuis plus de sept ans.

Deux jours plus tard, j'apprends que le colonel et le vice-président de la NBC, Tom Sarnoff, ont signé un contrat pour une émission spéciale de Noël. Mon salaire sera de 250 000 dollars pour cette prestation, plus 850 000 dollars pour un contrat de film, ainsi que 50 % des profits. Je vais enfin faire mon retour à la télévision, la seule autre apparition sur le petit écran ayant eu lieu lors de mon retour de l'armée à l'émission spéciale de Frank Sinatra, en 1960. Mais je suis partagé entre le désir de faire ce retour et l'idée de chanter des cantiques de Noël. J'ai de plus en plus l'impression que le colonel me prend pour un bouffon, et je n'aime pas du tout cette sensation.

La grossesse de Priscilla me remplit de bonheur, et la perspective d'être bientôt père me fait réaliser bien des choses. Maintenant, je dois ranger une fois pour toutes l'image du sex-symbol dans le placard. Ma vie va radicalement changer. C'est un fait. D'ailleurs, le processus a déjà commencé le jour de mon mariage. Mais bientôt, la boucle sera bouclée. Je serai mari et père de famille, rejoignant ainsi les rangs de ceux qui ont le privilège de pouvoir aimer inconditionnellement plus d'une seule personne à la fois : ma femme et mon enfant. Je sais que cet enfant à naître recevra tout mon amour, d'autant plus qu'à plusieurs milliers de kilomètres de chez moi, à Montréal, un jeune garçon vieillit sans la présence de son véritable père. J'espère qu'un jour, je pourrai me racheter.

Depuis la grossesse de Priscilla, nos rapports intimes se sont progressivement espacés. Au début, tout allait bien, mais dès le cinquième mois, nos relations sexuelles se sont réduites à une par semaine, voire moins. Je voyais bien que cela déplaisait à Cilla, mais elle préférait se taire plutôt que d'engendrer une conversation qui risquait d'envenimer la situation. Cependant, ces deux derniers mois, les choses se sont sérieusement aggravées. Nous n'avons fait l'amour

que deux ou trois fois au cours des huit ou dix dernières semaines. Cilla n'a plus voulu garder le silence, et c'est pourquoi nous avons eu une discussion orageuse il y a quelques jours.
— Pourquoi tu ne veux plus me faire l'amour ? m'a demandé Cilla après que je lui ai dit, pour la énième fois, que j'étais trop fatigué.
— Chérie, je suis à bout, je dors mal en ce moment, et ces sessions d'enregistrement me tuent. Tu devrais comprendre ça, lui dis-je sans trop de conviction.
— Arrête de me prendre pour une sotte, Elvis. Je n'ai plus 14 ans. Ça fait presque trois semaines que tu ne m'as pas touchée. Ce n'est pas parce que je suis enceinte que je n'ai plus envie de faire l'amour.
— Ça ne fait pas trois semaines, voyons. Tu exagères.
— Non, Elvis, je n'exagère pas du tout et tu le sais autant que moi. Je sais que je suis grosse, mais je n'y peux rien. J'ai tout tenté pour prendre le moins de poids possible. Dis-le-moi si tu ne me désires plus ?
— Ah, Cilla ! Ça n'a rien à voir. Je te désire autant, c'est juste que ce n'est pas le bon moment.

Mais au fond, elle avait tellement raison. Ce n'était pas que je ne la désirais plus, loin de là. J'aimais tout autant l'embrasser, la caresser, me coller contre elle. Mais le fait qu'elle soit enceinte m'empêchait littéralement d'être attiré sexuellement vers elle. C'était comme si je n'arrivais pas à faire la distinction entre la femme et la mère. Je ne sais pas trop comment l'expliquer, mais c'était comme ça. Je voyais maintenant Priscilla davantage comme une future maman que simplement comme mon épouse.

Quand je la regardais nue, je la trouvais toujours aussi jolie, surtout avec son superbe ventre tout rond, mais je n'arrivais pas à être excité. L'aspect érotique perdait ainsi de sa vigueur.
— Ce n'est pas le bon moment depuis que je suis enceinte, m'a-t-elle lancé alors que le ton de sa voix monte d'un cran. Et je te connais, tu ne peux pas t'en passer, alors tu dois sûrement te taper quelques-unes de tes groupies.
— Tu dis n'importe quoi, Cilla. Arrête de faire le bébé, ça m'agace.

— Alors tant mieux, c'est sûrement la seule façon pour que j'arrive encore à t'agacer, me dit-elle, visiblement contrariée.
— Écoute, je n'en ai rien à foutre de tes états d'âme. Je suis fatigué et je veux dormir, que je lui lance en pleine gueule, sans penser une seule seconde que je suis en train de parler à ma femme, à la future mère de mon enfant. Et sans envisager un seul instant que je venais probablement de la blesser profondément. Mais il faut dire que je venais d'ingurgiter ma dose massive de médicaments et que les effets commençaient sérieusement à jouer leur rôle. J'étais totalement dans les vapes, inconscient des énormes conneries qui pouvaient sortir de ma bouche déjà passablement pâteuse.
— C'est ça, dors. Je vais en profiter pour me satisfaire moi-même puisque c'est la seule option qui s'offre à moi.

Mais j'entends à peine ses dernières paroles, comme si elles me parvenaient du fin fond d'un puits. J'ai les yeux fermés, mais j'ai la désagréable sensation que tout tourne autour de moi. Il faut que je dorme. Il le faut, sinon je me verrai obligé de reprendre un ou deux autres cachets de Placydil ou de Quaalude. C'est maintenant le silence plat dans la chambre. Priscilla doit dormir. Je l'envie. J'essaie de toutes mes forces de sombrer dans le sommeil. De nombreuses minutes s'écoulent avant que Morphée m'ouvre enfin les bras. Mais ce sera de courte durée…

***

Le 31 janvier, je passe la journée à la maison. Priscilla va bien, elle semble en pleine forme malgré un ventre de plus en plus proéminent. Nous savons que les jours, pour ne pas dire les heures, sont comptés ; elle va bientôt mettre au monde notre petit bébé. Nous sommes tout excités. La nuit se passe passablement bien, quoique Priscilla n'arrive pas à fermer l'œil, car ses contractions deviennent de plus en plus régulières.

Aux petites heures du matin, plus de doute. Dans la salle de bain, accoudée au lavabo, Priscilla vient de perdre les eaux. Elle a déjà

téléphoné à sa mère avant de me réveiller. Ça me prend quelques minutes pour réaliser ce qui se passe vraiment. Je me lève à toute vitesse et, avec beaucoup d'énervement, je préviens Joe, qui est déjà debout depuis longtemps, sachant très bien que l'accouchement est imminent. Joe, de son côté, a déjà prévenu Charlie, qui a amené la Cadillac devant la porte d'entrée. C'est le branle-bas de combat dans toute la maisonnée.

Entre-temps, j'ai téléphoné à mon père, qui hurle à l'autre bout du fil : « Cilla va accoucher ! » Nous sommes finalement prêts à partir pour l'hôpital ; il est 8h30 du matin. Je suis assis à l'arrière de la voiture avec Priscilla, qui s'efforce de sourire malgré l'énervement qui s'est emparé d'elle depuis qu'elle a perdu les eaux. Elle est consciente que l'heure est venue et qu'elle va bientôt mettre au monde notre enfant. Je fais tout mon possible pour ne pas le montrer, mais je suis tout aussi surexcité qu'elle. Joe nous suit derrière dans une autre voiture, accompagné de Richard Davis et de Jerry Schilling.

C'est la folie furieuse lorsque nous faisons notre entrée à l'hôpital. Le docteur Truman, qui prend en charge Priscilla, l'installe rapidement dans une chambre, surveillée par deux policiers. À l'extérieur, il y a déjà plusieurs dizaines de journalistes. Comment ont-ils pu savoir si vite ? me suis-je demandé. De mon côté, je fais les cent pas dans le salon des médecins. Mon père et quelques amis arrivent au cours de la journée : Lamar Fike, qui semble encore plus nerveux que moi, George Klein, que je n'ai pas vu depuis un moment, et Marty Lacker, entre autres. L'attente est interminable. J'ai l'impression qu'elle n'accouchera jamais. Je ne peux pas croire que ce soit si long. Je commence à m'énerver, à m'inquiéter, mais vers 16h00, le médecin qui procède à l'accouchement vient me dire que tout se passe comme prévu et que ça ne devrait plus être très long. Je suis soulagé, mais tout aussi nerveux.

Alors que déjà neuf heures se sont écoulées depuis notre arrivée, et que je suis à bout de nerfs, sans plus d'ongles à ronger, je vois enfin

arriver le médecin. Il s'approche de moi, tout sourire, et me tend la main.
– Félicitations, Monsieur Presley, vous êtes l'heureux papa d'une petite fille. Pendant un court instant, je reste pantois, sans dire un mot. Je suis subjugué par l'annonce du médecin. Je suis papa d'une petite fille. Ouf !
– Merci ! Merci beaucoup ! m'empressai-je de répondre, malgré une seconde de retard. Mon père est le premier à venir me féliciter, suivi par tous les autres. J'ai beaucoup de peine à me contenir. Je ne réalise pas encore ce qui m'arrive.
– Elle est née à 17h01 précisément, elle pèse exactement trois kilos et mesure 50 centimètres, me confirme le médecin. Et je précise qu'elle et la maman se portent très bien. J'ai appris de votre épouse que vous aviez décidé de la prénommer Lisa-Marie. C'est un très joli prénom.

En effet, nous avions trouvé ce nom dans un livre pour enfants et ça nous avait plu à tous les deux. Si ça avait été un garçon, nous avions opté pour John Baron. Encore sous le choc, je demande au docteur Truman, bien innocemment :
– Je peux aller voir mon bébé et ma femme ?
– Bien sûr, Monsieur Presley, me répond-il avec un sourire, et encore félicitations pour votre belle petite fille.

Pendant que je me dirige vers la chambre de Priscilla, je demande à Joe d'aller acheter des cigares, et mon père et sa femme vont annoncer la bonne nouvelle aux journalistes. J'appelle aussi ma grand-mère, qui est alitée à Graceland, victime d'une fracture à la hanche depuis la semaine passée. Entre-temps, Priscilla a rejoint ses parents en Californie ; ils sont fous de joie. La nouvelle de la naissance de notre fille fait le tour du monde plus rapidement qu'une fusée Apollo. Toutes les stations de radio et de télévision en parlent lors du bulletin de nouvelles du soir. Elvis Presley est maintenant papa d'une petite fille prénommée Lisa Marie.

Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'ai ressenti quand j'ai pris ma fille dans mes bras. L'émotion était à son comble. C'est difficile de

vivre des moments aussi intenses que ceux-ci. Être parent, c'est l'un des plus grands bonheurs qui soit. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'embrasser. J'avais les larmes aux yeux. C'était un étrange mélange de pleurs et de rires, une émotion puissante et bouleversante. Elle avait les cheveux foncés et les yeux d'un bleu clair, très semblables aux miens. J'avais l'immense plaisir de vivre ce grand événement avec ma femme. Je ne pus m'empêcher de penser à Denise qui avait accouché de notre fils et n'avait pas pu vivre ce grand moment avec moi.

Pendant les quatre jours que Priscilla passa à l'hôpital, des dizaines et des dizaines de personnes vinrent nous féliciter et en profiter pour admirer la petite Lisa Marie. Les employés de l'hôpital n'avaient jamais vu autant de monde défiler que durant ces quelques jours. Priscilla obtint finalement son congé le lundi 5 février. À notre sortie, une foule de fans, de journalistes et de photographes tentaient de s'approcher pour prendre le cliché parfait. Si Priscilla souhaitait accoucher dans la plus grande discrétion, c'était royalement raté. Pour leur plus grand bonheur, je pris quelques minutes pour montrer le visage de Lisa Marie aux nombreuses personnes présentes. Ensuite, nous avons enfin pu rentrer à la maison avec notre petite princesse.

Dès le lendemain, comme à l'hôpital, nous avons reçu à la maison une multitude de cadeaux. Outre les milliers de cartes de félicitations, nous avons vu arriver à Graceland des vêtements d'enfants, des couvertures, des jouets en quantité incalculable et même de la nourriture pour nouveau-nés. Évidemment, nous ne pouvions tout garder et nous avons partagé avec certains de nos amis qui avaient des enfants en bas âge. Ce cirque se poursuivit pendant toute l'enfance de Lisa Marie. À chacun de ses anniversaires, à Noël et même à Pâques, elle recevait une panoplie de cadeaux des nombreux fans à travers le monde.

Deux jours plus tard, soit le 7 février, j'appris le décès de l'un de mes grands amis à Hollywood, Nick Adams. Il n'avait que 37 ans et serait mort d'une overdose de médicaments. Ça m'a vraiment secoué.

À la fin du mois de février, juste avant de partir pour Los Angeles, j'ai offert au petit frère de Priscilla, Donny, qui venait de fêter ses dix-huit ans, une splendide Mustang. Pendant quelques secondes, il fut convaincu qu'il s'agissait d'une blague, il n'osait pas y croire. Mais quand je lui ai tendu les clés et dit : « Bonne fête Donny ! » et que tout le monde a applaudi, il n'a eu d'autre choix que d'y croire. « Merci, Elvis », m'a-t-il simplement dit, avec beaucoup d'émotion. Il n'en revenait tout simplement pas.

***

Aujourd'hui, je me suis rendu en Californie, dans ma nouvelle demeure sur Hillcrest Drive, car je dois bientôt reprendre le chemin des plateaux de tournage pour mon prochain film. Après une crise du colonel envers la direction de MGM, exigeant des scénarios plus consistants et adultes, on m'a proposé celui de *Live A Little, Love A Little* (*Le grand frisson*, en version française). Dans ce film, j'incarne un photographe publicitaire jonglant entre deux employeurs tout en étant aux prises avec une femme pour le moins surprenante. Pour cette production, je retrouve Norman Taurog à la réalisation, pour la neuvième fois. C'est avec lui que j'avais commencé ma carrière d'acteur dans *GI Blues*, et notre complicité est intacte. Ce sera d'ailleurs le dernier film de Norman Taurog avant sa retraite.

Le soir du 29 février, lors de la remise des Grammy Awards, à ma grande surprise, la National Academy of Recording Arts of Sciences m'a décerné la statuette du meilleur disque de l'année dans la catégorie « gospel » pour l'album *How Great Thou Art*. J'avais déjà été en nomination en 1959 et 1960, mais l'Académie m'avait écarté, me considérant probablement encore comme le mouton noir du show-business. Quoi qu'il en soit, j'étais très flatté. Il est tout de même paradoxal qu'un prix pour un disque gospel soit remis à celui que le monde du spectacle considère comme le roi du rock and roll.

Le 11 mars, je me rends aux Studios Western Recorders pour enregistrer les quatre chansons du film *Live A Little, Love A Little*.

Pendant que tout le monde se prépare, Billy Strange, l'ingénieur du son qui avait déjà travaillé avec moi comme guitariste pour les bandes sonores de *Viva Las Vegas* et *Roustabout*, et qui avait été pressenti comme ingénieur du son lors de la fameuse session annulée l'an dernier, vient me voir.
– Salut, Elvis, je suis content de te voir.
– Moi aussi, Billy, lui répondis-je honnêtement.
– Écoute, je suis bien conscient que ce n'est pas le genre de session que tu affectionnes particulièrement. La plupart des bandes sonores de films que tu as précédemment enregistrées étaient loin d'être à la hauteur de ton immense talent. Mais je tiens à te dire que nous allons faire en sorte que cette fois-ci, tu en sois pleinement satisfait. Nous ferons le maximum et prendrons le temps qu'il faut pour que le résultat soit parfait.

Billy semblait vraiment concerné par ses propos. J'ai réellement senti qu'il voulait s'investir sérieusement dans cette session. J'étais très touché par sa candeur, sa franchise et sa volonté de faire de cette session un succès.
– Merci, Billy, j'apprécie énormément. Je suis certain que nous allons faire du bon boulot ensemble, lui ai-je dit, un peu pour le rassurer, car, comme d'habitude, je n'étais pas très chaud à l'idée d'enregistrer une autre bande sonore. Mais je dois admettre que le choix des chansons semblait plus prometteur comparé aux sessions précédentes.

Lorsque tout le monde est enfin prêt, nous pouvons commencer. Le premier titre s'intitule *Wonderful World*. Avec cette charmante valse, nous débutons sur le bon pied. Ce n'est peut-être pas le méga-succès qu'un artiste espère, mais nous avons vu bien pire. Après une dizaine d'essais, le résultat est plus que satisfaisant. Jusqu'à présent, Billy Strange tient ses promesses. Comme le départ est favorable, autant poursuivre, nous dit-on. La prochaine chanson, *Edge Of Reality*, m'avait immédiatement plu dès que j'avais entendu la maquette quelques semaines auparavant. C'était une composition d'un tout nouveau genre pour moi. Je n'avais jamais enregistré ce type de

chanson auparavant et j'étais fort étonné du calibre de cette pièce. Il semblait enfin que l'on m'offrait de bonnes chansons pour une bande sonore de films. De plus, dans le film, cette chanson apparaît dans une scène surréaliste, alors que je suis en train de rêver. Un parallèle judicieux avec le titre *Edge Of Reality* (Au bord de la réalité). Derrière la console, Billy Strange jubile, et pour cause. Deux titres enregistrés et deux réussites, un 100 % sans faille, ce qui n'était pas monnaie courante lors des sessions précédentes de ce genre.

Après une petite pause bien méritée, Billy en profite pour venir me voir.

– Et puis, Elvis, satisfait jusqu'à maintenant ? me demande-t-il, sourire aux lèvres.

– Oui, pleinement satisfait, Billy. Deux excellentes chansons. Les gars sont vraiment en forme ce soir.

– Toi aussi, Elvis, se presse-t-il de dire sur un ton quelque peu encenseur, avant de retourner derrière sa console.

Ça se voyait que Billy voulait faire bonne figure en tant qu'ingénieur et il ne lésinait pas sur les moyens. Ça me faisait rire de le voir se démener comme un pauvre diable pour que tout soit parfait. Et je dois avouer qu'il réussissait bien jusqu'ici. J'espérais autant que lui que cette dynamique se poursuive pour le reste de la session.

La troisième chanson est *A Little Less Conversation*. Ironie du sort, c'est Billy Strange lui-même qui en est le compositeur avec Mac Davis, celui-là même qui m'offrira l'extraordinaire *In The Ghetto* quelques mois plus tard. Je tenais mordicus à ce que cette chanson soit une réelle réussite, ne serait-ce que pour Billy. Je savais qu'il y tenait également et qu'il était très fier de cette composition.

– Les gars, dis-je en regardant tous les musiciens en studio, n'oubliez pas que c'est la composition de Billy, alors on y va à fond la caisse. Il faut que ça frôle la perfection, ajoutai-je sur une tonalité mi-sérieuse mi-ironique.

Nous attaquons *A Little Less Conversation* comme si cela allait être mon plus grand succès en carrière. Après seize reprises, il n'y a plus

de doute, nous tenons un excellent produit. Billy ne tient littéralement plus en place, j'ai l'impression qu'il va s'évanouir tellement il est surexcité. Pendant toute la durée des seize essais, il n'a cessé de lever les pouces en l'air en signe de satisfaction. Nous aurions très bien pu nous arrêter après le premier essai, et personne n'aurait eu rien à redire, mais tout comme moi, Billy pensait que nous pouvions faire encore mieux, et c'est ce que nous avons fait. C'est ce qui différencie une bonne chanson d'une excellente. Se dire que la prochaine prise sera encore meilleure, et ainsi de suite…

Finalement, le dernier titre à enregistrer est *Almost In Love*, une pièce à consonance latino avec un rythme lent, proche de la bossa-nova. Contrairement aux trois autres chansons, celle-ci avait été préalablement enregistrée quelques jours auparavant, car les arrangements musicaux nécessitaient un grand orchestre. Pour éviter de perdre trop de temps, les producteurs avaient préféré enregistrer seuls la partie musicale. Je n'ai donc qu'à apposer ma voix sur la piste déjà prête. C'est une bonne ballade qui finit en beauté cette session, une réussite à tous points de vue. Une fois tout terminé, et sur le point de quitter le studio, je me dirige vers Billy Strange pour le remercier chaleureusement de son excellent travail derrière la console. Il est rouge comme un coq, évidemment flatté d'avoir contribué au résultat fort louable de cette session.

Deux jours plus tard, le tournage commence. Dans l'ensemble, tout se passe à merveille. Je m'entends très bien avec ma co-vedette, Michelle Carey. Nous prenons beaucoup de plaisir à travailler ensemble. Comme c'est devenu une habitude, Red West, revenu à de meilleurs sentiments, et Charlie Hodge obtiennent chacun un petit rôle. Ils ne sont pas les seuls, puisque mon chien Brutus apparaît également à plusieurs reprises dans le rôle d'Albert.

Le soir du 4 avril, en rentrant chez moi après une journée de tournage, j'apprends l'assassinat du pasteur Martin Luther King. Je suis profondément consterné. Le monde venait de perdre un de ses plus grands hommes. De plus, ce sordide crime a eu lieu à Memphis,

alors que la veille, le pasteur y avait prononcé un discours. Son plus célèbre discours, énoncé à Washington en 1963, avait pour titre *I Have A Dream*. J'en connaissais de longs passages par cœur, en voici quelques-uns :

> ***I have a dream*** *that one day this nation will rise up and live out the true meaning of its creed: We hold these truths to be self-evident: that all men are created equal. […]*
> ***I have a dream*** *that my four little children will one day live in a nation where they will not be judged by the color of their skin but by the content of their character. […]*
> ***I have a dream*** *that one day every valley shall be exalted, every hill and mountain shall be made low, the rough places will be made plain and the crooked places will be made straight and the glory of the Lord shall be revealed and all flesh shall see it together.*[2]

Pendant toute la durée du tournage, les négociations entre le colonel et le producteur Bob Finkel s'annoncent fructueuses. Toutefois, Finkel se rend à l'évidence que le colonel tient obstinément à son spécial de Noël, alors que lui préférerait un concept plus large. Il va donc tenter de convaincre le colonel qu'il serait préférable pour mon image d'aller au-delà du simple spécial de Noël. Au départ, le colonel n'est pas très chaud à l'idée de laisser tomber le concept initial, et il n'aime surtout pas qu'on lui dicte quoi faire. Mais à force d'arguments solides, et à condition que je termine ma prestation avec un cantique de Noël, Finkel réussit à persuader le colonel d'opter pour

---

[2] ***Je rêve*** *qu'un jour, notre nation se lèvera pour vivre véritablement son credo : Nous tenons pour vérité évidente que tous les hommes ont été créés égaux […]*
Je rêve *que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur la valeur de leur caractère. […]*
Je rêve *qu'un jour toute vallée sera élevée, toute colline et toute montagne seront abaissées. Les endroits raboteux seront aplanis et les chemins tortueux redressés. Et la gloire du Seigneur soit révélée et toute chair la verra.*

un projet plus personnalisé. En d'autres termes, un Spécial Elvis plutôt qu'un Spécial de Noël. Mais le colonel n'est pas au bout de ses surprises...

***

Lors d'un récent rapport du détective, j'appris que Janine et lui avaient célébré leur premier anniversaire de mariage le 18 mars dernier. Pour marquer l'événement, ils s'étaient offert un voyage d'une semaine à Las Vegas. Étrangement, Priscilla et moi venions également de revenir d'un court séjour dans cette même ville. Un peu plus, et nos chemins auraient pu se croiser.

Pour les autres nouvelles, je sus que ma sœur Jeannette avait demandé le divorce, ainsi que la garde totale des enfants. J'appris également que ma mère avait été contrainte de quitter provisoirement son emploi de serveuse à cause d'une épicondylite, autrement dit une tendinite au coude droit. Vu le travail qu'elle effectuait depuis tant d'années, il n'était guère surprenant qu'elle finisse par souffrir de ce problème. Répéter sans cesse les mêmes mouvements de rotation de l'avant-bras et de flexion du poignet finit par provoquer ce genre de pathologie. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle n'en ait pas souffert plus tôt. Selon le détective, elle devra se reposer pendant au moins deux mois, peut-être plus. L'imaginer passer deux mois à la maison à scruter les fissures du plafond m'était impensable.

Denise faisait désormais partie du service de police de la Ville de Montréal depuis quelques mois. Elle avait été assignée à un poste de police de quartier, celui situé au nord de la rue Pie IX. Son travail consistait principalement à répondre aux appels des citoyens et à répartir les diverses demandes aux patrouilles en service. Elle effectuait également des tâches de bureau ainsi que plusieurs autres responsabilités connexes. Selon le détective, elle rayonnait de bonheur depuis son embauche comme policière. Durant les premières semaines de travail, lorsqu'elle enfilait son uniforme, elle passait de longues minutes à se contempler dans le miroir, telle une Cendrillon

avant le grand bal. Elle était très fière d'elle, et Dumoulin se faisait un honneur de déclarer haut et fort que sa femme faisait partie du corps policier. Cependant, le bonheur d'être policière allait bientôt devoir céder la place au bonheur d'être mère pour une seconde fois. En effet, Denise devait accoucher vers la mi-mai. Si c'était un garçon, ils avaient convenu de le prénommer Serge. Si c'était une fille, Dumoulin avait demandé à Denise si elle avait une objection à ce qu'elle porte le prénom de Renée, celui de la jeune sœur de Dumoulin, décédée à l'âge de six ans de la tuberculose.

Finalement, la partie la plus importante à mes yeux concerne mon fils Robert. Tel que décidé par Denise il y a quelques mois, et malgré le fait que cette idée ne lui plaisait pas du tout, elle a tout de même pris l'initiative de contacter un psychologue pour examiner son fils. Le but était de comprendre l'étrange obsession qui l'habitait et de tenter de résoudre ce problème, si problème il y avait. Robert aurait déjà rencontré le psychologue à trois reprises. Selon le détective, le spécialiste aurait informé Denise que son fils semblait souffrir, du moins en partie, d'un syndrome communément appelé « l'illusion des sosies ».

Ce syndrome, décrit pour la première fois par le psychiatre français Joseph Capgras en 1923, est une forme de délire où les personnes affectées sont totalement convaincues que les gens de leur entourage ont été remplacés par des sosies identiques en tout point. Capgras avait décrit le cas d'une femme placée dans un hôpital psychiatrique après avoir affirmé, avec une conviction étonnante, que son mari avait été assassiné et remplacé par un sosie qui lui ressemblait en tous points.

Toutefois, le psychologue a rapidement rassuré Denise en spécifiant que dans le cas de Robert, il y avait des distinctions importantes à faire. Robert semblait plutôt vouloir croire que son père était Elvis Presley, tout en restant conscient qu'il n'en était rien au fond de lui. Le psychologue a estimé que les chances que Robert réalise un jour qu'André Lambert et Elvis Presley sont deux personnes distinctes s'avéraient plus que probables.

– Mais pourquoi fait-il ça, s'il est foncièrement conscient que son père n'est pas réellement Elvis Presley ? demanda Denise, visiblement perturbée. Qu'est-ce qui a pu déclencher tout ça ?
– Écoutez, ce dont souffre votre enfant est une forme d'illusion visuelle. Ce syndrome semble lié à un dysfonctionnement cérébral souvent déclenché par une perturbation psychologique importante du patient. Et je crois que c'est exactement ce qui se produit chez votre fils. Il ne semble pas vouloir accepter le décès de son véritable père et transpose l'identité de celui-ci sur quelqu'un d'autre qui lui ressemble en tout point.
– Mais votre fils n'hallucine pas, s'empresse de poursuivre le médecin, ce n'est qu'une fausse perception, une illusion, comme je vous le mentionnais.
– Mais c'est quoi la différence ?
– Très simple, une personne qui hallucine voit des choses qui n'existent pas dans la réalité, alors que l'illusion n'est qu'une mauvaise perception d'une chose qui existe bel et bien, ce n'est en fait qu'un faux jugement à partir de perceptions réelles. Dans le cas de votre fils, le syndrome de l'illusion des sosies n'est qu'un désir inconscient, renforcé par son caractère séduisant, de croire que son véritable père est une grande vedette américaine plutôt qu'un simple policier. Mais je demeure convaincu qu'avec le temps, il prendra conscience de cette fausse interprétation et réalisera par lui-même le caractère irrationnel de la chose. Est-ce que vous comprenez bien ce que je vous explique ?
– Bien sûr, répondit Denise à moitié rassurée.
– Pour l'instant, ce qui est important de bien comprendre, c'est qu'étant donné que votre fils n'a jamais connu son père, il ressent le besoin de l'identifier à quelque chose de concret. Et quoi de mieux pour lui que de prendre comme image de remplacement une personnalité aussi connue qu'Elvis Presley ? Non seulement il arrive ainsi à compenser un manque émotionnel, mais en plus, la notoriété

du personnage rend l'image du père absent encore plus valorisante à ses yeux.
– Alors que dois-je faire ? s'enquit Denise.
– Tentez de minimiser le processus d'identification sans entrer en conflit avec les fausses perceptions de votre fils. S'il a besoin de croire que son père est Elvis Presley, laissez-le faire, mais ne l'encouragez pas dans cette vision. À titre d'exemple, c'est un peu comme l'enfant convaincu que son ami imaginaire existe bel et bien dans la réalité. Avec le temps, l'enfant réalise que les amis en chair et en os sont beaucoup plus intéressants que ne l'est en réalité son ami imaginaire, alors ce dernier disparaît progressivement. Et je crois sincèrement qu'il en sera de même pour votre fils. Laissez-lui le temps de faire son deuil. Un jour, il prendra lui-même conscience du décès de son père et l'acceptera d'emblée sans se sentir dans l'obligation de transposer l'image du père absent sur celle d'un père imaginaire.
– Je ne sais pas si j'arriverai à gérer tout ça, mais je suis heureuse de constater que mon fils n'est pas fou, comme bien des gens semblaient le croire.
– Ne vous en faites pas Madame Dumoulin, votre fils est tout sauf fou, vous pouvez me croire.
– Merci docteur.

Lorsque Joe et moi avons terminé de lire ce rapport, principalement la dernière partie concernant mon fils, nous ne savions quoi en penser. Mon fils, que je n'avais jamais vu, me prenait pour Elvis. Nous savions pertinemment Joe et moi qu'il s'agissait d'un simple hasard, mais quel hasard ! Il fallait à tout prix que cela cesse, et pour cela, j'espérais vivement que ce psychologue ait raison et que cette obsession dont était victime mon fils puisse disparaître avec le temps. Il était dangereux pour sa santé mentale qu'il continue à croire à cette théorie, même si celle-ci s'avérait des plus vraies.

***

Le colonel m'a téléphoné aujourd'hui pour m'annoncer une triste nouvelle : Steve Sholes, l'ancien producteur de chez RCA, est décédé d'une crise cardiaque hier matin, le 22 avril, dans un hôpital de Nashville. Il n'avait que 57 ans. Cette nouvelle m'a profondément ébranlé. Bien que nous n'ayons pas toujours été d'accord sur le plan musical, j'ai toujours respecté son travail et son professionnalisme. Le colonel m'a assuré qu'il enverrait des fleurs et une carte de condoléances à la famille de Steve.

Deux jours plus tard, j'ai rencontré Bob Finkel, le producteur exécutif du Spécial de Noël que je dois présenter sur NBC durant les fêtes. Nous avons discuté brièvement du projet et il m'a informé que toutes les parties, y compris le colonel, avaient décidé de changer le concept initial du spectacle. À l'origine, je devais chanter des classiques de Noël pendant une heure, mais rien n'était encore clairement défini ; ils attendaient l'embauche du réalisateur pour finaliser les détails. Je lui ai simplement dit : « Pourvu que ça ne ressemble aucunement aux films que j'ai tournés ces huit dernières années, je suis partant. » Nous nous sommes serré la main et je suis parti, attendant d'en savoir davantage.

Après avoir terminé le tournage de *Live A Little, Love A Little*, j'ai décidé de prendre quelques jours de repos à Hawaii pour célébrer mon premier anniversaire de mariage. Mais avant de partir, je devais rencontrer Steve Binder et son adjoint Bones Howe, récemment engagés en tant que réalisateur et directeur musical pour la conception du spectacle télévisé.

Je connaissais Steve Binder de réputation. J'avais souvent regardé l'excellente émission T.A.M.I. Show, dont il était le réalisateur. Il avait réussi à réunir sur le même plateau Chuck Berry, Marvin Gaye, James Brown et les Rolling Stones, c'était sensationnel. Et je me souvenais également du scandale qu'il avait provoqué l'année précédente en demandant à Petula Clark, une chanteuse blanche, de se laisser prendre par la taille par le chanteur noir Harry Belafonte en pleine

télévision. Imagine un noir touchant une blanche devant des millions d'Américains puritains, c'était impensable en 1967 !

Dès les premiers contacts, j'ai senti que le courant passait. Nous avons discuté musique et Steve m'a demandé quelles étaient mes attentes. Je lui ai dit que j'aimerais montrer aux gens ce que je sais vraiment faire, pas comme dans les films que j'ai tournés ces huit dernières années. Cela semblait le rassurer. Il était conscient que je n'avais fait aucune apparition à la télévision depuis mon retour de l'armée à l'émission spéciale de Frank Sinatra en 1960. Il m'a demandé comment je me sentais à l'idée de retourner sur les plateaux de télévision. Je lui ai avoué que j'étais terrifié, et nous en avons bien ri.

Binder et Howe m'ont posé plusieurs questions et m'ont fait comprendre que pour eux, il ne s'agissait pas de réaliser un simple spectacle sans envergure. Ils voulaient sortir des sentiers battus et présenter le retour d'Elvis Presley comme on ne l'avait jamais vu auparavant. Tout ce que j'entendais me plaisait énormément. Binder a conclu en disant : « Je veux rien de moins que ressusciter le King ! » Nous avons alors clôturé cette première rencontre par une poignée de main sincère et nous sommes donnés rendez-vous dès mon retour d'Hawaii. Entre-temps, ils allaient peaufiner leurs idées pour le spectacle et pourraient m'en faire part à ce moment-là.

Ma première rencontre avec Steve Binder a été rafraîchissante. C'est un gars qui a de la suite dans les idées. Je suis certain que ça va me plaire de travailler avec lui, et je sens qu'il désire sincèrement que ce projet soit mené à bien. À plusieurs reprises, il m'a demandé mon opinion, si j'aimais telle chose, si je me sentais à l'aise avec telle autre, etc. J'ai beaucoup apprécié cette attention. Il m'a vraiment donné l'impression qu'il tenait plus que tout à ce que ce spectacle télévisuel me plaise entièrement, du début à la fin. Avec le colonel, l'important, c'était les revenus. Ça m'avait pris du temps pour comprendre, mais aujourd'hui, j'en étais plus que conscient. Avec Steve Binder, c'était différent. Pour ce show, la priorité, pour lui, c'était Elvis Presley. Rien d'autre.

Le lendemain, Priscilla et moi, accompagnés de notre petite fille Lisa Marie et de sa nounou, partîmes en vacances à Hawaii. J'avais également demandé à Joe et son épouse Joanie, ainsi qu'à Patsy Presley et son mari Gee Gee, Lamar et sa femme Nora (récemment mariés), et Charlie Hodge, de nous accompagner. Nous avons loué une petite maison à Waikiki avec une plage privée, pour éviter d'être dérangés. Cela nous a permis, à Priscilla et moi, de refaire le plein d'énergie et de renouer avec nos sentiments. Depuis la naissance de Lisa Marie, nous nous étions quelque peu éloignés. Je la sentais plus distante, moins disponible, et moi, de mon côté, j'avais repris le travail, le rythme effréné des tournages, loin de ma famille.

Nous avons visité plusieurs endroits et je tenais à faire un arrêt au mémorial de l'*USS Arizona* pour leur montrer la plaque honorifique en mon nom et en celui du colonel pour notre contribution à la construction d'un monument en mémoire des marins tués à Pearl Harbor. Nous nous sommes également rendus à un championnat de karaté organisé par Ed Parker, qui se déroulait à l'Honolulu International Center. C'était la seconde fois que je le rencontrais. La première rencontre avait eu lieu en 1961, lors du tournage de *GI Blues*, où j'avais assisté à une démonstration de Kempo Karaté. Par la suite, Ed et moi avions eu une longue conversation. Ce jour-là, après la compétition, je suis allé le voir et nous avons passé plusieurs heures ensemble à parler karaté. C'est au cours de notre conversation qu'il m'a présenté un autre champion, un certain Mike Stone (une réplique américanisée de Maurice Dumoulin, mais ça, j'allais l'apprendre quelques années plus tard).

Ce séjour à Hawaii a été des plus agréables. Je suis revenu de ce voyage aminci, tel que me l'avaient conseillé Bob Finkel et le colonel. Je m'étais également laissé pousser les favoris, Priscilla trouvait que cela me donnait un air plus mature, plus « mâle », comme elle aimait à dire.

***

À mon retour, le 3 juin, je retrouve avec plaisir Steve Binder dans son bureau à Hollywood, mais une petite surprise m'attend. Après les salutations d'usage, il me demande si j'ai envie de sortir, juste nous deux, sans gardes du corps, pour discuter du concept du show télévisé. Je le regarde pour voir s'il plaisante, mais il est tout à fait sérieux. Je lui réponds que je ne peux pas faire ça.

– Comment ça tu ne peux pas ? demande-t-il, visiblement surpris.

– Steve, parce que je suis Elvis Presley. Sans vouloir paraître imbu de ma personne, si je sors d'ici et me promène dehors seul avec toi, les gens vont s'attrouper autour de nous comme des sangsues, et ça risque de dégénérer, tu peux me croire.

– Justement, ça n'arrivera pas, je te le jure.

– Et comment peux-tu en être aussi certain ? lui ai-je demandé, très intrigué.

– Elvis, tu vis tellement dans une cage de verre que tu n'es même plus conscient de la réalité. Ici, on est à Hollywood. Les gens se fichent pas mal que tu sois Elvis Presley ou le Père Noël. De plus, on n'est plus dans les années 1950. Les choses ont changé, et toi aussi. Tu dois réaliser que les gens, aujourd'hui, ne t'idolâtrent plus comme autrefois. Que tu le veuilles ou non !

– Quand bien même. Il n'en demeure pas moins que tout le monde me connaît et je suis certain que dès que j'aurai mis le pied dehors, je n'aurai pas fait dix pas que des gens viendront me demander un autographe.

– Alors, je te mets au défi. On fait le tour du bloc, et je suis convaincu qu'il n'y aura personne pour nous importuner.

– Marché conclu, mais je t'aurai prévenu, ai-je dit en le suivant dehors.

Dix pas… vingt pas… trente pas… et personne, je dis bien personne, ne s'arrête pour venir me parler. Quelques personnes nous jettent un regard, mais continuent leur chemin comme si j'étais Monsieur-Tout-Le-Monde. Je n'en reviens pas ! Je suis estomaqué !

– Et puis ? Convaincu maintenant ? demande Steve, heureux d'avoir gagné son pari.

– Je t'avoue que je suis très étonné, lui dis-je pendant que nous continuons de marcher et de croiser des dizaines de personnes qui nous ignorent totalement.
– Je te l'avais dit. Mais mon projet, c'est de changer ça. Je veux que tu redeviennes le « King ». Parce que tu n'es pas Monsieur-Tout-Le-Monde. Les gens l'ont oublié. Et je vais m'arranger pour le leur rappeler.

Cette conversation a marqué un tournant pour moi. Steve Binder ne voulait pas seulement réaliser un show télévisé, il voulait ramener Elvis Presley au sommet. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis senti galvanisé par un projet.

Alors que je reprenais mes esprits et que nous continuions notre marche autour du quadrilatère, Steve m'a exposé la formule qu'il envisageait pour cet événement. Centré autour de la chanson *Guitar Man*, qui servirait de leitmotiv, une partie de ce spectacle raconterait le périple d'un homme en quête du bonheur. Il m'a expliqué que cette idée était légèrement inspirée de la pièce de théâtre de Maurice Maeterlinck, *L'oiseau bleu*. Le tout serait présenté à travers une panoplie de tableaux chorégraphiques évoquant certains moments de ma carrière, incluant des séquences de rhythm and blues et de gospel.

Il a alors sorti une feuille de papier de sa poche et me l'a tendue. C'était une liste des chansons potentielles, comprenant des titres récents comme *Guitar Man*, *Big Boss Man*, *A Little Less Conversation*, et *Let Yourself Go*, ainsi que quelques anciennes chansons comme *It Hurts Me*, *Little Egypt*, et *Trouble*. Pour la séquence gospel, il avait inclus des titres comme *Where Could I Go But To The Lord*, *Up Above My Head*, et *Saved*. Pour la seconde partie, il me proposait une séquence musicale en direct devant un public, où je serais juché sur une très petite scène semblable à un ring de boxe. Mon répertoire, cette fois-ci, contiendrait de vieux succès qui ont fait ma gloire, tels que *Blue Suede Shoes*, *Hound Dog*, et *Love Me Tender*, entre autres.

Steve s'est alors empressé de me demander si tout cela me plaisait. Je l'ai rassuré en lui confirmant que j'en étais ravi.

– Dis-toi bien une chose, Elvis, me dit Steve après m'avoir énoncé les grandes lignes de ce projet, l'une des premières questions que se posera la critique à la veille de ce show est : Elvis Presley sera-t-il capable de faire renaître la flamme qui autrefois faisait vibrer les foules, hurler les filles, et leur faisait perdre connaissance ? Eh bien, je suis totalement convaincu qu'avec un tel concept, c'est le succès garanti.

Grand Dieu, que j'avais envie de le croire. Au même moment, nous nous retrouvions de nouveau devant la porte d'entrée de l'immeuble. Nous avions donc fait le tour du quadrilatère sans que personne ne soit venu nous importuner, comme me l'avait si bien promis Steve.

Au départ, le colonel avait exigé que ce soit Billy Strange à la conception musicale, mais Steve Binder trouvait qu'il traînait de la patte car il travaillait alors sur un disque de Nancy Sinatra. Exaspéré par la lenteur des choses et le manque de résultats, Binder a lancé un ultimatum à Strange, lui spécifiant que s'il ne remettait pas les partitions demandées dans les quarante-huit heures, il serait congédié. Strange lui aurait répondu que le colonel n'accepterait jamais cela. Deux jours plus tard, Strange n'ayant pas encore remis la moindre partition, Binder, avec l'approbation de Bob Finkel, l'a renvoyé et a engagé à sa place un des meilleurs en matière d'arrangements musicaux, Billy Goldenberg. Goldenberg a accepté l'offre tout en spécifiant néanmoins à Binder : « Je te préviens, Steve, je n'aime pas du tout, mais pas du tout, Elvis. »

Steve Binder ne se laissait pas décourager. Son objectif était de me remettre sous les projecteurs, de faire de ce show un événement mémorable. Pour la première fois depuis longtemps, je me sentais véritablement motivé et enthousiaste à l'idée de travailler sur un projet qui pourrait marquer un tournant dans ma carrière.

Pas besoin de te faire un dessin pour comprendre que le colonel était dans tous ses états lorsqu'il apprit le congédiement de Billy

Strange, à la direction musicale. Je l'ai entendu dire au sujet de Binder : « Cet enfant de pute va me le payer, mais pour qui il se prend ce petit morveux ! » Il était vraiment enragé, tu peux me croire. J'étais certain que le colonel allait l'écorcher vif, mais Bob Finkel réussit à calmer la crise. Du moins provisoirement…

Lors de ma première rencontre avec Billy Goldenberg, j'étais assis au piano et je jouais un passage de la sonate *Clair de lune* de Beethoven et je lui ai demandé s'il connaissait la suite de ce mouvement. Je dois dire qu'il ne s'attendait pas du tout à cette entrée en matière. Il s'est alors assis à côté de moi et il a joué la suite. À partir de là, nos contacts sont devenus très amicaux. Pendant les jours qui suivirent, les répétitions se sont bien passées dans l'ensemble, les musiciens étaient excellents. Encore une fois, Binder n'a pas hésité à aller chercher la crème des musiciens de studio, et Billy Goldenberg, en tant que directeur musical, s'est révélé extraordinaire. Comme choristes, ainsi que pour le bloc gospel, il a embauché un groupe vocal féminin, *The Blossoms*. D'ailleurs, l'une des membres, Jean King, interprétera en solo la chanson *Sometimes I Feel Like A Motherless Child*.

Le 6 juin, je suis de retour dans les bureaux de Steve Binder, mais il voit bien que je suis très ébranlé. On vient d'annoncer que Robert Kennedy est décédé aux petites heures du matin après avoir été tiré à bout portant par un Jordanien de 24 ans, répondant au nom de Sirhan B. Sirhan, hier soir, après un discours à l'Hôtel Ambassador, de Los Angeles. Après son frère John, en novembre 1963, et le pasteur Martin Luther King, deux mois plus tôt, soit le 4 avril, c'est au tour d'un autre pacifiste de tomber sous les balles d'un détraqué. Mais dans quel monde de fou vit-on ? me suis-je demandé. Étant donné les terribles événements, Steve et moi parlons peu de musique, mais en me voyant aussi perturbé par la mort de Robert Kennedy, et après que je lui ai avoué que j'aimerais un jour pouvoir interpréter une chanson axée davantage sur la paix dans le monde, il lui vient à l'idée de demander

au compositeur Earl Brown d'écrire pour moi une chanson porteuse d'un message d'espoir.

Cinq jours plus tard, Steve envoie une lettre au colonel lui demandant de lui trouver plus de 300 personnes pour les spectacles en direct qui seront enregistrés le 29 juin prochain. La NBC, quant à elle, remet à Steve Binder 656 billets. De mon côté, j'en profite pour rendre une petite visite à mon couturier personnel, Bill Belew, pour des essayages de costumes. Sur les conseils de Binder, j'opte pour un costume tout en cuir pour la prestation en direct, représentant l'aspect rebelle de ma personnalité, et pour un habit blanc, symbolisant la pureté et la maturité de l'homme que je suis devenu, pour la grande finale. Le colonel souhaitait que je porte mon ancien costume en lamé or, mais j'ai refusé net, affirmant que ce n'était plus au goût du jour. À la rigueur, un veston du même genre pourrait faire l'affaire. J'ai demandé à Bill de me confectionner celui que l'on voit dans la séquence du cabaret lorsque je chante *Little Egypt* et *Trouble*.

Le lendemain, 12 juin, marque la sortie en salle de *Speedway*. Comme pour la grande majorité de mes films, la critique est intransigeante. Selon elle, le film n'a aucun contenu et ne sert qu'à amasser de l'argent. Mais depuis le temps, je prends ça avec philosophie. De toute façon, ils ont raison…

Après chaque répétition, lorsque je retournais dans ma loge immense des studios de la NBC, spécialement aménagée pour moi et mes amis, je prenais souvent ma guitare et, avec Charlie et parfois d'autres musiciens présents, nous nous laissions aller à chanter quelques-uns de mes gros succès d'antan, comme *That's All Right Mama*, *Blue Suede Shoes*, *One Night*, etc. Juste pour le plaisir, pour s'amuser, rien de plus. Steve était souvent présent et il s'en inspirait pour la partie du spectacle en direct. Quelques jours plus tard, il est venu me voir et m'a dit qu'il serait fort intéressant de filmer ces séquences musicales improvisées et de les intégrer au show.

– Tu n'es pas sérieux, Steve ? lui dis-je, surpris. Bien voyons, il n'y a rien de préparé d'avance, je chante ce qui me passe par la tête, ça ne fait pas très professionnel, à mon avis.
– Mais c'est justement ça la beauté de la chose, Elvis : l'improvisation, me répondit-il très sérieusement.
– Ouf ! Je ne suis pas certain de ça. Je ne suis pas sûr d'être très à l'aise avec ça. De toute façon, si on sait qu'on est filmé, ce ne sera plus pareil.
– Oui, tu as peut-être raison, mais… laisse-moi réfléchir. Cette idée me plaît, je vais essayer de trouver quelque chose. Je te reviens là-dessus.
– Ok Steve, je te fais confiance.

Cette spontanéité et ce désir de capturer l'essence même de ce que j'aimais dans la musique me rappelaient pourquoi je voulais m'impliquer dans ce projet. Binder semblait comprendre ce que je voulais vraiment montrer au monde : le vrai Elvis, loin des paillettes et des strass, mais tout près de la musique et du plaisir de jouer.

Pas plus tard que le lendemain, lors de notre rencontre quotidienne, Steve m'informe qu'il a trouvé la solution. Dans le premier bloc de la seconde partie du show, il voudrait toujours recréer l'ambiance de ces improvisations musicales qui avaient lieu dans ma loge, mais cette fois-ci devant public. Je serais assis, plutôt que debout, afin de vraiment reconstituer cette même atmosphère intimiste dont il avait été témoin lors de ces sessions musicales improvisées. On opterait pour la même scène en forme de ring, et je serais accompagné uniquement de mes musiciens d'origine, c'est-à-dire DJ Fontana et Scotty Moore. Au départ, je n'étais pas très chaud à l'idée.
– Je vais leur dire quoi, aux gens ? lui demandai-je, un peu paniqué à l'idée de devoir m'adresser à eux.
– Tu n'auras qu'à leur parler de tes débuts dans le show-business, de ta carrière, de tes films aussi. Tu pourrais également leur raconter des anecdotes et donner ton opinion sur ce qu'est devenue la musique et les artistes d'aujourd'hui. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

– Je vois très bien, mais… je t'avoue que ça me fout la trouille et je ne suis pas certain que ça va plaire au colonel, lui rappelai-je.
– Je le sais, Elvis, mais tu peux me croire, on tient vraiment le bon filon, le public va adorer, me dit-il. Et t'en fais pas pour le colonel, je m'en occupe.
– Ok, pourquoi pas, ça pourrait être intéressant, dis-je, pas encore tout à fait rassuré.

Steve avait ce don de rendre ses idées convaincantes. Sa passion était contagieuse et son enthousiasme me donnait envie de croire en ce projet. Le concept de me reconnecter avec mes racines musicales et de partager ces moments d'intimité avec le public avait quelque chose de profondément authentique et rafraîchissant. Cela me rappelait pourquoi j'aimais la musique avant tout le reste. Alors, malgré mes appréhensions, j'acceptai de me lancer dans cette nouvelle aventure avec Steve à la barre, espérant qu'il puisse vraiment ressusciter l'âme du King.

Comme prévu, ce ne fut pas de tout repos de convaincre le colonel du bien-fondé de cette formule de spectacle d'improvisations. Il refusa net au début, mais bien conscient qu'il s'agissait d'une idée géniale sans vouloir l'admettre, il finit par abdiquer. Toutefois, il exigea que je termine le spectacle par un cantique de Noël. Après avoir obtenu cette autorisation, Steve Binder contacta DJ Fontana et Scotty Moore, qui acceptèrent l'offre sur le champ. Binder ajouta la chanson *Nothingville* au répertoire ainsi qu'un titre composé par Billy Strange et Mac Davis, intitulé *Memories*.

Steve tenait toujours à ce que je termine ce show par une chanson à message, témoignant d'un certain engagement social de ma part, mais sans aucune consonance politique, ce qu'aurait absolument rejeté le colonel. Binder ne pouvait supporter l'idée que je termine ce spectacle avec une platitude telle que *I'll Be Home For Christmas* ou même *I Believe*, le second choix du colonel.

Se rappelant à quel point j'avais été perturbé par l'assassinat de Robert Kennedy, comme prévu, Steve téléphona en toute hâte au

compositeur Earl Brown et lui demanda d'écrire une chanson empreinte d'émotions, avec une pointe d'idéalisme et des paroles inspirées du célèbre discours de Martin Luther King, *I Have A Dream*. Brown passa la nuit à écrire cette chanson, et le lendemain, accompagné de Billy Goldenberg, ils vinrent au studio nous faire écouter *If I Can Dream*.

Sans surprise, elle ne plut pas au colonel, surtout lorsqu'il apprit que Binder voulait terminer le spectacle avec cette chanson. Le colonel, fidèle à son idée de finir sur un cantique de Noël, alla directement se plaindre auprès de Bob Finkel. Il ne pouvait tolérer tant de changements : d'abord le concept du spectacle, le congédiement de Billy Strange, la décision de me filmer lors d'une prestation improvisée, et finalement, l'intention de changer la finale pour une chanson idéaliste. Jamais dans sa carrière, le colonel ne s'était senti aussi contourné et humilié.

Mais pour une des rares fois depuis que j'étais devenu Elvis Presley, je tins tête au colonel. Cette chanson me plaisait vraiment. Après avoir demandé à Earl Brown de me la rejouer, je décidai, contre l'avis du colonel, de l'interpréter pour la finale du show. Je dis même à Steve que nous tenions un numéro un avec cette chanson-là. Peut-être étais-je un peu trop optimiste, car lors de sa sortie en 45 tours avec *Edge Of Reality* en face B, elle n'atteignit que la douzième place au palmarès. Mais c'était tout de même le meilleur résultat des trois dernières années. Aujourd'hui, *If I Can Dream* est indéniablement un grand classique de mon répertoire.

Du 20 au 23 juin, je suis en studio au *Hollywood's Western Recorders* pour enregistrer les chansons du spectacle. Le 20, nous travaillons sur *Nothingville*, *Guitar Man*, *Big Boss Man*, et *Let Yourself Go*. Le lendemain, nous enregistrons *It Hurts Me*, *Little Egypt*, *Trouble*, ainsi que les titres de la séquence gospel : *Sometimes I Feel Like A Motherless Child* et *Where Could I Go But To The Lord*. Le 22, nous poursuivons avec *Up Above My Head*, *Saved*, *I Found That Light* (qui ne sera finalement pas retenue), et la version

Trouble/Guitar Man qui servira de chanson d'ouverture. Quand Billy Goldenberg me fait écouter les arrangements musicaux du montage dédié au gospel, je suis stupéfié. C'est rapide, efficace, et les transitions entre chaque chanson sont étourdissantes. Les violons et les trompettes apportent une toute nouvelle couleur aux titres choisis. Enfin, le 23, nous terminons avec *Memories* et *If I Can Dream*.

Le 24 juin marque le début des répétitions officielles pour le spectacle intimiste. Sans le savoir, Steve Binder venait de créer l'embryon des spectacles acoustiques, plus communément appelés « unplugged ». Ce sera ma première prestation devant public depuis le concert du USS Arizona, le 25 mars 1961. Pour ce spectacle, en plus de Scotty Moore à la guitare électrique et DJ Fontana aux percussions, j'ai demandé la présence de Charlie Hodge comme guitariste acoustique et pour les harmonies vocales. Alan Fortas aux percussions et Lance LeGault à la tambourine complèteront notre équipe.

Steve voulait démontrer que, malgré le changement de cap dans ma carrière depuis mon retour de l'armée, j'étais toujours le même Elvis Presley qu'ils avaient connu au début : le rocker, le rebelle, l'enfant terrible du rock, mais maintenant avec la maturité d'un homme marié et père de famille. Pour ce faire, nous avons opté pour un répertoire composé presque exclusivement de chansons des années 1950, telles que *Heartbreak Hotel*, *That's All Right Mama*, *Hound Dog*, *Blue Suede Shoes*, *Love Me*, *One Night*, *Tryin' To Get To You*, *Lawdy Miss Clawdy*, *Blue Christmas*, etc.

Les répétitions se passent bien, même si je ressens une certaine nervosité à l'idée de retourner sur scène après tant d'années. Steve Binder, toujours présent pour me rassurer, me rappelle constamment que ce spectacle est avant tout pour les fans, pour leur montrer que l'Elvis qu'ils ont aimé est toujours là, avec peut-être un peu plus de sagesse et d'expérience, mais toujours prêt à faire vibrer les foules.

Les jours passent rapidement, et à chaque répétition, je me sens de plus en plus confiant. Nous avons trouvé une belle alchimie, une dynamique de groupe qui fait renaître l'esprit des années 50. Le public

ne le sait pas encore, mais ils s'apprêtent à assister à quelque chose de vraiment spécial. Le 29 juin, nous serons prêts.

Le lendemain des répétitions, le colonel a organisé une conférence de presse où le producteur Bob Finkel, le réalisateur Steve Binder, et moi-même avons présenté le *NBC '68 Comeback Special*, prévu pour la période des fêtes. Pour célébrer le cinquante-neuvième anniversaire du colonel, Bob Finkel a organisé une petite fête. J'ai offert au colonel un magnifique bracelet en or 18 carats avec son nom inscrit en diamants. On lui a bien sûr offert un énorme gâteau, et connaissant la mésentente entre le colonel et Steve Binder, certains ont composé une parodie sur l'air de *It Hurts Me*, que j'ai eu le plaisir de chanter. Tout le monde a ri, sauf le colonel, qui n'a pas du tout apprécié. Je pense qu'il s'est senti ridiculisé et humilié. Perdre la bataille contre Binder et par conséquent, perdre le contrôle qu'il avait sur moi, l'a profondément insulté.

Le 27 juin, premier jour de tournage, nous enregistrons la séquence dans la foire avec *Big Boss Man* et *It Hurts Me*. Pour l'instant, je ne suis pas trop déstabilisé, j'ai l'impression de tourner un film. Pendant la scène, Buddy Arett, jouant le costaud, doit déchirer ma chemise et briser ma guitare. Malgré tout son bon vouloir, la guitare refuse de se casser. Lors d'une scène de bagarre, alors que je chante *It Hurts Me* et que je dois frapper quelqu'un, mon pantalon a craqué. On a tous bien ri.

Voici une anecdote peu connue : le soir du 27 juin, le colonel, voulant choisir mon public cible, a gardé pour lui les 328 billets destinés au public. Ainsi, à l'entrée du studio, il n'y avait qu'une trentaine de personnes alors qu'il aurait dû y en avoir trois cents. Pris de court, les organisateurs ont appelé plusieurs stations de radio pour annoncer que des billets étaient encore disponibles. Ils sont même allés dans un restaurant en face des studios pour inviter les gens à assister au spectacle. Le colonel avait failli tout gâcher par vengeance envers Binder.

Comme si cela ne suffisait pas, Binder vient me voir dans ma loge, alors que je suis en train de me faire maquiller, et remarque que je ne vais pas bien. Je tremble et transpire abondamment.
– Ça va pas, Elvis ?
– Non Steve, ça ne va pas du tout. J'ai l'impression que je vais m'évanouir. Je n'y arriverai jamais. Je suis vraiment terrifié. Steve s'approche, pose sa main sur mon épaule et murmure :
– Elvis, crois-moi, ça va très bien aller, tu es le meilleur.
– Steve, ça fait huit ans que je n'ai pas chanté devant un public. J'ai un trac fou ! Et si les gens ne m'aiment pas, qu'est-ce que je vais faire ?
– Premièrement, c'est impossible que les gens ne t'aiment pas et deuxièmement, si tu sens que le courant ne passe pas, que tu n'as rien à dire ou que tu oublies les paroles de tes chansons, tu dis merci, tu te lèves et tu sors de scène, c'est tout. Mais pour ça, tu dois y aller. Ça te va ?
– Oui… ça me va… Merci Steve !
– De rien, Elvis, t'es le plus grand, dit-il avant de sortir.

Je savais que j'avais une montagne à gravir, mais avec Steve Binder à mes côtés, je me sentais prêt à relever le défi.

***

Quand l'heure est enfin venue, je me suis levé, et accompagné de Joe Esposito, je me dirige doucement vers la scène en forme de ring du Studio 4 de la NBC, tandis que les applaudissements chaleureux résonnent autour de moi. Je monte les quelques marches, et je rejoins les autres membres du groupe qui sont déjà en place : Scotty Moore et Charlie Hodge à la guitare, DJ Fontana et Alan Fortas utilisant une caisse de guitare comme batterie, et Lance Le Gault. Je salue maladroitement la foule et m'assois à mon tour. Par bonheur, je n'ai pas à rester debout ; je crois que mes jambes n'auraient pas supporté une telle pression. Je jette un regard furtif sur la foule qui m'entoure. Plus de deux cents personnes ont les yeux braqués sur moi. Je suis certain qu'elles n'attendent qu'une seule erreur de ma part pour me

clouer une fois pour toutes au pilori. Je n'ai jamais été aussi nerveux de toute ma carrière. Mes mains tremblent, j'ai les lèvres sèches, et mon cœur veut exploser. Pas un seul mot ne semble vouloir sortir de ma bouche. Que vais-je faire ? Je suis au bord de la panique.

Pour essayer de me détendre un peu, je fais une blague en disant au public : « Eh bien, bonsoir ! » en faisant semblant de quitter la scène, comme Steve m'avait suggéré de le faire si je me sentais incapable de poursuivre. Tout le monde rit, et ça me fait du bien. Je me rassois, et heureusement, conscient de ma détresse, Charlie me tend ma guitare. Je la prends, l'installe sur ma jambe. Déjà, je me sens mieux, moins déstabilisé, moins mis à nu. Le contact chaud de l'instrument me rassure quelque peu. Je pose ensuite ma main sur le micro, ce qui me rassure davantage.

Certes, en ce moment, je suis le plus nerveux des hommes, mais d'un autre côté, je veux leur démontrer à tous qui je suis réellement, et que je suis loin d'être le pantin qu'ils ont pu observer au cours des huit dernières années dans la vingtaine de films que j'ai tournés. Je veux leur faire voir le vrai Elvis Presley, celui que l'on surnomme *The King of Rock and Roll*. C'est mon plus vif désir. C'est le moment que j'attends depuis déjà trop longtemps. La chance, le privilège qui s'offre à moi ce soir ne risquent pas de se représenter de sitôt si j'échoue. Alors, je me dis advienne que pourra…

Je commence à gratter doucement les cordes de ma guitare, je souris de mon éternel sourire, et je m'adresse aux gens présents, tout d'abord en les remerciant d'être là, pour ensuite leur présenter Scotty Moore et DJ Fontana. Comme je me sens déjà beaucoup plus à mon aise, je me lance enfin avec la chanson qui aura servi de rampe de lancement à ma prestigieuse carrière : *That's All Right Mama*. Ouf ! La glace est brisée.

Après *That's All Right Mama*, pour maintenir le rythme, j'entame immédiatement *Heartbreak Hotel*. Pour faire réagir les gens, je fais semblant de me lever, et ça marche, la réaction est immédiate. Dès lors, ma nervosité s'évanouit, le public semble apprécier, et moi, je

commence à me sentir vraiment bien, dans mon élément, à l'endroit même où il m'est enfin possible de mettre en valeur mon talent, mon authenticité et ce qui a fait de moi ce que je suis. Puisque tout se passe bien jusqu'à présent, je poursuis avec *Love Me*. Après cette chanson, j'échange ma guitare acoustique pour la guitare électrique de Scotty Moore et j'interprète alors *Baby, What You Want Me To Do* de Jimmy Reed, que je n'avais jamais chantée devant un public auparavant.

Me sentant définitivement plus à l'aise, je m'adresse aux gens pour partager mes pensées sur la musique actuelle : les changements importants survenus au cours des dix dernières années, les améliorations constantes en matière de son, d'enregistrement, ainsi que les groupes que j'apprécie, tels que *The Beatles* et *The Byrds*. Je décide de poursuivre avec *Blue Suede Shoes* et *Baby, What You Want Me To Do* une seconde fois. Ensuite, je blague en prétendant avoir des problèmes avec ma lèvre qui se relève toute seule du côté gauche, tout en mentionnant que j'ai tourné vingt-neuf films ainsi.

Je prends le temps de renouer avec Scotty et DJ, évoquant des souvenirs du passé : les épuisantes tournées, les émeutes répétées, les filles hurlant de joie et les parents criant de honte. J'évoque aussi le spectacle en Floride qui avait été filmé par la police, où il m'était formellement interdit de bouger, sauf peut-être le petit doigt.

Les chansons suivantes sont *Lawdy Miss Clawdy*, *Are You Lonesome Tonight*, *When My Blue Moon Turns To Gold Again*, *Blue Christmas*, *Tryin' To Get To You*, et *One Night*, où je simule de nouveau de me lever, à la grande joie du public. On recommence *Baby, What You Want Me To Do* pour une troisième fois. Suite à cela, je demande s'il n'y a pas de courroie pour ma guitare afin que je puisse me lever, mais malheureusement, il n'y en a pas. En pensant à la prochaine chanson, Charlie entame l'air de *One Night*, mais plutôt que de commencer par *One night with you*, il change les paroles par « No strap for you », et moi, j'embarque et continue avec *One Night*. Après le premier couplet, je me lève carrément, sous les cris de la foule, en appuyant un pied sur la chaise pour soutenir ma guitare sans courroie.

Finalement, nous arrivons à la dernière chanson, *Memories*, que je chante assis au bord de la scène sur une piste musicale préenregistrée. À la fin, je quitte la scène sous un tonnerre d'applaudissements et me dirige vers ma loge, tout en sueur mais immensément heureux et satisfait. Joe Esposito m'attend à l'entrée et sa réaction me dit tout. Il affiche un très large sourire et me fait une accolade comme seul lui sait les faire. Mission accomplie. Toutes les inquiétudes qui s'étaient emparées de moi depuis l'annonce de ce spectacle se sont graduellement envolées. Plus le show avançait, plus toutes les négativités se transformaient en positivités. Dès les premières paroles de *That's All Right Mama*, je savais que je venais de reprendre le contrôle. L'anxiété, la nervosité, l'incertitude et l'angoisse ont fait place à la fébrilité et à l'excitation.

Quand j'entre dans ma loge, Priscilla est là, mon père également, ainsi que quelques amis. Ils viennent tous me féliciter.

– Je suis très fier de toi, mon fils, me dit mon père, tout en laissant échapper quelques larmes.

Priscilla m'embrasse et me dit que j'ai été tout simplement fantastique. Pendant qu'on tente de m'enlever mon veston de cuir, submergé de sueur, Steve Binder arrive.

– Et puis Elvis ? Je te l'avais bien dit que tu n'avais pas à t'inquiéter pour rien. Le public t'a adoré.

– Oui, je crois qu'ils ont vraiment apprécié.

– C'était grandiose Elvis, vraiment, tu peux me croire !

– Merci Steve !

– Prêt pour le deuxième ?

– Absolument.

– Alors, on se revoit dans une heure, repose-toi bien.

Dans ce moment de calme avant la deuxième performance, je réalise pleinement que j'ai prouvé, à moi-même et au monde entier, que le King est de retour.

Petite anecdote intéressante : lors du deuxième show, les techniciens ont dû placer des petits tapis en caoutchouc sous nos pieds

pour atténuer le bruit. En effet, pendant le premier spectacle, le tapage de pied entrait dans les microphones, rendant parfois le son assourdissant.

Pour le second spectacle prévu à 20h00, il est évident que je ne suis plus du tout le même homme qu'au premier. Lorsque j'arrive sur scène, bien que je refasse sensiblement les mêmes gestes effectués deux heures plus tôt, cette fois-ci, toute anxiété a disparu. Je me sens bien, en pleine forme et prêt à me lancer une seconde fois ce soir. Évidemment, je refais les mêmes blagues, mais j'entre rapidement dans l'action avec *Heartbreak Hotel*. Si un jour tu as la chance de voir l'intégrale de ces deux shows, tu pourras toi-même constater que dans le second, je suis totalement métamorphosé. Je me sens comme chez moi, dans mon salon, avec des amis, et qu'on s'amusait à faire de la musique sans public autour de nous.

On peut très bien voir que je m'amuse comme un petit fou. À un moment donné pendant le show, après qu'on m'ait passé un mouchoir pour m'essuyer le visage, Charlie a aperçu un petit bout de tissu collé sur ma joue. Il s'est levé, l'a enlevé et l'a tendu à une dame assise à ma gauche. Et bien crois-le ou non, elle a pris le minuscule bout de tissu, l'a placé précieusement dans un mouchoir et l'a mis dans son sac à main. Lors de ce second spectacle, deux chansons seront ajoutées : *Santa Claus Is Back In Town* et *Tiger Man*.

Le lendemain après-midi, nous devons tourner les séquences préenregistrées, incluant la partie gospel et la fameuse scène du bordel, qui sera finalement retirée au montage. Le principal commanditaire du spectacle, la compagnie de machines à coudre Singer, a exigé de la NBC qu'elle retire ce passage jugé trop... obscène ! Dans la première partie, tout se passe très bien, les répétitions vont bon train. Pour la scène du bordel, je dois dire qu'on s'est vraiment amusé, surtout la comédienne Susan Henning et moi. C'est une très jolie femme, dotée d'un charme fou, et pendant certaines scènes que nous devions tourner sans musique, elle ne cessait de me susurrer des obscénités à l'oreille ; elle a même commencé à m'embrasser sur les

joues, puis de plus en plus près de la bouche. À la limite de l'excitation, je me suis mis à l'embrasser sur la bouche à mon tour, sous les rires de tout le monde sur le plateau. Heureusement que Priscilla n'a jamais vu cette scène. Elle n'aurait sans doute pas apprécié, je crois. Enfin, pour moi, ce fut une excellente journée…

Le 29 au soir, je devais présenter la seconde partie du spectacle dans le ring, cette fois-ci seul, accompagné par un orchestre hors scène et parfois par des préenregistrements musicaux. Au début du spectacle, alors que nous devions commencer avec un pot-pourri incluant *Heartbreak Hotel* et *One Night*, les musiciens ne semblaient pas tout à fait prêts. Le départ fut cahoteux, et lorsque les musiciens ont enfin commencé, je suis entré dans la chanson un peu en retard. Pire encore, après avoir entamé le premier couplet de *Heartbreak Hotel*, le son a complètement coupé dans la salle. Les musiciens ont continué à jouer et moi à chanter, même si je m'entendais à peine. Au moment de faire la transition avec One Night, le son est subitement revenu. Disons que ce fut un départ assez laborieux. Heureusement, les choses se sont améliorées lors du second pot-pourri, introduisant *Heartbreak Hotel*, *Hound Dog* et *All Shook Up*.

Malgré tout, je sentais que les musiciens étaient beaucoup plus à l'aise avec les ballades telles que *Can't Help Falling In Love* et *Love Me Tender*, alors qu'avec les chansons plus rythmées comme *Jailhouse Rock* et *Don't Be Cruel*, cela semblait plus ardu. En ce qui me concerne, le plus difficile fut lorsque j'interprétai *Blue Suede Shoes*. L'intro n'était pas très réussie, ça ne ressemblait pas du tout à la composition de Carl Perkins, et vers la fin, pendant que je chantais une partie, les musiciens en jouaient une autre ; on ne se suivait plus du tout. Il faut comprendre que ce sont des musiciens de studio, qui n'ont d'yeux que pour leur partition musicale et donc peu habitués aux imprévus du direct. Encore moins avec un gars comme moi qui chante avec le cœur et se fout éperdument des partitions musicales (je n'ai d'ailleurs aucune connaissance sur ce point, ayant appris à jouer de la musique *par oreille*, comme on dit). Et c'est ce qui s'est passé avec

Blue Suede Shoes. J'avoue que c'est moi qui aurais dû suivre les arrangements musicaux préétablis, mais quand je suis sur scène, j'oublie tout ça et je chante avec *le feeling*. Les musiciens, eux, devaient suivre la partition et non ce que j'allais décider de chanter. Voilà la différence entre des musiciens de studio et des musiciens du direct.

Enfin, pour la majorité des gens présents, rien n'a vraiment paru, mais pour un érudit, il aurait été très clair que les musiciens n'étaient pas très familiers avec le rock and roll. Après *Love Me Tender*, très réussie et merveilleusement bien orchestrée, je me dois de le mentionner, nous devions enregistrer *Trouble* pour le montage final ainsi que *If I Can Dream*. Mais ce fut un peu long avant que l'enregistrement soit prêt. J'ai donc demandé ma guitare à Lance Legault et j'ai improvisé avec *Baby, What You Want Me To Do*. Étrangement, les musiciens ont très bien suivi, ce qui n'était pas prévu du tout au programme. Donc, dans l'ensemble, abstraction faite de quelques petites erreurs techniques, ce fut un excellent spectacle. Encore une fois, le public a grandement apprécié et j'étais également très satisfait du résultat, et je n'étais pas le seul.

Pour le deuxième spectacle, tout devait être identique au précédent, à l'exception du premier pot-pourri. Comble de malheur, lorsque les musiciens entament *Heartbreak Hotel*, j'oublie de commencer à chanter, nous devons donc recommencer. Plus tard, dans le même pot-pourri, j'entre trop vite dans *Hound Dog*, mais cette fois-ci, je me reprends rapidement, et rien n'a véritablement paru. Décidément, rien ne va. Dans *Blue Suede Shoes*, guère mieux : les musiciens débutent trop vite et Lance Legault n'a pas le temps de me remettre ma guitare. On doit donc, une fois de plus, recommencer. Pour le reste du spectacle, tout se passe bien. Je suis en feu, le public semble vraiment apprécier et c'est un réel bonheur pour moi de me retrouver enfin sur scène après toutes ces années. Je me suis même permis, par un simple geste de la main, de dédier *Love Me Tender* à Priscilla, qui était assise dans l'assistance. Pour la chanson *Trouble*, on a dû recommencer pas

moins de trois fois en raison de petits problèmes techniques. Cela m'a donné le temps de faire quelques pitreries, à la grande joie du public. À la toute fin, lorsque je retourne à ma loge, je peux dire, sans l'ombre d'un doute : Mission accomplie.

Le lendemain, nous avons tourné les dernières scènes du spectacle comprenant les chansons *Nothingville*, *Guitar Man*, *Little Egypt*, *Trouble* et *If I Can Dream*. Ce fut une longue journée de tournage, mais tout s'est passé sans heurt. J'étais fatigué et j'avais vraiment hâte que ce soit terminé. À la fin de la journée, alors que nous tournions les différentes scènes de *Trouble*, j'étais si exténué que je riais sans raison, ce qui nous a obligés à recommencer quelques prises. À 16h30, Steve Binder, tout en remerciant tous les gens présents, a annoncé que le tournage au complet était terminé. Il ne leur restait que le montage final et attendre les réactions du public et de la critique lors de la diffusion de l'émission prévue pour le 3 décembre, à 21h00.

Ainsi, le soir du mardi 3 décembre 1968, la chaîne de télévision NBC diffuse l'émission d'une durée d'une heure intitulée *Singer Presents Elvis*. 42 % des Américains, soit environ 80 millions de personnes, seront rivés devant leur téléviseur pour être témoins du retour du King, Elvis Presley. Pour la première fois depuis des lustres, la critique est très majoritairement favorable. Certains parlent de renaissance, d'autres de résurrection, alors qu'une autre parle d'un retour sur le trône d'un roi qu'on croyait déchu. Qui plus est, l'album *Elvis NBC-TV Special* va voir ses ventes grimper à plus d'un million de copies, et le même manège va se répéter avec le 45 tours *If I Can Dream*. Une première depuis 1965. C'est ainsi que je pris une des plus grandes décisions de ma carrière, soit celle de faire un retour sur scène, malgré la réticence du colonel. Selon lui, pourquoi se morfondre à organiser des tournées à travers le pays quand on peut simplement tourner deux ou trois films par an et gagner des millions ? Je n'étais pas du tout de son avis. Cette fois-ci, il n'allait pas gagner la bataille.

***

Le 1er juillet, je m'accorde quelques jours de repos bien mérités. Dans une semaine, je dois retourner sur les plateaux de tournage pour ce qui sera mon vingt-cinquième film en carrière. Le réalisateur et producteur se nomme Charles Marquis Warren, et c'est lui-même qui a écrit le scénario. Plusieurs titres ont été provisoirement envisagés, mais c'est finalement *Charro* qui a été retenu, la chanson titre du film et également la seule. C'est la première fois que je ne chanterai aucune chanson à l'intérieur d'un film, *Charro* ne servant qu'au générique. Pour les besoins du film, on m'a demandé de me laisser pousser la barbe, ce que je déteste. Toutefois, certains guys, dont Joe et Charlie, cesseront de se raser pendant tout le temps du tournage en guise de solidarité.

Les scènes extérieures sont pour la plupart tournées sur divers sites en Arizona. Le temps est superbe, mais la chaleur est accablante. Je m'entends bien avec les acteurs et actrices, et ma relation avec Charles Marquis Warren est bonne, mais sans plus. Étant donné plusieurs plaintes formulées par le public concernant l'omniprésence de la violence dans le domaine des arts en général : cinéma, télévision, littérature, peinture, les grands manitous de la MGM ont exigé de Warren qu'il coupe les scènes pouvant être jugées trop violentes. Ironie du sort, c'est peu de temps après que j'apprendrai que la scène du bordel qui avait été tournée pour mon spécial télévisé a été censurée par la direction de Singer, jugeant, eux aussi, que cette scène pourrait choquer plusieurs téléspectateurs et téléspectatrices. Nous étions pourtant à l'aube des années 1970 ; en pleine période de révolution sexuelle où les mouvements hippies prônaient comme maxime, tout en s'en servant comme cri de ralliement contre la guerre au Vietnam : « Faites l'amour, pas la guerre ».

À la fin du tournage, je retourne prendre quelques semaines de vacances dans ma demeure à Palm Springs. Pendant ce temps, j'écris beaucoup, je visionne une quantité invraisemblable de films, je fais plusieurs heures de karaté par semaine, et je m'occupe de ma fille, Lisa Marie, qui vient tout juste d'avoir sept mois. Elle grandit déjà trop vite,

et je me dis que dans peu de temps, avant que j'aie eu le temps de dire « ouf ! », elle sera déjà une adulte. Le temps passe si vite. Entre temps, j'ai reçu un coup de téléphone de Memphis m'informant que mon jeune cousin Bobby, le frère de Billy, s'est suicidé dans la nuit du 13 septembre en avalant de la mort-aux-rats. Il n'avait que vingt-sept ans. On le savait très dépressif et très instable, mais qu'il ait passé à l'acte, ça m'a quand même secoué.

Il y a deux jours, Priscilla et moi avons eu une relation sexuelle, mais cela ne s'est pas passé comme prévu. Cependant, elle avait tout préparé, attendant le moment opportun. Ce jour-là, j'étais en forme, j'avais bien dormi la veille, et nous avions passé une excellente journée ensemble. Le soir venu, elle m'avait expressément demandé d'éviter toute médication. Elle avait mis de la musique douce, tamisé les lumières, et enfilé le superbe déshabillé rouge que je lui avais offert pour notre premier anniversaire de mariage, mettant tout en œuvre pour éveiller mon désir. Et en effet, elle était très désirable. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui auraient refusé une telle invitation.

Elle s'est étendue près de moi et a commencé à m'embrasser. J'étais excité, et je voyais dans son regard qu'elle était heureuse de me faire cet effet. Priscilla me connaissait très bien et savait comment s'y prendre avec moi. Cependant, après quelques minutes, le plaisir a commencé à s'estomper. Pendant le coït, j'ai presque perdu tout désir. Priscilla a tout tenté pour ranimer la flamme, mais le mal était fait, et tout s'est terminé en queue de poisson. Je savais qu'elle était très déçue, et elle me l'a fait savoir.

— Qu'est-ce qui se passe, Elvis ? Tu ne me désires plus, c'est ça ?

— Arrête de dire des conneries, tu sais bien que non, ça n'a rien à voir, ai-je tenté de lui faire croire.

Poussant encore plus loin l'effronterie, je lui ai dit que j'étais fatigué depuis quelques jours, que je dormais mal, que les médicaments ne faisaient plus autant effet, que la prochaine fois serait meilleure, alors qu'elle savait pertinemment que ce n'était pas vrai.

— Tu me dis ça chaque fois. Je connais la raison. Depuis que j'ai eu Lisa Marie, tu me touches à peine, tu ne me caresses plus, tu m'évites comme si je n'étais qu'un simple bibelot. Je commence à en avoir assez de me cantonner seulement au rôle de mère. Je ne suis pas uniquement une mère, je suis une femme aussi, une femme avec des désirs et des besoins à combler.
— Je suis désolé, Cilla. Je ne comprends pas, mais je te jure que je t'aime autant qu'avant et que le fait d'avoir eu un enfant n'y change rien.

Ce qui était tout à fait faux, et elle le savait. Inconsciemment, c'était comme si je faisais l'amour avec ma mère. Disons que cela n'aide en rien à faire grimper le désir dans ces cas-là. Pendant que Priscilla était dans la salle de bain, je me suis levé et je suis allé manger un sandwich à la cuisine. J'ai croisé Charlie au salon, qui regardait un documentaire sur les animaux sauvages en Afrique. Je l'ai rejoint et je lui ai dit que j'étais un imbécile. Il m'a regardé tout ébahi, et avant qu'il ne puisse prononcer une parole, je lui ai fait signe de ne pas en faire cas.
— Oublie ça, lui ai-je dit, je pense tout haut, c'est tout.

Il n'a pas insisté, et nous avons regardé ensemble le documentaire pendant que ma femme, dans notre chambre, tentait de comprendre ce qui n'allait pas dans notre couple et pourquoi je n'arrivais plus à faire l'amour avec elle. Vraiment pathétique.

***

Nous sommes revenus à Memphis le 25 septembre. Les choses s'améliorent un peu entre Priscilla et moi. Nous avons discuté, et j'ai pu comprendre sa frustration. Elle m'a expliqué qu'après avoir attendu plusieurs années pour que nous puissions enfin avoir une vie sexuelle active et complète, elle était tombée enceinte, et en moins d'un an de mariage, elle allait devenir mère. Pour moi, avoir des relations sexuelles avec une femme qui a déjà enfanté est un réel problème. Priscilla se plaint de ne pas avoir pu profiter pleinement de son rôle d'épouse et d'amante. Elle pensait que ce problème ne la concernerait

pas, puisqu'elle est la mère de mon enfant, mais il semble que ce soit le cas. Je lui ai alors demandé de me laisser un peu de temps, tout en lui promettant que tout redeviendrait comme au début de notre mariage. Elle a ri, sachant fort bien qu'il n'y avait qu'une demi-vérité dans mes propos.

De retour à Memphis, je passe presque chaque soir au *Memphian Theatre* à visionner des tas de films. Je suis insatiable. Nous regardons *The Thomas Crown Affair* (*L'Affaire Thomas Crown*) et *Bullitt*, deux excellents films mettant en vedette Steve McQueen, *2001: A Space Odyssey* (*2001 : l'Odyssée de l'espace*), *The Boston Strangler* (*L'Étrangleur de Boston*) avec Tony Curtis, *Night of the Living Dead* (*La Nuit des morts-vivants*), le sublime *The Party* avec le non moins sublime Peter Sellers (notamment la scène de la poule, un pur délice), *Rosemary's Baby* (*Le Bébé de Rosemary*), et bien d'autres.

Ce matin, le 28 septembre, j'ai appris le décès de Dewey Phillips. Comme Steve Sholes cinq mois plus tôt, il a été victime d'une attaque cardiaque. Il n'avait que 42 ans. C'est terrible ! Dewey a beaucoup fait pour Elvis à ses débuts, c'est lui qui a accepté de faire tourner *That's All Right Mama* pour la première fois à son émission de radio *Red, Hot and Blue*, sur WHBQ. Elvis lui devait beaucoup, et j'avais eu le plaisir de le côtoyer à quelques reprises. C'était vraiment un chic type. Je me rappellerai toujours du jour où nous étions tous assis chez moi, à Graceland. Dewey était venu faire la fête avec nous, accompagné d'une très jolie fille qui travaillait à la station de radio. Il m'avait demandé, sûrement pour épater la jeune demoiselle : « Elvis, il faut que tu nous racontes le jour où tu es venu en studio pour ton premier interview. »

J'étais bien sûr au courant de cette histoire, il avait interviewé Elvis en direct sans que celui-ci le sache, pour lui éviter le trac. Mais j'étais loin d'en connaître les moindres détails et je ne pouvais pas me permettre de dire n'importe quoi. Au départ, j'y suis allé avec précaution en énonçant les quelques informations dont je savais certaines : le théâtre dans lequel Elvis était allé se réfugier parce qu'il

était mort de trouille de savoir que son disque allait tourner à la radio, que Dewey lui avait demandé quelle école il fréquentait pour que les auditeurs sachent qu'il s'agissait d'un blanc, et qu'il avait également demandé à Elvis de ne pas dire de grossièretés pendant l'interview. Ce sont là les quelques petits détails que je pouvais me permettre de raconter sans risquer de me faire prendre au jeu. Pour le reste, j'ai utilisé le prétexte de l'amnésie partielle dont j'avais été victime à la suite de mon coma pour prétendre avoir oublié certains passages, et j'ai encouragé Dewey à poursuivre pour combler les trous blancs.

Au cours des dernières années, Dewey n'allait nulle part. Sa vie était devenue un enfer. Il avait perdu son emploi à la radio et buvait énormément. Pas plus tard que l'année passée, il était venu au *Memphian Theatre*, totalement ivre, et il n'avait pas cessé de faire des commentaires négatifs pendant toute la projection. J'avais même dû le sommer de se taire, sinon j'allais être dans l'obligation de l'expulser de la salle.

Le 1er octobre, accompagné de Priscilla et de quelques gars, je me suis rendu aux obsèques pour offrir mes condoléances à la famille, notamment à sa femme Dorothy, pour qui j'avais beaucoup d'affection.

Le 13 octobre, je m'envole pour Los Angeles pour enregistrer les deux chansons qui figureront dans le film *Charro*. J'ai demandé à Priscilla de faire le voyage avec moi et d'amener Lisa Marie. Elle était très heureuse de cette invitation. Pour cette session, nous commençons par *Let's Forget About The Stars*, que je devais chanter dans le film, mais qui ne sera finalement pas retenue. Le réalisateur a décidé de ne pas inclure de chansons à l'intérieur du film. La deuxième et dernière chanson que nous enregistrerons est *Charro*, qui servira pour le générique.

Comme je ne suis pas très loin, je décide de passer quelques jours à Palm Springs avant de retourner sur les plateaux de tournage pour mon prochain film, intitulé *Chautauqua*. Le 22 octobre, je mets les pieds dans les studios de la *United Artists Recorders*. Tout le monde est déjà là : musiciens, choristes (dont le groupe The Blossoms, avec

qui j'ai eu le plaisir de travailler lors de mon spécial télévisé) et techniciens, y compris Billy Strange. C'est la première fois que je le revois depuis son évincement par Steve Binder comme directeur musical pour ce même spectacle télévisé. Toutefois, il ne semble pas m'en tenir rigueur ; il est souriant, de bonne humeur, et il est même venu me demander comment j'avais apprécié mon retour au petit écran et le tournage dans son ensemble. Il m'a dit comprendre les raisons de Binder, bien que ce dernier ait été un peu trop expéditif à son goût, s'est-il permis d'ajouter en souriant. Bref, il était content pour moi et très impatient de voir le résultat.

Nous devons enregistrer six chansons ce soir pour mon prochain long métrage, *The Trouble With Girls (And How to Get Into it)*, en remplacement de *Chautauqua*, titre initial qui ne plaisait pas du tout au colonel. Nous commençons avec *Clean Up Your Own Back Yard*, une chanson composée par Billy Strange et Mac Davis. Tout se passe bien ; on rigole, on s'amuse, je ne ressens aucune pression et l'ambiance est vraiment très relaxe. Pour les besoins du film, nous reprenons un gospel que j'avais déjà enregistré en 1960, *Swing Down, Sweet Chariot*, cette fois-ci avec de nouveaux arrangements. En une dizaine de reprises, l'affaire est dans le sac. Nous poursuivons avec *Signs Of The Zodiac*, un titre qui ne passera pas à l'histoire, mais qui cadre bien avec la scène du film où il doit être intégré. Dans la même perspective, nous enregistrons *The Wiffenpoof Song* et *Violet* (cette dernière dure à peine une minute sur laquelle nous avons apposé des paroles sur l'air de *Love Me Tender*). Finalement, nous clôturons la session sur une bonne note avec *Almost*, une ballade dont nous faisons quatorze essais avant d'en être pleinement satisfaits.

Le 29 au matin, nous commençons le tournage de *The Trouble With Girls* (*Filles et Show-business*, dans sa version française), où nous sommes plongés en plein cœur d'un spectacle ambulant des années 1920, dont je suis le directeur. Pour ce film, je retrouve Peter Tewksbury à la réalisation. Le courant passe aussi bien que lors du tournage de *Stay Away, Joe*. C'est un homme charmant, très calme et

possédant un sens de l'humour particulièrement mordant. Marlyn Mason est la co-vedette du film, avec qui je m'entends à merveille. C'est une femme douce, sensible et pleine d'énergie ; nous aurons beaucoup de plaisir à travailler ensemble. Deux acteurs célèbres, dont je serai très honoré de rencontrer, camperont un petit rôle dans le film. Il s'agit de John Carradine, qui a connu la célébrité dans des films tels que *Stagecoach* (La Chevauchée fantastique), *The Hound of the Baskervilles* (*Le Chien des Baskerville*) et *The Grapes of Wrath* (*Les Raisins de la colère*), que j'ai tous eu la chance de visionner. Quant à l'autre, je le considère comme l'un des trois plus grands acteurs de films d'horreur de tous les temps. Il s'agit de Vincent Price (les deux autres étant Peter Cushing et Christopher Lee). Les plus grands rôles de Price sont sans aucun doute *House Of Wax* (*L'Homme au masque de cire*), *The Fly* (*La Mouche*) et *The Abominable Dr. Phibes* (*L'Abominable Dr. Phibes*), ce dernier ne sera tourné que trois ans plus tard. Price fait partie de mes acteurs préférés et ce fut un très grand honneur de lui serrer la main.

***

Depuis le dernier rapport du détective, j'ai reçu quelques lettres de sa part, et je vais te résumer les points les plus importants.

Le 30 mai, ma sœur Pierrette a donné naissance à une petite fille nommée Sophie, son troisième enfant. Coïncidence intéressante, le même jour, à l'hôpital Le Gardeur à Repentigny, une autre mère donnait naissance à une petite fille. Pour elle, c'était son quatorzième enfant, qu'elle prénomma Céline. Quelques années plus tard, cette Céline deviendra la plus grande chanteuse de la planète : Céline Dion.

Par ailleurs, ma mère s'est complètement rétablie de sa tendinite et a repris son travail de serveuse depuis le mois d'août. Je savais bien que ce petit incident ne l'empêcherait pas de retourner au travail, elle adore ce qu'elle fait et rien ne l'aurait forcée à arrêter.

Notre détective nous a aussi informés que Janine, son épouse, avait reçu une promotion à la Biscuiterie Viau, où elle travaille depuis plus

de douze ans. Elle a été nommée contremaîtresse dans son département, supervisant plus de quarante employés, avec une augmentation de salaire substantielle à la clé. Ils envisagent maintenant d'agrandir leur famille. L'idée d'être père enthousiasme notre détective au plus haut point ; il se voit parfaitement dans ce rôle.

En parlant de famille, voici la grande nouvelle : le 17 mai, à l'hôpital Notre-Dame, Denise a donné naissance à une petite fille de trois kilos et demi, prénommée Renée, comme souhaité par Dumoulin. Selon notre détective, elle ressemble beaucoup à Denise, mais a les yeux de son père. Elle a été baptisée le 9 juin dernier.

Le 17 novembre, mon fils Robert a fêté son neuvième anniversaire. Selon Denise, la maladie dont souffrait Robert, le « syndrome de l'illusion des sosies », semblait avoir diminué. Il écoute toujours la musique d'Elvis et regarde ses films à la télévision avec autant d'intérêt qu'auparavant, mais il ne prétend plus qu'Elvis est son véritable père, bien qu'il ne fasse pas encore complètement la distinction entre la vedette américaine et son père biologique. Ainsi, les problèmes à l'école sont résolus.

Le 3 décembre, Denise et Maurice ont regardé avec Robert le spécial télévisé annonçant le retour d'Elvis Presley. Denise tenait absolument à voir la réaction de Robert en voyant pour la première fois le vrai Elvis Presley sur scène, et non celui des films. Pendant l'heure de l'émission, Robert est resté silencieux, hypnotisé par ce qu'il voyait. Denise, ébranlée et inquiète, observait attentivement son fils. Après le spectacle, Robert s'est tourné vers elle et a dit : « Mais maman, cet homme-là n'est pas mon père, il ne lui ressemble pas du tout. » Grandement soulagée, Denise a pris notre fils dans ses bras et l'a serré très fort, en pleurant. Selon le psychologue, l'image d'André Lambert ne correspond plus à celle d'Elvis Presley en 1969, ce qui a dissipé l'association entre les deux. Après plusieurs mois d'angoisse, Denise a pu enfin se dire que son fils était guéri. Et elle n'était pas la seule à ressentir ce soulagement...

***

Tout comme Denise, Dumoulin, et mon fils Robert, Priscilla et moi étions assis dans le salon le soir du 3 décembre pour regarder le *'68 Comeback Special*. Même si j'avais déjà vu quelques extraits grâce à Steve Binder, c'était la première fois que je verrais le spectacle en entier, et j'étais extrêmement nerveux. Dès le départ, j'ai été frappé en me voyant en gros plan entamant *Trouble*. Je ne m'attendais pas à ça, bien que Binder m'en avait parlé. Le choix de cette chanson pour l'ouverture était parfait, nous n'aurions pas pu faire mieux. Priscilla s'est exclamée : « Wow ! Que tu es beau ! » Pendant toute l'heure, elle n'a cessé de me complimenter sur ma performance, que je trouvais moi-même particulièrement réussie. Le montage était excellent, ne gardant que les meilleurs moments. Les différentes parties du spectacle s'enchaînaient parfaitement, et le résultat était tout simplement hallucinant, surtout le segment gospel avec ses choix de chansons, ses arrangements musicaux et sa chorégraphie, un vrai bonheur pour les yeux et les oreilles. Et la finale avec *If I Can Dream* était tout simplement époustouflante. Binder avait eu un coup de génie en incorporant cette chanson. Dans l'ensemble, j'étais plus que satisfait. Pour une des rares fois dans ma carrière, je n'avais rien à redire sur le résultat final. J'ai juste pu savourer l'instant.

Ayant pris la décision de retourner sur scène, et refusant de changer d'avis, le colonel a cédé et a décidé que mon retour se ferait à Las Vegas. Il avait déjà pris contact avec Alex Shoofey, le directeur général de l'International Hotel, en construction à l'époque. L'hôtel appartenait à Kirk Kerkorian, une personne que le colonel appréciait beaucoup. Le nouvel édifice allait offrir la plus grande salle de spectacle de Las Vegas. Pour le colonel, c'était l'endroit idéal. Le 10 décembre, le colonel a annoncé publiquement mon retour sur scène, prévu pour juillet 1969. Après des négociations intenses, que le colonel a remportées à 80 %, l'International m'offrait 500 000 dollars pour quatre semaines d'engagement, avec deux spectacles par soir et

un jour de congé le lundi. C'était déjà plus que ce que gagnaient Frank Sinatra et Dean Martin. En plus, il avait réussi à obtenir la possibilité d'enregistrer un album live et un éventuel documentaire sur ma performance à Las Vegas. Sacré colonel. Dans ce domaine, il restera le meilleur négociateur dans toute l'histoire du show-business.

Le 20 décembre, je reviens à Graceland pour passer les fêtes en famille. Comme à notre habitude, nous célébrons Noël en toute intimité, avec Vernon jouant le rôle du Père Noël pour Lisa Marie. Pour le Nouvel An, nous organisons un méga-party au Thunderbird Lounge avec plus de 200 invités. La soirée est animée par Billy Lee Riley et BJ Thomas, qui se relaient pour le plus grand plaisir de tous.

Il ne fait aucun doute dans mon esprit que les nombreux événements survenus au cours des douze derniers mois ont fait de 1968 une année tumultueuse. Entre la naissance de ma fille Lisa Marie et celle de la fille de Denise et Dumoulin, l'Emmy Award pour mon album *How Great Thou Art*, la maladie et la guérison de mon fils Robert, les décès de Steve Sholes, Dewey Phillips, Martin Luther King et Robert Kennedy, et surtout mon grand retour à la télévision, combiné à mon éventuel retour sur scène, cette année a été riche en émotions et en bouleversements.

Mais ce n'est rien comparé à ce qui nous attend dans les années à venir. C'est le début des grandes tournées américaines qui m'amèneront à vivre des événements plus grands que nature, mais également à affronter leur lot de problèmes. Tout cela convergera vers l'une des plus grandes énigmes de l'histoire du show-business : qu'est-il vraiment arrivé le 16 août 1977 ?

Fin du tome 1

Johnny Ross

Johnny Ross, auteur québécois né à Montréal en 1961, est détenteur d'une maîtrise en Études littéraires et enseigne la littérature au niveau collégial au Québec. *L'étrange destin d'Elvis* (Les années Hollywood) est son premier roman et constitue le premier tome d'une trilogie. Animé depuis toujours par une profonde passion pour les mots et la narration, il a fondé en 2025 sa propre maison d'édition, *Les Éditions Sous la Plume*.